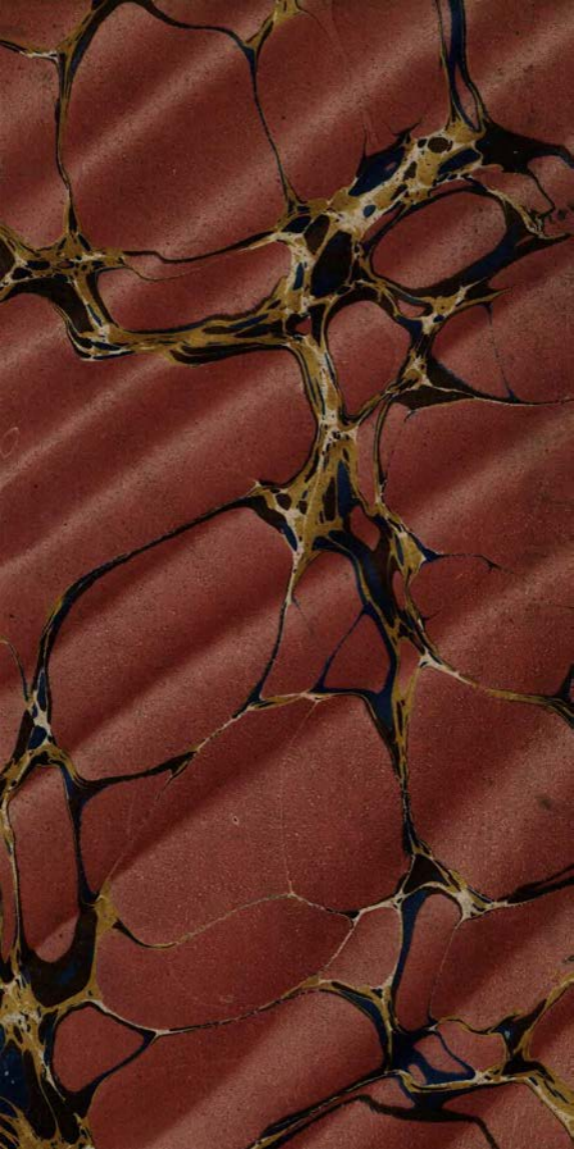
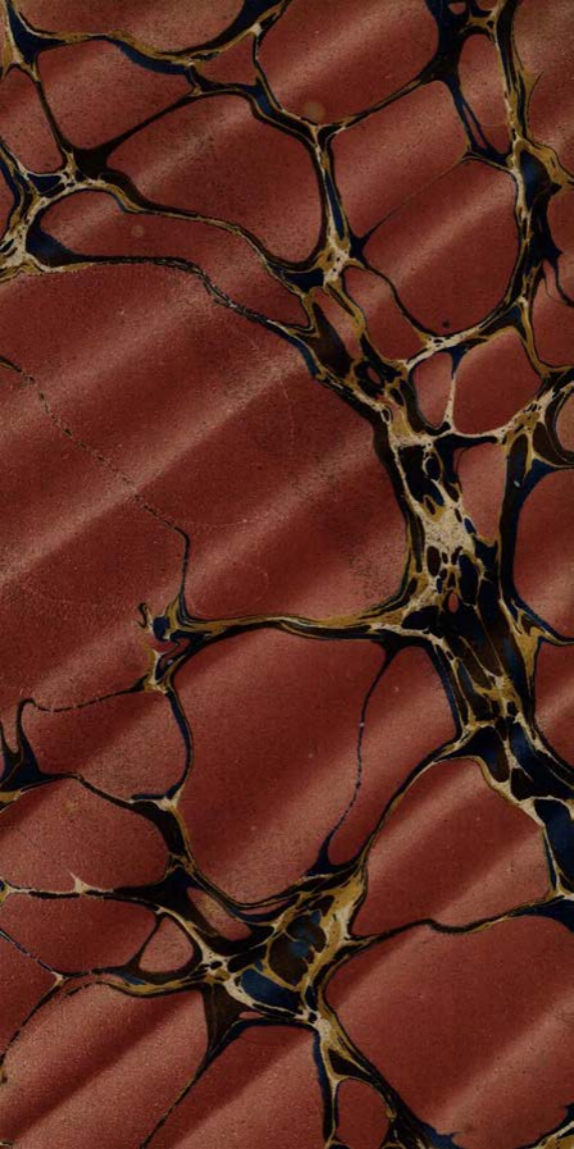


10660 [2]









VOYAGES

DU

CAPITAINE COOK.

PREMIER VOYAGE.

II.

Se trouve aussi chez

DELAUNAY, Libraire, au Palais-Royal.

BRUNOT-LABBE, Libraire, Quai des
Augustins.

M.^{re}• ARLAUD, Libraire, Galerie De-
lorne.

*Les exemplaires d'usage ont été dépo-
sés conformément à la loi.*

VOYAGES DU CAPITAINE COOK,

DANS LA MER DU SUD, AUX DEUX PÔLES,

ET AUTOUR DU MONDE,

PREMIER, SECOND ET TROISIÈME, ACCOMPAGNÉS

DES RELATIONS DE BYRON, CARTERET ET WALLIS,

ET

D'UNE NOTICE, ou NOUVEAUX DÉTAILS EXTRAITS
DE DIFFÉRENS VOYAGES PLUS RÉCENS,

Sur la Nouvelle-Hollande, la Nouvelle-Zélande, les Iles de
la Société, les Iles des Amis, les Iles Sandwich, l'Indien
Omaï, et la révolte de l'Équipage d'un vaisseau pour se fixer
à Taïti.

DE 1764 à 1804.

TRADUCTION NOUVELLE, réduite à la partie historique; précédée d'un
COUP D'ŒIL GÉNÉRAL sur l'intérêt des Voyages qui composent cette Collec-
tion, et d'un PETIT VOCABULAIRE des termes de Géographie et de Marine.

PAR M. G T.

ORNEE de la Carte générale et de 30 figures.

TOME SECOND.

PARIS,

LEROUGE, LIBRAIRE, COUR DU COMMERCE,
FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

1811.

CBGiOŚ, ul. Twarda 51/55
tel. 22 69-78-773



Wa5152576



[2] 106601

TOME SECOND

PARIS

1881

NH-46006 / ГТМК

VOYAGES

AUTOUR DU MONDE.

PREMIER VOYAGE

DU CAPITAINE COOK,

COMMANDANT du vaisseau l'*Endéavour*. —
Années 1768, 1769, 1770 et 1771.

CHAPITRE IV.

Vol du quart de nonante. — Ses suites. — Description d'un combat de lutte chez les Otahitiens. — Noms qu'ils donnent à leurs hôtes. — Arrivée de plusieurs femmes au Fort. — Cérémonies singulières. — Service divin. — Spectacle extraordinaire. — Tentation de Toubourai-Tamaïdé. — Divers incidens.

Nous continuâmes, le lendemain, (30 avril 1769) à nous tenir sur nos gardes. Sur les dix heures du matin, Tomio accourut à la tente : son visage annonçait la douleur et la crainte ; elle prit par la main M. Banks, à qui les Otahitiens s'adressaient toujours dans les occasions de détresse, et lui fit entendre que Toubourai-Ta-

maïdé se mourait par suite de quelque chose que nos gens lui avaient donné à manger. M. Banks partit sans délai, et trouva l'Indien la tête appuyée contre un poteau, dans l'attitude de la souffrance et de l'abattement. Les Insulaires dirent qu'il avait vomi, et apportèrent une feuille pliée avec soin, où ils disaient qu'était renfermée une partie du poison qui avait mis leur compatriote à l'agonie. Ce n'était autre chose que du tabac, que Toubouraï-Tamaïdé, voulant imiter nos matelots, avait mâché jusqu'à le réduire en poudre, et avait ensuite avalé. Pendant que M. Banks examinait la feuille, le malade tournait vers lui des regards languissans, lui donnant à entendre qu'il n'avait plus que peu de tems à vivre. M. Banks lui conseilla de boire beaucoup de lait de cocos, ce qui opéra une prompte guérison; Toubouraï-Tamaïdé passa très-gaîment la journée au Fort, en réjouissance d'une cure si merveilleuse.

J'avais à bord une hache fabriquée en fer sur le modèle d'un pareil instrument en pierre, que le capitaine Wallis avait rapporté d'Otahiti. Le 1.^{er} mai, comme je faisais plusieurs petits présens à Tootahah, celui-ci jeta les yeux sur la hache, s'en saisit avec empressement, et remettant tout ce qu'il avait déjà choisi, me demanda si je voulais la lui donner. J'y consentis aussi-

tôt ; je ne l'avais apportée que pour montrer à ces peuples combien nous excellions dans l'art de fabriquer des instrumens d'après leur propre modèle. Tootahah , comme s'il eût craint que je ne me repentisse , l'emporta dans un transport de joie , sans me faire d'autre demande , ce qui n'arrivait pas souvent , quelque généreux que nous fussions à l'égard des Otahitiens.

Sur le midi , un autre chef vint à bord , accompagné de quelques-unes de ses femmes. Je l'invitai à dîner , et nous nous mîmes à table ; mais je le pressai en vain de manger , il restait immobile comme une statue , et serait assurément parti sans dîner , si un de mes domestiques ne lui eût porté les morceaux à la bouche.

Notre observatoire fut dressé , le 1.^{or} mai dans l'après-midi. Le 2 , je descendis à terre avec M. Gréen ; pour placer notre quart de nonante qu'on y avait porté la veille ; il n'est pas possible d'exprimer la surprise et le chagrin que nous ressentîmes tous en ne retrouvant pas cet instrument. Il avait été déposé dans une tente réservée pour ma demeure , et où personne n'avait coaché. Une sentinelle avait fait la garde pendant toute la nuit , à sept ou huit pas de la porte , et il ne nous manquait rien autre chose. Nous soupçonnâmes d'abord qu'il avait été volé par quelque homme de l'équipage , qui , voyant un

étui dont il ne savait pas le contenu, aurait pensé qu'il renfermait des clous ou quelque autre marchandise dont il pouvait commercer avec les naturels du pays. Une grande récompense fut offerte à celui qui le découvrirait : sans cet instrument nous manquions le but principal de notre voyage. Nous fîmes même à bord des perquisitions, mais toutes furent infructueuses, et nos soupçons se portèrent sur les Otahitiens. M. Banks qui, en de pareilles occasions, ne craignait ni la peine ni les dangers, et qui avait plus d'influence sur les Indiens qu'aucun de nous, résolut d'aller le chercher lui-même dans les bois. Il partit accompagné d'un officier et de M. Gréen. Comme ces messieurs traversaient la rivière, ils virent Toubouraï-Tamaïdé qui, avec trois morceaux de paille, leur montrait sur sa main la figure d'un triangle. M. Banks connut alors que les Indiens avaient dérobé le quart de nonante, et, sans perdre de tems, il fit entendre au chef qu'il voulait aller sur-le-champ avec lui à l'endroit où l'instrument avait été porté; l'Otahitien y consentit. Après une marche assez longue par une excessive chaleur, il fit gravir à ces messieurs une montagne, d'où il leur montra un endroit situé à trois milles au-delà, leur exprimant qu'ils ne devaient pas s'attendre à retrouver l'objet volé avant d'être parvenu à ce pays.

Rien n'arrêta M. Banks. Ses deux compagnons et lui n'avaient pour toute défense qu'une paire de pistolets, et il était à craindre que, dans un lieu si éloigné du Fort, les Insulaires ne se montrassent moins soumis qu'aux environs du camp, surtout lorsqu'il s'agirait de rendre une chose qu'ils n'avaient pu dérober qu'en mettant leur vie en danger. On trouva un moyen de concilier la poursuite de l'entreprise avec la prudence. MM. Banks et Gréen allèrent en avant, et l'officier de poupe revint m'avertir d'envoyer un détachement à leur suite. Je partis moi-même avec un nombre d'hommes tel que je le jugeais nécessaire en cette occasion. J'ordonnai au vaisseau et au Fort de ne pas souffrir qu'aucune pirogue sortît de la baie, sans cependant saisir ou détenir aucun des naturels du pays.

Arrivés au lieu indiqué, MM. Banks et Gréen trouvèrent un Otahitien tenant une partie de notre instrument. Un grand nombre d'Indiens se rassemblèrent autour d'eux, de sorte qu'ils étaient pressés par la foule. M. Banks crut devoir leur montrer un de ses pistolets; ce qui les fit ranger sur-le-champ. Comme le nombre augmentait à chaque moment, il traça un cercle sur l'herbe: tous les Insulaires se placèrent au-dehors tranquillement et sans tumulte. M. Banks leur ordonna de rapporter au milieu du cercle la

boîte du quart de nonante , plusieurs lunettes et d'autres petits effets dérobés auparavant dans la tente ; ce qui fut remis à l'instant et avec la plus grande soumission , à l'exception du pied de l'instrument , qu'ils assurèrent n'avoir pas été porté si loin ; perte de peu d'importance , à laquelle il était facile de suppléer. Cette expédition était terminée , et ces messieurs avaient déjà fait deux milles pour s'en revenir , quand je les rencontrai avec mon détachement.

M. Banks , de retour au Fort avec Toubourai-Tamaïdé , fut surpris d'y trouver Tootahah gardé par des soldats , et de voir que plusieurs des Otahitiens , effrayés et dans la douleur , environnaient la porte du camp. Il se hâta d'entrer , et permit à quelques Indiens de le suivre. La scène était touchante : Toubourai-Tamaïdé courut à Tootahah , et tous deux se pressant étroitement , fondirent en larmes sans pouvoir proférer un seul mot ; les autres Indiens pleuraient également , persuadés qu'on allait faire mourir leur chef. J'arrivai au Fort un quart-d'heure après ; je fus très-affligé de ce qui s'était passé. On avait mis Tootahah en prison. Je le remis aussitôt en liberté , et m'informai de toute cette affaire. Voici comment on me la raconta.

Les Indiens me voyant partir pour les bois avec un détachement d'hommes sous les armes ,

et sachant qu'on avait commis un vol important que nous voudrions sûrement punir, avaient été tellement alarmés qu'ils avaient quitté le voisinage du fort, et emporté leurs effets. M. Gore, mon second lieutenant, qui commandait à bord du vaisseau, et qui avait reçu l'ordre de ne laisser passer aucune pirogue, en ayant aperçu une double qui sortait du fond de la baie, avait aussitôt envoyé le contre-maître avec un bateau pour l'arrêter, et les Indiens effrayés s'étaient jetés à la mer. Tootahah était malheureusement du nombre; le contre-maître s'en saisit, le ramena au vaisseau, et laissa les autres se sauver à la nage vers la côte. M. Gore l'envoya au Fort sans faire attention à l'ordre que j'avais donné de n'arrêter et de ne détenir personne; et M. Hicks, mon premier lieutenant, qui y commandait, après l'avoir reçu de M. Gore, ne crut pas être le maître de le renvoyer.

Les Indiens étaient si persuadés qu'on allait mettre à mort Tootahah, qu'ils ne crurent le contraire qu'en le voyant reconduit hors du Fort; tout le peuple le reçut comme un père échappé à un danger imminent. Tootahah, se voyant en liberté contre son espoir, dans le premier mouvement de sa reconnaissance, nous sollicita de recevoir un présent de deux cochons. Nous refusâmes plusieurs fois : nous sentions qu'en ce

moment nous n'étions pas dignes d'une telle libéralité.

Tootahah fit probablement aussi la même réflexion, car il envoya le lendemain demander une hache et une chemise en retour de ses deux cochons. J'exprimai le désir qu'il se présentât lui-même : il était important de dissiper, par une entrevue, le refroidissement qu'avait produit notre agression. Les Otahitiens prétendaient que leur chef avait été frappé et traîné par les cheveux ; brutalité que le contre-maître s'était peut-être permise, et qu'il n'osait avouer. Quelle que fût l'offense, elle eut des suites qui se manifestèrent de plus en plus : le marché était si mal fourni, que nous manquions du nécessaire.

Le 4, M. Banks alla trouver Toubouraï-Tamaïdé dans les bois, et en obtint difficilement de nous faire vendre cinq corbeilles de fruits à pain, secours qui nous vint très-à-propos. Dans l'après-midi, un autre messenger vint demander, de la part de Tootahah, la hache et la chemise. Impatient de regagner l'amitié de cet Indien, sans laquelle nous ne pouvions avoir de provisions, je lui fis dire que M. Banks et moi, nous irions lui rendre visite le lendemain, et que nous lui porterions ce qu'il désirait.

Dès le matin du 5, un messenger arriva pour me rappeler ma promesse. Je partis avec MM.

Banks et Solander, et nous fûmes trouver le chef à sa résidence, qu'on nomme *Eparre* en langue du pays. Un grand nombre d'Otahitiens nous attendaient sur le rivage; il nous eût été impossible d'avancer, si un homme fort et de bonne mine ne nous eût ouvert le passage : sa tête était couverte d'une espèce de turban, et il portait à la main un bâton blanc dont il frappait impitoyablement ceux qui étaient autour de lui. Cet homme nous conduisit vers le chef, tandis que les Indiens criaient : *Taïo Tootahah*, (Tootahah est votre ami.) Nous trouvâmes celui-ci, comme un patriarche, assis sous un arbre, et environné de plusieurs vieillards vénérables. Il nous fit signe de nous asseoir, et sur-le-champ nous demanda sa hache, que je lui présentai, ainsi que la chemise, avec un habit de drap, fait à la mode de son pays et garni d'une espèce de ruban; il reçut le tout avec un grand plaisir, endossa aussitôt le vêtement, et donna la chemise à la personne qui nous avait fait faire passage en débarquant sur la côte. Cet homme était assis alors près de nous, et Tootahah semblait désirer que nous eussions des attentions particulières pour lui. Peu de tems après, Obéréa, et plusieurs autres femmes que nous connaissions, arrivèrent et se placèrent parmi nous. Tootahah sortit plusieurs fois; mais

ses absences n'étaient pas longues. Nous crûmes qu'il quittait l'assemblée pour aller montrer aux Indiens son nouvel habillement ; nous nous trompions : il allait donner des ordres pour les apprêts d'un festin. On vint nous dire enfin qu'il nous attendait dans un autre endroit. Nous le trouvâmes assis sous la banne de notre propre bateau, et il nous fit signe de venir à lui : tous ceux de nous que le bateau pouvait contenir, y entrèrent ; il fit alors apporter du fruit à pain et des noix de cocos, dont nous mangeâmes plutôt pour le satisfaire que par appétit.

Peu de tems après, on vint l'avertir : il sortit du bateau, et quelques minutes ensuite revint nous chercher. Nous fûmes conduits dans une grande place, ou cour attenante à sa maison, et qui était palissadée de bambous d'environ trois pieds de haut : on y préparait pour nous un divertissement entièrement nouveau : c'était un combat de lutte. Le chef était assis dans la partie supérieure de l'amphithéâtre, et les juges des jeux étaient rangés en demi-cercle à ses côtés : des sièges étaient préparés pour nous ; mais nous aimâmes mieux être en liberté parmi les spectateurs.

Dix ou douze hommes, qui n'avaient d'autres vêtemens qu'une ceinture d'étoffe, entrèrent dans l'arène. Ils en firent le tour lentement et

les regards baissés, la main gauche sur la poitrine ; de la droite, qui était ouverte, ils frappaient souvent l'avant-bras de la première avec tant de roideur, que le coup produisait un son assez aigu : c'était une provocation que se faisaient les combattans entre eux, ou qu'ils adressaient aux spectateurs. D'autres athlètes suivirent bientôt ceux-ci de la même manière ; ils se donnèrent ensuite des défis particuliers, et chacun d'eux choisit son adversaire. Cette cérémonie consistait à joindre les bouts des doigts et à les appuyer sur sa poitrine, en remuant en même tems les coudes en haut et en bas avec beaucoup de promptitude. Si l'homme à qui le lutteur s'adressait acceptait le cartel, ils répétaient les mêmes signes, et ils se mettaient tous deux sur-le-champ dans l'attitude de combattre : une minute après, ils en venaient aux mains. Chacun tâchait d'abord de saisir son adversaire par la cuisse ; et s'il n'en venait pas à bout, par la main, les cheveux, la ceinture ou autrement, ils s'accrochaient enfin sans adresse et sans grace, jusqu'à ce que l'un des combattans, profitant d'un moment avantageux, ou ayant plus de force dans les muscles, renversât l'autre. Le combat terminé, les vieillards applaudissaient au vainqueur par quelques mots, que toute l'assemblée répétait en chœur sur une

espèce de chant, et la victoire était célébrée ordinairement par trois acclamations : le spectacle était suspendu alors pendant quelques instans ; ensuite un autre couple de lutteurs s'avancait dans l'arène, et combattait de la même manière. Après quelques minutes, si l'un des deux n'était pas mis à terre, ils se séparaient d'un commun accord, ou par l'intervention de leurs amis ; et, dans ce cas, chacun étendait son bras en frappant l'air, pour faire un nouveau défi au même rival ou à un autre.

Tandis que les lutteurs étaient aux prises, une autre troupe exécutait une danse qui durait aussi l'espace d'une minute ; mais les danseurs et les lutteurs, entièrement occupés de ce qu'ils faisaient, ne donnaient pas la moindre attention les uns aux autres. Nous observâmes avec plaisir que le vainqueur ne montrait jamais d'orgueil à l'égard de l'adversaire qu'il avait défait, et que le vaincu ne murmurait point de la gloire de son rival. Ces divers jeux durèrent environ deux heures, pendant lesquelles l'homme qui nous avait fait faire place lors de notre débarquement, retenait les Indiens à une distance convenable, en frappant rudement de son bâton ceux qui s'avançaient trop. Nous apprîmes que c'était un officier de Tootahah qui remplissait les fonctions de maître de cérémonies. Il est

digne de remarque que ces jeux d'une petite île située au milieu de l'Océan Pacifique, ont une sorte de ressemblance avec les combats des athlètes de l'antiquité.

Après la fête, on nous fit entendre qu'on préparait deux cochons et des fruits à pain pour notre dîner. Nous avions grand appétit : cette nouvelle nous fit plaisir ; mais Tootahah qui était sujet à se repentir d'une libéralité, ne nous fit montrer qu'un des cochons, et le fit même porter dans notre vaisseau, où il nous dit de nous rendre pour dîner. Nous en étions à quatre milles. Tootahah fit ce trajet avec nous, ainsi que Toubouraï-Tamaïdé, et tous deux retirèrent encore leur bonne part du festin. Notre réconciliation avec le chef fit sur les Otahitiens toute l'impression que nous pouvions désirer. Dès qu'ils surent qu'il était à bord, les fruits à pain, les noix de cocos et les autres provisions, arrivèrent au Fort en grande abondance.

Les échanges se faisaient dans le marché comme à l'ordinaire, cependant les cochons étaient toujours fort rares. M. Molineux, notre *master*, et M. Gréen, allèrent dans la pinasse à l'est d'Otahiti, le 8, dès le grand matin, afin d'examiner s'ils pourraient s'en procurer dans cette partie de l'île. Après avoir parcouru un espace d'environ vingt milles, ils aperçurent plusieurs co-

chons et une tourterelle, qu'on ne voulut pas leur vendre, parce que, disait on, ils appartaient tous à Tootahah, et qu'on ne pouvait les échanger sans sa permission. Nous commençâmes à croire que Tootahah était un grand prince, puisqu'il avait une autorité si absolue, et qui s'étendait si loin. Nous sûmes depuis qu'il administrait, comme souverain, le gouvernement de cette partie de l'île, au nom d'un mineur que nous n'avions jamais vu pendant notre séjour à Otaïti. M. Gréen, à son retour, nous apprit qu'il avait vu un arbre d'une grandeur si énorme et si incroyable, qu'il avait soixante verges de circonférence. MM. Banks et Solander lui expliquèrent bientôt que c'était une espèce de figuier dont les branches, en se recourbant vers la terre, y avaient pris de nouvelles racines; il était facile de se tromper, en regardant comme un seul arbre cet assemblage de tiges jointes de près les unes aux autres, et toutes réunies par une végétation commune.

Le 9, dans la matinée, Obéréa vint nous faire sa première visite, depuis la perte de notre quart de nonante et la malheureuse détention de Tootahah; elle était accompagnée d'Obadée son favori, et de Tupia son intendant; ils nous présentèrent un cochonnet quelques fruits à pain; nous leur donnâmes en retour une hache. Nous avions

offert alors à la curiosité de nos amis les Indiens un spectacle intéressant et nouveau : notre forge était dressée et travaillait presque continuellement ; ils nous donnaient des morceaux de fer, que sans doute ils avaient reçus du *Dauphin*, et nous priaient de leur en fabriquer des instrumens de différentes espèces. Comme j'avais très-grande envie de faire tout ce qui pouvait les contenter, on satisfaisait leur empressement, à moins que les ouvrages du vaisseau n'exigeassent tout le tems du serrurier. Obéréa ayant reçu sa hache, nous engagea à lui en faire une autre avec du vieux fer qu'elle nous montra ; cette opération n'était pas possible, mais elle nous apporta ensuite une hache rompue, qui fut raccommodée à sa grande satisfaction.

Nous ignorions encore le nom que les Indiens donnaient à leur île. Nous apprîmes, le 10, qu'ils l'appelaient *Otahiti*, et nous reconnûmes avec chagrin qu'il était absolument impossible d'apprendre aux Otahitiens à prononcer nos noms ; lorsqu'ils voulaient les articuler, ils produisaient des mots tout-à fait différens, dont ils se servaient pour nous désigner. Ils m'appelaient *Toote*, et M. Hicke, *Hete* ; ils ne purent jamais venir à bout d'articuler *Molineux*. Au lieu de *Robert*, nom de baptême de notre maître.

tre, ils disaient *Boba*; ils nommaient M. Gore, *Toarro*; le docteur Solander, *Torano*; M. Banks, *Tapane*; M. Gréen, *Etérée*; M. Parkinson, *Patini*; M. Sporing, *Polini*; M. Petersgill, *Petrodoro*. Ils avaient formé de cette manière des noms pour presque tous les gens de l'équipage. Ces nouveaux noms s'écartaient beaucoup des traces de l'original; c'étaient peut-être moins des sons arbitraires, déterminés par la disposition de leurs organes, que des mots significatifs dans leur propre langue: par exemple, ils appelèrent *Matté*, M. Monkhouse, l'officier de poupe, qui commandait le détachement lorsque le voleur du fusil fut tué, et c'était probablement par allusion; leur mot *matté* signifie *mort*.

Le 12, nous reçûmes la visite de quelques femmes que nous n'avions pas encore vues, et qui nous abordèrent avec des cérémonies très-singulières. M. Banks faisait des échanges dans son bateau, à la porte du Fort, accompagné de Tootahah, qui l'était venu voir le matin avec quelques autres naturels du pays, entre neuf et dix heures; il arriva à l'endroit du débarquement une double pirogue dans laquelle étaient assis un homme et deux femmes. Les Indiens qui étaient autour de M. Banks, lui dirent, par signe, d'aller à leur rencontre; ce qu'il fit sur le champ. Mais pendant qu'il sortait du bateau, l'homme

et les deux femmes s'étaient déjà avancés à quinze pas de lui ; ils s'arrêtèrent alors et l'invitèrent , par signe , à faire la même chose ; ils jettèrent à terre une douzaine de jeunes plantes , et quelques autres petites plantes. M. Banks s'arrêta , et les Indiens s'étant rangés en haie à ses côtés , un Otabitien , qui semblait être un serviteur , passant et repassant à six reprises différentes , lui en remit une branche à chaque tour , prononçant toujours quelques paroles mystiques. Tupia remplissait les fonctions de maître de cérémonies ; à mesure que M. Banks recevait les rameaux , il les plaçait dans le bateau. Cette cérémonie étant achevée , un autre homme apporta un grand paquet d'étoffes , qu'il étendit les unes après les autres à terre , dans l'espace qui était entre M. Banks et les Indiens qui lui rendaient visite ; il y avait neuf pièces ; il en posa trois l'une sur l'autre ; et alors une des femmes appelée *Oorattooa* , la plus distinguée d'entr'elles , monta sur ces tapis , et , relevant ses vêtemens jusqu'à la ceinture , en fit trois fois le tour à pas lents , avec beaucoup de gravité , et mettant à ce cérémonial un air d'innocence et de simplicité qu'il n'est pas possible d'imaginer ; elle laissa retomber ensuite ses vêtemens , et alla se remettre à sa place. On étendit trois autres pièces sur les trois premières ; elle y remonta et

fit les mêmes cérémonies : enfin les trois dernières pièces furent posées sur les six autres , et de même gravement parcourues. Alors les Otabitiens replièrent les étoffes et les offrirent à M. Banks, comme un présent de la part de cette femme qui s'avança avec son ami pour le saluer. M. Banks fit à tous deux les dons qu'il jugeait pouvoir leur être le plus agréables. Ils restèrent dans la tente l'espace d'une heure.

Le 13, M. Banks, voulant se promener à l'ombre pendant la chaleur du jour, alla dans les bois, portant son fusil comme à l'ordinaire ; en s'en revenant, il rencontra Toubourai-Tamaïdé, près de la maison qu'il habitait par intervalles. Comme il s'était arrêté pour passer quelque tems avec lui, l'Indien lui arracha subitement le fusil des mains, l'arma, et l'élevant en l'air, lâcha la détente : heureusement l'amorce brûla sans que le coup partît. M. Banks lui reprit son fusil, très-surpris de voir qu'il eût acquis assez de connaissance du mécanisme d'une arme à feu pour la décharger ; il lui reprocha, avec beaucoup de sévérité, ce qu'il venait de faire ; il était très-important pour nous de ne pas apprendre aux Otabitiens comment on maniait ces armes ; M. Banks, dans toutes les occasions, leur avait dit qu'ils ne pouvaient nous faire une plus grande offense que de les

toucher ; et, en ce moment, il ajouta des menaces à ses reproches. Toubourai-Tamaïdé supporta le tout patiemment ; mais dès que M. Banks eut traversé la rivière, l'Indien partit avec sa famille et ses meubles, pour sa maison d'Eparre.

Les Otahitiens, qui étaient au Fort, apprirent bientôt cette nouvelle. Craignant les suites du mécontentement de Toubourai-Tamaïdé, qui, dans toutes les occasions, nous avait été très-utile, M. Banks résolut de le suivre sans délai, afin de solliciter son retour. Il partit le soir même, accompagné de M. Molineux ; ils le trouvèrent assis au milieu d'un grand cercle de ses compatriotes, à qui probablement il avait raconté son aventure et les craintes qu'elle lui faisait naître. Son visage présentait l'image de la douleur et de l'abattement, et les mêmes passions étaient également marquées avec force sur la figure de tous les Otahitiens qui l'entouraient. Lorsque MM. Banks et Molineux entrèrent dans le cercle, une des femmes exprima son chagrin de la même manière que *Terapo* dans une autre occasion, c'est-à-dire, en se perçant la tête, à plusieurs reprises, avec la dent d'un goulu de mer, jusqu'à ce qu'elle fût couverte de sang. M. Banks se hâta de les consoler, et offrit d'oublier tout ce qui s'était passé. Toubourai-Tamaïdé, calmé aussitôt, reprit sa confiance et

sa tranquillité; il ordonna de tenir prête une double pirogue; ils revinrent tous ensemble au Fort avant le souper; et, pour gage d'une parfaite réconciliation, l'Indien et sa femme passèrent la nuit dans la tente de M. Banks. Leur présence, cependant, ne suffit pas pour nous mettre à l'abri des Insulaires. Entre onze heures et minuit, un d'eux s'efforça d'entrer dans le Fort, en escaladant les palissades, dans le dessein, sans doute, de voler tout ce qu'il pourrait trouver. La sentinelle, qui le découvrit heureusement, ne fit pas feu, et le voleur s'enfuit avec tant de promptitude, qu'aucun de nos gens ne put l'atteindre. La forge de l'armurier était dressée dans le Fort; le fer et les instrumens de ce métal, dont on s'y servait continuellement, donnaient aux Otabitiens des tentations qu'ils ne pouvaient jamais surmonter.

Le dimanche 14, j'ordonnai qu'on célébrât le service divin au Fort; nous desirions que quelques-uns des principaux Otabitiens y assistassent. M. Banks ayant traversé la rivière, ramena Toubourai-Tamaïdé et sa femme Tomio; il espérait que les cérémonies religieuses occasionneraient des questions de leur part, et donneraient lieu à quelque instruction de notre côté. Il les fit asseoir sur des sièges et se plaça près d'eux. Pendant tout le service, ils

observaient attentivement ses postures , et l'imitaient scrupuleusement ; ils s'asseyaient , se tenaient debout ou se mettaient à genoux , selon qu'ils le voyaient faire à M. Banks. Ils concevaient que nous étions occupés à quelque chose de sérieux et d'important , et ils ordonnèrent aux Otabitiens qui étaient hors du Fort , de garder le silence. Cependant après la célébration , ils ne firent ni l'un ni l'autre aucune question. Ils affectaient même de ne pas nous écouter , quand nous cherchions à leur expliquer ce qui venait de se passer.

Les Indiens , après avoir vu nos cérémonies religieuses dans la matinée , jugèrent à propos de nous montrer , dans l'après - midi , les leurs , qui étaient très - différentes. Un jeune homme de près de six pieds et une jeune fille de onze à douze ans , sacrifièrent à Vénus devant plusieurs de nos gens et un grand nombre de naturels , sans paraître attacher aucune idée d'indécence à leur action , et ne s'y livrant au contraire , à ce qu'ils nous semblaient , que pour se conformer aux usages du pays. Parmi les spectateurs , il y avait plusieurs femmes d'un rang distingué , et en particulier Obéréa , qui en quelque façon , présidait à la cérémonie ; car elle donnait à la jeune fille des instructions sur la manière dont elle devait jouer son rôle ; mais quoique

celle-ci fût très-jeune, elle ne paraissait pas avoir besoin de leçons.

Nous ne racontons pas cette circonstance comme un pur objet de curiosité, elle peut servir à l'examen d'une question qui a été long-tems discutée par les philosophes. La honte qui accompagne certaines actions que tout le monde regarde comme innocentes en elles mêmes, est-elle imprimée dans le cœur de l'homme par la nature, ou provient-elle de l'habitude et des usages reçus? Si la honte n'a d'autre origine que la coutume des nations, il ne sera peut-être pas aisé de remonter à la source de cette coutume, quelque générale qu'elle soit; si cette honte est une suite de l'instinct naturel, il ne sera pas moins difficile de découvrir comment elle est anéantie ou sans force parmi ces peuples, chez qui on n'en trouve pas la moindre trace.

Le 14 et le 15, nous eûmes une occasion de connaître si tous les Otaïtiens étaient de complot dans les projets que quelques-uns de leurs compatriotes méditaient contre nous. La nuit du 13 au 14, on vola une de nos futailles, qui était à côté du Fort. Le matin nous ne vîmes pas un Indien qui ne fût instruit du vol; cependant nous jugeâmes qu'ils n'étaient pas d'intelligence avec les voleurs, ou qu'ils trahissaient leurs associés, car ils paraissaient tous

disposés à nous indiquer où nous pourrions retrouver le tonneau. M. Banks alla pour le chercher dans un endroit de la baie, où l'on nous dit qu'il avait été mis dans une pirogue, mais comme cette futaille ne nous était pas fort nécessaire, il ne prit pas beaucoup de peine pour la recouvrer. A son retour, Toubouraï-Tamaïdé lui dit qu'avant la matinée du lendemain, on nous volerait un autre tonneau : il n'est pas aisé de conjecturer comment il avait appris ce projet. Il est certain qu'il n'était pas du complot, car il vint avec sa femme et sa famille dans l'endroit où étaient placées les barriques, il y dressa ses lits en disant, qu'en dépit du voleur, il nous donnerait un gage de leur sûreté. Nous ne voulûmes pas y consentir et nous fîmes entendre qu'on placerait une sentinelle jusqu'au matin, pour faire la garde autour des tonneaux. Il se retira alors et fit signe à la sentinelle en la quittant d'être bien sur ses gardes. Nous reconnûmes dans peu que l'Indien avait été bien informé; le voleur vint vers minuit, mais apercevant qu'on avait mis un soldat pour veiller sur les futailles, il s'en alla sans rien dérober.

L'aventure du couteau avait beaucoup augmenté la confiance de M. Banks en Toubouraï-Tamaïdé, et il ne se défiait point de lui; cependant celui-ci se vit par la suite exposé à des

tentations que sa probité et son honneur ne purent surmonter. Un panier de clous eut pour lui des charmes irrésistibles. Ces clous étaient plus grands que tous ceux que nous avions donnés jusqu'alors en échange aux Indiens, et ils avaient été laissés peut-être par négligence dans un coin de la tente de M. Banks, où le chef avait un libre accès. Toubourai-Tamaïdé ayant relevé par inadvertance quelque partie de son habillement, sous lequel il en avait un, le domestique de M. Banks le vit et le dit à son maître. M. Banks courut au panier, et n'en trouva plus que deux au lieu de sept. Il accusa avec répugnance Toubourai-Tamaïdé du délit. L'Otahitien avoua le fait : mais la douleur qu'il en ressentit n'était probablement pas plus grande que celle de l'accusateur. On lui redemanda les clous sur-le-champ, il répondit qu'ils étaient à Eparre. Comme M. Banks paraissait fort empressé de les recouvrer, il finit par en montrer un. Toubourai-Tamaïdé fut conduit au Fort, pour y être jugé par la voix générale.

Nous ne devions pas tolérer cette offense ; cependant, après quelques délibérations, nous lui dîmes qu'on lui pardonnerait s'il voulait rapporter les quatre clous au Fort. Il consentit à cette condition ; mais je suis fâché de dire qu'il ne la remplit pas : au lieu d'aller chercher les clous,

il se retira avant la nuit, emmenant sa famille avec tous ses meubles. Le 25, il revint accompagné de sa femme Tomio. Il paraissait affligé et timide; cependant il ne crut pas devoir chercher à regagner nos bonnes grâces et notre amitié, en rendant ce qu'il avait emporté. La froideur et la réserve avec lesquelles M. Banks et les autres le traitèrent, n'étaient guère capables de lui inspirer du calme et de la gaieté. Il ne resta que peu de tems, et partit brusquement. M. Monkhouse alla dans la matinée pour opérer la réconciliation, et tâcher de lui faire rendre les clous; mais il n'y put réussir.

Différens messages de Tootahahi nous avaient annoncé que si nous voulions lui faire une visite, il reconnaîtrait cette faveur en nous donnant quatre cochons. Nous ne comptions pas beaucoup sur ses promesses; cependant nous décidâmes, le 27, de l'aller trouver. Il était alors à *Atahourou*, onze milles plus loin qu'*Eparre*. La nuit approchait lorsque nous arrivâmes. Nous le vîmes assis comme à l'ordinaire sous un arbre, et environné d'un grand nombre d'Otalitiens. Nos présens consistaient en un habit, un jupon d'étoffe jaune, et quelques autres bagatelles. Il ordonna sur-le-champ de tuer et d'apprêter un cochon pour le souper, nous promettant de nous en donner plusieurs le lendemain. Nous avions

moins envie de nous régaler dans ce voyage, que d'emporter des provisions dont le Fort avait besoin ; nous le priâmes de ne pas faire tuer le cochon , nous contentant de souper avec des fruits.

Il y avait dans ce lieu plus de monde que les maisons et les canots n'en pouvaient contenir ; chacun s'occupa donc de chercher un logement. M. Banks fut assez heureux pour qu'Obéréa lui offrît une place dans sa pirogue. Elle se chargea même de garder ses habits, dans la crainte qu'ils ne fussent volés. Sous une telle sauvegarde, M. Banks s'endormit dans une parfaite tranquillité ; mais s'étant éveillé sur les onze heures, et voulant se lever, il ne trouva plus ses vêtemens. Au bruit qu'il fit, Tootahah, qui dormait dans une pirogue voisine, accourut alarmé, et sortit avec Obéréa, pour chercher le voleur. M. Banks n'était pas en état de les accompagner ; on lui avait pris son habit, sa veste, ses pistolets, la poire à poudre ; il ne lui restait que ses culottes, et son fusil qu'il avait même négligé de charger. Obéréa et Tootahah revinrent sans avoir rien découvert. M. Banks crut ne devoir montrer ni crainte ni soupçons à l'égard de ses hôtes. Il donna son fusil à Tupia qui s'était éveillé au milieu du désordre, et qu'il chargea d'en prendre soin, le priant en même tems de rester coi-

ché. Il ajouta qu'il était satisfait des peines que Tootahah et Obéréa avaient prises , et qu'il les en remerciait , quoique leurs recherches eussent été infructueuses.

S'étant recouché , bientôt après il entendit de la musique , et vit des lumières à peu de distance sur le rivage. C'était un concert ou assemblée , qu'ils appellent *heiva* , nom général qu'ils donnent à toutes les fêtes publiques. Comme ce spectacle devait nécessairement rassembler beaucoup d'Indiens , et que je pouvais peut-être m'y trouver , ainsi que d'autres Anglais , M. Banks se leva pour y aller. Les lumières et le son l'amènèrent dans une case où j'étais avec trois autres personnes du vaisseau ; il nous aborda presque nu , et eut au moins la consolation de voir que nous n'avions pas été mieux traités que lui. J'avais les jambes nues ; on avait volé mes bas sous ma tête , quoique je fusse sûr de ne pas avoir dormi de toute la nuit. Mes compagnons avaient aussi perdu différentes choses. Nous résolûmes pourtant d'entendre la musique , quelque mal vêtus que nous fussions. Le concert était composé de quatre tambours , de trois flûtes et de plusieurs voix ; il dura environ une heure. Lorsqu'il fut fini , nous nous retirâmes dans les endroits où nous avions couché , après être convenus que jusqu'au lendemain matin

nous ne ferions aucune démarche pour retrouver nos habits.

Le 28, nous nous levâmes à la pointe du jour, suivant l'usage de l'île. M. Banks vint me trouver, vêtu moitié à l'anglaise, et moitié à l'otahitiennne, Obéréa lui ayant apporté quelques habillemens du pays. M. Solander, qui n'avait pas assisté au concert, avait eu le bonheur de passer la nuit chez des hôtes plus honnêtes que les nôtres; car la princesse et le chef Tootahab justifièrent pleinement nos soupçons, en se refusant à toutes démarches pour retrouver ce qui nous avait été dérobé. Nous perdîmes alors l'espoir de le recouvrer, et en effet, nous n'en avons plus entendu parler. Nos tentatives ne furent pas plus heureuses pour obtenir les cochons qui nous avaient été promis. Nous revînmes fort mécontents, et n'emportant que ce que nous avions acheté la veille du boucher et du cuisinier de Tootahab. Nous eûmes en chemin un spectacle qui nous dédommagea en quelque sorte de nos fatigues et de nos pertes. Arrivés à un des endroits en petit nombre, où l'île n'est pas environnée de récifs, et où, par conséquent, la lame brise avec une telle force sur le rivage, que le meilleur nageur de l'Europe y serait infailliblement englouti, nous vîmes dix ou douze Indiens qui s'amusaient à nager, et qui plon-

geaient et reparaissaient avec une adresse et une facilité inconcevables.

Ce qui nous amusa beaucoup, c'est que trouvant au milieu de la mer l'arrière d'une vieille pirogue, et le poussant devant eux en nageant jusqu'à une assez grande distance, deux ou trois de ces Indiens se mettaient dessus, tournant le bout carré contre la vague; chassée vers la côte avec une extrême rapidité, et quelquefois même jusqu'à la grève, la vague brisait sur eux avant qu'ils fussent à moitié chemin; alors ils plongeaient et se relevaient d'un autre côté, sans quitter le reste de la pirogue; et, reprenant le large, ils revenaient ensuite par la même manœuvre. Ces amusemens nous parurent tenir du prodige, et cependant ces Indiens ne faisaient rien qui fût au-dessus des forces humaines. Nos facultés sont rarement portées au degré de développement dont elles sont susceptibles. L'agilité des danseurs de corde, la finesse de l'ouïe et du tact des aveugles, ne sont pas des dons particuliers que la nature leur ait faits; résultats de l'exercice, de l'habitude, ou de la nécessité, ils n'en sont pas moins dans le principe, communs à tous les hommes en général, et ils prouvent qu'en faisant tout ce qu'on pourrait faire, on ferait plus qu'on ne croit communément possible d'exécuter.

 CHAPITRE V.

OBSERVATION du passage de Vénus. — Funérailles des Otahitiens. — Musiciens ambulans. — Chien mangé en régal. — Voyage autour de l'île. — Divers incidens. Moraï d'Oamo et d'Obérea. — Retour au vaisseau. — Expédition de M. Banks pour suivre le cours de la rivière. — Préparatifs du départ.

LE jour où nous devions faire nos observations astronomiques approchant, je résolus de suivre l'idée que m'avait donnée le lord Morton, d'envoyer deux détachemens, afin d'observer sur différens points. Quelques Indiens nous avaient fait la description de vingt-deux îles, voisines d'Otabiti. Le 1.^{er} juin, deux jours avant le passage de Vénus, M. Gore, et MM. Monkhouse et Spring, à qui M. Gréen avait donné des instrumens convenables, partirent, dans la grande chaloupe, pour *Eiméo* ou *Imao*, que le capitaine Wallis a nommé Île du duc d'Yorck. M. Banks jugea à propos d'aller avec eux, il fut accompagné de Toubourai-Tamaïdé, de Tomio et de plusieurs autres Otahitiens. Dès le grand matin du 3, j'envoyai M. Hicks, mon lieutenant, avec MM. Clarke et Petersgill, nos contre-mâtres, et M. Saunders, un des officiers de poupe, à l'est d'Otabiti, afin

d'y choisir, à quelque distance de notre principal observatoire, un lieu convenable où ils pussent employer les instrumens qu'ils avaient aussi emportés pour le même dessein.

La chaloupe était arrivée au - dessous de la terre d'Imao. Nos observateurs choisirent pour placer leurs tentes, un rocher de corail, qui s'élevait hors de l'eau à environ cent cinquante verges de la côte; ce rocher en avait quatre-vingts de longueur, et vingt de large; on trouvait au milieu un lit de sable blanc très-étendu. Pendant que M. Gore et ses compagnons s'occupaient des préparatifs, M. Banks, suivi des Insulaires d'Otabiti, et des autres Indiens qu'ils avaient rencontrés dans la pirogue, alla dans l'intérieur de l'île pour y acheter des provisions, et s'en procura effectivement une quantité suffisante avant la nuit. Il eut le lendemain la visite de *Tarrao*, roi de l'île, et de sa sœur, nommée *Nuna*. Le peuple s'était rangé en haie depuis le rivage jusqu'au marché. M. Banks alla au devant du prince, et comme c'est la coutume de ces peuples de s'asseoir pendant leurs conférences, il développa une espèce de turban d'étoffe de l'Inde, qu'il portait sur sa tête en place de chapeau, l'étendit à terre, et ils s'assirent tous ensemble. On apporta alors le présent royal, qui était composé d'un chien, d'un cochon, de

quelques fruits à pain, de noix de cocos et autres choses pareilles. M. Banks donna en retour, une hache, une chemise et des verroteries que sa majesté reçut avec beaucoup de satisfaction. Tomio était parente de Tarrao ; elle lui fit présent d'un grand clou, et donna une chemise à Nuna.

Après le premier contact intérieur de Vénus avec le soleil, M. Banks retourna à l'observatoire, emmenant avec lui Tarrao, Nuna, et quelques-uns des principaux personnages de leur suite, parmi lesquels il y avait trois jeunes femmes très-belles. Il leur montra la planète au-dessus du soleil, et tâcha de leur faire entendre que ses compagnons et lui avaient quitté leur pays pour venir observer ce phénomène. Il les suivit ensuite dans l'île, et y passa le reste de la journée. Les productions d'Imao sont à-peu-près les mêmes que celles d'Otahiti. Les hommes qu'il y vit ressemblaient aussi entièrement aux habitans de cette dernière île, et il en reconnut plusieurs pour les avoir déjà vus à Otahiti ; de manière que tous ceux avec qui il fit des échanges, connaissaient ses marchandises et leur valeur. La chaloupe fut de retour le 4 avant la nuit.

L'observation fut faite avec un égal succès au Fort, et par les personnes que j'avais envoyées

à l'est de l'île. Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, il n'y eut pas un seul nuage au ciel, et nous observâmes, M. Gréen, le docteur Solander et moi, tout le passage de Vénus avec la plus grande facilité. Seulement, une atmosphère nébuleuse, qui environnait la planète, nous fit un peu différer les uns des autres dans le résultat de nos observations. Suivant M. Gréen, l'immersion commença à 9 heures 25' 42" et fut totale à 9 heures 41' 4"; et l'immersion, commencée à 3 heures 14' 8", fut complète à 3 heures 32' 10". Nous trouvâmes que notre observatoire était situé à 17^d 29' 15" de latitude, et à 149^d 32' 30" de longitude ouest de Greenwich.

Pendant que les officiers étaient tous occupés à ces observations, quelques uns de nos matelots avaient profité du tems, de manière à nous causer bien du regret. Ils avaient enfoncé un des magasins, et volé près d'un cent pesant de clous à fiche. Le cas était sérieux et de grande importance. On découvrit un des voleurs; il reçut vingt-quatre coups de fouet, mais on ne put lui faire révéler ses complices.

Le 5, nous célébrâmes l'anniversaire de la naissance du roi : nous aurions dû faire cette cérémonie la veille, mais nous attendîmes pour cela le retour de nos officiers. Plusieurs des

autant à plusieurs personnes, et entr'autres à quelques femmes, qu'on mit dans le même état de nudité. Toubouraï-Tamaïdé prononçait auprès du corps quelques mots, que nous présumâmes être une prière : c'est ainsi qu'on se mit en marche.

Les Otahitiens ont coutume de s'enfuir précipitamment à l'arrivée d'un convoi : d'aussi loin qu'ils l'aperçoivent, ils courent se cacher. Le cortége marcha le long de la côte, traversa ensuite la rivière, et entra dans le bois. Cette procession dura plus d'une demi-heure : ils appellent *Nineveh* la fonction que faisait M. Banks; deux autres comme lui étaient chargés du même emploi. Comme les naturels du pays avaient tous disparu, ils allèrent dire au principal personnage du deuil, *imatata* : (Il n'y a personne.) Enfin, on renvoya tous les gens du convoi se laver dans la rivière, et reprendre leurs habits ordinaires.

Nous n'avons point encore parlé de leurs arcs ni de leurs flèches; ils n'en apportaient pas souvent au Fort. Cependant Toubouraï-Tamaïdé vint ce jour-là nous voir avec son arc, en conséquence d'un défi que lui avait fait M. Gore. Le chef s'imaginait essayer à qui lancerait la flèche le plus loin, M. Gore entendait à qui frapperait le mieux le bat des deux : comme ils

agirent dans un dessein opposé, on ne put comparer leur adresse. Toubourai - Tamaïdé voulant nous montrer ce qu'il était capable de faire, banda son arc, et décocha une flèche à deux cent soixante - quatorze verges, c'est-à-dire, à un peu plus d'un sixième de mille. Leurs flèches ne sont jamais empennées. Pour tirer, ils s'agenouillent, et au moment où la flèche part, ils laissent tomber l'arc.

M. Banks, dans sa promenade du matin, rencontra quelques naturels du pays, qu'il reconnut après quelques questions, pour des musiciens ambulans. Nous nous rendîmes tous où ils devaient passer la nuit. Ils avaient deux flûtes et trois tambours. Ceux qui battaient du tambour chantaient en improvisant, et nous fûmes fort surpris de découvrir que nous étions l'objet de leurs chants. Nous ne nous attendions pas à rencontrer, parmi les habitans sauvages de ce coin solitaire du globe, des Bardes et des Troubadours.

Le 14, au milieu de la nuit, un Insulaire nous déroba un fourgon de fer qui servait pour le four. Je résolus de chercher à réprimer enfin toutes ces sortes de délits, mais sans verser une seule goutte de sang, et voici l'expédient que j'imaginai. Une vingtaine de pirogues étaient venues près de nous chargées de poisson; je les fis

saisir, et conduire dans la rivière derrière le Fort. Les Otahitiens furent ensuite avertis que nous allions brûler ces pirogues, si on ne nous rendait pas le fourgon et les autres choses qui avaient été volées depuis notre arrivée dans l'île. Je publiai cette menace sans avoir dessein de la mettre à exécution. Je crus d'abord avoir réussi; ils rendirent le fourgon, et réclamèrent les pirogues. Comme je voulais que tout fût restitué, je tins bon; mais, à ma grande surprise, les Insulaires ne rapportèrent rien de plus. Cependant, le poisson courait risque de se gâter. Ne voulant pas punir les innocens pour les coupables, je déclarai que je retenais les pirogues, mais que je permettais d'enlever ce qu'elles contenaient. Cette mesure produisit de grands désordres. Comme il n'était pas facile de distinguer à qui le poisson appartenait en particulier, ceux qui n'y avaient point de droit profitèrent de la circonstance, et pillèrent les pirogues. Sur de nouvelles sollicitations, persuadé enfin que les effets dérobés n'étaient pas dans l'île, ou que ceux qui souffraient n'avaient pas assez d'influence sur les voleurs pour les engager à abandonner leur proie, je me désistai de ma résolution, et fis relâcher les pirogues.

Sur ces entrefaites, une autre circonstance fut sur le point de nous brouiller avec les In-

diens, malgré toutes les précautions que nous prenions pour entretenir la paix. J'avais envoyé à terre la chaloupe, afin d'en rapporter du lest pour le vaisseau. L'officier qui la commandait ne trouvant pas d'abord de pierres qui lui convins-
sent, en fit abattre quelques-unes d'un mur qui en-fermait un terrain où ils déposaient les ossemens de leurs morts. Les Otabitiens s'y opposèrent avec violence, et un messenger vint aux tentes nous avertir qu'ils ne souffriraient pas cette entreprise. M. Banks termina bientôt la dispute à l'amiable, en envoyant les gens de la chaloupe à la rivière, où l'on pouvait rassembler assez de lest sans offenser les naturels du pays. Il faut observer que ces Indiens paraissaient s'intéresser beaucoup plus aux morts qu'aux vivans. Ce fut le seul cas où ils osèrent nous résister, et, excepté dans une autre occasion de même nature, ils n'ont jamais insulté qui que ce soit d'entre nous. M. Monkhouse, cueillant un jour une fleur sur un arbre situé dans une de leurs enceintes funèbres, un Otabitien, qui l'aperçut, vint tout-à-coup par derrière, et le frappa. M. Monkhouse saisit son adversaire; mais deux autres Indiens approchèrent à l'instant, prirent notre chirurgien par les cheveux, le forcèrent de lâcher leur compatriote, et s'enfuirent sans exercer d'autre violence.

Le 19, nous retenions encore les pirogues. Nous reçûmes le soir une visite d'Obéréa, et nous fûmes très-surpris qu'elle ne rapportât aucun des objets volés; car elle savait que nous la soupçonnions d'en avoir quelques-uns. Elle nous dit, à la vérité, que son favori Obadée, qu'elle avait battu et renvoyé, les avait emportés; mais elle semblait sentir qu'elle n'avait pas le droit d'être crue sur sa parole: elle manifesta une grande crainte. Cependant elle la surmonta avec beaucoup de résolution, et nous fit de vives instances pour passer la nuit, elle et sa suite, dans la tente de M. Banks. Nous ne voulûmes pas y consentir: l'histoire des habits volés était trop récente. Le lendemain, dès le grand matin, elle revint au Fort et se livra en notre pouvoir, avec sa pirogue et ce qu'elle contenait, montrant une grandeur d'âme qui excita notre étonnement et notre admiration. Pour opérer plus efficacement la réconciliation, elle nous présenta un cochon et plusieurs autres dons, entr'autres un chien. Nous avions appris que les Indiens regardent cet animal comme une nourriture plus délicate que le porc, et nous voulûmes, en cette occasion, en faire l'expérience. Nous remîmes le chien, qui était très-gras, à Tupia, qui se chargea d'être le boucher et le cuisinier.

Il le tua en lui serrant fortement, avec ses mains, le nez et le museau, opération qui dura plus d'un quart-d'heure. Pendant ce tems, les Indiens firent en terre un trou d'environ un pied de profondeur, dans lequel on alluma du feu, et où l'on mit alternativement des couches de petites pierres et de bois pour le chauffer. Tupia tint pendant quelque tems le chien sur la flamme; et, en le râclant avec une coquille, le dépouilla comme s'il eût été échaudé dans une eau bouillante. Il le fendit avec la même coquille, et en tira les intestins, qui furent envoyés à la mer, où ils furent lavés avec soin; après quoi, on les mit dans des noix de cocos, ainsi que le sang qu'on avait tiré du corps en l'ouvrant. On ôta le feu du trou lorsqu'il fut assez échauffé, et on mit au fond quelques-unes des pierres qui n'étaient pas assez chaudes pour changer la couleur de ce qu'elles touchaient: on les couvrit de feuilles vertes, sur lesquelles on étendit le chien, avec ses intestins, sous une seconde couche de feuilles vertes et de pierres chaude; puis, on boucha le trou avec de la terre.

Quatre heures après on le rouvrit: l'animal était fort bien cuit, et nous convînmes tous que c'était un excellent manger. Les chiens qu'on élève pour la table ne sont pas nourris de viande, mais de végétaux.

Le 21, nous reçûmes au Fort la visite d'un chef appelé *Oamo*, que nous n'avions pas encore vu, et pour qui les naturels du pays avaient un très-grand respect : il amenait avec lui un enfant d'environ sept ans, et une jeune femme qui en avait à peu près seize. Quoique l'enfant fût très-en état de marcher, il était cependant porté sur le dos d'un homme; ce que nous regardâmes comme une preuve de sa dignité. Dès qu'on les aperçut, *Obéréa*, et plusieurs autres *Otahitiens* qui étaient au Fort, allèrent à leur rencontre, après s'être découvert la tête et le corps jusqu'à la ceinture. Découvrir son corps est, dans ce pays, un témoignage de respect, et comme ils en laissent voir publiquement toutes les parties avec une égale indifférence, nous fûmes moins étonnés de voir *Oorattooa* se mettre nue de la ceinture en bas : ce n'était peut-être qu'une autre politesse particulière à des personnes d'un rang différent. Le chef entra dans la tente, mais toutes nos prières ne purent engager la jeune femme à l'y suivre, quoiqu'elle parût refuser contre son desir. Les Naturels du pays étaient très-soigneux de l'en empêcher; ils employaient presque la force, lorsqu'elle était sur le point de succomber; ils retenaient l'enfant en dehors avec autant d'inquiétude : le docteur *Solander*, le rencontrant à la porte, le prit par la main et

l'introduisit dans la tente avant que les Otahitiens s'en aperçussent ; mais dès que d'autres Indiens, qui y étaient déjà, le virent arriver, ils le firent sortir.

Ces circonstances excitèrent fortement notre curiosité : nous fîmes des questions ; on nous dit qu'Oamo était le mari d'Obéréa ; qu'ils s'étaient séparés depuis long-tems d'un commun accord ; que la jeune femme et le petit garçon étaient leurs enfans. Nous apprîmes aussi que l'enfant, qui s'appelait *Terridiri*, était l'héritier présomptif de la souveraineté de l'île ; que sa sœur lui était destinée pour épouse. Le souverain actuel de l'île était un fils de Whappaï, qu'on nommait *Outou*, et qui était mineur, comme nous l'avons observé plus haut. Whappaï, Oamo et Tootahah étaient frères ; comme Whappaï, l'aîné des trois, n'avait point d'autre enfant qu'Outou, le fils d'Oamo, son premier frère, était l'héritier de la souveraineté. Il paraît peut-être étrange qu'un enfant soit souverain pendant la vie de son père ; mais, suivant la coutume du pays, il succède au titre et à l'autorité de son père dès le moment de sa naissance. On choisit un régent ; le père du nouveau souverain tient ordinairement sa place jusqu'à ce qu'il soit en âge de gouverner, mais on

avait cette fois dérogé à l'usage, et la régence était tombée à Tootahah, oncle du jeune roi, parce qu'il s'était distingué dans une guerre. Oamo me fit, sur l'Angleterre et ses habitans, plusieurs questions qui décelaient beaucoup de pénétration et d'intelligence.

Le 26, sur les trois heures du matin, je m'embarquai dans la pinasse, accompagné de M. Banks, pour faire le tour de l'île et en lever la carte. Nous fîmes route à l'est, et à huit heures du matin nous débarquâmes dans un district appelé *Oahounue*, gouverné par *Ahio*, jeune chef que nous avions vu souvent dans nos tentes, et qui voulut bien déjeuner avec nous. Nous y vîmes le corps de la vieille femme, dont M. Banks avait suivi le convoi. Son habitation avait passé, par héritage, à *Tituboalo*; et comme il était pour cela nécessaire que le cadavre y fût placé, on l'avait tiré du lieu où il avait été déposé par le convoi, pour l'y transporter. Nous allâmes à pied visiter le havre *Ohi-dea*, où mouilla M. de Bougainville. Les Naturels du pays nous montrèrent l'endroit où il avait dressé ses tentes, et le ruisseau qui lui servit d'aiguade : nous n'y reconnûmes d'autres vestiges de son séjour que les trous où les piquets des tentes avaient été plantés, et un mor-

ceau de pot cassé. Nous vîmes le chef *Orellé*, qui était son principal ami, et dont le frère *Aotourou*, s'embarqua sur la *Boudeuse*.

Le havre est situé au côté occidental d'une grande baie, et sous l'abri d'une petite île appelée *Boourou*, voisine d'une autre qu'on nomme *Taawirrii*. Nous tâchâmes d'engager Tituboala à venir avec nous à l'autre côte de la baie, mais il ne voulut point y consentir; il nous conseilla même de n'y pas aller: il nous dit que ce canton était habité par un peuple qui n'était pas sujet de Tootahah, et qui nous massacrerait infailliblement. On pense bien que cet avertissement ne nous fit pas abandonner notre entreprise: nous chargeâmes sur-le-champ nos fusils à balles; et Tituboalo, qui comprit que cette précaution nous rendait formidables, consentit alors à être de notre expédition.

Après avoir vogué jusqu'au soir, nous parvînmes à une langue basse de terre ou isthme placé au fond de la baie, et qui partage l'île en deux péninsules, dont chacune forme un district ou gouvernement, entièrement indépendant l'un de l'autre. Comme nous n'étions pas encore entrés dans le pays de notre ennemi, nous résolûmes de passer la nuit à terre: nous débarquâmes, et nous trouvâmes peu de mai-

sons , mais nous vîmes plusieurs doubles pirogues dont nous connaissions les maîtres, qui nous donnèrent à souper et un logis. M. Banks dut le sien à Ooratooa , la femme qui lui avait fait ses complimens au Fort , d'une manière si singulière.

Nous continuâmes, le 27 , notre route vers le canton que Tituboalo appelait l'autre royaume. Il nous dit qu'on nommait *Tiarrabou* ou *Otahiti-Eté*, cette partie de l'île, et Waheatua le chef qui y gouvernait. Nous apprîmes aussi à cette occasion , que la péninsule où nous avions dressé nos tentes, s'appelait *Opoureonu* ou *Otahiti-Nue*. Nous fîmes quelques milles en mer , et nous débarquâmes dans un district qui était le domaine d'un chef appelé *Maraitata*, (le Tombeau des hommes ,) et dont le père se nommait *Paahairedo*, (le Voleur de pirogues.) Quoique ces noms parussent confirmer ce que Tituboalo nous avait dit , nous reconnûmes bientôt qu'il s'était trompé. Le père et le fils nous reçurent avec toute l'honnêteté possible , ils nous donnèrent des rafraîchissemens , et nous vendirent un gros cochon pour une hache. Une foule d'Indiens se rassemblèrent autour de nous ; il n'y en avait que deux de notre connaissance. Nous ne remarquâmes parmi eux

aucune des clincailleries ou autres marchandises de notre vaisseau ; nous vîmes cependant plusieurs effets qui venaient d'Europe.

Nous allâmes à pied jusqu'au district qui dépendait immédiatement de Waheatua , principal chef ou roi de la péninsule. Ce district est composé d'une plaine grande et fertile , arrosé par une rivière que nous fûmes obligés de passer dans une pirogue. Les Indiens qui nous suivaient , aimèrent mieux la traverser à la nage , ils se jettèrent à l'eau comme une meute de chiens. Nous ne vîmes dans cet endroit aucune maison qui parût habitée , mais seulement les ruines de plusieurs grandes cases. Nous tirâmes le long de la côte , qui forme une baie , appelée *Oaitipeha* , et enfin nous trouvâmes le chef assis près de quelques pavillons de petites pirogues , sous lesquelles nous supposâmes que lui et ses gens passaient la nuit. C'était un vieillard maigre , dont les ans avaient blanchi la barbe et les cheveux. Il avait avec lui une jolie femme d'environ vingt-cinq ans , et qui se nommait *Tondidde* ; nous avons souvent entendu parler de cette femme ; et nous nous confirmâmes dans l'opinion que c'était l'Obéréa de cette péninsule.

Le pays que nous parcourûmes , semblait être plus cultivé que le reste de l'île ; les ruisseaux

coulaient partout dans des lits étroits de cailloux, et les endroits de la côte baignés par la mer, paraissaient aussi couverts de pierres. Les maisons ne sont ni vastes, ni en grande quantité; mais les pirogues, qui étaient amarrées le long de la côte, étaient innombrables. Elles étaient plus grandes et mieux faites que toutes celles que nous avons vues jusqu'alors : l'arrière était plus haut, la longueur du bâtiment plus considérable, et les pavillons soutenus par des colonnes. Presque à chaque pointe de la côte, il y avait un bâtiment sépulcral. Nous en vîmes aussi plusieurs dans l'intérieur des terres; ils étaient de la même forme que ceux d'*O-poureonu*, mais plus propres, mieux entretenus, et décorés de plusieurs planches qu'on avait dressées debout, et sur lesquelles différentes figures d'hommes et d'oiseaux étaient sculptées. Sur l'une de ces planches, on voyait un coq peint en rouge et jaune, pour imiter le plumage de cet animal; nous vîmes aussi des portraits grossiers d'hommes, élevés les uns sur la tête des autres. Nous n'aperçûmes pas un seul fruit à pain dans ce canton, quoiqu'il soit fertile et cultivé : les arbres étaient entièrement stériles. Il nous parut que les habitans se nourrissaient principalement de noix assez ressemblantes à une châtaigne, et qu'ils appellent *ahée*.

Tituboalo et Tuahow nous ayant quittés, deux Otahitiens, dont l'un se nommait *Téarée*, s'embarquèrent avec nous. Nous arrivâmes vers la nuit dans la petite île d'Otooraite. Nous eûmes pour logement une maison déserte, près de laquelle il y avait une petite anse, où le bateau pouvait être en sûreté. Comme nous manquions de provisions, M. Banks alla tout de suite dans les bois pour s'en procurer, mais il ne rapporta qu'un fruit à pain et quelques ahées. Nous les joignîmes à une couple de canards et quelques corlieux que nous avions, et nous eûmes un souper assez abondant.

Le lendemain matin 28, après avoir fait une autre tentative inutile pour nous procurer des provisions, nous dirigeâmes notre marche autour de la pointe S. E. de l'île. Elle n'est couverte par aucun récif et la côte y est formée par le pied des collines. Nous arrivâmes à un endroit où nous vîmes plusieurs grandes pirogues et un certain nombre d'Otahitiens que nous fûmes agréablement surpris de connaître presque tous. Nous achetâmes avec beaucoup de difficulté quelques noix de cocos, et nous nous embarquâmes, emmenant avec nous Tuahow qui nous était venu joindre la veille bien avant dans la nuit. Arrivés en travers de l'extrémité S. E. de l'île, nous allâmes à terre par le conseil de notre

guide, qui nous dit que le pays était riche et fertile. Le chef, nommé Mathiabo, vint bientôt près de nous ; mais il parut ignorer totalement la manière dont nous commercions. Cependant ses sujets nous apportèrent quantité de noix de cocos, et environ vingt fruits à pain. Nous achetâmes le fruit à pain très-cher, mais le chef nous vendit un cochon pour une bouteille de verre, qu'il préféra à toutes les autres marchandises que nous pouvions lui donner. Il possédait une oie et une dinde que le *Dauphin* avait laissées dans l'île ; ces deux animaux étaient extraordinairement gros, et si bien apprivoisés, qu'ils suivaient partout les Indiens, qui les aimaient passionnément.

Une grande case de ce canton présentait un spectacle tout-à-fait nouveau pour nous. Il y avait à l'un des bouts une planche en demi-cercle, à laquelle pendaient quinze mâchoires d'hommes toutes fraîches et garnies de toutes leurs dents. Un coup d'œil si extraordinaire excita fortement notre curiosité ; nous fîmes toutes sortes de questions, mais alors nous ne pûmes rien apprendre, les Indiens ne purent ou ne voulurent pas nous entendre. A notre départ le chef Mathiabo desira nous accompagner, et nous y consentîmes volontiers : il passa le reste de la journée avec nous, il nous fut très-

utile en nous pilotant sur les bas-fonds. Sur le soir, nous entrâmes dans la baie du côté du N. O. de l'île, qui répond à celui du S. E. Après que nous eûmes côtoyé les deux tiers de cette baie, nous nous décidâmes à aller passer la nuit à terre. Nous vîmes à un peu de distance une grande maison, que Mathiabo nous dit appartenir à un de ses amis; bientôt après, quelques pirogues vinrent à notre rencontre; elles avaient à bord plusieurs femmes très-belles, qui, par leur maintien, semblaient avoir été envoyées pour nous solliciter à descendre. Comme nous avions déjà résolu de coucher dans cet endroit, leurs invitations étaient presque superflues; nous trouvâmes que la maison appartenait au chef du district, nommé *Wiverou*; il nous reçut très-amicalement, et ordonna à ses gens de nous aider à apprêter nos provisions, dont nous avions alors une assez bonne quantité.

Lorsque notre soupé fut prêt, on nous conduisit dans la partie de la maison où le chef était assis. Mathiabo soupa avec nous, et *Wiverou* faisant venir des alimens en même tems, nous fîmes notre repas d'une manière très-sociable et avec beaucoup de bonne humeur. Dès qu'il fut fini, nous demandâmes où nous coucherions, et on nous montra un endroit de la maison qui nous était destiné. Nous envoyâmes alors cher-

cher nos manteaux , M. Banks se déshabilla comme à son ordinaire ; mais , après ce qui lui était arrivé à Atahourou , il eut la précaution de faire porter ses habits au bateau , se proposant de se couvrir avec une pièce d'étoffe d'Otabiti. Mathiabo s'apercevant de ce que nous faisons , prétendit qu'il avait aussi besoin d'un manteau ; comme il s'était très-bien comporté à notre égard , et qu'il nous avait rendu quelques services, nous en fîmes apporter un pour lui.

Nous nous couchâmes en remarquant qu'il n'était pas avec nous ; nous crûmes qu'il était allé se baigner , comme les Indiens ont la coutume de le faire avant de dormir. A peine avions-nous attendu quelques instans , qu'un Otabitien, que nous ne connaissions pas , vint dire à M. Banks que Mathiabo et le manteau avaient disparu. Ce chef avait tellement gagné notre confiance , que nous ne crûmes pas d'abord cette nouvelle ; mais Tuahow , notre Indien, la confirma bientôt , et nous reconnûmes qu'il n'y avait point de tems à perdre. Nous ne pouvions espérer de rattraper le voleur , sans le secours des Indiens qui étaient autour de nous. M. Banks se leva promptement , leur raconta le délit , et leur enjoignit d'aller chercher le manteau ; et , afin que sa demande fit plus d'impression , il montra un de ses pistolets de poche. La vue de

cette arme effraya toute l'assemblée ; et au lieu de nous aider à poursuivre le voleur , ou à retrouver ce qui avait été pris , les Indiens s'enfuirent en grande précipitation. Nous en saisismes pourtant un , qui s'offrit alors à diriger nos pas du côté du voleur. Je partis avec M. Banks ; l'alarme nous avait précédés. Dix minutes après , nous rencontrâmes un homme qui rapportait le manteau que Mathiabo , saisi de frayeur , avait abandonné : nous ne voulûmes pas le suivre plus long-tems. A notre retour , nous trouvâmes entièrement déserte la maison qui était remplie auparavant de deux ou trois cents personnes. Voyant que nous n'en voulions qu'à Mathiabo , le chef Wiverou , sa femme et plusieurs autres revinrent coucher dans le même endroit que nous pendant la nuit.

Cependant une nouvelle scène de trouble et d'inquiétude nous attendait , notre sentinelle nous donna l'alarme sur les cinq heures du matin et nous annonça qu'on avait pris le bateau. Elle l'avait vu amarré à son grappin une demi-heure auparavant : tout à coup un bruit de rames s'était fait entendre , elle avait regardé s'il y était encore , et ne l'avait plus aperçu. Nous nous levâmes promptement à cette triste nouvelle. Les étoiles brillaient , la matinée était claire , la vue s'étendait fort loin , mais nous ne

vîmes point le bateau. Il faisait calme plat, il était impossible de supposer que le bateau se fût détaché de son grappin ; il fallait que les Indiens l'eussent attaqué, et que nos gens eussent été surpris dans les bras du sommeil. Nous n'étions que quatre, nous n'avions qu'un fusil et deux pistolets de poche chargés, mais sans aucune provision de balles, ni de poudre. Nous restâmes long-tems dans cet état d'anxiété et de détresse, nous attendant à tout moment que les Indiens allaient fondre sur nous. Quelle fut notre joie lorsque nous vîmes revenir le bateau qui avait été chassé par la marée ! nous fûmes honteux de n'avoir pas songé à cette circonstance. Nous déjeunâmes, et quittâmes bien vite ce canton, de peur d'un nouvel accident. Il est généralement fertile et peuplé, et autant que nous en pûmes juger, dans un état plus florissant qu'*Opoureonu*, quoiqu'il n'ait pas plus d'un quart de son étendue.

Nous débarquâmes ensuite dans le dernier district de *Tiarrabou*, qui était gouverné par *Omoé*. Ce chef bâtissait une maison, il avait la plus grande envie de se procurer une hache, qu'il aurait achetée volontiers au prix de tout ce qu'il possédait. Malheureusement pour lui et pour nous, nous n'en avions pas une dans le bateau. Nous lui offrîmes de commercer avec

des clous , mais il ne voulut rien nous donner en échange de cette marchandise. Nous nous rembarquâmes , le chef n'abandonnant pas tout espoir d'obtenir de nous quelque chose qui pût lui être utile , nous suivit dans une pirogue avec sa femme *Whanno - Ouda*. Quelque tems après , nous les prîmes dans notre bateau , et lorsque nous eûmes vogué l'espace d'une lieue , ils demandèrent que nous les missions à terre ; nous les satisfîmes sur-le-champ , et nous rencontrâmes quelques-uns de leurs sujets qui apportaient un très-gros cochon. Nous étions aussi empressés d'avoir cet animal , qu'Omoé d'avoir une hache , et certainement il valait bien la meilleure de celles que nous avions dans le vaisseau. Nous dûmes à l'Otahitien que s'il voulait amener son cochon au fort *Matavai* , nom indien de la baie de Port-Royal , nous lui donnerions une grande hache , et par-dessus le marché un clou pour sa peine. Après avoir délibéré avec sa femme sur cette proposition , il y consentit ; il nous remit une grande pièce d'étoffe de son pays , pour gage qu'il remplirait la convention , ce qu'il ne fit pourtant pas.

Nous vîmes dans cet endroit un objet très-curieux : c'était une figure d'homme grossièrement faite d'osier , mais assez bien dessinée ; elle avait plus de sept pieds de haut , mais était

trop grosse d'après cette proportion. La carcasse était entièrement couverte de plumes blanches, dans les parties où ces Indiens laissent à leur peau sa couleur naturelle, et noires dans celles où ils ont coutume de se peindre; on avait formé des espèces de cheveux sur la tête et quatre protubérances, trois au front et une par derrière, que nous aurions prises pour des cornes, mais que les Indiens honoraient du nom de *Tate-Été*, (petits hommes.) Cette figure s'appelait *manioe*, et l'on nous dit qu'elle était seule de son espèce à *Otahiti*. Ils entreprirent de nous expliquer à quoi elle servait, et quel avoit été leur but en la faisant, mais nous ne connaissions pas assez leur langue pour les entendre. Nous apprîmes, dans la suite, que c'était une image de *Mauwe*, un de leurs *Eatuas*, ou dieux de la seconde classe.

Après avoir arrangé nos affaires avec Omoé, nous nous mîmes en marche pour retourner au Fort, et nous atteignîmes bientôt Opoureonu, la péninsule nord-ouest, où nous ne vîmes rien de remarquable qu'une pyramide, près de laquelle était une petite figure de pierre grossièrement travaillée; c'est le seul exemple de sculpture en pierre que nous ayons aperçu chez ces peuples; les Indiens paraissent y mettre un grand prix, car ils l'avaient placée sous un han-

gar fait exprès pour la mettre à l'abri des injures du tems.

Nous étions près du district appelé *Paparra*, qui appartenait à Oamo et Obéréa nos amis, et nous nous proposions d'y coucher. Malheureusement ils étaient absens, et avaient quitté leur habitation pour aller nous rendre visite au Fort. Nous ne changeâmes pas pour cela de projet : nous choisîmes pour logis la maison d'Obéréa, qui, quoique petite, était très-propre. Il n'y avait d'autre habitant que son père, qui nous reçut de manière à nous faire penser que nous étions les bien-venus. Nous voulûmes profiter du peu de jour qui restait. Nous allâmes à une pointe de terre, sur laquelle nous avions vu de loin des arbres qu'ils appellent *etoa*, et qui distinguent ordinairement les lieux où ils enterrent les ossemens de leurs morts. Ils donnent le nom de *Moraï* à ces cimetières, qui sont aussi des lieux où ils vont rendre un culte religieux. Nous fûmes bientôt frappés de la vue d'un énorme bâtiment, qu'on nous dit être le *Moraï* d'Oamo et d'Obéréa, et le principal morceau d'architecture qui fût dans l'île. C'était une fabrique de pierre, élevée en pyramide, sur une base quadrangulaire de deux cent soixante-sept pieds de long, et de quatre-vingt-sept de large; elle était construite comme les petites élévations

pyramidales sur lesquelles nous plaçons quelquefois la colonne d'un cadran solaire, et dont chaque côté est en forme d'escalier : les marches des deux côtés étaient plus larges que celles des bouts, de sorte que l'édifice ne se terminait pas en parallélogramme comme la base, mais en un faite ressemblant au toit de nos maisons. Nous comptâmes onze rampes, élevées chacune de quatre pieds pour la hauteur du bâtiment. Chaque marche était composée d'un rang de morceaux de corail blanc, taillés et polis proprement. Le reste de la masse (car il n'y avait point de cavité dans l'intérieur) consistait en cailloux ronds, qui, par la régularité de leur forme, semblaient avoir été travaillés. Quelques-unes des pierres de corail étaient très-grandes : nous en mesurâmes une qui avait trois pieds et demi de long et deux et demi de large. La base était de pierres de roche, taillées aussi en carré : une d'elles avait à peu près quatre pieds sept pouces de longueur, sur deux pieds quatre pouces de largeur.

Nous fûmes étonnés qu'on eût pu construire une pareille masse sans outils de fer pour tailler les pierres, et sans mortier pour les joindre. La structure en était aussi compacte et aussi solide qu'aurait pu le faire un maçon d'Europe ; seulement les marches du côté le plus long n'étaient pas

parfaitement droites : elles formaient au milieu une espèce de creux ; de sorte que toute la surface d'une extrémité à l'autre, ne présentait point une ligne droite, mais une ligne courbe. Comme nous n'avions point vu de carrière dans le voisinage, les Otahitiens avaient dû apporter les pierres de fort loin, et ils n'ont, pour transporter les fardeaux, que le secours de leurs bras. Ils avaient sans doute aussi tiré le corail de dessous l'eau ; quoiqu'il y en ait dans la mer en grande abondance, il est toujours au moins à la profondeur de trois pieds. Ils n'avaient pu tailler les pierres de rocher et le corail qu'avec des instrumens de même matière, ce qui est un ouvrage d'un travail inconcevable. Il leur était plus facile de les polir. Ils se servent pour cela d'un sable de corail dur, qu'on trouve partout sur les côtes de la mer : il y avait au milieu du sommet de la masse une figure d'oiseau sculptée en bois, et près de celle-ci, une autre figure brisée de poisson, sculptée en pierre. Toute cette pyramide faisait partie d'une place spacieuse presque carrée, dont les grands côtés avaient trois cent soixante pieds de long, et les deux autres trois cent cinquante-quatre. La place était environnée de murailles, et pavée de pierres plates dans toute son étendue ; il y croissait, malgré le pavé, plusieurs des arbres qu'ils appellent

etoa, et des planes. A environ cent verges à l'ouest de ce bâtiment, nous vîmes une espèce de cour pavée, où étaient plusieurs petites plates-formes élevées sur des colonnes de bois de sept pieds de hauteur. Les Otahitiens les nomment *ewattas*. Il nous parut que c'étaient des espèces d'autels, parce qu'ils y plaçaient des provisions de toute espèce en offrande à leurs Dieux. Nous avons vu depuis, sur ces autels, des cochons tout entiers, et nous y avons trouvé les crânes de plus de cinquante de ces animaux, outre ceux d'un grand nombre de chiens.

L'objet principal de l'ambition de ces peuples est d'avoir un magnifique Moraï : celui ci était un monument frappant du rang et du pouvoir d'Obéréa. Nous avons déjà remarqué que nous ne la trouvâmes pas revêtue de l'autorité qu'elle exerçait lors du voyage du *Dauphin*. Nous en savons à présent la raison. En allant de sa maison au Moraï, le long de la côte de la mer, nous aperçûmes partout sous nos pieds une multitude d'ossements humains, surtout de côtes et de vertèbres. Nous demandâmes l'explication d'un spectacle si étrange, et l'on nous dit que dans le dernier mois de *owarahew*, (qui répond au mois de décembre 1768,) quatre ou cinq mois avant notre arrivée, le peuple de *Tiarrabou*,

péninsule sud-est d'Otahiti, avait fait une descente dans cet endroit, et tué un grand nombre d'habitans, dont nous voyions les os sur le rivage; que, dans cette occasion, Obéréa, et Oamo qui administrait alors le gouvernement de l'île pour son fils, s'étaient enfuis dans les montagnes; que les vainqueurs avaient brûlé toutes les maisons, et emmené les cochons et les autres animaux qu'ils avaient pu trouver. Nous apprîmes aussi que le dindon et l'oie, que nous avions vus chez Mathiabo, le voleur de manteaux, étaient au nombre des dépouilles. Cette histoire explique pourquoi nous les avons trouvés chez un peuple avec qui le *Dauphin* n'avait point eu de communication. On nous instruisit de même que les mâchoires d'hommes que nous avions vues à Tiarrabou, avaient été emportées par les conquérans comme des trophées de leur victoire.

Le lendemain au soir, 20, nous arrivâmes à Atahourou, lieu de résidence de Tootahah, notre ami, où l'on avait volé nos habits la dernière fois que nous y avions couché. Cette aventure parut oubliée de notre côté et du sien. Les Indiens nous reçurent avec beaucoup de plaisir; ils nous donnèrent un bon souper, et un logis où nous ne perdîmes rien, où personne ne nous inquiéta. Le 1.^{er} juillet, nous retour-

nâmes au Fort, à Matavai, après avoir fait le tour de l'île, que nous trouvâmes d'environ trente lieues, en y comprenant les deux péninsules. Ce fut à notre retour que je relâchai les pirogues détenues. Je ne puis m'empêcher de remarquer, à cette occasion, que ces peuples pratiquent de petites fraudes les uns envers les autres, avec une mauvaise foi réfléchie, qui me donna beaucoup plus mauvaise opinion de leur caractère, que les vols qu'ils commettaient envers nous. Parmi ceux qui s'adressèrent à moi pour me prier de rendre leurs pirogues, se trouvait un certain *Pottatow*, homme de quelque importance, que nous connaissions tous : je crus de bonne foi qu'une d'elles lui appartenait, ou qu'il la réclamait en faveur d'un de ses amis ; il alla, en conséquence, sur le rivage s'emparer d'une des pirogues, qu'il commençait à emmener à l'aide de ses gens, lorsque les véritables propriétaires vinrent la redemander : soutenus par les autres Indiens, ils lui reprochèrent à grands cris qu'il volait leur bien, et se mirent en devoir de reprendre la pirogue par force. Pottatow demanda à être entendu, et dit, pour sa justification, que la pirogue avait appartenu, il est vrai, à ceux qui la réclamaient, mais que je l'avais confisquée et la lui avais vendue pour un cochon. Ces mots ter-

minèrent toutes les clameurs ; les propriétaires, sachant qu'ils ne pouvaient appeler de mon autorité, cédaient au voleur ; et il aurait profité de sa proie, si quelques-uns de nos gens ne fussent venus me rendre compte de ce qui se passait. J'ordonnai, sur-le-champ, qu'on détrompât les Indiens. Les légitimes propriétaires reprirent leur pirogue, et Pottatow sentit si bien son crime, que ni lui, ni sa femme, qui était complice de sa friponnerie, n'osèrent de long-tems soutenir nos regards.

Le 3, dès le point du jour, M. Banks, emmenant quelques Otahitiens pour lui servir de guides, partit pour suivre le cours de la rivière, en remontant la vallée d'où elle sort, et voir jusqu'où ses bords étaient habités. Ils trouvèrent, dans les six premiers milles, de chaque côté, des maisons qui n'étaient pas éloignées les unes des autres. On leur montra ensuite une maison qu'on dit être la dernière de celles qu'ils verraient.

De là ils continuèrent leur route dans un espace assez long, et passèrent souvent sous des voûtes formées par des fragmens de rochers, où on leur dit que couchaient souvent les Indiens, lorsqu'ils étaient surpris par la nuit. Ils trouvèrent bientôt après que des roches escarpées bordaient la rivière. Il en sortait une cascade qui

formait un lac dont le courant était si rapide, que les Otabitiens assurèrent qu'il était impossible de le passer : ils ne paraissaient pas connaître la vallée au-delà de cet endroit. Le chemin, qui conduisait des bords de la rivière sur les rochers, était effrayant. Les côtés, presque perpendiculaires, avaient quelquefois cent pieds d'élévation ; les ruisseaux qui jaillissaient par toutes les fentes de la surface, le rendaient d'ailleurs extrêmement glissant : cependant, à travers ces précipices, on avait fait un sentier, au moyen de longues pièces d'écorce d'*hibiscus tiliaceus*, dont les morceaux, joints l'un à l'autre, servaient de corde à l'homme qui voulait y grimper : en serrant fortement, il s'élevait d'une saillie de rochers à l'autre, où il n'y avait qu'un Indien ou une chèvre qui pût placer le pied. L'une de ces cordes avait près de trente pieds de long ; les guides de M. Banks s'offrirent à l'aider, s'il voulait la monter ; ils lui firent entendre qu'à peu de distance de là, il trouverait un chemin moins difficile et moins dangereux. M. Banks examina cette partie de la montagne, que les Otabitiens appelaient un meilleur chemin ; mais il le trouva si mauvais qu'il ne jugea pas à propos de s'y hasarder, d'autant plus que rien ne pouvait récompenser les fatigues et les dangers du voyage, qu'un bocage de plantes sau-

vages ou de vaé, espèce d'arbres qu'il avait déjà vue souvent.

Pendant cette excursion, il examina s'il y avait des mines dans les rochers qui étaient presque partout à nu, mais il n'en découvrit pas la moindre trace. Il nous parut évident que ces rochers, ainsi que ceux de Madère, avaient été brûlés; et de toutes les pierres qui avaient été recueillies à Otahiti, il n'y en a pas une seule qui ne porte des marques incontestables de feu. On en aperçoit aussi des traces dans l'argile qui est sur les collines; et l'on peut supposer, avec raison, qu'Otahiti et les îles voisines, sont les débris d'un continent qui fut englouti sous la mer, par l'explosion d'un feu souterrain. D'autres croient que ces îles ont été détachées des rochers, qui, depuis la création du monde, servant de lit à la mer, furent élevés, par une explosion, à une hauteur que les eaux ne peuvent jamais atteindre. Je remarquerai à cette occasion, qu'on doit vraisemblablement attribuer la cause des tremblemens de terre à des eaux qui se précipitent tout-à-coup sur quelque grande masse d'un feu souterrain. Ces eaux se raréfiant en un instant, et se réduisant en vapeurs, la mine éclate et lance différens corps vitrifiés, les coquilles et autres productions marines qui deviennent fossiles, et enfin les couches qui

couvraient le foyer, tandis que les portions de terres voisines du cratère s'éboulaient et tombent dans le gouffre. Tous les phénomènes qu'on observe dans les tremblemens de terre semblent être d'accord avec cette théorie; la terre, en s'affaissant, laisse souvent dans les endroits qu'elle occupait des lacs et différentes substances qui portent, d'une manière visible, l'empreinte de l'action du feu.

M. Banks planta lui-même, le 4, beaucoup de pepins de melons d'eau, d'oranges, de limons et de graines d'autres plantes et arbres qu'il avait rassemblés à Rio - Janeiro. Il prépara pour cela un terrain de chaque côté du Fort et dans le bois, et choisit le sol qui parut le plus convenable. Il donna aussi aux Indiens une grande quantité de ces semences; il avait mis en terre quelques pepins de melons, dès les premiers jours de notre arrivée; les naturels du pays lui montrèrent ensuite les plantes qui croissaient très-bien, et ils lui en demandaient continuellement un plus grand nombre.

Nous nous disposâmes alors à notre départ. Sur ces entrefaites, nous reçûmes une visite d'Oamo et d'Obéréa, accompagnés de leur fils et de leur fille; celle-ci qui, à ce que nous comprîmes, s'appelait *Toimata*, avait fort envie de voir le Fort, mais son père ne voulut pas le lui

permettre. Téarée, fils de Waheatua, roi de Tiarrabou, était aussi avec nous lors de cette visite. Nous apprîmes le débarquement d'un autre Indien que nous ne nous attendions pas à voir, et dont nous ne desirions point la compagnie ; c'était l'habile filou qui vola notre quart de nonante. On nous dit qu'il prétendait encore faire quelques tours d'adresse pendant la nuit ; les Otahitiens s'offrirent tous avec beaucoup d'empressement à nous en garantir, et ils demandèrent pour cela la permission de coucher au Fort. Ce qui produisit un si bon effet, que le voleur, désespérant du succès, abandonna son entreprise.

Les charpentiers passèrent le 7 à abattre les portes et les palissades de notre petite forteresse, et elles nous servirent en mer de bois à brûler. Nous continuâmes, le 8 et le 9, à démanteler notre Fort ; les Otahitiens s'y rendirent en foule ; quelques-uns, je pense, fâchés de voir approcher notre départ, et les autres voulant tirer de nous tout ce qu'ils pourraient pendant le reste de notre séjour.

CHAPITRE VI.

NOUVEAUX troubles. — Départ d'Otahiti. — Adieux. — Description générale de l'île et de ses habitans. — Habillemens, habitations, nourriture, mœurs, vie domestique. — Industrie, manufactures. — Connaissances astronomiques. — Langage. — Maladies. — funérailles. — Religion. — Gouvernement.

NOUS espérions quitter l'île sans que la bonne intelligence, qui régnait entre les habitans et nous, fût de nouveau troublée. Par malheur il en arriva autrement. Deux matelots s'apercevant que des Indiens les avaient volés, frappèrent et furent frappés à leur tour. Un d'eux fut même blessé dangereusement d'un coup de pierre. Les délinquans s'étaient échappés, je ne voulus prendre aucune connaissance ultérieure de l'affaire ; mais bientôt je me vis moi-même enveloppé dans une querelle qu'il n'était pas possible d'éviter.

Clément Webb et Samuel Gibson, deux jeunes soldats de marine, désertèrent le Fort au milieu de la nuit du 3 au 9, et nous nous en aperçûmes le matin. Comme on avait publié que chacun devait venir à bord le lendemain, et que le vaisseau mettrait à la voile ce jour ou le jour

suivant, je commençai à craindre que les absens n'eussent projeté de rester dans l'île. On en demanda des nouvelles aux Indiens, qui nous avouèrent franchement que nos compatriotes avaient dessein de ne pas retourner à bord, et qu'ils s'étaient réfugiés dans les montagnes, où il était impossible à nos gens de les trouver. Nous les priâmes de nous aider dans nos perquisitions, et après avoir délibéré pendant quelque tems, d'eux d'entre eux s'offrirent à servir de guides à ceux que je jugerais à propos d'envoyer après les déserteurs. Je chargeai de cette commission un bas-officier et le caporal des soldats de marine, qui partirent avec leurs conducteurs. Je fis signifier à plusieurs des chefs, qui étaient au Fort avec leurs femmes, et entre autres à Toubourai-Tamaïdé, à Tomio et à Obéréa, que nous ne leur permettrions pas de s'en aller, tant que les fugitifs ne seraient pas retrouvés.

J'envoyai M. Hicks dans la pinasse, pour conduire Tootahah à bord du vaisseau, et il exécuta sa commission, sans que le chef, ni ses sujets, en fussent alarmés. Ne voyant pas revenir les déserteurs à l'approche de la nuit, et ne jugeant pas sûr de laisser au Fort les Otahitiens que je retenais pour ôtages, je fis conduire au vaisseau Toubourai Tamaïdé, Obéréa et quelques autres chefs. Cette démarche répandit une

consternation générale ; lorsqu'on embarqua les Indiens dans le bateau ; plusieurs d'entre eux , et surtout les femmes ; parurent fort émus , et témoignèrent leurs appréhensions par des larmes. Je les accompagnai moi-même à bord , et M. Banks resta au Fort avec quelques autres Otabitiens de trop peu d'importance pour chercher à m'en assurer autrement. Quelques Indiens ramenèrent Webb sur les neuf heures , et déclarèrent qu'ils détiendraient Gibson , le bas-officier , et le caporal , jusqu'à ce que Tootahah fût mis en liberté. Ils employaient contre moi le moyen que j'avais pris contre eux ; mais j'étais allé trop loin pour reculer. Je dépêchai sur-le-champ M. Hicks dans la chaloupe avec un fort détachement de soldats , pour enlever les prisonniers. Je pressai Tootahah d'envoyer avec eux quelques-uns de ses Otabitiens , pour aider M. Hicks dans son entreprise , et demander , en son nom , le relâchement des gens de mon équipage. Il y consentit. M. Hicks reprit mes hommes sans éprouver la moindre résistance , et , sur les sept heures du matin du 11 , il les ramena au vaisseau ; il ne put pourtant pas recouvrer les armes qu'on avait prises au bas-officier et au caporal ; mais une demi heure après , on les rapporta au vaisseau , et je mis alors les chefs en liberté.

Le bas-officier , que j'interrogeai sur ce qui

s'était passé à terre, me répondit que les Indiens qui l'accompagnaient, ainsi que ceux qu'il rencontra dans son chemin, n'avaient rien voulu lui apprendre sur la retraite des déserteurs; qu'au contraire, ils l'avaient troublé dans ses recherches, et que, revenant au vaisseau pour y prendre des ordres ultérieurs, ils avaient été saisis tout-à-coup par des hommes armés, qui, apprenant la détention de Tootahah, s'étaient cachés dans un bois pour exécuter ce projet; qu'enfin ils avaient été attaqués dans un moment défavorable; que les Otahitiens leur avaient arraché leurs armes, déclarant qu'ils seraient détenus jusqu'à ce que leur chef fût mis en liberté. Il ajouta pourtant que le sentiment des Indiens n'avait pas été unanime sur cette violence; que quelques-uns voulaient qu'on les relâchât, d'autres qu'on les retînt; que la dispute s'étant échauffée, ils en étaient venus des paroles aux coups, et qu'enfin le parti qui opinait pour la détention avait prévalu. Il dit encore que Webb et Gibson furent bientôt après ramenés par un détachement des naturels du pays, et qu'on les constitua prisonniers pour servir de nouveaux ôtages à la personne du chef; qu'après quelques débats, ils se décidèrent à renvoyer Webb, pour m'informer de leur résolution, m'assurer que ses compagnons étaient sains et saufs, et m'indiquer un endroit où je pourrais faire parvenir ma réponse.

On voit par là que toute fâcheuse qu'était pour nous la détention des chefs, je n'aurais jamais recouvré les transfuges sans cette précaution. Ceux-ci nous avouèrent qu'étant devenus fort amoureux de deux Otabitiennes, ils avaient formé le projet de se cacher jusqu'à ce que le vaisseau eût mis à la voile, et de fixer leur résidence dans l'île. Comme nous avions transporté de terre tout ce qui était au Fort, chacun passa la nuit à bord du vaisseau.

Tupia, dont on a parlé si souvent dans cette partie de notre voyage, était au nombre des naturels du pays, qui vivaient presque toujours avec nous. Il avait été premier ministre d'Obérea, lorsqu'elle jouissait de l'autorité souveraine; il était en même tems le principal *tahowa*, ou prêtre de l'île. Il avait beaucoup d'expérience et de lumières sur la navigation, et connaissait particulièrement le nombre et la situation des îles voisines. Tupia nous avait témoigné plusieurs fois le desir de s'embarquer avec nous, il nous avait quitté, le 11, avec ses autres compatriotes; mais le lendemain, il revint à bord accompagné d'un jeune homme d'environ treize ans, qui lui servait de domestique, et il nous pressa de lui permettre de voyager sur notre vaisseau. Plusieurs raisons nous engageaient à y consentir : en apprenant son langage, et en lui enseignant le nôtre, nous pou-

vions acquérir par-là beaucoup de connaissances sur les coutumes, le gouvernement et la religion de ces peuples. Je le reçus donc volontiers à bord. Comme nous ne pûmes mettre à la voile le 12, il voulut aller encore une fois à terre, et je l'y fis transporter le soir. Il emporta un portrait en miniature de M. Banks, qu'il avait envie de montrer à ses amis, et plusieurs bagatelles, pour les leur donner en faisant ses adieux. Après dîner, M. Banks desirant se procurer un dessin du Moraï appartenant à Tootahah, à Eparre, je l'y accompagnai dans la pinasse, ainsi que le docteur Solander. Nous rencontrâmes Obéréa et des Otahitiens, un peu piqués des événemens de la veille. Nous eûmes bientôt fait une entière réconciliation; et, lorsque nous leur dîmes que nous mettrions sûrement à la voile l'après-midi du jour suivant, ils nous promirent que, dès le grand matin, ils viendraient nous faire leur dernière visite. Nous trouvâmes aussi Tupia à Eparre : nous le ramenâmes avec nous au vaisseau, et, pour la première fois, il passa la nuit à bord.

Le lendemain 13 juillet, dès la pointe du jour, le vaisseau fut rempli de nos amis les Otahitiens, et environné d'un grand nombre de pirogues qui portaient d'autres Indiens d'une classe inférieure. Nous levâmes l'ancre entre onze heu-

res et midi. Dès que le vaisseau fut sous voiles, les Insulaires prirent congé de nous, et versèrent des larmes, pénétrés d'une tristesse profonde et silencieuse, qui avait quelque chose de très-tendre et de très-intéressant. Les Indiens qui étaient dans les pirogues semblaient, au contraire, se disputer à qui pousserait les plus grands cris; mais il y entraît plus d'affectation que de véritable douleur. Tupia soutint cette scène avec une fermeté et une tranquillité vraiment admirables; il est vrai qu'il pleura, mais les efforts qu'il fit pour cacher ses larmes, faisaient encore plus d'honneur à son caractère. Il envoya, par Otéhothéa, une chemise pour dernier présent à Potomaï, maîtresse favorite de Tootahah; il alla ensuite sur la grande hune avec M. Banks, et il fit des signes à ses compatriotes tant qu'il lui fut possible de les voir. C'est ainsi que nous quittâmes l'île d'Otahiti et ses habitans, après un séjour de trois mois.

Pendant ce tems, nous vécûmes dans l'amitié la plus cordiale, et nous nous rendîmes réciproquement toutes sortes de bons offices. Les petits différends qui survinrent par intervalle ne firent pas plus de peine aux Indiens qu'à nous-mêmes. Ces disputes étaient toujours une suite de la situation et des circonstances où nous nous trouvions, des faiblesses de la nature humaine, de

l'impossibilité de nous entendre mutuellement, et enfin du penchant des Otahitiens au vol, inclination que nous ne pouvions ni tolérer, ni prévenir. Notre commerce se fit avec autant d'ordre que dans les marchés les mieux réglés de l'Europe. M. Banks surtout était infatigable pour nous procurer des provisions et des rafraîchissemens; mais sur la fin de notre séjour, les denrées devinrent rares, par la trop grande consommation que nous en faisons au Fort et au vaisseau, et par l'approche de la saison où les noix de cocos et les fruits à pain commencent à manquer. Nous achetions tous ces fruits pour des clincailleries et des clous : nous ne cédions point de clous, qu'on ne nous donnât en échange quelque chose qui valût quarante *pences* (un peu moins de quatre livres de France); mais, avant peu, nous n'eussions pu acheter un petit cochon de dix ou douze livres pesant, pour moins d'une hache. Comme plusieurs des gens de l'équipage avaient des clous de fiches, les femmes trouvaient une manière beaucoup plus aisée de s'en procurer qu'en nous apportant des provisions.

Le capitaine Wallis a déterminé la longitude de la baie de Port Royal. Nous avons reconnu qu'il ne s'était trompé que d'un demi degré. La pointe de *Vénus*, extrémité septentrionale de

l'île et pointe orientale de la baie, est au 149^d 30' de longitude. L'île est environnée d'un récif de rochers de corail, qui offre plusieurs baies et ports très-sûrs : le mouillage est assez vaste, et l'eau assez profonde pour contenir un grand nombre des plus gros vaisseaux. Excepté la partie qui borde la mer, la surface du pays est très-inéegale ; elle s'élève en hauteurs qui traversent le milieu de l'île, et y forment des montagnes, qu'on peut voir à soixante milles de distance. Le sol est partout extrêmement riche et fertile, arrosé par un grand nombre de ruisseaux d'une eau excellente, et couvert d'arbres fruitiers de diverses espèces, qui ont un feuillage si épais et une tige si forte, qu'ils semblent un bois continu. Quoique la cime des montagnes, en général stérile et brûlée par le soleil, offre cependant des productions en plusieurs endroits, quelques vallées, et la terre basse située entre le pied des montagnes et la mer, sont les seules parties de l'île qui soient habitées, et l'on peut dire qu'elles sont très-peuplées. Les maisons n'y forment pas des villages ; elles sont rangées à environ cinquante verges de distance les unes des autres, et environnées de petites plantations de plane, arbre qui fournit aux Otahitiens la matière première de leurs étoffes. Toute l'île, suivant le rapport de Tupia, pourrait fournir six mille sept



La surface du pays est très inégale.....



cent quatre-vingts combattans , d'où il est facile de calculer quelle est sa population.

Otahiti produit des fruits à pain , des noix de cocos , des bananes de treize sortes , et les meilleures que nous ayions jamais mangées ; des planes ; un fruit assez ressemblant à la pomme , et qui est très - agréable lorsqu'il est mûr ; des patates douces , des ignames , du cacao , une espèce d'*arum* , un fruit connu dans l'île sous le nom de *jambu* , et que les Insulaires regardent comme le plus délicieux : elle produit encore beaucoup d'autres végétaux qui lui sont particuliers. Tous ces fruits , qui composent la nourriture des habitans , sont des productions spontanées de la nature , ou leur culture , au moins , se réduit à bien peu de chose. Les Otahitiens n'ont aucune espèce de fruits , plantes potagères , légumes , ou graines d'Europe. Les cochons , les chiens et la volaille , sont les seuls animaux apprivoisés de l'île : les canards , les pigeons , les perroquets , un petit nombre d'autres oiseaux et les rats sont les seuls animaux sauvages ; on n'y trouve aucun serpent. La mer fournit à ces Insulaires une grande quantité d'excellens poissons.

Les Otahitiens sont d'une taille supérieure à celle des Européens. Les hommes sont grands , forts , bien membrés , et bien faits. Le plus grand

que nous ayons vu avait six pieds trois pouces et demi ; il était habitant d'une île voisine appelée *Huaheine*. Les femmes d'un rang distingué sont en général au-dessus de notre taille moyenne ; mais celles d'une classe inférieure sont au-dessous, quelques-unes même sont très-petites : cette différence dans la stature provient vraisemblablement de leur commerce trop prématuré avec les hommes.

Leur teint naturel est olive ; leur peau délicate est douce et polie , et ils n'ont point sur les joues ces teintes que nous appelons des couleurs. La forme de leur visage est agréable ; les os des joues ne sont pas élevés ; ils n'ont point les yeux creux, ni le front proéminent. Seulement leur nez est en général un peu trop aplati. Leurs yeux , et surtout ceux des femmes , sont expressifs , ou pleins de feu , ou remplis d'une douce sensibilité. Leurs dents sont , presque sans exception , très-agréables et très-blanches , et leur haleine est parfaitement pure. Leurs cheveux sont ordinairement noirs et un peu rudes ; les hommes portent leur barbe de différentes manières , cependant ils en arrachent toujours une grande partie , et entretiennent le reste très-propre.

Les deux sexes ont la coutume de s'épiler sous les aisselles, et ils nous accusaient de malpropreté pour ne pas faire de même. Leurs mouve-

mens sont remplis de vigueur et d'aisance, ils ont la démarche agréable, les manières nobles et généreuses; leur conduite entre eux et envers les étrangers est affable et civile. Ils sont braves, sincères, sans soupçon ni perfidie, sans penchant à la vengeance et à la cruauté. Nous eûmes en eux la même confiance qu'on a en ses meilleurs amis; chacun de nous, et en particulier M. Banks, passa souvent la nuit dans leurs maisons, au milieu des bois, sans être accompagné de personne, et par conséquent entièrement à leur discrétion.

Pendant notre séjour à Otabiti, nous vîmes cinq à six personnes semblables à celles que rencontrèrent MM. Banks et Solander, le 24 avril, dans leur promenade à l'est de l'île. Leur peau était d'un blanc mat, pareille au nez d'un cheval blanc; ils avaient aussi les cheveux, la barbe, les sourcils et les cils blancs, les yeux rouges et faibles, la vue courte, la peau teigneuse, et revêtue d'une espèce de duvet blanc. Nous vérifiâmes qu'il n'y avait pas deux de ces hommes qui appartenissent à la même famille; nous en conclûmes qu'ils ne formaient pas une race, et que ces hommes étaient atteints de quelques maladies.

Les femmes portent toujours leurs cheveux coupés autour des oreilles, et les hommes, si on

en excepte les pêcheurs, qui sont presque continuellement dans l'eau, les laissent flotter en grandes boucles sur leurs épaules, ou les relèvent en touffe sur le sommet de la tête. Ils ont aussi coutume de s'oindre la tête avec ce qu'ils appellent du *monoe*, qui est une huile exprimée du coco, dans laquelle ils laissent infuser des herbes et des aromates. Comme l'huile est ordinairement rance, l'odeur en est d'abord très-désagréable pour un Européen. Vivant dans un pays chaud, sans connaître l'usage des peignes, ils ne peuvent préserver leur tête de vermine. Leur propreté, à d'autres égards, est presque sans exemple, et ceux à qui nous donnâmes des peignes, nous montrèrent bientôt que ce secours avait seul jusque-là manqué à leur extrême délicatesse.

Ils suivent un usage établi dans plusieurs autres parties du monde, celui de s'imprimer des taches sur le corps, ce qu'ils appellent *se tatouer*. Pour cela ils se piquent la peau, aussi profondément qu'il leur est possible sans en tirer de sang, avec un petit instrument qui a la forme d'une houe. La partie qui répond à la lame, est composée d'un os, ou d'une coquille qu'on a ratissée pour l'amincir, et qui est d'un quart de pouce à un pouce et demi de largeur. Le tranchant est partagé en dents ou pointes ai-

guës, qui sont depuis le nombre de trois jusqu'à vingt, suivant la grandeur de l'instrument. Lorsqu'ils veulent s'en servir, ils plongent la dent dans une espèce de poudre faite avec le noir de fumée qui provient de l'huile de noix qu'ils brûlent au lieu de chandelle, et qui est délayée avec de l'eau. On place sur la peau la dent ainsi préparée, et en frappant à petits coups avec un bâton sur le manche qui porte la lame. Ils percent la peau, et impriment dans le trou un noir qui y laisse une tache ineffaçable. Cette opération douloureuse se fait aux jeunes gens des deux sexes, lorsqu'ils ont douze à quatorze ans; on leur peint sur plusieurs parties du corps différentes figures, suivant le caprice des parens, ou peut-être suivant le rang qu'ils occupent dans l'île. Les hommes et les femmes portent ordinairement une de ces marques dans la forme du Z, sur chaque jointure de leurs doigts du pied et de la main, et souvent autour du pied; ils ont d'ailleurs tous des carrés, des cercles, des demi-lunes et des figures grossières d'hommes, d'oiseaux, de chiens ou différens autres dessins sur les bras et les jambes. On nous a dit que quelques-unes de ces marques avaient une signification. Nous n'avons jamais pu en apprendre le sens. Les fesses sont la partie du corps où ces ornemens sont répandus avec le plus de pro-

fusion ; les deux sexes les portent couvertes d'un noir foncé , au-dessus duquel ils tracent différents arcs les uns sur les autres jusqu'aux fausses côtes. Ces arcs ont souvent un quart de pouce de large ; des lignes dentelées en forment la circonférence. Ces figures leur donnent de la vanité ; les hommes et les femmes les montrent avec un mélange d'ostentation et de plaisir ; il nous est impossible de décider s'ils les font voir comme un ornement , ou comme une preuve de leur intrépidité et de leur courage à supporter la douleur en général. Ils ne peignent point leur visage , nous n'avons vu qu'un seul exemple du contraire. Quelques vieillards avaient la plus grande partie de leur corps couverte de grandes taches peintes en noir , avec une dentelure profonde dans les bords , ce qui imitait parfaitement la flamme : mais on nous apprit qu'ils venaient d'une île voisine , appelée *Noouoora* et qu'ils n'étaient pas originaires d'Otaïti.

M. Banks a vu faire l'opération du *tatow* sur le dos d'une fille d'environ treize ans. L'instrument dont se servirent les Indiens , dans cette occasion , avait trente dents : ils firent plus de cent piqûres dans une minute , et chacune entraînait après soi une goutte de sérosité un peu teinte de sang. La petite fille souffrit la douleur pendant l'espace d'un quart d'heure , avec

le plus ferme courage; bientôt accablée par les nouvelles piqûres qu'on renouvelait à chaque instant, elle ne voulait plus les supporter. Mais ses pleurs, ses prières et ses cris furent inutiles; on la fit tenir par deux femmes, qui tantôt l'apaisaient en la flattant, et d'autres fois la grondaient et même la battaient, lorsqu'elle faisait des efforts pour s'échapper. Elle n'eut cependant qu'un côté de gravé, et resta privée de l'honneur d'avoir sur les reins ces arcs dont ils sont plus fiers que de toutes les autres figures qu'ils portent sur leur corps, et dont l'opération est la plus douloureuse. Il est étrange que ce peuple soit si jaloux d'avoir des marques qui ne sont pas des signes de distinction. Je n'ai vu aucun Otabitien, homme ou femme, qui, dans un âge mûr, n'eût le corps ainsi *tatoué*. Peut-être cet usage a-t-il sa source dans la superstition. Cette conjecture est plus que probable, mais nous n'avons jamais pu nous procurer aucune lumière sur ce point.

Leur habillement est composé d'étoffes et de nattes de différentes espèces. Ils portent, dans les tems secs, un habit d'étoffe qui ne résiste pas à l'eau; les nattes servent pour les tems de pluie. Ils arrangent leur vêtement de diverses manières, et suivant leurs caprices, car il n'a point de forme régulière, et il n'y a jamais deux morceaux cousus ensemble. L'habillement des fem-

mes les plus distinguées est composé de trois ou quatre pièces, l'une d'environ deux verges de largeur, et onze de longueur, qu'elles enveloppent plusieurs fois autour des reins, et qui retombent en forme de jupon jusqu'au milieu de la jambe; on l'appelle *parou*. Deux ou trois autres pièces d'environ deux verges et demie de long et d'une de large, et qui ont chacune une ouverture au milieu pour laisser passer la tête, se mettent l'une sur l'autre, et les deux bouts retombent devant et derrière en scapulaire, qui étant ouvert par les côtés, laisse le mouvement du bras en liberté; les Otahitiens donnent à ces pièces le nom de *tebuta*: ils les rassemblent autour des reins, et les serrent avec une ceinture d'une étoffe plus légère, qui est assez longue pour faire plusieurs fois le tour du corps. Ce vêtement ressemble exactement à celui des habitans du Pérou et du Chili, que les Espagnols appellent *poucho*. L'habillement des hommes est le même que celui des femmes, à cette seule différence qu'au lieu de laisser retomber en jupon la pièce qui couvre les reins, ils la passent autour de leurs cuisses en forme de culottes, et alors on la nomme *maro*. Tel est le vêtement des Otahitiens de toutes les classes; et comme il est universellement le même quant à la forme, les hommes et les femmes d'un rang supérieur

se distinguent par la quantité d'étoffe qu'ils portent. On en voit qui enveloppent autour d'eux plusieurs pièces de huit ou dix verges de long, et de deux ou trois de large ; quelques-uns en laissent flotter une grande pièce sur leurs épaules, comme une espèce de manteau ; les personnes du plus haut rang en mettent deux de cette manière. Comme ce genre de parure est incommode dans un pays chaud, sur le soir toutes les femmes nobles se découvrent entièrement jusqu'à la ceinture, avec aussi peu de scrupule que nos femmes quittent un double fichu. Lorsque les chefs nous rendaient visite, quoiqu'ils portassent sur les hanches plus d'étoffe qu'il n'en fallait pour habiller douze hommes, ils avaient d'ordinaire le reste du corps entièrement nu.

Ils ne couvrent point leurs jambes ni leurs pieds, mais ils mettent sur leur tête de petits bonnets de natte ou de feuilles de noix de cocos, qu'ils font en quelques minutes, lorsqu'ils en ont besoin. Ce n'est pas là toute leur coiffure : les femmes portent en outre quelquefois de petits turbans, ou une autre parure qu'elles appellent *tomou*, et qui leur sied beaucoup mieux. Le *tomou* est composé de cheveux, tressés en fils qui ne sont guère plus gros que de la soie à coudre. M. Banks en a des pelotons qui ont plus d'un mille de long, sans un seul nœud ; ils pla-

cent parmi les cheveux des fleurs de différentes espèces. Les hommes qui, comme je l'ai observé, relèvent leurs cheveux sur le sommet de la tête, y mettent quelquefois une plume d'oiseau, et, d'autres fois, portent une sorte de guirlande de diverses fleurs placées sur un morceau d'écorce de plane, ou collées avec de la gomme sur du bois; ils portent aussi une espèce de perruque faite de cheveux d'homme et de poils de chien, ou peut-être de fibres de noix de cocos, attachés sur un réseau qui se place sous les cheveux naturels, de manière que cette parure artificielle est suspendue par derrière. Les deux sexes ont des pendants d'oreilles, mais d'un seul côté; lorsque nous arrivâmes dans l'île, ils employaient pour cela de petites coquilles, des cailloux, des graines, des pois rouges ou de petites perles, qu'ils enfilèrent dans un cordon; mais nos clincailleries servirent bientôt seules à cette parure.

Les garçons vont entièrement nus jusqu'à l'âge de six à sept ans, et les filles jusqu'à trois ou quatre.

Leurs maisons, ou plutôt leurs huttes, sont toutes bâties dans les bois, entre la mer et les montagnes. Ils ne coupent d'arbres qu'autant qu'il en faut pour écarter l'eau qui dégoutterait des branches trop voisines, de manière qu'en

sortant de sa cabane, l'Otabitien se trouve sous un ombrage délicieux. Ce sont partout des bocages de fruits à pain et de noix de cocos sans broussailles, et entre coupés de chaque côté par des sentiers qui conduisent d'une habitation à l'autre. Rien n'est plus délectable que ces berceaux dans un climat brûlant ; et il est impossible de trouver de plus belles promenades. Un air pur y circule librement, et la disposition de la hutte concourt à y entretenir aussi une agréable fraîcheur.

La plus haute élévation de ces maisons est de neuf pieds dans l'intérieur ; les bords du toit descendent à environ trois pieds de terre ; au-dessous, la cabane est entièrement ouverte, ainsi qu'aux deux extrémités, jusqu'au sommet du faite. Le toit est couvert de feuilles de palmier ; du foin répandu sur la surface de la terre, à quelques pouces de profondeur, forme le plancher ; par-dessus ils étendent des nattes sur lesquelles ils s'assoient pendant le jour, et dorment pendant la nuit. Il y a quelquefois un siège pour le maître de la famille ; de petits billots creusés dans la partie supérieure leur servent d'oreillers ; ils n'ont point d'autres meubles. La hutte ne sert guère qu'à passer la nuit ; à moins qu'il ne pleuve, ils mangent en plein air, à l'ombre de quelque arbre voisin. Le plancher est le lit commun de tout le ménage, et il n'y a

aucune séparation. Le maître de la maison et sa femme se couchent au milieu ; près d'eux les gens de la famille qui sont mariés , ensuite les filles , et à peu de distance les garçons ; les serviteurs ou *toutous* dorment à la belle étoile ; s'il tombe de la pluie , les bords de l'habitation leur servent d'abri.

Les chefs ont des huttes moins ouvertes , plus petites , et construites de manière qu'ils les transportent sur leurs pirogues d'un endroit à un autre , et , dans l'occasion , les dressent comme des tentes. Elles sont fermées sur les côtés avec des feuilles de cocos , qui ne les bouchent pas assez pour empêcher l'air d'y entrer ; le chef et sa femme y couchent seuls. Les Otahitiens ont encore d'autres maisons : celles-ci , beaucoup plus grandes , ne sont pas bâties pour un seul chef ou une seule famille , mais pour servir d'assemblée ou de retraite à tous les habitans du canton : quelques-unes ont deux cents pieds de long , trente de large , et vingt d'élévation jusqu'au faite ; toutes sur l'un des côtés ont une vaste place environnée de petites palissades ; elles sont construites et entretenues par le district auquel elles sont destinées.

Les végétaux forment la plus grande partie de leur nourriture. Les cochons , les chiens et la volaille sont leurs seuls animaux apprivoisés , et ils n'en ont pas en grande quantité. Les Otahi-

tiens du commun se régalaient plus fréquemment avec des chiens et de la volaille. J'ai dit que la mer fournit à ces Insulaires beaucoup de poisson de toute espèce ; ils mangent crus les plus petits qu'ils attrapent, comme nous mangeons les huîtres ; ils aiment passionnément les écrevisses, les cancrs et les autres coquillages qu'ils trouvent sur la côte. Ils ne mangent pas seulement les insectes de mer, mais encore ce que les marins anglais appellent *blubbers*.

Le fruit à pain n'est pas tout à fait chez eux une production spontanée de la nature ; mais l'Otahitien, qui, dans sa vie, en plante une dizaine, ce qui exige un travail d'une heure, remplit ses obligations à l'égard de ses contemporains et de la génération à venir. Ce fruit, indépendamment de son usage ordinaire, leur sert à faire une pâte aigrelette qu'ils appellent *mahie*. Le *mahie* se fait, comme la bière, par fermentation, et quelquefois, ainsi que dans nos brasseries, l'opération manque sans qu'on puisse en déterminer la cause ; il est donc très naturel que ce peuple grossier joigne des idées et des cérémonies superstitieuses à ce travail. Les vieilles femmes en sont ordinairement chargées ; excepté ceux qui les aident, elles ne souffrent pas que personne touche rien de ce qu'elles emploient, et ne permettent point d'entrer dans la

partie de la maison où elles apprêtent ce fruit. Il arriva un jour que M. Banks toucha , par inadvertance , une des feuilles qui était sur la pâte ; la vieille femme qui présidait à ces mystères , lui dit que l'opération manquerait ; et , dans un transport de douleur et de désespoir , elle abandonna son entreprise.

L'eau salée est la sauce de tous leurs mets ; ils ont cependant une autre manière de les assaisonner avec l'amande de la noix de coco , qu'ils laissent fermenter jusqu'à ce qu'elle se dissolve en une pâte assez semblable à du beurre. Ils ignorent l'usage des liqueurs fortes. Nous apprîmes pourtant qu'ils s'enivrent quelquefois en buvant le jus exprimé des feuilles d'une plante qu'ils appellent *ava*. Cette plante n'était pas dans sa maturité , lorsque nous étions à Ota-hiti , de manière que nous n'avons vu aucun exemple de ses effets ; et , comme à leurs yeux l'ivrognerie est un vice honteux , ils se seraient probablement cachés de nous pour s'y livrer. Les chefs surtout , et les personnes d'un rang distingué , se disputent à qui boira le plus grand nombre de coups , et chaque coup est d'environ une pinte. Cette liqueur est rigoureusement interdite aux femmes.

Ils n'ont point de tables , mais leurs repas se font avec beaucoup de propreté ; leurs mets

sont trop simples et en trop petit nombre, pour qu'il y règne de l'ostentation. Une grande quantité de feuilles est étendue à terre, en forme de nappe; un panier renferme la provision; une coque de noix de coco contient l'eau salée, une autre l'eau douce; la chair ou le poisson sont tout apprêtés et enveloppés de feuilles. Les gens de la suite, qui ne sont pas en petit nombre, s'asseyent autour du maître; lorsque tout est prêt, il commence par se laver les mains et la bouche avec de l'eau douce; ce qu'il répète presque continuellement pendant le repas; il prend ensuite le panier, et en tire sa provision; il pèle le fruit à pain, et en arrache la chair avec ses ongles, le plaçant sur les feuilles avec du poisson. Pendant ce tems, un des domestiques prépare une noix de coco verte, en détachant l'écorce extérieure avec ses dents, opération qui paraît très surprenante à un Européen; mais elle est si peu difficile, que plusieurs de nous en vinrent à bout avant notre départ de l'île, quoiqu'auparavant ils pussent à peine casser une noisette. Lorsque le maître veut boire, il prend la noix de coco ainsi préparée, il y fait un trou avec son doigt ou avec une pierre, et suce la liqueur qu'elle contient; il ne fait qu'une bouchée de chacun des fruits du plane, qui cependant est aussi gros

qu'un pudding noir. S'il mange de la viande, deux petits morceaux de bambou lui servent de couteau. Le repas fini, le maître se lave encore les mains et la bouche. On replace ensuite dans le panier ce qu'il laisse, et on nettoie les noix de cocos.

Ces peuples prennent à la fois une quantité prodigieuse d'alimens. J'ai vu un homme manger deux ou trois poissons aussi grands qu'une perche, trois fruits à pain, dont chacun était plus gros que les deux poings, quatorze ou quinze fruits de planes ou de bananiers, qui avaient six ou sept pouces de long sur quatre ou cinq de circonférence, et près d'une quarte de fruit à pain pilé, qui est aussi substantiel que le flan le plus épais. Ce fait est si extraordinaire, que je n'oserais le rappeler, si je n'en avais d'autre garant que moi-même; mais MM. Banks et Solander et plusieurs de nos officiers en ont été les témoins oculaires.

Il est très-surprenant que ce peuple, qui aime passionnément la société, et surtout celle des femmes, s'en interdise les plaisirs dans les repas. Chacun a son panier et mange seul. Ils disent que cela est plus convenable. Ils témoignaient même une sorte de répugnance à nous voir manger en société, et surtout avec des femmes. Nous pensâmes d'abord que cette étrange

singularité provenait de quelque opinion superstitieuse ; mais ils nous ont toujours affirmé le contraire. Nous observâmes aussi , dans cette coutume , quelques caprices que nous fûmes aussi embarrassés d'expliquer que la coutume elle-même : nous ne pûmes jamais engager aucune des femmes à s'asseoir avec nous à table , lorsque nous dinions de compagnie ; elles allaient pourtant cinq ou six ensemble dans les chambres des domestiques , et y mangeaient de bon cœur tout ce qu'elles pouvaient trouver ; lorsque nous les y surprinions , elles n'étaient point déconcertées. Si quelqu'un de nous se trouvait seul avec une d'elles , il parvenait à la faire manger avec lui , mais ce n'était qu'après avoir juré de garder le secret. Il n'en était pas ainsi des vieilles femmes , qui toujours paraissaient fort offensées s'il nous arrivait de toucher à leurs provisions , et jetaient même fort loin le panier qui les contenait : cependant , lorsque les chefs nous invitèrent à dîner , nous mangeâmes avec eux au même panier , et bûmes au même vase.

Les Otahitiens d'un moyen âge et d'un rang distingué sont extrêmement indolens , et ne s'occupent qu'à dormir et qu'à manger. Les vieillards et les jeunes gens sont plus actifs , ils s'exercent à tirer des flèches à une grande distance sans viser

aucun but. Les flûtes et les tambours sont les seuls instrumens de musique qu'ils connaissent. Les premières sont faites de bambous d'environ un pied de long : elles n'ont que deux trous, et par conséquent que quatre notes, avec lesquelles ils paraissent n'avoir composé jusqu'ici qu'un seul air. Le tambour est formé d'un tronc de bois creusé, solide à l'un des bouts, et recouvert à l'autre avec la peau d'un goulu de mer; ils n'ont d'autres baguettes que leurs mains, et ne connaissent point la manière d'accorder ensemble deux tambours de tons différens. Pour mettre deux flûtes à l'unisson, ils prennent une feuille qu'ils roulent, et qu'ils appliquent à l'extrémité de la flûte la plus courte; ils la raccourcissent, ou ils l'allongent, comme on tire les tuyaux d'un télescope, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le ton qu'ils cherchent, ce dont leur oreille paraît juger avec beaucoup de délicatesse.

Ils joignent leur voix au son de ces instrumens. J'ai déjà remarqué qu'ils improvisent en chantant : ils appellent *pehai*, ou chanson, chaque strophe ou couplet : ces vers sont ordinairement rimés, et lorsqu'ils étaient prononcés par les Naturels du pays, nous y reconnaissons un mètre. M. Banks en écrivit quelques-

uns qui furent faits sur notre arrivée , les voici ; mais nous entendions trop imparfaitement la langue pour entreprendre de les traduire :

Tede pahai de parowa ;

Ha no hearee , no mia ;

E pahah tayo mala mataï ya.

No *Tapane* tonatou whanno mi ya,

E taray eattu terara patee wennua toai,

Ino o maï o *Pretane* to wennuaia no *Toote*. (1)

Ils s'amuseut souvent à chanter lorsqu'ils sont seuls ou avec leur famille , et surtout quand il est nuit. Quoiqu'ils n'aient pas besoin de feu pour se chauffer, ils se servent pourtant d'une lumière artificielle entre le coucher du soleil et le tems où ils vont se reposer. Leurs chandelles sont faites d'une espèce de noix huileuse qu'ils passent dans une baguette. Le feu mis à la première se communique à la seconde , et ainsi de suite , brûlant en même tems la partie de la brochette qui la traverse, comme la mèche de nos bougies.

(1) D'après les différens Vocabulaires, que j'ai beaucoup examinés, voici, je crois, le sens le plus approximatif que l'on peut donner à ces vers : « Revêtons nos plus » belles étoffes ; apportons des cocos, des bananes ; un » vent propice nous amène des amis. Empêchons que » *Tapane* (M. Banks) ne desire aller plus loin , et traitons les si bien tous dans notre petite île , que *Toote* » (M. Cook) veuille y revenir de la grande île de *Pre-* » *tane* (de l'Angleterre.) »

Les Otaïtiens n'ont aucune idée de l'indécence ; ils satisfont en public leurs desirs et leurs passions, avec aussi peu de scrupule que nous appaisons notre faim en mangeant avec nos parens et nos amis. Leur licence et leur lubricité se manifestent dans la conversation des deux sexes ; les femmes et les filles sont même élevées à exécuter, dans une danse appelée *timorodée*, les gestes et les postures les plus lascives, qu'elles accompagnent de paroles obscènes. Ces amusemens leur sont interdits dès le moment qu'étant devenues femmes, elles peuvent mettre en pratique les leçons, et réaliser les symboles de la danse.

Il est incontestable que ces peuples portent la licence des mœurs à un point dont on n'avait encore trouvé d'exemple chez aucune nation, depuis le commencement du monde. Un grand nombre d'Otaïtiens forment des sociétés où toutes les femmes sont communes à tous les hommes. Cet arrangement met dans leurs plaisirs une variété perpétuelle, dont ils ont tellement besoin, que le même homme et la même femme n'habitent guère plus de deux ou trois jours ensemble. Ces sociétés sont nommées *arreoy*. Les hommes s'y divertissent par des combats de lutte, et les femmes y dansent en liberté la *timorodée*, afin d'exciter en elles des

desirs qu'elles satisfont sur-le-champ, selon l'usage établi. Si une d'entr'elles devient enceinte, ce qui arrive plus rarement que si chacune habitait avec un seul homme, l'enfant est étouffé au moment de sa naissance, à moins qu'un homme ne l'adopte comme étant de lui; mais les deux amans alors étant censés, par cet acte, s'être donnés exclusivement l'un à l'autre, sont chassés de la communauté, et perdent pour l'avenir tout droit aux privilèges et aux plaisirs de l'*arreeoy*; la femme est appelée *whannownow* (qui a fait des enfans), comme pour lui imprimer une sorte d'opprobre. C'est avec peine qu'on observe chez ces peuples, d'ailleurs si aimables et si bons, ces pratiques horribles et étranges. Il me reste à parler de plusieurs de leurs inventions, qui font le plus grand honneur à leur activité, leur adresse et leur imagination. Si la *nécessité est la mère de l'industrie*, la nature a été si prodigue envers eux, que l'on ne doit pas s'étonner de leur peu de progrès dans les arts; mais ils ont au moins fait des efforts ingénieux pour se procurer les agrémens de la vie.

L'étoffe qui leur sert d'habillement forme leur principale manufacture. La plus belle et la plus blanche est faite avec le mûrier, qu'ils appellent *aouta*; elle sert de vêtement aux principaux

personnages de l'île, et la couleur rouge est celle qu'elle prend le mieux : la seconde étoffe, fabriquée avec l'écorce du fruit à pain, nommée *oo roo*, est inférieure à la première, et destinée aux Otahitiens de la dernière classe ; la troisième, manufacturée avec l'écorce du figuier, est grossière et rude, et de la couleur du papier gris le plus foncé : quoique moins agréable à l'œil et au toucher, elle est pourtant la plus utile, parce qu'elle résiste à l'eau, davantage que n'ont pas les deux premières. Les chefs d'Otahiti la portent pour les habits de deuil. Ces trois étoffes se fabriquent de la même manière. Pour la première, ils divisent l'écorce d'un mûrier de deux ou trois ans, en filamens qu'ils laissent rouir pendant quelque tems sous des pierres pesantes. Des servantes séparent ensuite les plus belles fibres d'avec l'écorce extérieure, et le soir disposent plusieurs couches de ces fibres sur des feuilles de plane. Le lendemain toutes les couches adhèrent si bien ensemble qu'elles se lèvent de terre en une seule pièce, que l'on bat et que l'on étend, afin de la rendre blanche et moëlleuse. Un défaut de cette étoffe, c'est qu'elle est spongieuse comme le papier, et qu'elle se déchire aussi facilement ; mais on la raccommode en y ajustant un morceau avec une colle faite de la racine du *pea*, et cette opération se fait

avec tant d'adresse, qu'on ne s'en aperçoit pas. Ils teignent en rouge avec le fruit du figuier, qu'ils appellent *matte*, et les feuilles du *cordia sebestina*, dont ils tirent un suc. Ce rouge est très-beau, j'ose dire même plus brillant et plus fin que tous ceux d'Europe; notre véritable écarlate est celui qui en approche le plus: le peintre de M. Banks ne put l'imiter qu'imparfaitement en mettant ensemble du vermillon et du carmin. Ils teignent aussi en jaune avec l'écorce de la racine de *morinda citrifolia*, nommé par eux *nono*, qu'ils font infuser dans l'eau. Ils emploient encore pour la même couleur le fruit du *tamanu*, et ont aussi leur manière de teindre en noir et en brun. Une chose remarquable au sujet du rouge des Otahitiens, c'est que les femmes qui ont servi à le préparer ou à l'appliquer sur les étoffes, conservent avec soin, comme un ornement, cette couleur sur leurs ongles et leurs doigts, où elle paraît dans sa plus grande beauté.

La fabrication des nattes est une autre manufacture considérable de ces peuples. Quelques-unes sont plus belles et d'une meilleure qualité que celles d'Europe. Elles leur servent de sièges et de lits. Ils les font avec de l'écorce du *poerou*, *l'hibiscus tiliaceus* de Linné, et leur *wharrou*, espèce de *pandanus*. Ils sont

très-adroits à faire des paniers et autres ouvrages d'osier, et fabriquent aussi avec le *poerou* des cordes et des lignes. Ils ont des harpons de bambous, dont la pointe est d'un bois dur, et qui frappent le poisson plus sûrement avec cet instrument, que nous ne le pouvons faire avec nos harpons de fer. La tige de leurs hameçons est de nacre de perles : ils y attachent une touffe blanche de poil de chien ou de soie de cochon, de manière qu'elle ressemble un peu à la queue d'un poisson. L'hameçon et l'amorce sont mis au bout d'une ligne d'*erowa*, que porte une verge de bambou. Le pêcheur, afin de réussir dans son entreprise, fait attention au vol des oiseaux qui suivent toujours les bonites lorsqu'elles nagent dans les bas-fonds : il dirige sa pirogue sur leur marche, et, lorsqu'il a l'avantage d'être conduit par ces guides, il revient rarement sans avoir fait une bonne pêche.

J'ai parlé de la maçonnerie, de la sculpture et de l'architecture des Otahitiens. La construction d'une pirogue est, pour ces Insulaires, un aussi grand travail que pour nous celle d'un vaisseau de guerre ; ils n'ont d'autres instrumens qu'une hache de pierre, un ciseau, ou gouge, fait avec un os humain, et ordinairement avec l'os de l'avant-bras ; une râpe de corail, et la peau d'une espèce de raie, qui, avec du sable

de corail, leur sert de lime ou de pierre à aiguiser. Ils se dirigent en mer sur le soleil, pendant le jour, et pendant la nuit, sur les étoiles, qu'ils ont toutes nommées séparément. Ils en connaissent parfaitement le cours, et se trompent rarement dans la méthode qu'ils emploient pour prédire la température.

Ils divisent le tems en treize lunes, ou *malama*, ce qui annonce qu'ils ont une notion de l'année solaire; mais nous n'avons pu découvrir comment ils calculent leurs mois, de façon que treize de ces mois répondent à l'année; car ils disent que chaque mois a vingt neuf jours, en y comprenant un de ces jours dans lequel la lune n'est pas visible. Le jour est divisé en douze parties. Pour compter, ils vont d'un à dix, nombre des doigts des deux mains; au-delà d'une dizaine, ils ajoutent au premier en nombre le mot *plus*. Ainsi, pour onze, dix et un de *plus*, pour douze, dix et deux de *plus*, etc., comme nous disons vingt-un, vingt-deux: s'ils arrivent à dix et dix de plus, ils ont une nouvelle dénomination, ainsi que nous comptons par vingtaine. Ils ont aussi un mot pour exprimer deux cents. Nous n'avons pu découvrir s'ils ont d'autres termes pour signifier un plus grand nombre; nous ne croyons pas qu'ils en aient besoin, car ces deux cent dix fois répétées, qui montent à

deux mille, sont pour eux une quantité si forte, qu'elle ne se rencontre presque jamais dans leurs calculs.

Ils sont moins avancés dans l'art de mesurer les distances ; ils n'ont qu'un terme qui répond à notre brasse ; lorsqu'ils parlent de l'éloignement d'un lieu à un autre, ils l'expriment comme les Asiatiques, par le tems qu'il faut pour le parcourir.

Leur langue est douce et mélodieuse ; elle abonde en voyelles, et nous en apprîmes aisément la prononciation, mais il était très-difficile de leur enseigner à prononcer un seul mot de la nôtre, probablement parce qu'elle est remplie de consonnes. Ils articulaient avec beaucoup de facilité les mots espagnols et italiens. Je crois la langue otahitienne très-imparfaite : les noms et les verbes n'y ont presque aucune inflexion ; elle a peu de noms qui aient plus d'un cas, et peu de verbes qui aient plus d'un tems. Voici quelques-uns des mots que nous avons recueillis :

LANGUE D'OTAHITI.

<i>Ahew.</i>	Le nez.
<i>Ai.</i>	Oui.
<i>Arrera.</i>	La langue.
<i>Arrero.</i>	S'arrêter.

<i>Avia.</i>	Les jambes.
<i>Avigne.</i>	Un perroquet.
<i>Boaa.</i>	Un cochon.
<i>Ea.</i>	Racine.
<i>Eatta.</i>	Un brouillard.
<i>Enoho.</i>	Rester.
<i>Eno.</i>	Mauvais.
<i>Erai.</i>	Le ciel.
<i>Eraow.</i>	Un arbre.
<i>Ete.</i>	Comprendre.
<i>Eu.</i>	Les mamelles.
<i>Ewharre.</i>	Une maison.
<i>Eupea.</i>	Un filet.
<i>Eupo.</i>	La tête.
<i>Eure-Eure.</i>	Fer.
<i>Euree.</i>	Un chien.
<i>Ima.</i>	Non.
<i>Inoo.</i>	Boire.
<i>Harre.</i>	Aller.
<i>Hearee.</i>	Noix de cocos.
<i>Hoouhah.</i>	Les cuisses.
<i>Huero.</i>	Fruits.
<i>Huru-Huru.</i>	Poils.
<i>Maa.</i>	Manger.
<i>Mae.</i>	Gras.
<i>Mahanna.</i>	Le soleil.
<i>Mahi-Mahi.</i>	Un dauphin.
<i>Malamala.</i>	Amer.

<i>Malama.</i>	La lune.
<i>Mama.</i>	Léger.
<i>Manneow.</i>	Le doigt.
<i>Mannu.</i>	Un oiseau.
<i>Matow.</i>	Un hameçon.
<i>Meu-Eumi.</i>	La barbe.
<i>Mia.</i>	Des bananes.
<i>Mieu.</i>	Les ongles.
<i>Miti.</i>	Bon.
<i>Moa.</i>	Une volaille.
<i>Mora.</i>	Un canard.
<i>Motu.</i>	Une île basse.
<i>Mow.</i>	Un goulu de mer.
<i>Nehenne.</i>	Doux.
<i>Nihero.</i>	La dent.
<i>Oama.</i>	La poitrine.
<i>Oboo.</i>	Le ventre.
<i>Oopa.</i>	Un pigeon.
<i>Ooroo.</i>	Fruit à pain.
<i>Oporena.</i>	La main.
<i>Outou.</i>	La bouche.
<i>Paree.</i>	Laid.
<i>Paroree.</i>	Pressé par la faim.
<i>Poe.</i>	Verroterie.
<i>Poe matawewe.</i>	Une perle.
<i>Pia.</i>	Plein.
<i>Poto.</i>	Court.
<i>Rema.</i>	Le bras.

<i>Roa.</i>	Grand.
<i>Rohe rohe.</i>	Être fatigué.
<i>Roourou.</i>	Les cheveux.
<i>Tapoa.</i>	Les pieds.
<i>Teparahi.</i>	Battre.
<i>Tiale.</i>	Une fleur.
<i>Tiarraboa.</i>	Le gosier.
<i>Timahah.</i>	Pesant.
<i>Toto.</i>	Sang.
<i>Touhe.</i>	Les fesses.
<i>Toura.</i>	Une corde.
<i>Tuea.</i>	Maigre.
<i>Tuah.</i>	Le dos.
<i>Tuamo.</i>	Les épaules.
<i>Warridi.</i>	Dérober.
<i>Wennua.</i>	Une île.
<i>Whettu.</i>	Une étoile.
<i>Whettu-euphe.</i>	Une comète.

(Voyez, à la fin du tome IV, un Vocabulaire de cette langue.)

Un peuple dont la nourriture est si simple, et qui ne s'enivre presque jamais, a peu de maladies, et par conséquent point de médecins. A Otahiti, le soin des malades est confié aux prêtres, et la méthode de ceux-ci, pour opérer la guérison, consiste principalement en prières et en cérémonies; mais leur habileté en chirurgie

est telle , que nos chirurgiens d'Europe auraient à peine l'avantage sur eux. Nous avons vu , sur plusieurs Insulaires , des cicatrices qui annonçaient la guérison de blessures considérables. Tupia , qui s'embarqua avec nous , avait été percé de part en part d'une javeline , armée à la pointe de l'os d'une espèce de raie ; l'arme était entrée par le dos , et sortie au-dessous de la poitrine. Il faut pourtant observer qu'avec un sang pur , de la tempérance et de la propreté , la nature opère souvent mieux que l'art pour la guérison des plaies.

Lorsque nous arrivâmes à Otahiti , la maladie vénérienne avait déjà fait dans cette île les ravages les plus effrayans. Un de nos gens l'y contracta cinq jours après notre débarquement. Ils la distinguaient par un mot qui revient à celui de *pourriture* , et nous décrivirent , dans les termes les plus pathétiques , les souffrances des premiers infortunés qui en furent les victimes ; elle avait répandu parmi eux une terreur et une consternation universelles : les malades étaient abandonnés par leurs plus proches parens , qui craignaient que cette calamité ne se communiquât par contagion , et on les laissait périr seuls dans des tourmens qu'ils n'avaient jamais connus auparavant. Nous avons pourtant quelques raisons de croire qu'ils ont trouvé un spécifique contre

ce mal : pendant notre séjour dans l'île, nous n'avons vu aucun Otahitien chez qui il eût fait de grands progrès ; et un de nos gens, qui alla passer quelque tems à terre, attaqué de cette maladie, s'en revint peu de temps après parfaitement guéri.

Je reviens aux cérémonies funèbres, sur lesquelles je n'ai pu m'expliquer avec assez de détails. Dès qu'un Otahitien est mort, sa maison se remplit de parens qui déplorent sa perte par de grandes lamentations. On porte ensuite le corps au bord de la mer, et après plusieurs aspersions, le cercueil est placé sous un hangar, où le cadavre, élevé sur des portiques, pourrit jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les os. Les femmes s'assemblent près du corps, et s'enfoncent, à plusieurs reprises, la dent du goulu de mer dans le sommet de la tête : le sang, qui coule en abondance, est reçu soigneusement sur des morceaux de toile qu'on jette sur la bierre. Les autres femmes suivent cet exemple, et elles réitèrent la même cérémonie pendant deux ou trois jours, tant que le zèle et la douleur peuvent la soutenir. On reçoit de même, sur des pièces d'étoffes, les larmes versées dans ces occasions, et on les présente au défunt. Il est qui se coupent les cheveux, et les jettent sur la bierre avec les autres offrandes. Cette coutume

est fondée sur ce que les Otahitiens croient que l'âme, sortie du corps, erre autour du tombeau, et voit les actions des vivans. Les hommes ne s'affligent que quelques jours plus tard. Voici pourquoi les Otahitiens s'enfuient à la vue du convoi : le principal personnage du deuil porte un grand bâton plat, armé de la dent d'un goulu de mer ; et, dans un transport que sa douleur est censée lui inspirer, il court sur tous ceux qu'il voit, et les frappe impitoyablement avec son bâton ; ce qui ne peut pas manquer de causer une blessure dangereuse. Ces processions continuent, à certains intervalles, pendant cinq lunes ; au bout de ce tems, on retire les os de la bierre, pour les bien ratisser, les laver, et on les enterre ensuite au-dedans ou au-dehors d'un Moraï, suivant la qualité du défunt. S'il était *earée*, ou chef, son crâne est enveloppé dans une belle étoffe, et conservé dans une boîte qui se place aussi dans le Moraï : ce coffre est appelé *ewharre no te orometua*, (la maison d'un docteur ou maître). Le prêtre termine cette cérémonie par un cri très-aigu, qu'il ne fait que dans cette occasion.

Ils emploient, pour expliquer les mystères de leur religion, un langage différent du langage ordinaire, et nous n'avons pu recueillir que fort peu d'éclaircissemens sur ce point. Selon eux,

tout ce qui existe dans l'univers provient originairement de l'union de deux êtres. Ils donnent à la divinité suprême, un de ces deux premiers êtres, le nom de *Taroataihetoomoo*, et ils appellent *Tepapa*, l'autre qu'ils croient avoir été un rocher. Ces deux êtres engendrèrent une fille, *Tettowmatataya*, l'année, ou les treize mois collectivement, qu'ils ne nomment jamais qu'en cette circonstance. *Tettowmatataya*, unie avec le père commun, produisit les mois; ceux-ci, par leur conjonction les uns avec les autres, donnèrent naissance aux jours. Ils supposent que les étoiles ont été engendrées en partie par le premier couple, et qu'elles se sont ensuite multipliées par elles-mêmes. Leur système est le même par rapport aux différentes espèces de plantes. Parmi les autres enfans de *Taroataihetoomoo* et de *Tepapa*, ils croient qu'il y a une race inférieure de dieux, qu'ils appellent *Eatuas*; que deux de ces *Eatuas* habitaient la terre, il y a fort long-tems, et engendrèrent le premier homme, père commun, qui, en naissant, était rond comme une boule; mais sa mère, à force de soins pour lui étendre les membres, lui ayant enfin donné la forme que nous avons à présent, l'appela *Eothe*, qui signifie *fini*. Cet homme, à défaut de femelle, s'unit avec sa mère, et peupla le monde. Ces premiers parens eurent

un fils appelé *Tane*, que les Otahitiens adorent plus particulièrement, parce qu'ils lui supposent plus d'influence sur les affaires du genre humain.

Leurs Éatuas, ou dieux subalternes, sont en très-grand nombre, et de deux sexes : les hommes adorent les dieux mâles, et les femmes les dieux femelles. Ils croient à l'immortalité de l'âme, et lui supposent deux différens degrés de bonheur, sans penser que les actions d'ici-bas puissent être récompensées ou punies dans l'autre monde. *Tavirua l'Eray*, le séjour le plus heureux, est l'asile destiné aux âmes des chefs, et celles des Otahitiens d'un rang inférieur habiteront *Tiahoboo*. Le caractère du prêtre est héréditaire dans les maisons : cette classe d'hommes est nombreuse, et composée d'Otahitiens de tous les rangs. Le chef des prêtres est ordinairement le fils cadet d'une famille distinguée, et ils le respectent presque autant que leurs rois. On les nomme *Tahowa* (homme éclairé). Le mariage et le divorce se font, à Otahiti, sans appareil et sans le concours des prêtres. Ceux-ci retirent seulement un bénéfice du *tatow* (usage de se piquer la peau), et d'une espèce de circoncision que les habitans ont adoptée uniquement pour la propreté.

L'île d'Otahiti est divisée en deux péninsules,

gouvernées chacune par un *Earee Rahie*, ou roi. Le gouvernement est féodal. Au-dessous du roi sont les *Earees*, ou barons; ensuite, les *Manahounis*, ou vassaux, et enfin les *Tow-tows*, ou paysans, formant la dernière classe. Les deux rois sont traités avec beaucoup de respect, mais ils ne paraissent pas exercer autant d'autorité que les *Earees* en ont dans leurs propres districts. Ces cantons sont au nombre de cent; les *Earees* en sont seigneurs, et partagent leur territoire entre les *Manahounis* qui le cultivent, avec titre de redevance. Les *Tow-tows* sont chargés des travaux les plus pénibles, et paraissent réduits à la condition d'esclaves. Chacun des *Earees* tient une espèce de cour, et a une suite nombreuse, composée principalement des fils cadets de sa tribu. Quelques-uns de ceux-ci exercent, dans la maison de l'*Earee*, des emplois particuliers; les barons nous envoyaient souvent leurs messages par ces officiers.

De toutes les cours des *Earees*, celle de *Tootahah* était la plus brillante, et il ne faut pas s'en étonner, puisqu'il administrait le gouvernement au nom d'*Otoo*, son neveu, qui était *Earee-Rahie* d'*Obereonoo*, et vivait sur ses terres. L'enfant du baron, ou *Earee*, succédant dès le moment de sa naissance aux titres et aux honneurs de son père, celui-ci

peut se voir tout-à-coup réduit à l'état de simple particulier, si sa femme est accouchée d'un fils la nuit précédente. Cet usage pourrait bien avoir contribué à former les sociétés de l'arreoï, qui autorisent l'horrible coutume de massacrer les nouveau-nés. Les Otabitiens n'ont ni monnaie, ni aucun signe fictif qui lui ressemble; il n'y a point non plus chez eux de magistrat chargé de la vindicte publique. L'adultère seulement y est quelquefois puni; mais alors c'est le mari offensé qui, lui-même, se rend justice à son corps défendant: du reste, aucun châtiment n'a paru nécessaire pour le maintien de l'ordre et l'existence de la société.

CHAPITRE VII.

ILES voisines d'Otahiti. — Arrivée à Huaheine et à Uliétea. — Roi de Bolabola. — Coffre mystérieux. — Danses, spectacle. — Passage d'Oteroah à la Nouvelle-Zélande. — Baie de Pauvreté, description. — Traversée au cap Turnagain et à Tolaga. — Divers incidens.

QUAND nous eûmes perdu de vue nos bons amis les Otabitiens, nous fîmes petites voiles, avec de jolies brises et un beau tems. Tupia nous dit que dans plusieurs fles voisines qu'il nous

nomma, nous trouverions en abondance des cochons, des volailles, et d'autres rafraîchissemens qui nous avaient un peu manqué sur la fin de notre séjour dans son pays. Je voulus d'abord examiner de près *Theturoa*, petite île basse et sans habitans fixes, que je nommai *Pointe-Vénus*, parce que nous y avons observé le passage de cette planète, et je dirigeai ensuite sur *Huaheine* et *Uliétea*, que notre compagnon de voyage nous assurait être bien peuplées et aussi grandes qu'Otabiti. Le 15, nous eûmes du brouillard, avec de petites brises et des calmes, qui se succédaient par intervalles, de manière que nous ne pouvions voir terre. Nous fîmes très-peu de chemin. Tupia implorait souvent son dieu *T'ane* pour un vent favorable, et il se vantait toujours du succès de ses prières; il suivait, il est vrai, une méthode efficace pour réussir, car il ne commençait jamais ses invocations qu'il ne vît une brise si près, qu'elle devait nécessairement atteindre le vaisseau avant que ses oraisons fussent finies.

Nous fûmes, le 16, devant *Huaheine*. Quelques pirogues se détachèrent bientôt de la côte. Les Indiens qu'elles portaient paraissaient effrayés; mais, en voyant Tupia, ils s'approchèrent de nous. Le roi de l'île et sa femme étaient dans une des pirogues qui s'avancèrent sur le

côté du vaisseau. Leurs majestés et quelques autres Insulaires vinrent à bord, après que nous leur eûmes donné, à plusieurs reprises, des assurances d'amitié. Au premier abord, tout ce qu'ils voyaient leur causait de la surprise : cependant, ils ne firent point de questions, et semblaient satisfaits de ce que nous jugions à propos de leur montrer. Ils se familiarisèrent bientôt avec nous. Le roi me proposa, comme une marque d'affection, de changer réciproquement de nom. J'y consentis volontiers; et tout le reste du tems que nous fûmes ensemble, il s'appela *Cooke*, à sa manière de prononcer mon nom, et je pris celui d'*Orée*, qui appartenait à sa majesté. Ces Insulaires ressemblent en tout à ceux d'Otahiti, à l'exception pourtant qu'ils ne sont pas voleurs.

Après dîner, nous mîmes à l'ancre dans un havre, petit, mais excellent, situé sur le côté occidental de l'île, et nommé *Owhare* : immédiatement après, j'allai à terre. En débarquant, Tupia se mit nu jusqu'à la ceinture, et pria M. Moukhouse d'en faire autant. Il s'assit ensuite devant un grand nombre de Naturels du pays, qui étaient rassemblés dans une grande maison, ou hangar (car dans cette île, ainsi qu'à Otahiti, une habitation est composée seulement d'un toit, soutenu par des poteaux), et

nous nous tînmes derrière. Tupia commença alors une harangue ou prière, qui dura environ un quart-d'heure. Le roi, qui était placé vis à vis de lui, proférait de tems en tems quelques mots qui semblaient être des formules de réponse. Notre orateur, pendant le cours de cette harangue, offrit en présent, à leur Eatua, ou dieu, deux mouchoirs, une cravate de soie noire, quelques verroteries, deux petites touffes de plumes et des fruits de plane, et reçut en retour, pour notre Eatua, un cochon, quelques jeunes plantes, et deux petites touffes de plumes, qu'il fit porter à bord du vaisseau. Après ces cérémonies, que nous regardâmes comme la ratification d'un traité entre ces Insulaires et nous, il fut permis à chacun d'aller où il lui plairait, et Tupia courut sur-le-champ déposer ses offrandes dans l'un des Moraïs.

M. Bauks, en se promenant dans l'île, y remarqua un objet qui excita vivement sa curiosité : c'était une espèce de coffre, ou d'arche, posée sur deux bâtons, et soutenue par de petites consoles de bois très-bien travaillées. La ressemblance de cette arche avec celle d'alliance parmi les Juifs, est fort remarquable; mais ce qui l'est plus encore, c'est que *Tayeto*, valet de Tupia, nous apprit que ce coffre s'ap-

pelait *Ewharre-no-Itatua* (la maison de Dieu); il ne put nous donner plus d'explication.

Nos échanges se firent lentement, parce que chaque habitant consultait, pour un marché, vingt ou trente de ses compatriotes. Nous achetâmes pourtant onze cochons. Le 19, au moment de mettre à la voile, je donnai au roi une petite planche d'étain, sur laquelle était gravé: *Endeavour, vaisseau de Sa Majesté Britannique, lieutenant Cook, 16 juillet 1769, Huaheine*. Je joignis à cette inscription, quelques médailles ou jetons ressemblans à la monnaie d'Angleterre, frappés en 1761, et plusieurs autres présens, dont il fut très-satisfait.

L'île *Huaheine* ou *Huahene* est située au $16^{\text{d}} 43'$ de latitude S., et au $150^{\text{d}} 52'$ de longitude O. de Greenwich; sa distance d'Ota-hiti est d'environ trente et une lieues au N.58 O.; elle en a sept à-peu-près de circonférence. Les productions y mûrissent un mois plus tôt que chez nos premiers amis. Ces Insulaires sont aussi plus vigoureux et d'une plus grande stature. M. Banks en mesura un qui avait six pieds trois pouces et demi de hauteur; mais ils sont si nonchalans, qu'ils refusèrent de monter avec lui sur une petite colline, disant que la fatigue de cette course les tuerait. Les femmes nous parurent en géné-

ral mieux que celles d'Otahiti, quoiqu'aucune en particulier n'égalât en beauté quelque Otahitiennne. Tupia, de qui nous tenions que ces Insulaires n'étaient pas voleurs, aurait pu mettre dans cet éloge une exception : nous surprîmes un habitant en flagrant délit ; mais je dois ajouter aussi à l'honneur de ses compatriotes, qu'ils l'entourèrent aussitôt, et le condamnèrent à une bastonnade qu'il subit sur-le-champ.

Nous allâmes mouiller ensuite à environ sept ou huit lieues d'Huaheine, dans un havre de l'île Uliétea, dont les habitans nous envoyèrent aussitôt deux pirogues, portant chacune une femme et un cochon. Nous prîmes ce message pour une marque de confiance. Je reçus d'une manière reconnaissante les cochons qui m'étaient présentés, et je donnai à chacune des femmes un clou de fiche et quelques colifichets. Tupia, qui témoignait toujours beaucoup de crainte des habitans de Bolabola, nous apprit qu'ils avaient conquis cette île, et que si nous y restions, ils viendraient certainement le lendemain nous combattre. Nous résolûmes en conséquence d'aller à terre sans délai, tandis qu'il faisait encore jour. Je débarquai avec MM. Banks et Solander, quelques-uns de nos officiers, et Tupia qui nous introduisit, en répétant les cérémonies qu'il avait déjà faites à

Huaheine ; j'arborai alors pavillon anglais , et pris possession , au nom de sa Majesté Britannique , de cette île et des trois voisines , *Huaheine* , *Otaha* et *Bolabola* , que nous apercevions . Nous fîmes ensuite une promenade au Grand-Morai , appelé *Tapodeboatea* , que nous trouvâmes très-différent de ceux d'Otahiti ; il n'était composé que de quatre murailles , d'environ huit pieds de haut , et de pierres de corail , dont quelques-unes étaient très-grandes . A peu de distance était un autel , ou *Whatta* , sur lequel nous vîmes la dernière offrande ou sacrifice ; c'était un cochon d'environ quatre-vingts livres , entier et très-bien rôti ; nous vîmes aussi quatre ou cinq *Ewharre-no-Eatuas* , ou *Maisons de Dieu* , garnies de leurs bâtons de transport , et semblables à celles que nous avions remarquées à Huaheine . M. Banks mit la main dans un de ces coffres , pour en examiner l'intérieur ; il y trouva quelque chose d'environ cinq pieds de long et d'un pied d'épaisseur , enveloppé dans des nattes . Ses doigts se frayèrent un passage à travers plusieurs de ces nattes : enfin il en rencontra une qui était faite de fibres de cocotiers , si bien tressées ensemble qu'il ne put la déchirer ; ce qui le força d'abandonner son entreprise , d'autant plus que les Insulaires étaient fort offensés de ce qu'il avait déjà fait .

Nous allâmes de là à une grande maison peu éloignée, où parmi des rouleaux d'étoffe et plusieurs autres choses, nous remarquâmes le modèle d'une pirogue d'environ trois pieds de long, auquel huit mâchoires d'hommes étaient attachées. Nous avons déjà observé que ces peuples emportent ces ossemens pour trophées de guerre, comme les Indiens de l'Amérique septentrionale se parent de la chevelure de leurs ennemis. Tupia nous assura que c'étaient des mâchoires d'habitans d'Uliétea. Probablement c'était un symbole de l'invasion, ou un monument de la conquête de cette île. La nuit approchait, mais MM. Banks et Solander continuèrent leur promenade le long de la côte, et ils aperçurent bientôt un autre *Ewharre no-Eatua*, et une espèce de figuier pareil à celui que M. Gréen avait vu à Otahiti, dont le tronc ou plutôt l'assemblage des racines avait quarante-deux pas de circonférence.

Le 21, je m'embarquai dans la pinasse, afin de lever le plan de la partie septentrionale de l'île. Pendant ce tems, M. Banks et nos officiers commercèrent avec les habitans. Des vents contraires me retinrent deux jours. J'appareillai le 24, et j'allai mouiller dans la baie *Oopoa*, qui, prise dans toute son étendue, est capable de contenir la plus grande flotte, Elle est remarquable

par les petites îles *Oatara*, *Opururu* et *Tamou*, que l'on trouve à son entrée. Nous n'avions jusqu'alors reçu aucune attaque des farouches habitans de *Bolabola*, et malgré les craintes de *Tupia*, nous étions résolus de les visiter. Nous découvrîmes successivement *Otaha*, *Toahoutu* et *Whennuaia*. Le 26, nous touchions à une petite île basse que *Tupia* nous dit se nommer *Tubai*, et n'être habitée que par trois familles. La chaloupe se procura à *Otaha* trois cochons, vingt-une volailles, et autant d'ignames et de fruits à pain qui nous firent d'un grand secours, car notre biscuit était rempli de vers qui avaient le goût de la moutarde. Les habitans d'*Otaha*, sur ce que leur dit *Tupia*, nous rendirent les mêmes honneurs qu'ils rendent à leurs propres rois : c'est-à-dire, qu'ils se découvrirent les épaules et enveloppèrent leurs vêtemens autour de la poitrine.

Arrivés, le 29, au-dessous du pic de *Bolabola*, et trouvant l'île inabordable de ce côté, nous virâmes de bord, cherchant une autre entrée, et toujours répétant la même manœuvre, nous ne pûmes en dépasser l'extrémité méridionale avant minuit. Le lendemain, nous aperçûmes, à une huitaine de lieues, une petite île que notre Indien nous dit être inhabitée, et se nommer *Maurua*. Tandis que nous étions à la

hauteur de Bolabola , nous vîmes peu d'Indiens sur la côte, et Tupia nous dit que la plupart étaient allés à Uliétea ; nous nous trouvâmes , dans l'après-midi , sur la côte méridionale de cette île , et la nécessité d'étancher une voie d'eau qui s'était faite dans notre sainte-barbe , me força d'y relâcher le premier août. Le 2 , MM. Banks et Solander débarquèrent et furent très-contens des marques de respect et de crainte que leur donnèrent les habitans. Les hommes , les femmes et les enfans se rassemblaient autour d'eux , et les suivaient partout. Lorsqu'ils rencontraient dans leur chemin des mares d'eau ou de boue , ces Indiens se disputaient à qui les porterait sur leur dos. On les conduisit chez les principaux personnages , qui les reçurent avec distinction. Dans une de ces cabanes qu'ils visitèrent se trouvaient plusieurs petits enfans élégamment vêtus , qui attendirent à leur place que ces étrangers s'approchassent d'eux. L'un de ces enfans , qui était une petite fille d'environ six ans , avait une espèce de robe rouge , et autour de la tête une grande quantité de cheveux tressés , ornement qu'ils appellent *tamou* , et qu'ils estiment le plus. Elle était assise au bout d'une natte de trente pieds de long , sur laquelle aucun des spectateurs , malgré la grande foule , n'osait mettre le pied ; elle

s'appuyait sur le bras d'une femme d'environ trente ans, et qui était probablement sa nourrice. Cette petite fille reçut les présens qu'on lui offrit, avec autant de grace et d'aisance que l'Européenne la mieux élevée.

Les Insulaires furent si charmés des présens qu'on avait faits à ces petits enfans, qu'ils semblaient uniquement occupés à en témoigner leur reconnaissance par toutes sortes de services. Comme nos messieurs s'en revenaient, le propriétaire d'une cabane voulut leur donner le divertissement d'une danse d'un genre nouveau. Un homme mit sur sa tête une espèce de grand panier cylindrique d'osier, d'environ quatre pieds de long sur huit pouces de diamètre, garni de plumes placées perpendiculairement dont les sommets étaient courbes en avant, et environné d'une garniture de dents de goulu et de queues d'oiseaux du Tropic. Dès que l'Indien fut paré de cet ornement, appelé *whow*, il commença à danser lentement, et tournant la tête à plusieurs reprises, de manière que le haut de son chapeau d'osier décrivait un cercle; quelquefois, en pirouettant, il s'approchait brusquement du visage des spectateurs, ce qui les faisait tressaillir et reculer. Ce spectacle amusait beaucoup les Insulaires; ils poussaient de grands éclats de rire, surtout lorsque le danseur feignait de vou-

loir donner un coup de panier à un des étrangers. Deux jours après , nous rencontrâmes , en nous promenant , une troupe de six danseurs , deux danseuses et trois tambours. Tupia nous dit qu'il y avait parmi eux plusieurs des principaux personnages de l'île , qu'ils couraient de place en place ; mais qu'ils ne recevaient point de salaire des spectateurs , comme les danseurs ambulans d'Otahiti. Les femmes portaient sur leurs têtes une grande quantité de *tamou* , ou cheveux tressés , ornés en plusieurs endroits de fleurs de jasmin du Cap , et arrangés avec tant de goût que cette coiffure était très élégante ; elles avaient le col , les épaules et les bras nus ; la gorge était aussi découverte jusqu'à la hauteur des aisselles , et serrée au-dessous d'une étoffe noire , qui leur enveloppait la taille. Elles avaient en outre sur les hanches un vêtement plissé qui retombait en jupe , et allait cacher entièrement leurs pieds.

Dans cet équipage , elles s'avancèrent de côté en faisant des pas mesurés , très-bien d'accord avec les tambours qui battaient avec beaucoup de force et de vitesse. Bientôt après , elles se mirent à remuer les hanches , en donnant à leur habillement un mouvement très-vif. Elles continuèrent les mêmes mouvemens pendant toute la danse , quoique le corps prît di-

verses attitudes : tantôt debout et tantôt assises, elles s'appuyaient alternativement sur leurs genoux et sur leurs coudes, remuant en même tems les doigts avec une promptitude extraordinaire. Il faut convenir pourtant que l'habileté des danseuses brillait principalement en des postures et des gestes d'une lubricité qui passe tout ce qu'on peut imaginer. Les hommes jouaient par intervalle une espèce de scène mêlée de dialogues et de danses. M. Banks en vit jouer une le lendemain, dont le sujet peut donner une idée du génie dramatique de ces peuples. Les acteurs étaient divisés en deux partis distingués par la couleur des vêtemens ; l'un était vêtu de brun, l'autre de blanc : le parti brun représentait un maître et ses domestiques, et le parti blanc une troupe de voleurs. Le maître chargea ses gens de garder un panier de provisions ; les blancs exécutèrent plusieurs danses pour tâcher de le dérober, et les bruns en exécutèrent d'autres pour les empêcher d'y réussir. Après quelques altercations, les acteurs chargés de veiller sur le panier, se placèrent à terre autour de leur dépôt, s'appuyèrent dessus et parurent s'endormir ; les autres, profitant de la circonstance, s'approchèrent doucement, et soulevant leurs adversaires, emportèrent leur proie. Les bruns s'éveillant bientôt, et voyant que le

panier était volé, se mirent à danser sans s'embarrasser davantage de la perte qu'ils avaient faite. Le 4, quelques uns de nos officiers virent un spectacle plus régulier encore et partagé en quatre actes.

Tupia, qui nous avait souvent dit qu'il avait eu autrefois dans cette île de grandes possessions, que les habitans de Bolabola lui avaient enlevées, nous les montra le long de la baie où le vaisseau était à l'ancre, et plusieurs habitans confirmèrent que les districts ou Whennuas lui avaient appartenu. Le 5, je reçus trois cochons, quelques volailles, plusieurs pièces d'étoffes de cinquante verges de long, une quantité considérable de fruits de plane, de noix de cocos et d'autres rafraîchissemens de la part d'O-pooni, l'Earée Rahie de Bolabola, ce roi formidable, le conquérant d'Uliétea et la terreur de toutes les autres îles. Il me faisait dire en même tems qu'il avait dessein de me rendre visite le jour suivant; mais au lieu de venir le lendemain, il nous envoya trois jolies filles à qui nous fîmes des présens. Ce grand roi ne voulant pas nous venir voir, nous résolûmes, dans l'après-midi, de le prévenir: c'était un vieillard décrépît, stupide, indolent et presque aveugle.

Le 9, quand nous fîmes voile pour sortir du

havre, Tupia me pressa fortement de tirer un coup de canon vers Bolabola. Il voulait, suivant toute apparence, donner à ses ennemis cette marque de son ressentiment, et leur montrer la force de ses nouveaux alliés. Je crus devoir le contenter, quoique nous fussions à sept lieues de distance de l'île. J'appelai *Ile de la Société*, les six îles Uliétea, Otaba, Bolabola, Huaheine, Tubai et Maurua, qui sont contiguës l'une à l'autre. Je ne crus pas devoir leur donner, à chacune en particulier, d'autres noms que ceux qu'elles portent dans le pays. Le 13, nous découvrîmes *Oheteora*, et des naturels du pays firent avec nous quelques échanges. Lorsque notre bateau eut doublé la pointe, nos gens appelèrent les Indiens. Ceux-ci, après avoir hésité quelque tems, s'avancèrent enfin sous la poupe, et reçurent, avec un air de satisfaction, les clous qu'on leur offrit. Mais, en moins d'une minute, ils parurent avoir formé le dessein d'aborder notre petit bâtiment et de s'en emparer. Trois d'entre eux sautèrent dedans tout à coup, et les autres, voulant suivre leurs compatriotes, rapprochèrent la pirogue que le mouvement des premiers, en sautant, avait un peu chassée en arrière. Le premier qui entra dans le bateau se trouva près de M. Banks, et lui arracha une

poire à poudre de sa poche. M. Banks le saisit, et reprenant ce qu'il venait de voler, lui mit la main sur la poitrine pour le jeter dans la mer; mais l'Indien était trop fort, et conserva son poste. L'officier ordonna de faire feu, ce qui les fit tous précipiter à l'eau et prendre la fuite.

Bientôt après un seul homme courut le long du rivage, armé de sa lance, et lorsqu'il fut vis-à-vis du bateau, il se mit à danser, à agiter son arme, et à pousser des cris d'un ton de voix perçant : Tupia nous dit que c'était un appel au combat. Comme le bateau ramait lentement, un autre champion s'avança sur la côte, et répéta le même défi, en agitant sa lance. Sa figure était plus formidable que celle du premier; il portait un grand bonnet fait de queues d'oiseaux du Tropique, et son corps était couvert d'une étoffe rayée, jaune, rouge et brun. Nos gens lui donnèrent le nom d'Arlequin. Un homme plus âgé s'avança ensuite, et s'adressant aux Anglais du bateau, leur demanda qui ils étaient, et d'où ils venaient. Tupia, qui entendait la langue de ces Insulaires, répondit que nous venions d'Otaïti; les trois Indiens marchèrent alors paisiblement le long du rivage, jusqu'à un banc de rochers, sur lequel un petit nombre de leurs compatriotes étaient rassemblés; ils s'y arrêterent, et, après avoir conféré quelques mi-

nutes entre eux, se mirent tous à prier d'une voix très-forte; Tupia n'en assura pas moins qu'il fallait se défier d'eux. Cependant ils finirent par nous écouter tranquillement et nous vendre quelques-unes de leurs étoffes et de leurs armes. Ne pouvant rien gagner à descendre chez eux, et les sachant disposés à nous attaquer, je ne vis pas de raison de provoquer une rixe qui n'aurait pu que leur être funeste.

Ces Insulaires sont vigoureux, bien faits, et un peu plus bruns que ceux que nous venions de quitter. Ils ont sous les aisselles des marques noires aussi larges que la main, et dont le contour est formé par une ligne dentelée. Ils portent aussi, autour des bras et des jambes, des cercles de la même couleur, mais moins larges; ils n'ont point d'autres marques sur le reste du corps. Leur habit est une jaquette courte qui descend jusqu'aux genoux, il est d'une seule pièce d'étoffe, et n'a d'autre façon qu'une ouverture pratiquée au milieu pour passer la tête, et dont la bordure est cousue à grands points. C'est la première fois que nous reconnûmes chez les Insulaires de la mer du Sud l'usage d'une espèce d'aiguille. Les portions d'étoffe qui retombent devant et derrière sont assujéties sur le corps avec une pièce ou ceinture d'étoffe jaune, qui, tournant d'abord autour du cou, se croise sur

la poitrine, et flotte sur les reins en forme de ceinture. Cette première ceinture en couvrait une autre d'étoffe rouge. Cet habillement a quelque chose d'agréable et de militaire.

Je résolus en les quittant de gouverner vers le sud, et de chercher à découvrir un continent. Le 25, nous célébrâmes l'anniversaire de notre départ d'Angleterre, en mangeant un fromage de Chester, et mettant en perce un tonneau de bière forte. Le 29, un des matelots s'enivra au point qu'il en mourut le lendemain. Le 30, nous observâmes la comète à une heure du matin; elle était un peu au-dessus de l'horizon, dans la partie orientale du ciel. Vers les quatre heures et demie, elle passa sur le méridien, et sa queue formait un angle de 42 degrés. Tupia, qui l'observa aussi, prétendit qu'aussitôt qu'elle serait aperçue par les habitans de Bolabola, ils iraient tuer ceux d'Uliétea, lesquels s'enfuiraient avec précipitation dans les montagnes. Nous fûmes quelque tems sans qu'il s'offrît rien de remarquable. Le 5 octobre, nous crûmes voir changer la couleur de l'eau, et le 6, nous vîmes terre. Nous ne pûmes en approcher que le 7. Elle présentait quatre ou cinq rangées de collines, s'élevant l'une au-dessus de l'autre, et par-dessus une chaîne de montagnes qui nous parurent d'une énorme grandeur. Cette

découverte donna lieu à beaucoup de conjectures ; mais on pensa généralement que c'était la terre qu'on a appelée *Terra Australis incognita*. Nous vîmes plusieurs pirogues qui se tenaient en travers de la baie, et qui bientôt gagnèrent le rivage sans paraître faire aucune attention au vaisseau. Sur une petite péninsule située à la pointe nord-est, nous aperçûmes distinctement une palissade haute et régulière qui entourait tout le sommet d'une colline, et qui fut aussi le sujet de plusieurs suppositions.

Quand je fus à terre dans la pinasse, accompagné de MM. Banks et Solander, et d'un détachement de l'équipage, les naturels du pays, qui s'étaient rassemblés, prirent tous la fuite. Quatre mousses gardèrent l'esquif, et nous marchâmes vers des huttes qui étaient à environ deux ou trois cents verges du bord de la rivière. Pendant ce tems, quatre hommes, armés de longues lances, sortirent du bois et coururent vers l'esquif, qu'ils auraient certainement enlevé, si les mousses, avertis par ceux de nos gens qui étaient dans la pinasse, ne se fussent laissé aller au courant. Comme les Indiens poursuivaient leur entreprise, on tira un coup de fusil par dessus leur tête ; ils s'arrêtèrent, regardant autour d'eux ; mais après quelques minutes, ils recommencèrent leur poursuite en agi-

tant leurs lances d'une manière menaçante, et sans qu'un second coup les effrayât. Un d'eux leva même sa pique pour la lancer sur le bateau; mais un troisième coup l'étendit mort sur la place. Ses compagnons, en le voyant tomber, restèrent sans mouvement, comme s'ils eussent été pétrifiés; reprenant leurs sens, ils retournèrent sur leurs pas, entraînant avec eux le corps de leur camarade; mais ils furent obligés de l'abandonner bientôt pour ne pas ralentir leur fuite.

Revenus au bruit des coups de fusil, nous vîmes l'Indien étendu sans vie. La balle lui avait percé le cœur. C'était un homme d'une stature moyenne; il avait le teint brun sans être trop foncé, et un des côtés de son visage était peint en lignes spirales très-régulièrement dessinées. Il était vêtu d'une belle étoffe qui nous était inconnue. Ses cheveux étaient noués sur le sommet de la tête, mais sans aucun ornement de plumes. Nous retournâmes sur-le-champ au vaisseau, d'où nous entendîmes les habitans, qui étaient revenus sur le rivage, parler avec beaucoup de chaleur et de force, vraisemblablement de ce qui venait de se passer, et de ce qu'il y avait à faire.

Le 9, au matin, nous vîmes plusieurs Indiens dans le même endroit où ils s'étaient ras-

semblés la veille; quelques-uns marchaient fort vite vers le lieu où nous avions débarqué. Trois ou quatre seulement nous parurent armés. Désirant commercer avec eux, je résolus d'aller à terre, et ne m'avancant d'abord qu'avec MM. Banks et Solander, et Tupia qui leur adressa la parole. A notre approche, ils s'étaient tous levés avec vivacité, découvrant chacun une arme, ou instrument de talc vert, d'environ un pied de long, et assez épais pour peser quatre ou cinq livres. Aux propositions de notre interprète, ils consentirent à des échanges; mais le fer dont ils ignoraient l'utilité, les flatta fort peu, et ils ne nous offrirent que quelques plumes. Ils voulaient échanger leurs armes contre les nôtres, et, voyant que nous nous y refusions, ils firent plusieurs tentatives pour arracher nos fusils de nos mains. Nous leur fîmes entendre par Tupia, que nous serions obligés de les tuer, s'ils se portaient encore à quelques violences. Cependant M. Gréen s'étant retourné sans précaution, un Indien lui arracha son coutelas, et, se retirant à une petite distance, se mit à l'agiter autour de sa tête avec des cris de triomphe. Les autres commencèrent alors à montrer beaucoup d'insolence, et nous vîmes en même tems une nouvelle troupe qui venait les joindre du bord opposé de la rivière. Nous

jugeâmes alors nécessaire de réprimer leur audace. M. Banks tira sur celui qui avait pris le coutelas, un coup de fusil chargé à petit plomb, à la distance d'environ quinze verges. Le coup lui fit d'abord suspendre son cri ; mais, au lieu de rendre notre arme, il continua de l'agiter au-dessus de sa tête, et en même tems se retira lentement à une plus grande distance. M. Monkhouse, l'ajustant aussitôt, le fit tomber sur le coup, et n'eut que le tems de reprendre le coutelas, dont un autre Indien venait s'emparer. Tous ceux qui s'étaient retirés sur le rocher, marchaient alors sur nous ; mais trois coups tirés à petit plomb, les déterminèrent à regagner l'autre bord à la nage ; et nous prîmes le parti de nous rembarquer dans nos bateaux.

Comme je cherchais à ranger le fond de la baie, pour trouver de l'eau douce, j'aperçus quelques pirogues de pêcheurs que je tâchai, mais inutilement, de surprendre. Tupia leur cria de s'approcher, leur promettant que nous ne leur ferions aucun mal ; mais ils avaient plus de confiance dans leurs rames que dans nos promesses, et ils continuèrent de s'éloigner. Je fis tirer alors un coup de fusil par dessus leurs têtes, pensant que la crainte les forcerait à se rendre. Au bruit du coup, ils cessèrent en effet de ramer ; ils étaient au nombre de sept, et

tous se mirent à se déshabiller ; nous ne doutâmes point qu'ils ne fussent disposés à se jeter à la mer , mais il en arriva tout autrement. Ils avaient pris sur-le-champ la résolution , non de fuir , mais de combattre , et , lorsque notre bateau s'approcha , ils commencèrent l'attaque à coups de rames , de pierres et d'autres armes offensives qu'ils avaient dans leurs pirogues , et dont ils se servaient avec tant de vigueur , que nous fûmes obligés de faire feu pour nous défendre. Malheureusement , il y en eut quatre de tués ; les autres , qui n'étaient que des enfans , sautèrent dans la mer. Le plus âgé , qui pouvait avoir dix-neuf ans , et quinageait vigoureusement , résista avec beaucoup de courage et de force à tous les efforts qu'on fit pour le prendre ; il fut cependant obligé de céder enfin , et les autres se laissèrent prendre avec plus de facilité.

En considérant de sang froid une telle violence , je me blâmerais de l'avoir exercée sur des hommes paisibles et sans armes ; mais la nature de ma commission m'obligeait à prendre connaissance de leur pays , et je ne pouvais le faire qu'en y pénétrant à force ouverte. Nous traitâmes ces jeunes Indiens , qui s'attendaient à une mort certaine , avec toutes les attentions capables de nous attirer leur confiance. La joie inespérée de n'avoir plus à craindre pour eux-

mêmes comprima un peu la douleur qu'ils ressentaient de la mort de leurs parens. On leur offrit du pain qu'ils mangèrent avec un appétit vorace. Ils firent plusieurs questions avec beaucoup de curiosité, et répondirent volontiers aux nôtres. Quand notre dîner fut servi, ils montrèrent le desir de goûter de tout ce qu'ils voyaient : le porc salé fut de tous les mets que nous avions sur la table, celui qui leur parut le plus agréable. Le soir, on leur dressa des lits, et ils allèrent se coucher avec une apparence de consolation. Cependant l'agitation de leurs esprits ayant, pendant la nuit, fait place à la réflexion, on les entendit soupirer souvent et très-haut. Tupia, qui était près d'eux pour les observer, se leva, et sut si bien leur rendre non-seulement la tranquillité, mais même la gaieté, qu'ils se mirent à chanter une chanson avec un goût qui nous surprit. L'air en était lent et grave comme ceux de nos psaumes, et contenait plusieurs semi-tons.

Ces jeunes Indiens avaient une physionomie pleine d'intelligence et d'expression ; le second, qui paraissait avoir environ quinze ans, avait un air si ouvert et des manières si aisées, qu'il était impossible de n'en pas être frappé. Les deux plus âgés étaient frères ; ils se nommaient *Eauthou-range* et *Koikerange*, et le plus jeune *Mara-*

govele. Le 10, au matin, nos prisonniers nous parurent très-joyeux, et firent encore un énorme repas. Je les fis parer de bracelets et de colliers à leur manière, et leur dis que nous allions les mener à terre. Cette nouvelle leur causa un transport de joie; mais lorsqu'ils s'aperçurent que nous dirigions notre route vers l'endroit où nous avions débarqué d'abord près de la rivière, leur physionomie s'obscurcit sur-le-champ, et ils nous prièrent, avec les plus grandes instances, de ne pas les descendre en cet endroit, parce que c'était, nous dirent-ils, l'habitation de leurs ennemis, qui les tueraient et les mangeraient. Ce contre-tems m'embarrassa : j'avais espéré que le retour et les récits de ces jeunes Indiens nous procureraient un accueil favorable de la part de leurs compagnons. Comme j'avais déjà envoyé à terre un officier, avec les soldats de marine et un certain nombre de matelots pour couper du bois, je me déterminai à suivre mon premier dessein. Mon intention n'était pas d'abandonner les jeunes Indiens sur la côte, s'ils avaient encore envie de rester avec nous, ainsi qu'ils le témoignaient. Mais lorsque nous eûmes débarqué et traversé la rivière, changeant tout-à-coup de sentiment, ils prirent congé de nous, non sans paraître faire quelques efforts pour ne pas répandre des larmes.

Nous marchâmes alors le long d'un marais, dans le dessein de tuer quelques canards, qui y étaient en nombre prodigieux. Quatre soldats de marine étaient en face de nous sur une élévation qui dominait le pays. Lorsque nous eûmes fait environ un mille, nos soldats nous appelèrent, et nous dirent qu'ils apercevaient un corps considérable d'Indiens marchant à grands pas vers nous. A cette nouvelle, nous nous rassemblâmes, et prîmes le parti de regagner les bateaux. A peine étions-nous en marche, que les trois jeunes Indiens sortirent brusquement de quelques broussailles où ils étaient cachés, et vinrent réclamer notre protection. Nous les reçûmes volontiers, nous éloignant en diligence. Ces Indiens, au nombre de deux cents, nous suivirent au bord de la mer. Un de nos jeunes Indiens se mit à crier tout-à-coup que son oncle était un de ceux qui marchaient vers nous, et qu'il désirait avoir une entrevue avec nous. Bientôt il s'établit une conférence entre Tupia et lui. Pendant ce tems, nos jeunes prisonniers montraient tous les présens que nous leur avions faits, comme des gages de notre libéralité et de nos bonnes dispositions. L'oncle de Maragovete nous apporta, à la nage, une branche verte, que nous regardâmes comme un symbole de paix; puis, nous quittant aussitôt, il en cueillit

une autre, s'approcha du corps d'un des Indiens qui avaient été tués, et, après avoir marché quelque tems autour du cadavre en faisant différentes cérémonies, il finit par jeter près de lui la branche qu'il tenait. Il s'en retourna alors vers ses compagnons, qui étaient restés assis sur le sable, et, quelque tems après, nous vîmes qu'on emportait le corps sur lequel il avait fait des cérémonies.

L'enlèvement du cadavre nous paraissant une ratification de paix, j'engageai les jeunes Indiens à descendre vers l'oncle du plus jeune. Ils y consentirent volontiers, sautèrent dans le bateau avec empressement, et, lorsqu'il fut à la côte, débarquèrent sans hésiter. A peine eut-il repris la route du vaisseau, qu'ils revinrent vers les rochers en entrant dans l'eau, et prièrent instamment nos gens de les reprendre à bord, mais il y avait des ordres positifs de ne pas les recevoir. Comme nous observions avec beaucoup d'attention ce qui se passait sur le rivage, nous vîmes bientôt un Indien passer la rivière sur un radeau, et emmener nos trois prisonniers vers quarante à cinquante habitans qui les entourèrent jusqu'au coucher du soleil. Nous aperçûmes enfin nos jeunes gens se séparer des autres, venir sur le rivage, et, après avoir agité leurs mains trois fois du côté du vaisseau, courir rejoindre

leurs compagnons : tous marchèrent vers le canton que les jeunes Indiens nous avaient montré comme étant la résidence de leurs ennemis. Nous eûmes lieu de penser qu'il ne leur arriverait aucun mal, car on leur avait laissé les habits que nous leur avions donnés. Lorsqu'il fut nuit, nous entendîmes, comme de coutume, sur le rivage au fond de la baie, de grands cris, que nous n'avons jamais su à quelle cause attribuer.

Nous quittâmes, le 11 au matin, ce canton misérable, que les Naturels du pays appellent *Taoneora*, ou Grand-Sable, et auquel je donnai le nom de *Baie de Pauvreté*, parce que, de toutes les choses dont nous avions besoin, nous ne pûmes y trouver qu'un peu de bois. Cette baie est située au 38^d 42' de latitude sud, et au 181^d 36' de longitude ouest; elle a la forme d'un fer-à-cheval. J'appelai la pointe sud-ouest *Cap du Jeune Nick*, du nom de Nicolas Gouny, mousse, qui, le premier, découvrit cette terre. Je suivis la direction de la côte au midi. Le soir, nous eûmes un calme. Des Indiens mirent en mer plusieurs pirogues, qui vinrent à environ un quart de mille du vaisseau, mais sans oser approcher plus près, quoique Tupia employât toute la force de ses poumons et toute son éloquence à leur persuader que nous ne leur ferions point de mal. Cepen-

dant, une pirogue s'étant enfin approchée, son exemple fut bientôt suivi par les autres. Ces Indiens avaient tellement envie de nos marchandises, qu'ils nous vendirent tout ce qu'ils avaient, jusqu'à leurs vêtemens et aux pagaies de leurs canots. Ils n'avaient que deux armes, faites de talc vert, d'une forme un peu approchante d'un battoir pointu, avec un manche court et des bords tranchans; ils les appelaient *patou-patou*. Elles sont très-propres à combattre de près, car elles fendraient certainement d'un seul coup le crâne le plus dur. Un d'eux, que nous reconnûmes pour l'avoir vu la veille sur le rocher, nous dit que nos jeunes prisonniers étaient dans leurs habitations, sains et saufs. Ces Indiens, en nous quittant, laissèrent, par je ne sais quel motif, trois de leurs compatriotes à notre bord. Dès que nous nous en aperçûmes, nous les rappelâmes, mais aucun d'eux ne voulut venir reprendre leurs compagnons, ce qui nous surprit beaucoup; et, ce qui nous étonna encore plus, c'est que les Insulaires délaissés, loin de paraître attristés de leur situation, nous amusèrent en dansant et chantant à leur manière. Ils soupèrent, et s'en allèrent paisiblement se coucher. Mais lorsqu'à la pointe du jour, ils se virent éloignés de quelques lieues, frappés tout-à-coup de consternation et de terreur, ils déplorèrent

leur sort par de grands cris, des gestes de désespoir et beaucoup de larmes. Tupia eut peine à les calmer : Heureusement pour eux que nous rencontrâmes deux pirogues, que Tupia invita, de la voix et du geste, à s'approcher : il nous assura que pour les y engager, il leur criait que nous ne mangions point d'hommes. Nous commençâmes alors à croire sérieusement que cette horrible coutume était en usage parmi eux, car nous regardions auparavant ce que les enfans nous avaient dit comme des exagérations inspirées par la crainte. Une des pirogues, à la fin, se hasarda à venir au côté du bâtiment, et nous reçûmes à bord un vieillard, que la beauté de son vêtement et de son arme, qui était un patoupatou, nous fit prendre pour un chef. Il resta peu de tems, et emmena nos trois hôtes.

Je donnai à cette île, que les habitans appellent *Teahowrai*, le nom de *Portland*, à cause de sa grande ressemblance avec l'île Portland dans le canal de la Manche ; elle est à environ un mille de la Nouvelle-Zélande. Le 16, pendant que nous faisons quelque commerce avec des pêcheurs, un Indien saisit tout-à-coup le petit Tayeto, valet de Tupia, et l'entraîna dans une pirogue, qui s'éloigna aussitôt. Je fis tirer, avec précaution, sur cette pirogue ; le jeune homme, se voyant abandonné, sauta dans la

mer, et revint sain et sauf à la nage, mais si effrayé, qu'il fut quelques instans comme privé de l'usage de ses sens. Je donnai au cap, vis-à-vis duquel nous arriva cet événement, le nom du cap *Kidnappers* (voleur d'enfant); il forme la pointe méridionale de la baie que j'ai appelée *Baie de Hawke*, en l'honneur de Sir Edouard Hawke, alors premier lord de l'Amirauté. Depuis le cap *Kidnappers*, la terre court sud-sud-ouest; nous longeâmes la côte dans cette direction, avec une brise forte et un beau tems, en nous tenant à environ une lieue du rivage. Après avoir porté long-tems au sud, ne rencontrant rien qui annonçât un havre, et le pays devenant manifestement plus mauvais, je crus inutile d'aller plus avant. Je donnai à une pointe élevée et ronde, vers laquelle nous nous trouvions, le nom de cap *Turnagain* (du Retour), parce que c'est de là que nous retournâmes sur nos pas. Revenus à deux lieues de distance du cap *Kidnappers*, le 20 au soir, et nous trouvant près d'une péninsule de l'île *Portland*, appelée *Terakaco*, une pirogue se détacha de cette côte, et atteignit, avec beaucoup de peine, notre vaisseau. Elle avait à bord cinq Indiens, dont deux paraissaient être des chefs. Ceux-ci vinrent à bord, ordonnant aux trois autres Indiens de rester dans leur pirogue. Nous les traitâmes avec beaucoup d'ami-

tié. Ils allèrent dans ma chambre, et peu de tems après, nous dirent qu'ils avaient résolu de ne retourner à terre que le lendemain matin. Je ne m'attendais pas à l'honneur qu'ils voulaient nous faire de coucher à bord, et je ne le desirais point. Je leur fis des représentations fortes contre ce projet : j'ajoutai qu'ils avaient tort de le former, puisque le lendemain matin le vaisseau se trouverait probablement à une grande distance de l'endroit où il était alors. Cependant, ils persistèrent dans leur résolution, et comme il était impossible de m'en débarrasser sans les chasser de force, je les gardai. J'eus pourtant la précaution de demander que leurs serviteurs fussent mis à bord, ainsi que la pirogue, et ils y consentirent sans difficulté. Un de ces chefs avait la physionomie la plus ouverte et la plus franche, et bientôt je ne le soupçonnai plus d'avoir aucun mauvais dessein contre nous. Ils examinèrent, avec beaucoup de curiosité et d'attention, tout ce qu'ils voyaient, et furent très-reconnaissans des petits présens que nous leur fimes; mais nous ne pûmes leur persuader de manger ou de boire; leurs valets, en revanche, montrèrent une voracité étonnante. Ces Indiens avaient probablement entendu parler de notre libéralité envers les Insulaires qui nous visitaient. Mais leur con-

duite annonçait au moins du courage et beaucoup de confiance en nous.

Je dépassai le lendemain un cap remarquable par sa ressemblance avec le bord d'un toit, et que, pour cette raison, j'appelai *Gableend Fortland* (promontoire du bord du toit). Bientôt de nouveaux Indiens, qui nous parurent savoir ce qui s'était passé à la baie de Pauvreté, nous apportèrent du poisson et des pommes de terre. Le tems étant calme, je débarquai avec MM. Banks et Solanders. Les habitans nous reçurent avec de grandes marques d'amitié, et eurent une attention scrupuleuse de ne pas nous offenser. Ils craignaient de paraître devant nous en trop grand nombre. Une seule famille, ou les habitans de deux ou trois maisons seulement, se rassemblèrent au nombre de quinze ou vingt, en y comprenant les hommes, les femmes et les enfans. Ils s'assirent à terre, et nous invitaient à approcher d'eux par un signe qui consistait à faire mouvoir leurs mains vers leur poitrine. Nous leur fîmes plusieurs présens. Dans notre promenade autour de la baie, nous trouvâmes deux petits courans d'eau douce. Cette découverte, jointe à la conduite amicale des Indiens, m'engagea à rester chez eux au moins un jour, afin de pouvoir remplir nos futailles vides, et

donner à M. Banks une occasion d'examiner les productions du pays. Ces Insulaires reprirent le lendemain leurs occupations ordinaires, comme si aucun étranger n'eût été parmi eux. Dans la matinée, plusieurs pirogues allaient à la pêche, et chacun, au moment du dîner, retournait dans son habitation, d'où il sortait de nouveau après un certain tems. M. Banks et le docteur Solander prirent peu de précautions pour parcourir la baie, où ils trouvèrent plusieurs plantes et tuèrent quelques oiseaux d'une beauté surprenante. Dans leur excursion, ils visitèrent plusieurs habitations et découvrirent quelque chose de la manière de vivre de ces Indiens. Ceux-ci montraient sans crainte et sans réserve tout ce que nos observateurs étaient curieux de voir. Nos messieurs les trouvèrent quelquefois prenant leurs repas, que l'approche des étrangers n'interrompait jamais. Leur nourriture à cette saison consistait en poisson, avec lequel ils mangent au lieu de pain la racine d'une espèce de fougère, qui ressemble beaucoup à celle qui croît sur les communes d'Angleterre; ils font griller ces racines, et les battent ensuite avec un bâton jusqu'à ce que l'écorce et l'enveloppe extérieures tombent. Il en reste une substance molle, un peu pâteuse, douce, et qui n'est point désagréable au goût, mais qui est mêlée d'une grande quantité

de filasse et de fils très-incommodes. M. Banks aperçut quelques-unes de leurs plantations où le terrain était aussi bien divisé et labouré que dans nos jardins les mieux soignés ; il y reconnut des patates douces, des *eddas*, qui sont fort estimés dans les Indes orientales et les îles d'Amérique, et quelques citrouilles. Les patates douces étaient plantées sur de petites collines, quelques-unes disposées par planches, d'autres en quinconce, et toutes alignées avec la plus grande régularité.

Les femmes se peignent le visage avec de l'ocre rouge et de l'huile, et cette pâte, étant ordinairement sur leurs joues et leur front, dans un état d'humidité, se communique aisément à ceux qui jugent à propos de les embrasser ; les nez de plusieurs de nos gens démontraient d'une manière évidente qu'elles n'avaient point d'aversion pour cette familiarité. Elles sont très-coquettes. Elles portaient toutes un jupon garni de tiges d'herbes bien parfumées, et d'une petite touffe de feuilles de quelques plantes odoriférantes qui servait de dernier retranchement à leur modestie. Les visages des hommes n'étaient pas peints aussi généralement. Je remarquai que chaque petit village avait des lieux privés. Ces Indiens étaient sur cet article de police plus avancés que les habitans de Madrid qui n'en

avaient pas en 1760, ainsi que me l'a assuré un témoin digne de foi. C'est même une chose inconcevable que l'opposition qu'éprouva cet usage de la part du peuple, et surtout des médecins, lorsque Sa Majesté Catholique voulut l'établir.

Nous fûmes très-satisfaits du caractère de ces bons insulaires qui nous rendirent toutes sortes de petits services. Ils aimaient passionnément les étoffes d'Otaïti, et les préféraient à celles d'Europe. Plusieurs vinrent à bord et visitèrent le vaisseau, où tout leur causa beaucoup d'étonnement. Ces Insulaires appellent la baie où nous étions, *Tegadoo*. Ils m'en indiquèrent une autre un peu au sud, où je pouvais faire de l'eau douce. J'y débarquai, le 28, et j'y fis prendre de l'eau et du bois par un détachement. MM. Banks et Solander, en se promenant, virent dans les vallées plusieurs maisons qui semblaient être entièrement désertes, les Indiens vivaient sur les sommets des collines, dans des espèces de hangars très-proprement construits. Mais une curiosité fort extraordinaire attira bientôt leur attention. C'était un rocher troué dans toute sa profondeur, et qui formait une immense arcade d'où l'on découvrait la mer. Cette ouverture avait soixante-quinze pieds de long, vingt-sept de large, et quarante-cinq de haut. Le soir, en

revenant, ils furent témoins des exercices militaires du pays, qui consistent à s'avancer en fureur contre un poteau qui représente l'ennemi, et à le frapper à plusieurs reprises avec un patou-patou, sorte de lance que j'ai décrite, et seule arme en usage chez ces Indiens. Le lendemain, Tupia eut une conversation avec un prêtre du pays; ils furent d'accord sur les points les plus essentiels de leur théologie, mais le dernier convint que ses compatriotes mangeaient leurs ennemis. Ces insulaires nous montrèrent une toupie absolument semblable à celle de nos enfans, et qu'ils fouettent de même pour la faire tourner. Ils nous firent entendre leur chant de guerre : les femmes prirent part à cette musique, en faisant d'épouvantables contorsions, roulant les yeux, tirant la langue, par fois soupirant profondément, et dans tous ces mouvemens ayant soin de suivre exactement la mesure. Nous fîmes peu d'échanges avec ces Indiens.

CHAPITRE VIII.

TRAVERSÉE de la baie de Tolaga à la baie de Mercure, dans la Nouvelle-Zélande. — Habitans. — *Hippahs*, ou villages fortifiés. — Baie des îles. — Expédition le long de la rivière Tamise. — Combat contre des habitans. — Traversée au canal de la reine Charlotte. Séjour. — Antropophages. Description de la côte. — Retour.

SORTIS de cette baie que les Naturels nomment *Tolaga*, nous découvrîmes successivement le cap *Est* et l'île du même nom, la baie *Hicks*, l'île *Blanche* (*White Island*), et un cap que je nommai *cap Runaway* (cap de la Fuite), parce qu'un coup de canon mit en déroute des Indiens qui venaient nous attaquer. Cette démonstration que nous n'employions jamais que pour épouvanter, ne nous empêcha point d'être plusieurs fois volés insolemment. Ces Indiens prirent, le premier novembre, une pièce de toile qui séchait suspendue au côté du vaisseau. Comme nos coups de fusils à petit plomb n'arrêtaient pas leurs bravades en s'éloignant, je fis tirer par-dessus leur tête une pièce de quatre, dont le bruit à la vérité les remplit de terreur, mais ne nous fit pas rendre notre toile.

Sur les deux heures, nous découvrîmes une île assez haute, qui nous restait à l'ouest. Le soir une grande double pirogue, ou plutôt deux pirogues jointes ensemble, à la distance d'environ un pied, et couvertes de planches qui formaient une espèce de tillac, se mirent en mer, faisant voile vers le vaisseau : c'était le premier bâtiment de cette espèce que nous eussions vu depuis notre départ des îles de la mer du sud. Lorsqu'il approcha de nous, les Indiens, qu'il avait à bord, entrèrent librement en conversation avec Tupia, et nous crûmes leur voir, à notre égard, des dispositions favorables ; mais vers la nuit, ils amenèrent leur pirogue au côté du vaisseau, et, après avoir lancé une grêle de pierres, ils ramèrent vers la côte. L'île sous laquelle nous étions se nommait *Mowtohora*. Le lendemain nous vîmes d'autres pirogues et des Indiens sur le rivage. Quelques-uns de ces bâtimens nous suivirent ; mais le seul qui voulut approcher fut celui qui nous avait assailli de pierres le soir précédent. Les Indiens qu'il avait à bord conversèrent d'abord paisiblement avec Tupia ; mais enfin ils nous donnèrent le salut sur lequel nous comptions ; nous le rendîmes en tirant un coup de fusil par dessus leur tête, et sur-le-champ ils s'en allèrent, peut-être plus satisfaits d'avoir

donné des preuves de leur courage , en insultant deux fois un bâtiment si supérieur au leur , qu'intimidés par le coup que nous avions lâché contr'eux.

A dix heures et demie , nous passâmes entré une île basse et plate et la grande terre ; la distance entre l'une et l'autre côte était d'environ quatre milles , et le fond de dix à douze brasses. La grande terre , entre cette île plate et Mowtohora , est médiocrement élevée , mais unie , sans bois , et remplie de plantations et de villages. Les villages , plus grands que tous ceux que nous avons vus jusqu'alors , étaient situés sur des éminences près de la mer , fortifiés du côté de terre par un parapet et un fossé , et environnés dans l'intérieur d'une haute palissade ; outre le parapet , le fossé et la palissade , il paraissait y avoir encore des espèces de fortifications. Tupia croyait que les petits enclos , bordés de palissades et de fossés , étaient des Moraïs ou lieux de culte ; mais nous pensâmes que c'étaient des forts , et nous en conclûmes que ces peuples avaient dans leur voisinage des ennemis , aux hostilités desquels ils étaient sans cesse exposés.

Nous passâmes la nuit au-dessous d'une île que j'ai appelée *the Mayor* (le Maire), et d'un groupe de plus petites et de rochers auxquels je

donnai le nom de *Cour des Aldermans*. Nous fûmes encore attaqués ici par des Indiens qui nous lancèrent une javeline; leurs bâtimens n'étaient qu'un tronc d'arbre creusé par le feu. Cette bravade fut suivie d'une prompte épouvante; mais d'autres Insulaires que notre réplique ordinaire ne fit qu'irriter, ne s'en allèrent qu'en nous menaçant de revenir le lendemain avec de nouvelles forces, et de nous mettre tous à mort. Il y avait quelque apparence de générosité et de courage à nous avertir du tems où ils voulaient nous attaquer, mais ils perdirent tout l'honneur que cet avis leur devait faire dans notre esprit, en venant secrètement nous surprendre pendant la nuit, dans un tems où ils espéraient sans doute de nous trouver endormis; ils s'étaient trompés, et ils présumèrent qu'il était de trop bonne heure pour exécuter leur projet. Le 4 novembre, à la pointe du jour, ils se préparèrent à exécuter par la force, ce dont ils n'avaient pu venir à bout par ruse et par artifice. Douze pirogues, qui avaient à bord environ cent cinquante hommes, tous armés de piques, de lances et de pierres, s'avancèrent contre nous. Tupia fut chargé de leur faire des représentations, et, s'il était possible, de les détourner de leur projet; il y parvint, et nous finîmes par commercer paisiblement.

Cependant, comme nous avions acheté deux de leurs armes, après avoir reçu le prix d'une troisième, ils refusèrent de nous l'envoyer, à moins que nous ne voulussions l'acheter une seconde fois. Nous en donnâmes effectivement un autre prix, mais ils retinrent encore l'arme, en demandant un troisième échange. Cette dernière proposition fut rejetée avec quelques marques de déplaisir et de ressentiment; l'offenseur alors se moqua de nous, et nous défiant au combat, il éloigna sa pirogue à quelques verges du vaisseau. Comme je projetais de rester cinq ou six jours en cet endroit, pour observer le passage de Mercure, je crus que, pour prévenir de semblables insolences, il était absolument nécessaire de montrer à ces Indiens qu'on ne nous maltraitait pas impunément; nous tirâmes quelques grains de plomb contre le voleur, et une balle à travers le bateau. Les Indiens des autres pirogues parurent ne faire aucune attention à la déroute de leur compagnon, et, avec un air d'indifférence et d'insensibilité, ils s'approchèrent pour continuer de commercer; mais nous en fîmes encore pour deux pièces d'étoffes qu'ils nous soulevèrent, et ils en furent de même quittes pour deux trous que nous fîmes à leur pirogue. Je mouillai l'après-midi à l'est de la pointe méridionale.

Le 5, au matin, les Naturels du pays revinrent au vaisseau, et nous eûmes la satisfaction de remarquer que leur conduite était très-différente de celle de la veille. Il y avait parmi eux un vieillard dont l'honnêteté et la prudence nous avaient déjà frappés. Il s'appelait *Toiava*, et paraissait d'un rang distingué. Il s'était comporté avec beaucoup de bon sens et de sagesse dans l'affaire de la veille, se tenant dans une petite pirogue toujours près du vaisseau, et traitant les gens de notre bord d'une manière qui supposait que non-seulement il ne méditait aucune fraude, mais qu'il ne nous soupçonnait pas même de vouloir lui faire du mal. Après quelques invitations, cet Indien et un autre de ses compatriotes vinrent à bord, et se hasardèrent à entrer dans ma chambre, où je leur présentai à chacun un morceau d'étoffe et quelques clous de fiche. Comme ils nous dirent que les Indiens nous craignaient beaucoup, nous promîmes d'être leurs amis s'ils voulaient vivre en paix; et nous ajoutâmes que nous desirions seulement acheter d'eux ce qu'ils auraient à nous vendre, et au prix qu'ils fixeraient.

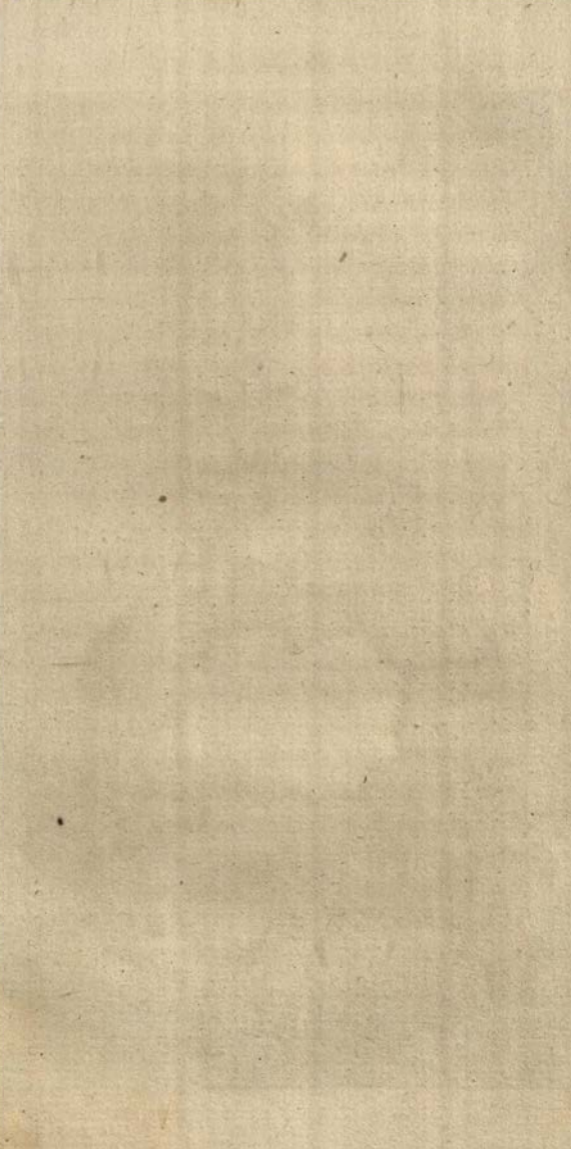
Je m'embarquai ensuite sur la rivière dans le dessein de jeter la seine, et j'envoyai le maître dans l'esquif pour sonder la baie et pêcher. Il prit peu de poisson; mais nous tuâmes plusieurs

oiseaux , dont quelques-uns ressembloient à la pie de mer , excepté qu'ils avoient un plumage noir , le bec et les pieds rouges. Pendant ce tems , ceux de nos gens qui restèrent près des bateaux , virent deux Indiens se quereller et se battre : ceux-ci commencèrent le combat avec leurs lances , et décidèrent le différend à coups de poings ; ils se battirent ainsi pendant quelque tems avec beaucoup de vigueur et d'opiniâtreté ; mais ils se retirèrent peu - à - peu derrière une colline , de sorte que nos gens ne purent voir l'issue de la querelle.

Nous observâmes , le 10 , MM. Banks , Sotlander , Gréen et moi , le passage de Mercure sur le disque du soleil , ce qui nous a fait donner le nom de *baie Mercure* au lieu de notre mouillage. Sur le midi , nous fûmes alarmés par un coup de canon que nous entendîmes tirer du vaisseau ; M. Gore , mon second lieutenant , commandait alors à bord. Des Indiens étrangers à ceux avec qui nous commercions , s'étaient approchés en proposant des échanges ; et dès qu'ils avoient tenu nos marchandises , au lieu d'en donner le prix , avoient entonné leur chanson de guerre. Un d'eux avait été étendu mort d'un coup de fusil ; et un coup de canon tiré par dessus les autres , avait suffi pour les mettre en fuite. Parmi tous ceux que cette catastrophe

avait rassemblés, nous vîmes une parente du mort, déplorant sa perte à la manière du pays. Elle était assise à terre près des Indiens, qui, excepté un seul, ne faisaient pas la moindre attention à sa douleur. Ses larmes coulaient en abondance, et elle répétait d'une voix basse, mais très-plaintive, des paroles que Tupia lui-même n'entendait point; à la fin de chaque phrase, elle se faisait des incisions sur les bras, le visage et la poitrine, avec une coquille qu'elle tenait à la main, de sorte qu'elle était presque couverte de sang; ce qui offrait un des plus touchans spectacles qu'il soit possible d'imaginer. Les blessures ne paraissaient pourtant pas être aussi profondes que celles qu'ils se font quelquefois en pareilles occasions, si nous pouvons en juger par les cicatrices que nous aperçûmes sur les bras, les cuisses, la poitrine et les joues de plusieurs d'entr'eux, et qu'on nous dit être des blessures qu'ils s'étaient faites, comme des témoignages de leur affection et de leur douleur.

Le lendemain 11, accompagné de M. Banks et de quelques-uns de nos officiers, je remontai une grande rivière qui a son embouchure au fond de la baie, et que j'ai nommée *rivière des Hultres*. Nous tuâmes plusieurs oiseaux de l'espèce des cormorans, et qui sont un excellent manger. Nous trouvâmes au côté oriental, près





Toute la forteresse paraissait avoir été construite.....

de l'embouchure , un petit village indien composé de petits hangars. Nous y débarquâmes ; les habitans nous reçurent avec de grands témoignages d'hospitalité et d'amitié ; ils nous régalerent d'un poisson à coquille plate , ressemblant un peu au pétoncle ; nous le mangeâmes sortant de dessus les charbons , et il était d'un goût délicieux. Nous aperçûmes d'une pointe élevée , ou péninsule qui s'avance dans la rivière , les restes d'un fort qu'ils appellent *Eppah-Hippah*. Le plus habile ingénieur d'Europe n'aurait pu choisir une meilleure situation , pour mettre un petit nombre d'hommes en état de se défendre contre un plus grand. Les rochers sont si escarpés que l'eau , qui renferme ce fort de trois côtés , le rend entièrement inaccessible ; du côté de terre , il est défendu par un fossé et un parapet élevé en dedans. Du sommet du parapet jusqu'au fond du fossé , il y a vingt-deux pieds. Le fossé en dehors a quatorze pieds de profondeur , et une largeur proportionnée. Toute la forteresse paraissait avoir été construite avec beaucoup de jugement , et des traces de feu annonçaient que la place avait été prise et détruite par un ennemi. Un vaisseau pourrait y séjourner quelque tems , et y dresser des tentes. Il s'y défendrait aisément contre les forces de tout le pays.

Nous visitâmes plusieurs petits villages bien fortifiés, plusieurs hippahs et plusieurs plantations. Les habitans nous reçurent partout en nous criant *homoraï*, et s'asseyant ensuite parmi les buissons, cérémonies qu'on nous dit être des signes certains de leurs dispositions amicales. Cependant l'Indien *Toiava*, qui était devenu notre ami, nous dit que, dès que nous serions partis, il se réfugierait dans son hippah ou fort, parce que les amis de l'homme qui avait été tué par *M. Gore*, le 9, l'avaient menacé de venger sur lui cette mort qu'ils lui reprochaient, à cause de son affection pour nous. Ces Insulaires couchent en plein air, ayant toujours leurs armes près d'eux. Il paraît qu'un certain *Teratu* est roi de ce canton; mais ils reconnaissent si peu sa souveraineté, qu'ils disaient que s'il venait parmi eux, ils le tueraient. Ce qui nous confirma dans l'opinion que ces Indiens étaient des rebelles errans.

Nous quittâmes cette baie, le 25, après avoir arboré pavillon anglais, et pris formellement possession du territoire, au nom de sa Majesté *Georges III*. Le 18, nous rencontrâmes des pirogues pleines d'Indiens qui nous menacèrent, en entonnant leur chanson de guerre, et nous assaillirent de pierres. Ils s'en étaient retournés en même tems vers le rivage; mais ils revinrent

dans peu de tems , comme s'ils avaient enfin pris la résolution de nous provoquer à un combat ; et , agitant leurs armes , ils s'écrièrent dans leur langue : *Venez à terre , et nous vous tuerons tous. Fort bien , dit Tupia ; mais comme nous n'avons pas envie de combattre , nous n'acceptons pas votre défi ; votre querelle est injuste , car la mer ne vous appartient pas plus qu'à nous.* Cette éloquence de Tupia nous parut admirable dans un sauvage , mais ne fit aucun effet sur nos ennemis qui renouvelèrent bientôt leurs menaces. Nous employâmes alors un argument d'une autre espèce ; ce fut de tirer un coup de fusil sur une pirogue , et toutes furent aussitôt en fuite. Le 19 , nous reçûmes à bord quelques Indiens à qui le bon vieillard Toiava avait parlé de nous. Un d'eux était même son petit-fils. Nous leur fîmes quelques présens. Le 20 , étant débarqués , nous rencontrâmes une rivière , et vîmes , à quelque distance , un village dont notre vieil Indien avait aussi disposé les habitans en notre faveur. Nous en fûmes reçus à bras ouverts. Nous remarquâmes plusieurs arbres très-gros et absolument inconnus , dont j'ai rapporté des échantillons.

Cette rivière a quelque ressemblance avec la Tamise , et je lui en donnai le nom. Pendant

notre absence, un Indien qui avait volé une partie d'un télescope, fut découvert et saisi par ordre de M. Hicks, mon lieutenant. Ses compatriotes voulurent d'abord le défendre les armes à la main; mais on leur fit comprendre qu'on ne le tuerait point, et son châtement fut deux coups de fouet qu'il reçut attaché aux haubans. Dès qu'il fut délié, un vieillard, qui probablement était son père, le battit rudement, et le renvoya dans sa pirogue. J'ai appelé pointe *Rodney* l'extrémité nord ouest de la rivière Tamise, et le promontoire qui se trouve à l'extrémité du nord-est, cap *Colville*, en l'honneur du lord de ce nom. Il y a peu d'habitans aux environs de cette rivière; mais ces Indiens sont forts, bien faits et actifs. Ils se peignent tout le corps, depuis la tête jusqu'aux pieds, avec de l'ocre rouge et de l'huile, ce que nous n'avions pas encore vu. Leurs pirogues sont grandes, bien construites et ornées de sculptures. Ayant continué de longer la côte jusqu'au soir, nous primes à la ligne près de cent poissons appelés *brèmes de mer*; ils pesaient six à huit livres chacun, et par conséquent pouvaient servir à la nourriture de tout l'équipage pendant deux jours. Nous donnâmes à cet endroit le nom de *baie des Brèmes*, à cause du succès de notre pêche; vis-à-vis sont quelques petites îles que

j'appelai *Hen and chickens* (la poule et les poussins). Le 25 , j'en nommai plusieurs autres au nord de la côte , *Poor Knights* (pauvres chevaliers). Tout ce pays est bas , mais bien boisé . Nous aperçûmes trois ou quatre maisons éparses , trois ou quatre bourgades fortifiées , et dans les environs une grande quantité de terres en culture .

Nous fûmes visités par plusieurs pirogues d'Indiens , qui , à leur ordinaire , proposant de commercer , voulaient retenir nos marchandises . L'un d'eux emportait une pièce d'étoffe . Nous eûmes recours à notre expédient ordinaire , et nous tirâmes un fusil à balle par dessus la pirogue . L'Indien revint au vaisseau , et rendit la pièce d'étoffe ; mais toutes les pirogues retournèrent à terre , sans faire aucun échange . Nous dépassâmes le lendemain le cap *Bret* et la pointe *Pococke* . Ici les Insulaires avaient meilleur air que tous ceux que nous avions vus auparavant ; ils étaient tous vigoureux et bien faits ; leurs cheveux noirs étaient attachés en touffes au sommet de la tête , et garnies de plumes blanches . Dans chacune des pirogues , il y avait deux ou trois chefs , dont les vêtemens étaient de la meilleure espèce d'étoffe , et recouverts de peau de chien , ce qui présentait un coup d'œil agréable . La plupart étaient mar-

qués d'*amoco*, comme ceux qui étaient venus auparavant au côté du vaisseau. Leur manière de commercer est également frauduleuse ; et comme nous négligeâmes de les punir ou de les effrayer, un des officiers de poupe, qui avait été trompé, eut recours, pour se venger, à un expédient à la fois cruel et comique. Il prit une ligne de pêche, et quand l'homme qui l'avait friponné eut approché sa pirogue très-près du côté du vaisseau, il jeta son plomb avec tant d'adresse, que l'hameçon saisit le voleur par le dos ; il tira ensuite sa ligne ; mais l'Indien se cramponnant sur sa pirogue, l'hameçon rompit à la tige, et la barbe resta dans la chair.

Le 27, nous vîmes un groupe d'îles, dont les habitans nous vendirent des poissons que nous nommions *cavalles*, et je donnai le même nom aux îles. Ces Indiens étaient très-insolens ; ils nous faisaient souvent des menaces, même lorsqu'ils nous vendaient leur poisson ; et quand de nouvelles pirogues les eurent joints, ils se mirent à nous jeter des pierres. Nous tirâmes sur eux à petit plomb. L'un des assaillans fut blessé pendant qu'il tenait à sa main une pierre qu'il se disposait à lancer dans le vaisseau. Ils ne cessèrent pourtant pas leurs attaques jusqu'à ce que quelques autres eussent été blessés. Ils s'en allèrent alors, et nous portâmes au large.

Le 29, nous fûmes encore obligés de donner une leçon à d'autres Indiens qui, étant venus au nombre de quatre cents pour commercer, nous enlevèrent notre bouée, tandis que nous dînions. Notre canon les fit fuir. Étant débarqués peu après, nous nous vîmes aussitôt environnés par deux ou trois cents. Ils étaient tous armés; mais ils s'approchèrent avec tant de désordre et de confusion, que nous les soupçonnâmes à peine de vouloir nous faire du mal, et nous résolûmes de ne pas commencer les hostilités. Nous marchâmes à leur rencontre, et nous tracâmes sur le sable, entr'eux et nous, une ligne que nous leur dîmes, par signes, de ne pas passer; ils restèrent d'abord paisibles, mais leurs armes étaient toutes prêtes à frapper, et ils semblaient plutôt irrésolus que pacifiques. Pendant que nous étions ainsi en suspens, une autre troupe d'Indiens s'avança; et les premiers, devenant plus hardis à mesure que le nombre augmentait, ils commencèrent les danses et les chansons, prélude ordinaire de leurs batailles; cependant ils différaient toujours l'attaque, mais deux détachemens coururent vers chacun de nos bateaux, et entreprirent de les traîner sur la côte. Cette tentative parut être le signal du combat, car ceux qui étaient autour

de nous s'avancèrent en même tems sur notre ligne.

Notre situation était trop critique alors pour rester plus long-tems oisifs ; c'est pour cela que je tirai un coup de fusil chargé à petit plomb, contre un des plus proches, et M. Banks et deux de nos gens firent feu immédiatement après ; nos ennemis reculèrent alors un peu en désordre ; mais un des chefs, qui était à environ vingt verges de distance, les rallia. Il s'avança en agitant son patou-patou, et appelant à grands cris ses compagnons, il les conduisit à la charge. Le docteur Solander, qui n'avait pas encore tiré son coup de fusil, le lâcha sur le champion qui s'arrêta brusquement, en sentant qu'il était blessé et s'enfuit ensuite avec les autres ; cependant, loin de se disperser, ils se rassemblèrent sur un monticule, où ils semblaient attendre un chef assez déterminé pour les conduire à une nouvelle attaque. Comme ils se trouvaient hors de la portée de notre plomb, nous tirâmes à balle, mais sans les atteindre ; ils restèrent toujours attroupés, et nous demeurâmes l'espace d'un quart-d'heure dans cette situation. Sur ces entrefaites le vaisseau, d'où l'on apercevait un beaucoup plus grand nombre d'Indiens qu'on ne pouvait en découvrir de l'endroit où nous étions, se

placa de manière que son artillerie pût porter. Quelques boulets tirés par-dessus la tête des naturels du pays, les dispersèrent entièrement. Il n'y eut, dans cette escarmouche, que deux Indiens blessés avec du petit plomb, et pas un seul ne fut tué. Devenus paisibles possesseurs de notre anse, nous mîmes bas les armes, et nous cueillîmes du céleri qui y croît en abondance. Peu de tems après, nous nous rappelâmes que quelques Indiens s'étaient cachés dans la caverne d'un des rochers, nous marchâmes vers cet endroit; alors un vieillard, à qui j'avais donné le matin un morceau de drap, s'avança suivi de sa femme et de son frère, et prenant une posture de supplians, ils se mirent sous notre protection. Nous leur parlâmes amicalement. Le vieillard nous dit qu'un de ceux qui avaient été blessés par du petit plomb était son frère, et nous demanda avec beaucoup d'inquiétude s'il en mourrait. Nous l'assurâmes que non, et mettant dans sa main une balle et du petit plomb, nous lui fîmes entendre que pour mourir, il fallait être blessé avec la balle. Ces Indiens reprirent un peu de courage, s'approchèrent et s'assirent près de nous, et pour les rassurer davantage, nous leur fîmes présent de quelques bagatelles que nous avions par hasard avec nous.

Arrivés à une autre anse de la même île, nous

montâmes sur une colline voisine, qui dominait sur le pays jusqu'à une distance considérable; la vue était très-singulière et très-pittoresque. On apercevait une quantité innombrable d'îles qui formaient autant de havres, où l'eau était aussi unie que dans l'étang d'un moulin. Nous découvrîmes ensuite plusieurs bourgades, des maisons dispersées et des plantations. Ce canton était beaucoup plus peuplé qu'aucun de ceux que nous avons vus auparavant. Plusieurs Indiens sortirent d'une des bourgades qui étaient près de nous; ils s'efforcèrent de nous montrer qu'ils étaient sans armes, leurs gestes et leur contenance annonçaient la plus grande soumission. Mais quelques-uns de nos gens, qui, lorsqu'il s'agissait de punir une fraude des Indiens, effectuaient une justice inexorable, enfoncèrent des palissades d'une plantation et prirent quelques pommes de terre; je fis donner à chacun des coupables douze coups de fouet; et comme l'un d'eux osa soutenir avec opiniâtreté que ce n'était pas un crime pour l'Anglais de piller une plantation indienne, quoique c'en fût un pour l'Indien de voler un clou à un Anglais, je le fis mettre en prison, d'où il ne sortit qu'après avoir reçu douze nouveaux coups de fouet. Un vieillard, à qui nous avons fait de petits présens, nous servit de guide et nous arrivâmes enfin à

un petit fort, bâti sur un rocher, environné par la mer à la marée haute, et où l'on ne pouvait monter que par une échelle. Nous nous aperçûmes, lorsque nous en approchâmes, que le vieillard nous regardait avec inquiétude; et quand nous fîmes entendre que nous avions envie d'y entrer, il nous dit que sa femme y était. Il vit bien que cette réponse ne diminuait pas notre curiosité, et après avoir hésité pendant quelque tems, il nous dit qu'il nous y accompagnerait si nous promettions de ne commettre aucune indécence. Nous le lui promîmes de bon cœur, et à l'instant il monta le premier pour nous guider. L'échelle était composée de morceaux de bois attachés à une perche; mais il était difficile et dangereux de s'en servir. En entrant, nous trouvâmes trois femmes, qui, au moment qu'elles nous aperçurent, eurent peur et fondirent en larmes. Quelques paroles amicales et des présens eurent bientôt dissipé leur terreur et ramené leur gaîté. Nous examinâmes la maison du vieillard, ainsi que deux autres, les seules qui se trouvassent dans la forteresse; et après avoir fait de nouveaux dons, nous nous séparâmes de ces bons Indiens, très-contens les uns des autres.

Le 5 décembre, à quatre heures du matin, nous levâmes l'ancre avec une petite brise, peu après nous pensâmes échouer, Nous nous

trouvâmes, le 9, dans une baie profonde dont nous ne pouvions apercevoir le fond, et que je nommai baie *Doubtless*. Nous rencontrâmes des Indiens qui nous apprirent qu'en naviguant trois jours sur leurs pirogues, ils arrivaient à une terre appelée *Moore - Vhennua*, et que nous présumâmes être celle que Tasman a nommée *Cap Maria Van-Diemen*. Ils ajoutèrent qu'au nord-ouest quart-nord, ou au nord nord-ouest, il y avait une contrée fort étendue, appelée *Ulimaroa*, où les habitans se nourrissaient de cochons. Tupia leur demanda si leurs compatriotes en avaient ramené avec eux, ils répondirent que non. Alors Tupia leur fit cette objection pleine de sens : « Votre histoire est assurément fautive, car on ne croira pas que des hommes, qui reviennent d'un pays où l'on mange des cochons, soient revenus sans s'en être procurés. » Il faut cependant remarquer que quand ces Indiens faisaient mention de cochons, ils ne décrivaient pas ces animaux, mais les désignaient seulement par le mot *baoh*, nom qu'on leur donne dans toutes les îles de la mer du Sud.

Nous reconnûmes successivement les lieux que j'ai appelés *Knuckle point* (pointe de la jointure), *the Mount Carmel* (le mont du Chameau), canton fort stérile, mais qui n'est pas

sans habitans. Du cap *Nord*, situé à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Zélande, nous arrivâmes, le 23, vers de petites îles que Tasman a nommées les Trois Rois, et le 30 nous dépassâmes le cap Diemen. Continuant à longer la côte, je nommai *pointe Woody* (boisée), *Gannet-Island* (île des Mouettes), *pointe Albatross*, *mont* et *cap Egmont*, diverses terres que nous rencontrâmes. Nous entrâmes le 15 janvier 1770, dans le Canal de la Reine Charlotte, et je fis touer le vaisseau dans une baie pour l'y caréner. A quatre portées du canon était une île sur la pointe de laquelle était bâti un village ou hippah. Des habitans vinrent nous trouver, et commencèrent l'attaque, selon la coutume, en nous jetant des pierres. Cependant, sur les remontrances de Tupia, un vieillard témoigna le desir de venir à bord, et y monta malgré que ses compatriotes s'y opposassent avec véhémence. Nous le renvoyâmes après lui avoir fait plusieurs présens pour ses compagnons.

Dès qu'il fut de retour dans sa pirogue, tous les Indiens se mirent à danser, mais nous ne pouvions juger s'ils exprimaient par-là des dispositions amicales ou ennemies, car nous les avons vu danser également quand ils présentaient la paix et quand ils se disposaient à la

guerre. D'autres, qui avaient voulu nous voler, furent rappelés à l'ordre, et finirent par causer avec Tupia, principalement sur les traditions qu'ils avaient touchant les antiquités de leur pays. Il en apprit qu'ils n'avaient jamais vu un vaisseau comme le nôtre, et pas même ouï dire qu'un pareil bâtiment eût jamais abordé sur leur côte, de sorte que la tradition n'avait conservé parmi eux aucun souvenir de Tasman, quoique, d'après une observation faite, ce même jour 16, nous eussions trouvé que nous n'étions qu'à quinze milles au sud de la *baie des Assassins*. Notre latitude était de $41^{\text{d}} 5' 32''$, et celle de la baie des Assassins, suivant la relation de Tasman, de $40^{\text{d}} 50'$.

Les femmes qui étaient à bord de ces pirogues, et quelques-uns des hommes, avaient une coiffure que nous ne connaissions pas encore : elle était composée d'une touffe de plumes noires, disposées en rond et attachées sur le sommet de la tête, qu'elle couvrait en entier, et faisait paraître deux fois aussi élevée qu'elle l'était réellement.

Dans une promenade que nous fîmes sur la pinasse vers une autre anse, nous vîmes flotter sur l'eau quelque chose que nous prîmes pour un veau marin mort ; mais après nous en être

approchés, nous reconnûmes que c'était le corps d'une femme, qui, suivant toute apparence, était morte depuis peu de jours. Arrivés à l'anse, nous trouvâmes une petite famille d'Indiens, auxquels notre approche inspira vraisemblablement beaucoup d'effroi, car ils s'enfuirent tous, à l'exception d'un seul. Une conversation entre celui-ci et Tupia, ramena bientôt les autres, hormis un vieillard et un enfant qui s'étaient retirés dans les bois, d'où ils nous épiaient secrètement. Nous sûmes de ces Sauvages que le corps que nous avons vu flotter sur l'eau, était celui d'une de leurs parentes, morte de sa mort naturelle; qu'après avoir attaché, suivant leur coutume, une pierre au cadavre, ils l'avaient jeté à la mer, et que, probablement, le corps s'était séparé de la pierre.

Quand nous descendîmes, ces Indiens étaient occupés à apprêter leurs alimens, et ils faisaient cuire un chien dans leur four. Nous vîmes près de là plusieurs paniers de provisions, et nous aperçûmes deux os entièrement rongés, que nous reconnûmes pour des os humains. Ce spectacle nous frappa d'horreur, quoiqu'il ne fît que confirmer ce que nous avons ouï dire plusieurs fois depuis notre arrivée sur la côte. Pour confirmer des conjectures que tout rendait si vraisemblables, nous chargeâmes Tupia de demander

ce que c'était que ces os. Les Indiens répondirent, sans hésiter, que c'étaient des os d'hommes, et qu'ils en avaient mangé la chair. Mais, dit Tupia, pourquoi n'avez-vous pas mangé le corps de la femme que nous avons vu flotter sur l'eau? Cette femme, répondirent-ils, est morte de maladie : d'ailleurs, elle était notre parente, et nous ne mangeons que les corps de nos ennemis tués dans une bataille. Comme nous paraissions douter encore d'une si horrible coutume, un des Indiens saisit son avant-bras avec vivacité, et, s'avancant, il nous dit que l'os que tenait M. Banks dans sa main, avait appartenu à cette partie du corps; pour nous convaincre en même tems qu'ils en avaient mangé la chair, il mordit son propre bras, et fit semblant de manger.

Parmi les personnes de cette famille, nous vîmes une femme dont les bras, les jambes et les cuisses avaient été déchirées en plusieurs endroits d'une manière effrayante. On nous dit qu'elle s'était fait elle-même ces blessures, comme un témoignage de la douleur que lui causait la mort de son mari, tué et mangé depuis peu par d'autres habitans qui étaient venus les attaquer d'un canton de l'île situé à l'est, et que nos Indiens montraient avec le doigt. Le vieillard qui était déjà venu à bord, revint nous visiter; et, nous voyant douter de la coutume

où ils étaient de manger de la chair humaine, il nous promit de nous apporter quelques têtes pour nous convaincre, car il nous avait observé qu'ils n'en mangeaient que la cervelle. Il nous tint parole, et nous en apporta, le 20 au matin, quatre, auxquelles tenaient encore la chair et les cheveux, mais dont on voyait que la cervelle avait été tirée. M. Banks en acheta une, comme un monument de cette barbare coutume. Ce fut avec peine que le vieillard se dessaisit d'un si beau trophée. Elles étaient toutes préparées de manière qu'elles n'avaient aucune odeur désagréable.

Je gravis une colline avec un des matelots : quand je fus arrivé au sommet, je reconnus que la vue était interceptée par d'autres collines qui s'élevaient encore plus haut dans cette direction, et que des bois impénétrables rendaient inaccessibles. Cependant, je fus bien récompensé de mes fatigues par une heureuse découverte. Je vis la mer sur le côté oriental du pays, et un peu à l'est de l'entrée du canal où mouillait le vaisseau, un passage qui conduisait au côté de l'ouest. La grande terre, qui gît sur le côté oriental de ce golfe, semblait être un chemin étroit de collines très-hautes, et faire partie du côté sud-ouest du détroit. Sur le côté opposé, elle paraissait courir à l'est aussi loin que pou-

vait s'étendre la vue, et au sud-est, il y avait l'apparence d'une ouverture à la mer, qui baignait la côte orientale. A l'est du canal, j'aperçus aussi quelques îles, que j'avais prises auparavant pour une partie de la grande terre.

Le 24, nous allâmes visiter, dans le *Hippah*, ou village bâti sur la pointe de l'île, près du lieu de notre mouillage, ceux qui nous étaient venus voir lors de notre arrivée dans la baie. Ils nous reçurent avec toute la confiance et la civilité possibles, et nous montrèrent toutes les parties de leurs habitations, qui étaient propres et commodes. L'île, ou rocher sur lequel ce bourg est situé, est séparée de la grande terre par une brèche, ou sissure si étroite, qu'un homme pourrait presque sauter d'un bord à l'autre. Les côtés en sont si escarpés, que toute fortification artificielle y est presque inutile. On y avait cependant élevé une légère palissade et une petite plate-forme vers la partie du rocher où l'accès était le moins difficile. Nous remarquâmes avec surprise, dans une partie de ce village, une croix exactement semblable à celle d'un crucifix; elle était ornée de plumes. On nous dit que c'était un monument funèbre: ils nous avaient dit auparavant qu'ils n'enterraient pas leurs morts, et qu'ils les jetaient à la mer; mais lorsque nous demandâmes ce qu'était devenu le

cadavre de cet Indien, en mémoire duquel on avait érigé cette croix, ils ne voulurent pas nous répondre.

Pendant la visite que nous leur rendîmes, Tupia, qui était toujours resté avec nous, les avait entendu parler continuellement de fusils et d'hommes tués. Nous ne pûmes concevoir comment nos armes à feu avaient pu devenir le sujet de leur conversation; mais nous apprîmes enfin que, le 21, un de nos officiers, sous prétexte d'aller à la pêche, avait ramé vers le hip-pah; que deux ou trois pirogues s'approchant de son bateau, il craignit que les Indiens ne voulussent l'attaquer, et qu'en conséquence il leur avait tiré trois coups de fusils, l'un chargé à petit plomb et les deux autres chargés à balle. Ces habitans, nous ayant toujours témoigné des intentions amicales, n'avaient eu aucune raison de s'attendre à un pareil traitement de nous, qui les avions toujours accueillis non-seulement avec humanité, mais même avec amitié.

Le 26, nous trouvâmes sur une colline un tas de pierres avec lesquelles nous construisîmes une pyramide, où nous laissâmes quelques balles de fusil, du petit plomb, des verroteries, et plusieurs autres choses qui, ne pouvant être l'ouvrage des Indiens, attesteront notre passage en

ces lieux. Une famille indienne nous reçut en nous témoignant, comme à l'ordinaire, beaucoup de joie et d'amitié. Ces Insulaires nous indiquèrent où nous pourrions trouver de l'eau, et nous rendirent tous les bons offices qui dépendaient d'eux. De là, nous allâmes au bourg, qui était composé de quatre-vingts à cent maisons, et n'avait qu'une plate-forme de guerre. Nous donnâmes à nos hôtes quelques clous, des rubans et du papier; ce qui leur fit tant de plaisir, que, lors de notre départ, ils remplirent notre bateau de poissons secs. Partout les Indiens nous promirent de ne pas détruire notre monument. Je fis à chacun d'eux quelque présent, et donnai à notre vieillard, qui se nommait *Topaa*, une pièce d'argent de trois pences, frappée en 1736, avec des clous de fiche sur lesquels était gravée la grande flèche du roi, choses que je jugeai le plus propres à se conserver plus long-tems parmi eux. Je pris ainsi possession de ce pays, ainsi que des environs, au nom de S. M. Georges III, et nous bûmes une bouteille de vin en réjouissance de cet événement. Le vieillard fut enchanté du don que nous lui fîmes de la bouteille vide.

Pendant qu'on plaçait le poteau, il nous donna quelques renseignemens sur la Nouvelle-Zélande, qu'il divisait en *whennuas*, ou îles, dont il nommait l'une *Towy-poenamoo*, ce qui signi-

fié *Eau de talc vert*, et l'autre, *Eaheino-mauwe*. On n'en pouvait, disait-il, faire le tour qu'en plusieurs lunes; il donnait le nom de *Tierawite* aux côtes du détroit. Il nous dit, en outre, tenir de ses ancêtres, qu'autrefois il était arrivé dans leur pays un petit bâtiment, venant d'une contrée éloignée, appelée *Ulimaraa*, et dans lequel il y avait quatre hommes, qui furent tous tués lors de leur débarquement. Lorsqu'on lui fit des questions sur la position de cette terre éloignée, il montra le nord. Tupia nous avait entretenu aussi quelquefois de ce pays, sur lequel il avait quelques notions confuses qui lui avaient été transmises par tradition, et qui n'étaient pas fort différentes de celles de notre vieillard.

Nous quittâmes, le 6 février, le lieu de notre mouillage, que les Indiens appellent *Totar-rannue*, et que je nommai *Ship-Cove* (anse du vaisseau). Nous reconnûmes successivement le cap *Koamaroo*, le cap *Tierawite*, *Entry Island*, ou l'*Ile de l'Entrée*, le cap *Palliser*, en l'honneur de mon digne ami le capitaine de ce nom, et enfin le cap *Campbell*. Je jugeai que la terre courait nord-est vers le cap *Turnagain*. Le 8, dans l'après-midi, des pirogues atteignirent le vaisseau : elles portaient des Indiens d'une meilleure apparence que ceux que nous

avons rencontrés depuis notre départ de la Baie des Iles, et leurs pirogues étaient distinguées par les mêmes ornemens que nous avions vus sur la partie septentrionale de la côte. Il ne fallut pas beaucoup les presser pour les engager à venir à bord, et ils s'y conduisirent d'une manière très-civile et très-amicale. En acceptant nos présens, ils nous en firent d'autres en retour, ce qui n'était encore arrivé à aucun des Naturels de ce pays. Nous remarquâmes bientôt que nos hôtes avaient entendu parler de nous, car, dès qu'ils vinrent à bord, ils demandèrent du *whow*, nom que donnaient aux clous les Indiens avec qui nous avions trafiqué; mais lorsqu'on leur en donna, ils demandèrent à Tupia ce que c'était. Le mot *whow* leur donnait l'idée, non de la qualité des clous, mais seulement de leur usage; car c'est le même mot par lequel ils désignent un instrument ordinairement fait d'os, et qui leur sert de tarière et de ciseau. Cependant, puisqu'ils savaient que nous avions des *whow* à vendre, nous jugeâmes que leurs liaisons s'étendaient, au nord, jusqu'au cap Kidnappers, qui n'était pas éloigné de moins de quarante-cinq lieues, car c'était le canton le plus méridional de cette partie de la côte, où nous avions fait quelques échanges avec les Naturels du pays. Il est également probable que les habi-

tans du Canal de la Reine Charlotte avaient reçu de leurs voisins de Tierawite le peu de connaissance qu'ils avaient du fer. Il paraît que les Indiens de cette côte ne le connaissaient point avant notre arrivée chez eux ; car, lorsque nous leur en offrîmes pour la première fois, ils semblaient le dédaigner comme un objet sans valeur. Nous pensâmes que vraisemblablement nous étions encore sur le territoire de Teratu ; mais ces Indiens nous dirent que Teratu n'était pas leur roi. Ils nous quittèrent fort contents des présens que nous leur avions faits, et nous poursuivîmes notre route le long de la côte au nord-est. Le lendemain matin 9, le tems s'éclaircissant, nous découvrîmes le cap Turnagain. J'appelai aussitôt les officiers sur le pont, et je leur demandai si enfin ils n'étaient pas convaincus qu'Eaheinomauwe fût une île. La chose était trop évidente pour qu'aucun pût en douter.

CHAPITRE IX.

CIRCONNAVIGATION terminée par le retour au Déroit de Cook. — Côte et baie de l'amirauté. — Départ de la Nouvelle-Zélande. — Sa description. Climat et productions de cette île, usages, vêtemens, parures, alimens.

LE 9 février, nous portâmes au sud-ouest, entre le cap Palliser et le cap Turnagain. La terre près de la côte est, en plusieurs endroits, basse et plate, couverte de verdure et d'un aspect agréable; mais, à une plus grande distance de la mer, elle s'élève en collines. Le 14, nous fûmes en travers de la montagne de Neige; à midi du même jour, nous étions au $42^{\text{d}} 34'$ de latitude sud. La terre la plus méridionale que nous vissions nous restait au sud-ouest-demi-ouest, et nous avions au nord-ouest quart-nord, à environ cinq ou six lieues, une terre basse, qui semblait être une île, et qui est située sous le pied de la chaîne de montagnes.

L'après midi, M. Banks étant descendu dans le bateau pour chasser, nous vîmes, avec nos lunettes, quatre doubles pirogues, montées de cinquante-sept hommes, s'éloigner du rivage, et s'avancer vers lui. Sur-le-champ, nous fîmes

des signaux d'alarme pour le rappeler à bord , mais il était trop loin pour les apercevoir. Nous craignîmes quelque tems qu'il ne fût surpris par les Indiens ; mais ils étaient trop occupés à contempler le navire pour remarquer le bateau ; ils s'approchèrent de nous à la distance d'un jet de pierre , et s'arrêtèrent en nous regardant avec étonnement. Tupia employa vainement toute son éloquence pour les engager à s'avancer plus près. Après nous avoir examinés pendant quelque tems , ils nous quittèrent , et ne s'en retournèrent vers la côte qu'à la nuit tombante. Je donnai le nom de *Lookers-on* (Spectateurs) à la terre d'où ils étaient partis.

Le 17, au lever du soleil, nous vîmes une partie de la terre de Tovy-Poenammoo, qui était ouverte à l'ouest de la terre vers laquelle nous avions porté, et qui s'étendait jusqu'à l'ouest-quart - sud - ouest, ce qui nous confirma dans l'opinion que c'était une île. Je lui donnai le nom de M. Banks. Elle est située à environ cinq lieues de la côte. Sa forme est circulaire, et elle a environ vingt-quatre lieues de tour : sa hauteur est assez considérable pour qu'on puisse l'apercevoir à douze ou quinze lieues de distance ; sa surface est irrégulière et boisée ; elle paraît plutôt stérile que féconde. Cependant, de la fumée que nous aperçûmes, et quelques hommes épars

ça et là, ne laissent aucun doute qu'elle était habitée. Le lendemain à midi, comme nous n'apercevions encore aucun signe de terre au sud, et comme je crus, d'après le récit des Indiens qui habitent le Canal de la Reine Charlotte, que nous avions porté assez loin dans cette direction pour doubler toutes les terres que nous avions laissées par derrière, je gouvernai à l'ouest.

Le 1.^{er} mars, nous étions, suivant notre estime, au $47^{\text{d}} 52'$ de latitude, et à $1^{\text{d}} 8'$ de longitude est du cap Saunders. Nous portâmes au sud jusqu'à trois heures et demie de l'après-midi; étant alors au 48^{d} de latitude sud, et au 188^{d} de longitude ouest, et ne voyant encore aucune apparence de terre, nous virâmes de bord, et mîmes le cap au nord. Nous continuâmes ainsi jusqu'au 11; et, arrivés au $46^{\text{d}} 91'$ de latitude sud, et au $191^{\text{d}} 49'$ de longitude ouest, nous découvrîmes une île, que j'appelai *Ile Solander*, du nom de notre savant naturaliste. Ce n'est qu'un rocher stérile d'environ un mille de circuit et d'une hauteur remarquable, situé à cinq lieues de la grande terre, dont la côte forme une vaste baie. La surface du pays est coupée par de hautes montagnes perpendiculaires au sommet desquelles on aperçoit, à plusieurs endroits, des monceaux de neige. La con-

trée n'est cependant pas entièrement stérile, car nous découvrîmes du bois, non-seulement dans la vallée, mais même sur les terrains les plus élevés. Nous n'y vîmes rien qui indiquât qu'elle fût habitée.

Le 13, je dirigeai vers une baie dans laquelle il semblait y avoir un bon mouillage; environ une heure après, je trouvai que la distance était trop grande pour y arriver de jour; et le vent soufflant trop fort pour former cette entreprise en sûreté pendant la nuit, je rangeai la côte. Cette baie, que j'appelai *Duski-Bay* (baie sombre), est au $45^{\text{d}} 47'$ de latitude S. Elle a environ trois ou quatre milles de largeur à l'entrée, et elle paraît être aussi profonde que large. Elle contient plusieurs îles, derrière lesquelles il doit y avoir un abri contre tous les vents, quoique peut-être il n'y ait pas assez d'eau pour y mouiller. Lorsque la pointe septentrionale de cette baie est vue du S. E. $\frac{1}{4}$ S., elle est très-remarquable par cinq rochers élevés à pic qui ont une ressemblance avec les quatre doigts et le pouce de la main d'un homme; c'est pour cela que je l'appelai *Pointe sive Fingers* (la pointe des cinq doigts.)

Depuis cette pointe, jusqu'au $44^{\text{d}} 20'$ de latitude, règne une chaîne étroite de collines qui s'élèvent directement de la mer, et qui sont

couvertes de forêts. Derrière, et tout près de ces collines, on voit des montagnes qui forment une autre chaîne d'une élévation prodigieuse, et qui est composée de rochers entièrement stériles et dépouillés, excepté dans les endroits couverts de neige. Il n'est pas possible d'imaginer une perspective plus sauvage, et plus affreuse que celle de cette contrée. L'œil n'aperçoit de toutes parts que les sommets des rochers qui sont si près les uns des autres, qu'au lieu de vallées, on n'y voit que des fentes énormes. Depuis le $44^{\text{d}} 20'$ jusqu'au $42^{\text{d}} 8'$ de latitude, ces montagnes s'enfoncent dans l'intérieur, et la côte n'offre plus que des vallées et des collines couvertes de verdure.

Nous nous trouvâmes le 27 à la vue de l'île que j'avois reconnue à l'entrée du Canal de la Reine Charlotte. Notre latitude étoit de $40^{\text{d}} 33'$ S. Nous avions achevé le tour de la Nouvelle-Zélande, et il fallut nous préparer à la quitter. Je fis avec MM. Banks et Solander une excursion qui leur procura plusieurs plantes nouvelles. Nous rencontrâmes quelques huttes qui paraissent avoir été abandonnées depuis long-tems, mais nous ne vîmes aucuns habitans. M. Banks examina quelques-unes des pierres du rivage, elles étoient remplies de veines, et avoient une apparence minérale, mais il ne put vérifier le fait. S'il avoit pu

examiner les rochers nus , peut-être eût-il été plus heureux. Il pensa aussi que ce que j'avais pris ailleurs pour du marbre, était une substance minérale, et que comme la latitude de cet endroit correspondait avec celle de l'Amérique méridionale, il est probable qu'après des recherches suffisantes, on y trouverait quelque chose de précieux.

J'étais incertain sur la route que je prendrais pour retourner en Angleterre. J'avais envie de revenir par le cap Horn, pour décider enfin s'il existe ou non, un continent méridional; mais c'eût été une témérité de tenter une pareille entreprise, au milieu de l'hiver, avec un bâtiment qui n'était pas en état d'en remplir l'objet. La même raison nous empêchait de cingler directement vers le cap de Bonne-Espérance. Nous résolûmes donc de retourner en Europe par les Indes-Orientales, et dans cette vue, après avoir quitté la côte de la Nouvelle-Zélande, de gouverner à l'ouest jusqu'à ce nous que vissions la côte orientale de la Nouvelle-Hollande. Notre intention fut alors de chercher à rencontrer la terre ou les îles qu'on dit avoir été découvertes par Quiros. Nous appareillâmes, le samedi 31, à la pointe du jour. J'appelai *Baie de l'Amirauté*, la baie d'où nous sortions. Je donnai le nom de

cap *Stephens* à la pointe nord-est , et celui de cap *Jackson* , à la pointe sud-est , en l'honneur de ces deux officiers qui étaient alors secrétaires de l'Amirauté. Je vais donner une description de ce pays et de ses habitans , de leurs mœurs et de leurs usages , autant que nous avons pu nous en instruire pendant que nous faisons le tour de la côte.

La Nouvelle-Zélande fut découverte pour la première fois, le 13 décembre 1642, par Abel Jensen Tasman , navigateur hollandais , dont j'ai souvent cité le nom dans la relation de ce voyage. Il traversa la côte orientale de cette contrée , depuis le 34^d jusqu'au 45^d de latitude ; il entra dans le détroit qui partage les deux îles , et qui , dans la carte que j'ai tracée , est appelé le *Détroit de Cook* ; mais ayant été attaqué par les naturels du pays , bientôt après qu'il eut mis à l'ancre dans l'endroit auquel il donna le nom de baie des *Assassins* , il ne débarqua jamais à terre. Il appela ce pays la *Terre des Etats* , en l'honneur des Etats-Généraux , et on la distingue communément aujourd'hui dans les globes et les cartes sous le nom de Nouvelle-Zélande. Toute cette contrée , si on en excepte cette partie de la côte qu'aperçut Tasman sans quitter son vaisseau , étant restée entièrement inconnue depuis le tems de ce navigateur jus-

qu'au voyage de l'*Endéavour*, plusieurs auteurs ont supposé qu'elle faisait partie d'un continent méridional. Cependant on connaît à présent qu'elle est composée de deux grandes îles séparées l'une de l'autre par un détroit ou passage qui a environ quatre ou cinq lieues de largeur.

La plus septentrionale de ces îles est appelée par les naturels du pays *Eaheinomauve* et la plus méridionale, *Tavy* ou *Tavai poenamoo*; celle-ci est pour la plus grande partie un pays montagneux, et selon toute apparence, stérile. Nous n'avons découvert dans toute l'île d'autres habitans que les Insulaires que nous vîmes dans le Canal de la Reine-Charlotte, et ceux qui s'avancèrent vers nous au-dessous des montagnes de neige. Nous n'avons aperçu d'autres traces de population que les feux qui furent vus à l'ouest du cap Saunders. *Eaheinomauve* se présente avec plus d'avantage : le terrain, il est vrai, est rempli de collines et même de montagnes; mais les unes et les autres sont couvertes de bois, et chaque vallée est pourvue d'un ruisseau d'eau douce. Le sol de ces vallées et celui des plaines, parmi lesquelles il y en a un grand nombre où il ne croît point de bois, est en général léger, mais fertile. MM. Banks et Solander et d'autres personnes éclairées de l'équipage, pensent que toutes les graines, plan-

tes et fruits d'Europe y viendraient avec le plus grand succès. Les végétaux qu'on y trouve nous ont fait croire que les hivers y sont plus doux qu'en Angleterre. Nous avons reconnu que l'été n'y était pas plus chaud, quoique la chaleur fût plus uniforme; de sorte que si les Européens formaient un établissement dans ce pays, il leur en coûterait peu de soins et de travaux pour y faire croître en grande abondance tout ce dont on a besoin.

Les chiens et les rats sont les seuls quadrupèdes que nous ayons vus dans ce pays. Les rats y sont même en petit nombre. Les chiens sont élevés pour servir de nourriture aux hommes. Il y a sur la côte des veaux marins et des baleines, mais peu de lions de mer, car nous n'en avons vu qu'un seul. Les espèces d'oiseaux qu'on trouve dans la Nouvelle-Zélande, ne sont pas en grand nombre, et si l'on en excepte la mouette, peut-être n'y en a-t-il point qui soient exactement les mêmes que celles d'Europe. On y voit des canards, des cormorans, des faucons, des chouettes, des cailles et plusieurs petits oiseaux dont le chant est très-mélodieux. On rencontre aussi de tems en tems plusieurs oiseaux de l'Océan, comme des albatros, des fous, des pintades, et un petit nombre d'autres, que sir John Narborough a nommés pin-

goins , et qui sont ce que les Français appellent *nuance* , espèce mitoyenne entre l'oiseau et le poisson , dont les plumes , surtout celles des ailes , différent peu des écailles ; peut-être même , faut-il regarder comme des nageoires leurs ailes elles mêmes , dont ils se servent seulement pour plonger , et non pour accélérer leur mouvement , même lorsqu'ils se posent sur la surface de l'eau.

Les insectes n'y sont pas en plus grande quantité que les oiseaux ; ils se réduisent à un petit nombre de papillons et d'escarbots , à des mouches de chair très-ressemblantes à celles d'Europe , et à des espèces de mosquitoes et de mouches de sable , qui sont peut-être exactement les mêmes que celles de l'Amérique septentrionale. Si les animaux y sont rares sur la terre , on en trouve en revanche une très-grande quantité dans la mer. Toutes les criques fourmillent de poissons très-sains et d'un goût aussi agréable que ceux d'Europe. Partout où le vaisseau mettait à l'ancre , et dans tous les endroits qu'un vent léger nous faisait dépasser , surtout au sud , nous pouvions avec la ligne et l'hameçon en pêcher assez pour en servir à tout l'équipage. Le mets le plus délicat que nous y procurait la mer était une espèce de homard , qui diffère en plusieurs points de l'écrevisse de mer d'Angleterre ; il a un plus grand nombre de pointes sur le dos ,

et il est rouge lors même qu'il sort de l'eau. Nous trouvions aussi un poisson que Frezier, dans son *Voyage au continent espagnol de l'Amérique méridionale*, a décrit sous les noms d'*éléphant*, de *pejegallo*, ou *poisson-coq*; plusieurs espèces de raies ou de pastenades, différentes sortes de chiens de mer, tachetés de blanc, qui ont une saveur exactement semblable à celle de nos meilleures raies, mais beaucoup plus agréable; des anguilles, des congres, beaucoup de poissons à coquilles, des clams, des pétoncles et des huîtres.

Les forêts sont d'une grande étendue, remplies de bois de charpente, les plus droits, les plus beaux et les plus gros que nous ayons jamais vus. La grosseur, le grain et la dureté apparente de ces bois, les rendent propres à toute espèce de bâtiment, et même à tous les ouvrages, si l'on en excepte la mâture. La plus grande partie du pays est couverte de verdure: quoiqu'il ne s'y trouve pas une grande variété de plantes, nos naturalistes furent très-satisfaits de la quantité d'espèces nouvelles qu'ils découvrirent. Mais on y trouve peu de végétaux comestibles. Nous cueillîmes avec plaisir du céleri sauvage, et une espèce de cresson qui croît en grande abondance sur toutes les parties de la côte. Nous avons aussi rencontré,

une ou deux fois, une plante semblable à celle que les gens de la campagne appellent en Angleterre *lamb's quartier*, ou *fat-hen* (quartier d'agneau, ou poule grasse), que nous fîmes bouillir en place de légumes. Nous eûmes le bonheur de trouver un jour un chou palmiste, qui nous procura un mets délicieux. Il y a des plantations de plusieurs acres d'ignames et de patates; et je crois qu'un vaisseau qui serait en cet endroit en automne, lors de la récolte, pourrait en acheter une aussi grande quantité qu'il le desirerait.

Les Naturels du pays cultivent aussi des citrouilles, avec lesquelles ils font des vases qui leur servent à différens usages. Nous y avons trouvé le mûrier à papier chinois, le même que celui dont les Insulaires de la mer du Sud fabriquent leurs étoffes; mais il y est rare. Ils ont une plante dont ils se servent en place de chanvre et de lin, et qui surpasse toutes celles qu'on emploie aux mêmes usages dans tous les pays. Les feuilles de cette plante ressemblent à celles des glaïeuls, mais les fleurs sont plus petites, et les grappes en plus grand nombre; dans l'une elles sont jaunes, et dans l'autre d'un rouge foncé. Leur habillement ordinaire est composé des feuilles de ces plantes, sans beaucoup de préparation; ils en fabriquent d'ailleurs



leurs cordons , leurs lignes et leurs cordages , qui sont beaucoup plus forts que ceux qu'on fait avec du chanvre. Ils tirent de la même plante , préparée d'une autre manière , de longues fibres minces , luisantes comme la soie , et aussi blanches que la neige , qui servent à fabriquer leurs belles étoffes. Leurs filets , dont quelques-unes sont d'une grandeur énorme , sont formés de ces feuilles. Tout le travail consiste à les couper en bandes de largeur convenable , qu'on noue ensemble. Cette plante serait une acquisition importante pour l'Angleterre , où elle croîtrait , selon toute apparence , sans beaucoup de peine. On la trouve également sur les collines et dans les vallées , sur le terreau le plus sec et dans les marais les plus profonds ; elle semble pourtant préférer les endroits marécageux. Nous avons observé qu'elle y était plus grande que partout ailleurs.

Nous vîmes une grande abondance de sable ferrugineux dans la baie de Mercure ; par conséquent on trouverait infailliblement , à peu de distance , des mines de fer. Si la Grande-Bretagne pensait jamais devoir établir une colonie dans ce pays , le meilleur endroit qu'on pût choisir serait sur les bords de la Tamise , ou sur la côte de la baie des Iles.

Le pays situé dans la baie de Pauvreté (Po-

verti Bay), et la baie d'Abondance (*Bay of Plenty*), est celui où les habitans nous ont paru être en plus grand nombre. Cette île vaste n'est guère habitée que sur les côtes de la mer, où nous ne trouvâmes même que très-peu d'Insulaires; et on peut dire que la quantité de ses habitans n'a aucune proportion avec l'étendue du pays. Les Zélandais sont en général d'une taille égale à celle des Européens les plus grands; ils ont les membres forts, charnus et bien proportionnés; mais ils ne sont pas aussi gras que les oisifs et voluptueux Insulaires des mers du Sud; ils sont extraordinairement alertes, vigoureux et adroits. Leur teint, en général, est d'un brun moins foncé que celui d'un Espagnol qui a été exposé au soleil. L'habillement ferait peu distinguer les femmes, mais leur voix est d'une douceur remarquable, et elles sont très-enjouées. Les deux sexes ont de beaux traits; leurs dents sont très-régulières et aussi blanches que l'ivoire. Leur principale nourriture est le poisson, dont ils ne peuvent se procurer une quantité suffisante que dans un certain tems; ce qui pourrait bien être une des causes de leurs guerres continuelles: les tribus qui vivent dans l'intérieur des terres, s'il y en a quelques-unes, et même celles qui habitent la côte, doivent être souvent en danger de mou-

rir de faim. Peut-être aussi faut-il attribuer à ce dénuement leur horrible coutume de manger leurs ennemis. Mais cet exécrationnable usage n'expose pas moins à des suites qu'on ne peut impliquer aux motifs de son origine. Si, d'un côté, la faim l'introduisit, de l'autre, il fut nécessairement adopté par la vengeance; et, quoi qu'en disent certains philosophes, il n'est pas indifférent de manger ou d'enterrer le corps d'un ennemi. C'est détruire ce sentiment d'humanité qui arrête plus sûrement la main d'un assassin, que ne le fait la crainte de l'échafaud; la voix du devoir est moins forte que celle de la nature; et certe on se croirait plus en sûreté avec l'homme qui n'aurait que, par instinct, une forte horreur pour la destruction de son semblable, qu'avec celui qui, pour assassiner, ne serait arrêté que par des considérations d'intérêt personnel.

Ces peuples, accoutumés à la guerre, regardent par habitude tous les étrangers comme des ennemis. Tant qu'ils ne connurent pas notre supériorité, ils prenaient tous nos témoignages de bienveillance pour des artifices que la crainte et la fourberie nous faisaient mettre en usage pour les séduire et nous conserver. Mais lorsqu'ils eurent fait une fois l'expérience de nos forces et de notre clémence, ils devinrent nos amis sans réserve, et nous n'eûmes depuis aucune occa-

sion de nous plaindre d'eux. J'ai remarqué plus haut que les Insulaires des mers du Sud n'avaient pas même l'idée de l'indécence ; il n'en était pas de même des habitans de la Nouvelle-Zélande. Nous avons reconnu dans leur commerce et leur maintien , autant de réserve et de modestie , relativement à des actions qu'ils ne croient pourtant pas criminelles , qu'on en trouve parmi les peuples les plus civilisés de l'Europe. Les femmes n'étaient pas inaccessibles ; mais la manière dont elles se rendaient était aussi décente que celle dont une femme , parmi nous , cède aux desirs de son mari ; et , suivant leurs idées , la stipulation du prix de leurs faveurs n'est pas moins innocente. Lorsque quelqu'un de l'équipage faisait des propositions à une de leurs jeunes femmes , elle lui donnait à entendre qu'elle avait besoin du consentement de sa famille , et on l'obtenait ordinairement au moyen d'un présent convenable. Ces préliminaires une fois établis , il fallait encore traiter la femme pendant une nuit avec beaucoup de délicatesse ; et l'amant qui s'avisait de prendre avec elle des libertés contraires à ces égards , était bien sûr de ne pas réussir dans son projet. Voici la réponse que reçut en pareil cas un de nos officiers , d'une des meilleures familles du pays. Je la traduis littéralement : « Toutes

» nos jeunes femmes se trouveront fort hono-
» rées de vos déclarations ; mais vous devez me
» faire un présent convenable , et venir ensuite
» coucher une nuit à terre avec nous , car la
» lumière du jour ne doit point être témoin de
» ce qui se passera entre vous. »

J'ai déjà eu occasion de dire qu'ils ne sont pas aussi propres sur leurs personnes que les Otabitiens , parce que ne vivant pas dans un climat aussi chaud , ils ne se baignent pas si souvent. L'huile dont ils oignent leurs cheveux , comme les Islandais , est ce qu'ils ont de plus repoussant. Cette huile est une graisse fondue de poisson ou d'oiseau. Les habitans les plus distingués l'emploient fraîche ; mais ceux d'une classe inférieure en emploient qui est rance , ce qui les rend presque aussi désagréables à l'odorat que les Hottentots. Leurs têtes ne sont pas exemptes de vermine , quoique nous ayions observé qu'ils connaissent l'usage des peignes d'os et de bois ; ils portent quelquefois ces peignes , dressés sur leurs cheveux , comme un ornement. Les hommes ont ordinairement la barbe courte , et les cheveux relevés au-dessus de la tête. Ils y arrangent des plumes d'oiseaux de différentes manières , et suivant leur caprice : il en est qui les font avancer en pointe de chaque côté des joues , ce qui rendait à nos yeux

leur figure difforme. Quelques femmes portent leurs cheveux courts ; d'autres les laissent flotter sur leurs épaules.

Les deux sexes se font sur le corps des taches noires, nommées *amoco* ; c'est la même opération que celle du *tatow* à Otahiti ; mais les hommes ont un plus grand nombre de ces marques que les femmes ; celles-ci ne se peignent, en général, que les lèvres ; les hommes, au contraire, paraissent ajouter tous les ans à cette bizarre parure ; de sorte que plusieurs vieillards étaient presque entièrement couverts de taches, depuis la tête jusqu'aux pieds. Outre l'*amoco*, ils portent encore des marques extraordinaires, qu'ils s'impriment sur le corps par un moyen que nous ne connaissons pas : ce sont des sillons dentelés d'environ une ligne de profondeur, et d'une largeur égale, et qui, devenus parfaitement noirs, présentent un aspect effrayant. Les marques du corps ressemblent un peu aux feuilles et autres ornemens de ce genre, qu'on voit aux ciselures anciennes et aux circonvallations des ouvrages à filigranes. Leur imagination est si féconde pour ces sortes de parures, que de cent hommes qui semblaient, au premier aspect, porter exactement les mêmes figures, nous n'en trouvâmes pas deux qui, examinés de près, en eussent de semblables. J'ai déjà dit qu'ils s'ap-

pliquent sur la peau une peinture composée d'ocre et d'huile, qui reste toujours humide, de sorte qu'il n'était pas possible de les toucher sans en porter des marques.

L'habillement d'un habitant de la Nouvelle-Zélande est, au premier coup d'œil d'un étranger, le plus bizarre et le plus grossier qu'on puisse imaginer. Il est composé des feuilles d'une espèce de glaïeul qu'ils coupent en trois ou quatre bandes; et qui étant sèches, puis enlacées les unes dans les autres, forment une espèce d'étoffe tenant le milieu entre les nattes et le drap. Il en faut deux pièces pour un habillement complet : l'une est fixée sur les épaules avec un cordon, et pend jusqu'aux genoux; ils attachent au bout de ce cordon une aiguille d'os qui joint les deux parties de ce vêtement : l'autre pièce est enveloppée autour de la ceinture, et retombe presque à terre. Les hommes ne portent pourtant qu'en des occasions particulières cet habit de dessous; mais ils ont une ceinture à laquelle pend une petite corde destinée à un usage très-singulier : les insulaires de la mer du Sud se fendent le prépuce, afin de l'empêcher de couvrir le gland; les habitans de la Nouvelle-Zélande ramènent au contraire le prépuce sur le gland; et afin de l'empêcher de se retirer par la contraction naturelle de cette partie, ils

en nouent l'extrémité avec le cordon attaché à la ceinture. Le gland paraissait être la seule partie de leur corps qu'ils fussent soigneux de cacher; ils se dépouillaient sans le moindre scrupule de tous leurs vêtemens, excepté de la ceinture et du cordon. Ils étaient tout confus, lorsque, pour satisfaire notre curiosité, nous les invitons à délier ce cordon; ils n'y consentaient jamais qu'avec des marques de répugnance et de honte. Quand ils n'ont que leur vêtement de dessus, et qu'ils s'accroupissent, ils ressemblent un peu à une maison couverte de chaume. Cet habillement est fort peu agréable; mais il est bien adapté à la manière de vivre d'hommes qui couchent souvent en plein air, sans avoir autre chose pour se mettre à l'abri de la pluie.

Ils ont encore deux autres sortes d'étoffes faites avec beaucoup d'art, et semblables à celles que fabriquent les habitans de l'Amérique méridionale. L'une, grossière et dix fois plus forte que nos serpillières les plus communes, se fabrique à-peu-près de même; l'autre se fait en étendant plusieurs fils les uns près des autres dans la même direction, ce qui compose la chaîne, et d'autres fils de traverse qui servent de trame. Ces fils sont distans entr'eux d'environ un demi-pouce, et ressemblent un peu aux morceaux de canne dont on fait les petites

nattes rondes qu'on place quelquefois sur nos tables sous les plats. Cette étoffe, souvent rayée, a toujours une assez belle apparence. Elle est luisante comme la soie. Ils la manufacturent dans une espèce de châssis de la grandeur de l'étoffe, qui a ordinairement cinq pieds de long et quatre de large; les fils de la chaîne sont attachés au bout du châssis; la trame se fait à la main, ce qui doit être un travail fort ennuyeux. A l'extrémité de ces deux espèces d'étoffes, se placent des bordures ou franges de différentes couleurs, comme celles de nos tapis, faites sur différens modèles, et travaillées avec une propreté et même une élégance qui doivent paraître surprenantes, si l'on considère que ces Indiens n'ont point d'aiguilles. Le vêtement dont ils tirent le plus de vanité est une fourrure de chien, qu'ils emploient avec économie, et coupent par bandes qui s'attachent sur l'habit à quelque distance l'une de l'autre, ce qui prouve que les chiens ne sont pas en grande quantité dans leur pays. Ces bandes sont aussi de diverses couleurs, et disposées de manière à produire un effet agréable. Nous avons vu, mais rarement, quelques habillemens ornés de plumes au lieu de fourrure.

Les femmes, contre la coutume générale de leur sexe, semblent donner moins d'attention à

leur habillement que les hommes. J'ai parlé de leurs cheveux qu'elles portent courts. Leurs vêtemens sont faits de la même matière et dans la même forme que ceux de l'autre sexe ; cependant celui d'en bas enveloppe toujours le corps, excepté quand elles entrent dans l'eau pour prendre des écrevisses de mer ; elles l'ôtent alors, mais elles ont grand soin de n'être pas vues par les hommes. Un jour que nous avions débarqué sur une petite île dans la baie de Tolaga , nous en surprîmes plusieurs dans cette occupation. La chaste Diane et ses Nymphes ne peuvent pas avoir donné de plus grandes marques de confusion et de regrets à la vue d'Actéon, que ces femmes n'en témoignèrent à notre approche. Les unes se cachèrent parmi des rochers , le reste se tapit dans la mer jusqu'à ce qu'elles eussent fait une ceinture et un tablier des herbes marines qu'elles purent trouver ; et lorsqu'elles en sortirent, nous remarquâmes que, même avec ce voile, leur modestie souffrait beaucoup de notre présence.

Les deux sexes se percent les oreilles, et en élargissent les trous, de manière qu'on y puisse faire entrer au moins un doigt. Ils passent dans ces trous des ornemens de différentes espèces, de l'étoffe, des plumes, des os de grands oiseaux, et quelquefois un petit morceau de bois.

Ils y plaçaient ordinairement les clous que nous leur donnions, et tout ce qu'ils pouvaient y porter. Quelques femmes y mettent le duvet de l'albatross, qui est aussi blanc que la neige, et qui étant relevé, pardevant et par derrière le trou, en une touffe presque aussi grosse que le poing, forme un coup d'œil très-singulier, sans être pourtant désagréable. Ils suspendent à leurs oreilles des ciseaux, des aiguilles de tête de talc vert, des ongles et des dents de leurs parens défunts, des dents de chien, et tout ce qu'ils regardent comme étant de quelque valeur. Les femmes ont des bracelets et des colliers composés d'os d'oiseaux, de coquillages, ou d'autres substances, qu'elles prennent et qu'elles enfilent en chapelet. Les hommes suspendent quelquefois à un cordon qui tourne autour de leur cou, un morceau de talc vert ou dos de baleine, à-peu-près de la forme d'une langue, et sur lequel est grossièrement sculptée la figure d'un homme : ils estiment beaucoup cette parure. Nous avons vu un Zélandais dont le cartilage qui sépare les narines, et que les anatomistes appellent *septum nasi*, était percé ; il y avait fait passer une plume qui s'avancait en saillie de chaque côté sur les joues. Cette singularité bizarre était sans doute un ornement qu'il avait adopté ; parmi les Indiens que nous avons

rencontrés, aucun n'en portait de semblable; nous n'avons pas même remarqué à leur nez de trou qui pût servir à un pareil usage.

Leurs habitations sont les plus grossiers et les moins industrieux de leurs ouvrages; si l'on excepte la grandeur, elles sont à peine comparables à nos chenils d'Angleterre. Elles ont rarement plus de dix-huit ou vingt pieds de long, huit ou dix de large, et cinq ou six de haut depuis la poutre, qui se prolonge d'une extrémité à l'autre, et qui forme le comble jusqu'à terre. La charpente est de bois, et ordinairement de perches minces; les côtés et le toit sont composés d'herbes sèches et de foin, et il faut avouer que le tout est joint ensemble avec bien peu de solidité. Il y en a quelques-unes dont le dedans est garni d'écorces d'arbres, de sorte que, dans un tems froid, elles doivent procurer un très-bon asile. Le toit est incliné comme celui de nos granges; la porte est à l'une des extrémités, et n'a que la hauteur suffisante pour qu'un homme y puisse entrer en se traînant sur ses mains et ses genoux. Près de la porte est un trou carré, qui sert à la fois de fenêtre et de cheminée; car le foyer est à cette extrémité, à-peu-près au milieu de l'habitation, et entre les deux côtés. Dans quelque endroit visible, et ordinairement près de la porte, ils attachent une planche or-

née de sculptures à leur manière. Cette planche a pour eux autant de prix, qu'un tableau en a pour nous. Les côtés et le toit s'étendent à environ deux pieds en dehors de chaque extrémité, de manière qu'ils forment une espèce de porche où il y a des bancs pour l'usage de la famille. La partie du terrain destiné au foyer est renfermée dans un carré creux, entouré de petites cloisons de bois ou de pierres, au milieu desquelles on allume du feu. Le long des côtés, dans l'intérieur de l'habitation, est couvert d'un peu de paille sur laquelle ils se couchent.

Leurs meubles et ustensiles sont en petit nombre, et un coffre les contient ordinairement tous, si l'on excepte leurs paniers de provisions, les citrouilles où ils conservent de l'eau douce, et les maillets dont ils battent leur racine de fougère; ceux-ci sont déposés communément en dehors de la porte. Quelques outils grossiers, leurs habits, leurs armes, et les plumes qu'ils mettent dans leurs cheveux composent le reste de leurs trésors. Ceux qui sont d'une classe distinguée, et dont la famille est nombreuse, ont trois ou quatre habitations enfermées dans une cour; les cloisons en sont faites avec des perches et du foin, et ont environ dix ou douze pieds de hauteur.

La racine de fougère qui fait leur principal ali-

ment croît sur les collines; c'est à peu près la même que produisent les communes élevées d'Angleterre, et qu'on appelle indifféremment en anglais *fern bracken* ou *brak*. Comme ils n'ont point de vase pour faire bouillir de l'eau, ils cuisent leurs alimens dans une espèce de four semblable à ceux des Insulaires des mers du sud; mais leur manière diffère en ce qu'ils attachent leur viande à une longue broche placée obliquement devant le feu.

Nous n'avons point vu au Sud des plantations d'ignames, de pommes de terre et de cocos, et il est certain que ces habitans ne peuvent se procurer de la fongère et du poisson dans toutes les saisons de l'année, puisque nous en avons vu des provisions sèches, mises en tas, et plusieurs d'entr'eux témoignèrent de la répugnance à nous en vendre, surtout du poisson, lorsque nous voulions en embarquer. Nouvelle preuve que le pays fournit à peine à la subsistance de ses habitans, ce qui nous ramène à attribuer à une triste nécessité l'horrible coutume où ils sont de manger les cadavres de leurs ennemis. Nous n'avons pas découvert qu'ils aient d'autre boisson que de l'eau; si réellement ils ne font point usage de liqueurs enivrantes, il sont en ce point plus heureux que tous les autres peuples que nous

avons visités jusques-là, ou dont nous avons jamais entendu parler.

Comme l'intempérance et le défaut d'exercice sont peut-être l'unique principe des maladies critiques ou chroniques, il ne paraîtra pas surprenant que ces peuples jouissent sans interruption d'une santé parfaite. Toutes les fois que nous sommes allés dans leurs bourgs, les enfans et les vieillards, les hommes et les femmes se rassembloient autour de nous, excités par la même curiosité qui nous portait à les regarder; nous n'en avons jamais aperçu un seul qui parût affecté de quelque maladie, et parmi ceux que nous avons vu entièrement nus, nous n'avons jamais remarqué la plus légère éruption sur la peau, ni aucune trace de pustules ou de boutons. Lorsqu'ils vinrent près de nous dans la première visite, et que nous observâmes sur différentes parties de leur corps des taches blanches, qui semblaient former une croûte, nous crûmes qu'ils étaient lépreux, ou au moins attaqués violemment du scorbut. Mais en examinant ces marques de plus près, nous trouvâmes qu'elles provenaient de l'écume de la mer qui, dans le passage, les avait mouillés, et qui s'étant desséchées, avait laissé sur la peau des sels en fine poudre blanche.

Nous avons déjà cité plus haut une autre preuve du bon tempérament de ces peuples, en parlant de la facilité avec laquelle des blessures très-récentes se guérissent et se cicatrisèrent. Lorsque nous examinâmes l'homme qui avait reçu une balle de fusil à travers la partie charnue du bras, sa blessure paraissait en si bon état, et si près d'être guérie, que si je n'avais pas été sûr qu'on n'y eût appliqué aucun remède, j'aurais, pour l'intérêt de l'humanité, pris des informations sur les plantes vulnéraires, et sur les pratiques chirurgicales du pays. Ce qui prouve encore que les habitans de ce pays sont exempts de maladie, c'est le grand nombre de vieillards que nous avons vus, et dont plusieurs, à en juger par la perte de leurs cheveux et de leurs dents, semblaient être très-âgés. Cependant aucun d'eux n'était décrépité, et quoiqu'ils n'eussent plus autant de force musculaire que les jeunes, ils n'étaient ni moins gais ni moins vifs.

CHAPITRE X.

PIROGUES et navigation des habitans de la Nouvelle-Zélande. — Agriculture, armes, musique, gouvernement, religion et langage de ces Insulaires. — Objections contre l'existence d'un continent méridional.

C'EST dans la construction de leurs pirogues que se montre l'industrie des Zélandais. Ces bâtimens sont longs et étroits, et ressemblent beaucoup aux bateaux dont on se sert pour la pêche de la baleine dans la Nouvelle-Angleterre. Les plus grandes pirogues paraissent destinées spécialement à la guerre, et portent de quarante à quatre-vingts ou cent hommes armés. Quelques-unes des plus petites ont des balanciers : ils en joignent de tems en tems deux ensemble ; mais cela est très-rare. La sculpture des ornemens de la poupe et de la proue des petites pirogues, qui toutes ne servent qu'à la pêche, consiste dans la figure d'un homme dont le visage est aussi hideux qu'on puisse l'imaginer. De la bouche sort une langue monstrueuse, et des coquillages blancs d'Oreilles de mer lui servent d'yeux. Mais les bâtimens de guerre sont magnifiquement ornés d'ouvrages à jour et couverts de franges flottantes de plumes noires



Ces bûtimens sont longs et étroits.....



qui forment un coup d'œil agréable. Les planches du plat-bord sont sculptées aussi, souvent dans un goût grotesque, et décorées de touffes de plumes blanches placées sur un fond noir. Les rames ou pagaies sont petites, légères et très-proprement faites; la palé est de forme ovale, ou plutôt elle ressemble à une large feuille. Elle est pointue au bout, plus large au milieu, et elle diminue par degrés jusqu'à la tige; la pagaie a environ six pieds dans toute sa longueur. La tige, y compris la poignée, en comprend quatre et la pale deux. Au moyen de ces instrumens, ils font marcher leurs pirogues avec une vitesse surprenante.

Ils ne sont pas fort habiles dans la navigation, ne connaissant point d'autres manières de faire voile que d'aller devant le vent; la voile, qui est de natte ou de réseau, est dressée entre deux perches élevées sur chaque plat-bord, et qui servent à la fois de mâts et de vergues. Deux cordes correspondent à nos écoute, et sont par conséquent attachées au-dessus du sommet de chaque perche. De ces productions principales de leur industrie, je passe à leurs outils. Ils ont deux sortes de haches et des ciseaux qui leur servent aussi de tarières pour faire des trous. Comme ils n'ont point de métaux, leurs haches sont faites d'une pierre noire

et dure, ou d'un talc vert et compact et qui ne casse pas. Leurs ciseaux sont formés avec des ossemens humains, ou des morceaux de jaspe qu'ils coupent dans un bloc en petites parties angulaires et pointues, ressemblantes à nos pierres à fusil. Ils estiment leurs haches plus que tout le reste de ce qu'ils possèdent, et ne voulurent jamais nous en céder une seule, quelque chose que nous offrissions en échange. Ils emploient leurs petits outils de jaspe pour finir leurs ouvrages les plus délicats; comme ils ne savent pas les aiguiser, ils les jettent lorsqu'ils sont entièrement émoussés. Nous avons donné, aux habitans de Tolaga, un morceau de verre; en peu de tems ils trouvèrent moyen de le trouer, pour le suspendre avec un fil autour de leur col; nous présumons que pour cela ils se servirent d'un morceau de jaspe. Nous n'avons pu apprendre avec certitude comment ils fabriquent le taillant de leurs outils, et de quelle manière ils aiguisent l'arme qu'ils appellent *patou-patou*; mais c'est probablement en réduisant en poudre un morceau de la même matière, et en émoulant, au moyen de cette poudre, deux pièces l'une contre l'autre.

J'ai fait mention de leurs filets, et surtout de leur seine, qui est d'une grandeur énorme; nous en avons vu une qui semblait être l'ou-

vrage des habitans de tout un village. Je crois aussi qu'elle leur appartenait en commun. J'ai donné une description particulière d'un autre filet circulaire, qui s'étend au moyen de deux ou trois cerceaux, et parlé de la manière dont ils l'amorcent et s'en servent. Leurs hamçons sont d'os ou de coquilles, et en général fort mal faits. On sait qu'ils ont des paniers d'osier de différentes espèces et de différente grandeur, les uns pour mettre le poisson, les autres pour serrer leurs provisions. Leur agriculture a atteint le degré auquel on peut s'attendre dans un pays où un homme ne sème que pour lui, et où la terre donne à peine autant de fruits qu'il en faut pour la subsistance des habitans. Lorsque nous allâmes pour la première fois à *Tegadoo*, canton situé entre la baie de Pauvreté et le cap Est, les semences venaient d'être mises en terre et n'avaient pas encore commencé à germer : le terreau était aussi uni que celui de nos jardins ; chaque racine avait un petit mondrain rangé par lignes en quinconce régulier, et les chevilles de bois qui avaient servi à l'alignement, étaient encore en place. Nous n'avons pas eu occasion de voir labourer, mais nous avons examiné l'instrument qui sert à la fois de bêche et de charrue. Ce n'est qu'un long pieu étroit et aiguisé en tranchant à l'un

des bouts, avec un petit morceau de bois attaché transversalement à peu de distance au-dessus du tranchant, afin que le pied puisse commodément le faire entrer dans la terre. Cet instrument, qui n'a pas plus de trois pouces de large, suffit à retourner des pièces de terre de six ou sept acres d'étendue. Mais le sol est meuble et sablonneux, il fait peu de résistance.

C'est dans la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande, que l'agriculture, l'art de fabriquer des étoffes et les autres arts de la paix, semblent être mieux connus et plus pratiqués. On en trouve peu de vestiges dans la partie méridionale, mais les arts qui appartiennent à la guerre sont très-florissans sur toute la côte. Leurs armes ne sont pas en grand nombre, mais elles sont très-propres à détruire leurs ennemis; ils ont des lances, des dards, des haches de bataille et le patou-patou. La lance a quatorze ou quinze piéds de long; elle est pointue aux deux bouts, et quelquefois garnie d'un os; on la saisit par le milieu; de sorte que la partie de derrière balançant celle de devant, elle porte un coup plus difficile à parer, que celui d'une arme qu'on tient par un des bouts. J'ai décrit le dard et les autres armes. Ces peuples n'ont ni frondes ni arcs. Ils lancent le dard, ainsi que les pierres, avec la main; mais ils ne s'en servent guère

que pour la défense de leurs forts. Leurs combats dans les pirogues, ou à terre, se font ordinairement de corps à corps; le massacre doit par conséquent être fort grand, puisque si le premier coup de quelques-unes de leurs armes porte, ils n'ont pas besoin d'en donner un second pour tuer leur ennemi. Ils paraissent mettre leur principale confiance dans le patou-patou, qui est attaché à leur poignet avec une forte courroie, de peur qu'on ne le leur arrache par force; les principaux personnages du pays le pendent ordinairement à leur ceinture, comme un ornement militaire, et il fait partie de leur habillement comme le poignard chez les Asiatiques et l'épée chez les Européens. Ils n'ont point d'armure défensive; mais, outre leurs armes, les chefs portent un bâton de distinction, comme nos officiers portent un spouton. C'était communément une côte de baleine, aussi blanche que la neige, et décorée de sculptures, de poil de chien et de plumes; c'était d'autres fois un bâton d'environ six pieds de long orné de la même manière, et incrusté de coquillages ressemblant à la nacre de perle. Ceux qui portent ces marques de distinction, sont ordinairement vieux, ou au moins ils ont passé le moyen âge. Ils ont aussi sur le corps plus de taches d'amoco que les autres.

On voyait toujours, dans chacune des pirogues qui vinrent nous provoquer, un ou plusieurs de ces Indiens distingués, suivant la grandeur du bâtiment. Lorsqu'elles s'étaient approchées à environ une encablure du vaisseau, elles avaient coutume de s'arrêter; les chefs se levant de leurs sièges, endossaient un vêtement qui était ordinairement une peau de chien, et prenant en main leur bâton de distinction, ils commandaient l'attaque; ou s'ils se croyaient hors de la portée de nos armes, ce qu'ils s'imaginaient quand ils ne pouvaient nous atteindre des leurs, ils nous adressaient le défi en ces termes : *Haromai, haromai harre, uta a patou-patousoge.* (Venez à nous, venez à terre, et nous vous tuerons tous avec nos patou-patou.) Pendant qu'ils proféraient ces menaces, ils s'approchaient insensiblement jusqu'à ce qu'ils fussent tout près du vaisseau. Ils parlaient par intervalles d'un ton tranquille, et répondaient à toutes les questions que nous leur faisons; d'autres fois, ils renouvelaient leur défi et leurs menaces, jusqu'à ce qu'enfin, encouragés par la timidité qu'ils nous supposaient, ils commençaient leur chanson et leur danse de guerre; c'était le prélude de l'attaque, qui durait quelquefois si long-tems, que pour la faire finir, nous étions obligés de tirer quelques coups

de fusils. D'autres fois ils se retiraient après nous avoir jeté quelques pierres à bord, comme s'ils eussent été contents d'avoir fait une insulte dont nous n'osions pas nous venger.

La danse de guerre consiste en un grand nombre de mouvemens violens et de contorsions hideuses des membres; le visage y joue un grand rôle; souvent ils font sortir de leur bouche une langue d'une longueur incroyable, et relèvent leurs paupières avec tant de force, qu'on aperçoit tout le blanc de l'œil en haut et en bas, de manière qu'il forme un cercle autour de l'iris. Ils ne négligent rien de tout ce qui peut rendre la figure de l'homme difforme et effroyable, pendant cette danse; ils agitent leurs lances, ils ébranlent leurs dards, et frappent l'air avec leurs patou-patous. Cette horrible danse est accompagnée d'une chanson sauvage, il est vrai, mais qui n'est point désagréable, et dont chaque refrain se termine par un soupir élevé et profond qu'ils poussent de concert. Nous vîmes, dans les mouvemens des danseurs une force, une fermeté et une adresse que nous ne pûmes nous empêcher d'admirer. Dans leurs chansons, ils gardent la mesure avec la plus grande exactitude; j'ai entendu plus de cent pagaies frapper à la fois avec tant de précision contre les côtés de leurs pirogues, qu'elles ne produisaient qu'un

seul son à chaque tems. Nous avons aussi de tems en tems entendu chanter les femmes. Leurs voix sont d'une douceur et d'une mélodie remarquables. Leur accent est agréable et tendre. La mesure de leurs chants est lente et la chute plaintive. Toute leur musique, autant que nous en pûmes juger sans avoir une grande connaissance de l'art, nous parut exécutée avec plus de goût qu'on n'a lieu de l'attendre de Sauvages pauvres et errans dans un pays à moitié désert. Leurs airs nous parurent être à plusieurs parties, du moins est-il certain qu'ils étaient chantés par plusieurs voix ensemble.

Ils ont des instrumens sonores, mais auxquels on peut à peine donner le nom d'instrumens de musique. L'une est une coquille appelée la *trompette de Triton*, avec laquelle ils font un bruit qui n'est pas différent de celui que nos bergers tirent de la corne d'un bœuf; l'autre, une petite flûte de bois, très peu harmonieuse. Ils ne paraissaient pas regarder ces instrumens comme fort propres à la musique; car nous ne les avons jamais entendus y joindre leurs voix, ni en tirer des sons mesurés, qui eussent la moindre ressemblance avec un air.

On rencontre partout des hippahs ou bourgs fortifiés, depuis la baie Plenty (d'Abondance),

jusqu'au Canal de la Reine Charlotte, et les habitans y résident habituellement; mais dans les environs de la baie de Pauvreté, de la baie de Hawke, de Tegadoo et de Tolaga, on ne vit plus que des maisons isolées et dispersées. Cependant, sur les côtés des collines, il y a des plate-formes fort longues, garnies de pierres et de dards; elles servent probablement de retraites à ces peuples, quand ils sont réduits à la dernière extrémité. Il est probable que les forts ne servent à ceux qui en sont les maîtres, que pour réprimer une attaque subite; comme les défenseurs de la place n'ont point d'eau, il leur serait impossible de soutenir un siège. Ils y amassent pourtant des quantités considérables de racines de fougère et de poissons secs; mais ce sont probablement des provisions de réserve pour les tems de disette. D'ailleurs, pendant que l'ennemi rôde dans le voisinage, il peut être aisé aux habitans du fort de se procurer de l'eau sur le penchant de la colline, au lieu qu'ils ne pourraient pas recueillir de même de la racine de fougère ni prendre du poisson. Les peuples de ce canton nous parurent sentir tous les avantages de leur situation, et vivre dans la plus grande sécurité. Leurs plantations étaient plus nombreuses, leurs pirogues mieux décorées; ils

avaient de plus belles sculptures et des étoffes plus fines. Cette partie de la côte était aussi la plus peuplée; peut-être devaient-ils l'abondance et la paix dont ils jouissaient en apparence, à l'avantage d'être réunis sous un chef ou roi; car tous les habitans de ce district nous dirent qu'ils étaient sujets de Teratu. Quand ils nous indiquèrent de la main la résidence de ce prince, nous jugeâmes que c'était dans l'intérieur des terres; mais lorsque nous connûmes un peu mieux le pays, nous trouvâmes que c'était dans la baie d'Abondance (*Plenty.*)

Nous regrettâmes beaucoup, en quittant la Nouvelle-Zélande, de n'avoir pu entretenir Teratu, dont l'empire s'étend depuis le cap Kidnappers, au nord et à l'ouest, jusqu'à la baie d'Abondance, territoire qui comprend plus de quatre-vingts lieues, sans l'étendue que ses domaines pouvaient avoir à l'ouest. Nous avons trouvé dans ses états plusieurs chefs subalternes pour lesquels on avait beaucoup de respect, et qui administraient probablement la justice. Lorsque nous portâmes des plaintes à l'un d'eux sur un vol commis à bord du vaisseau, par un habitant, il donna au voleur plusieurs coups de pied et de poing que celui-ci reçut comme un châtiment infligé par une autorité à laquelle il

ne devait point faire de résistance. Nous n'avons pu apprendre si cette autorité se transmettait par héritage ou par nomination.

Les habitans de la Nouvelle-Zélande paraissent faire moins de cas des femmes que les Insulaires de la mer du Sud, et Tupia s'en plaint comme d'un affront fait au beau sexe. Nous remarquâmes qu'hommes et femmes mangeaient ensemble; mais nous ne savons pas avec certitude la manière dont ils partagent entre eux les travaux. Je suis porté à croire que les hommes labourent la terre, font des filets, prennent des oiseaux, vont dans les pirogues pour pêcher; et que les femmes recueillent la racine de fougère, rassemblent près de la grève les écrevisses de mer et les autres poissons à coquilles, apprêtent les alimens et fabriquent l'étoffe. Telles étaient, du moins, leurs occupations lorsque nous avons eu occasion de les observer, ce qui nous est rarement arrivé, car, en général, partout où nous allions, notre visite faisait un jour de fête: les hommes, les femmes et les enfans s'attroupaient autour de nous, ou pour satisfaire leur curiosité, ou pour acheter quelques-unes des précieuses marchandises que nous portions avec nous, et qui consistaient principalement en clous, papiers et morceaux de verre.

On ne doit pas supposer que nous ayons pu

acquérir des connaissances très-étendues sur la religion de ces peuples; ils reconnaissent l'influence de plusieurs êtres supérieurs, dont l'un est suprême et les autres subordonnés; ils expliquent à peu près de la même manière que les Otabitiens, l'origine du monde et la production du genre humain. Tupia, cependant, paraissait avoir sur ces matières de plus grandes lumières qu'aucun des habitans de la Nouvelle-Zélande; et lorsqu'il était disposé à les instruire, ce qu'il faisait quelquefois par de longs discours, il était sûr d'avoir un nombreux auditoire qui l'écoutait avec un silence respectueux. Ils n'ont point de Moraïs, ni de lieux consacrés au culte public. Cependant nous avons aperçu près d'une plantation de patates douces, une petite place carrée, environnée de pierres, et au milieu de laquelle on avait dressé un des pieux pointus qui leur servent de bêche, auquel était suspendu un panier rempli de racines de fougère; et les Naturels, questionnés sur ce sujet, nous dirent que c'était une offrande adressée à leurs dieux, pour les rendre propices et obtenir d'eux une récolte abondante.

Nous ne pouvons nous former une idée précise de la manière dont ils disposent de leurs morts. Les rapports que l'on nous a faits sur cet objet ne s'accordent point. Les habitans des

parties septentrionales de la Nouvelle Zélande nous dirent qu'ils les enterraient ; ceux de la partie méridionale , qu'on les jetait à la mer. Ce qu'il y a de certain , c'est que nous n'avons point vu de tombeaux chez ces peuples , et qu'ils se taisaient d'un air mystérieux sur tout ce qui est relatif à leurs morts : mais , quels que soient leurs cimetières , les vivans sont eux-mêmes des espèces de monumens de deuil. A peine avons-nous vu une seule personne de l'un ou de l'autre sexe dont le corps n'eût pas quelques cicatrices des blessures qu'elle s'était faites , comme un témoignage de sa douleur pour la perte d'un parent ou d'un ami. Ces cicatrices étaient souvent très-larges et très-profondes , et nous avons même trouvé plusieurs habitans qu'elles défiguraient entièrement.

On remarque , entre les Zélandais et les habitans de la mer du Sud , relativement à leurs usages , leurs opinions , leurs pirogues , leurs filets , leurs meubles , leurs outils et leur habillement , des ressemblances qui me portent à croire que tous ces Insulaires ont la même origine , et que leurs ancêtres communs étaient natifs de la même contrée. Chacun de ces peuples croit , par tradition , que ses pères vinrent , il y a très-long-tems , d'un autre pays , et ils pensent tous , d'après cette même tradition , que ce pays s'appelait *Heawite* ; mais la

conformité des langages paraît établir ce fait d'une manière incontestable. Tupia se faisait parfaitement entendre des Zélandais, lorsqu'il leur parlait dans la langue de son propre pays. Un échantillon de cette ressemblance peut offrir de l'intérêt et piquer la curiosité. Je vais rapprocher différens mots des deux langues, suivant le dialecte des îles septentrionales, dont la Nouvelle-Zélande est composée : on reconnoîtra que l'idiôme d'Otaïti ne diffère pas plus de celui de la Nouvelle-Zélande, que les dialectes des deux îles de ce dernier pays ne diffèrent l'un de l'autre.

Idiômes comparés de la NOUVELLE-ZÉLANDE et d'OTAÏTI.

FRANÇAIS.	NOUVELLE - ZÉLANDE.		OTAÏTI.
	ILE DU NORD.	ILE DU SUD.	
Un chef.	Eareete.	Eirecto.	Earee.
Un homme.	Taata.	Taata.	Taata.
Une femme.	Whahine.	Whahine.	Iwahine.
La tête.	Eupo.	Heawpoho.	Eupo.
Les cheveux.	Macauwa.	Heoo-oo.	Roouron.
L'oreille.	Terringa.	Hetaheyai.	Terra.
Le front.	Erai.	Heai.	Erai.
Les yeux.	Mata.	Hemata.	Mata.
Les joues.	Paparinga.	Hepapaeh.	Paparea.
Le nez.	Ahewh.	Heeih.	Abew.
La bouche.	Hangoutou.	Hegaowai.	Outou.
Le menton.	Ecouwai.	Hakaoewai.	
Le bras.	Haringaringa.		Rema.
Le doigt.	Maticara.	Hermaigawh.	Mancow.
Le ventre.	A'eraboo.		Oboo.
Le nombril.	Apeto.	Heepeto.	Peto.
Venez ici.	Haromai.	Hecomai	Harromai.
Poisson.	Heica.	Heica.	Eyca.
Écrevisse de mer.	Kooura.	Houara.	Tooura.

FRANÇAIS. NOUVELLE - ZÉLANDE. OTAHITI.

	ILE DU NORD.	ILE DU SUD.
--	--------------	-------------

Cocos.	Taro.	Taro.	Taro.
Pommes de terre.	Cumala.	Cumala.	Cumala.
Ignames.	Tuphwhe.	Tuphwhe.	Tuphwhe.
Oiseaux.	Mannu.	Mannu.	Mannu.
Non.	Kaoura.	Kaoura.	Oure.
Un.	Tahai.		Tahai.
Deux.	Rua.		Rua.
Trois.	Torou.		Torou.
Quatre.	Ha.		Hea.
Cinq.	Rema.		Rema.
Six.	Ono.		Ono.
Sept.	Etu.		Hetu.
Huit.	Warou.		Warou.
Neuf.	Iva.		Heva.
Dix.	Angahourou.		Ahourou.
La dent.	Hennibew.	Heneaho.	Nibio.
Le vent.	Mebow.		Mattai.
Un voleur.	Amootoo.		Teto.
Examiner.	Mataketake.		Mataitai.
Chanter.	Encara.		Heiva.
Mauvais.	Keno.	Keno.	Eno.
Arbres.	Eratou.	Eratou.	Eraou.
Grand-père.	Toubouna.	Toubouna.	Toubouna.
Comment appe- lez-vous ceci ou cela.	Owyterra.		Owyterra.

Nous avons reconnu en parcourant ces mers, que la terre vue par Tasman, Juan Fernandès, le Hollandais Lhermite, Quiros et Roggwin, ne peut faire partie d'un continent méridional, ainsi qu'on l'a pensé. Nos recherches ont aussi entièrement détruit les argumens de quelques physiiciens qui ont prétendu que l'hémisphère méridional serait trop léger, s'il ne recélait un continent. La route que j'ai suivie au nord, par 40^{d} de latitude, longitude 110^{d} ; et au sud, 40^{d} de

latitude, longitude 145^d, circonscrit tellement l'espace où ce continent est supposé, que je suis porté à croire qu'il n'existe pas au nord 40^d de latitude sud. Je n'ai, dans toute ma traversée, rien aperçu qui le fit présumer : il est vrai que j'ai fréquemment rencontré des monceaux de goëmons ; mais ce n'était pas un signe de quelque terre dans le voisinage, et j'ai appris, à n'en pouvoir douter, que tous les ans une quantité considérable de fèves, appelées *ox eyes* (yeux de bœuf), qui ne croissent que dans les îles de l'Amérique, sont jetées à douze cents lieues sur la côte d'Irlande. Mais je n'affirme pas de même qu'il n'y ait pas de continent au sud par-delà le 40^e.^d. Une entreprise pour tenter cette découverte ne pourrait procurer que de grands avantages, et ferait reconnaître au moins, dans les régions du Tropique, de nouvelles îles où n'ont encore abordé aucuns vaisseaux d'Europe. Tupia nous en a souvent décrit plus de cent trente, et en a placé soixante-quatorze dans une carte qu'il a lui-même tracée.

CHAPITRE XI.

ROUTE de la Nouvelle-Zélande à Botany-Bay, sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, appelée aujourd'hui Nouvelle-Galles méridionale. — Divers incidens. — Description du pays et de ses habitans. — Passage de Botany-Bay à la baie de la Trinité.

Nous fîmes voile, le 31 mars, du cap Farrewell (d'Adieux), situé au 40^e.^d 53' de latitude sud, et au 186^e.^d de longitude occidentale. Nous portâmes à l'ouest, et, le 2 avril à midi, nous reconnûmes, par des observations, que notre latitude était de 40^d, et notre longitude du cap Farrewell, de 2^d 31' ouest. Le matin du 9, nous vîmes un oiseau du Tropique, ce qui est fort extraordinaire dans une latitude aussi avancée. Nous aperçûmes, le 15, un œuf et une mouette; et, comme ces oiseaux ne s'éloignent jamais beaucoup de terre, nous continuâmes à sonder toute la nuit, sans trouver de fond à cent trente brasses.

Le 18, dans la matinée, nous vîmes deux poules de Port-Egmont et une pintade, signes certains du voisinage de la terre; en effet, suivant notre estime, nous ne devions pas en

être fort éloignés, car notre longitude n'était qu'un degré à l'ouest du côté oriental de la terre de Van-Diemen, d'après la position que lui a assignée Tasman, et, dans une traversée aussi courte que celle qui se trouve de cette terre à la Nouvelle-Zélande, nous ne pouvions le soupçonner d'erreur. Suivant notre latitude, nous n'étions pas à plus de cinquante ou cinquante-cinq lieues de l'endroit d'où il partit. Nous eûmes tout le jour des rafales fréquentes et de grosses lames.

Le 19, au matin, nous vîmes une terre qui s'étendait du nord-est à l'ouest, à la distance de cinq ou six lieues, et que je nommai *Pointe Hicks*, parce que M. Hicks, mon premier lieutenant, la découvrit le premier. On n'apercevait point de terre au sud de cette pointe, quoique le tems fût très-clair de ce côté, et je ne puis décider si elle est jointe à la terre de Van-Diemen, ou si elle en est séparée. Nous remarquâmes une autre pointe, qui s'élève en mondrain rond, et ressemble beaucoup au Ram-Ead (tête du bélier), à l'entrée du goulet de Plymouth; je lui donnai le même nom. Le pays nous parut bas, uni et couvert de verdure. Nous doublâmes un promontoire, que j'appelai *Cap Howe*. Ce canton présente un coup d'œil agréable; la terre est médiocrement élevée, et

entrecoupée par des collines et des vallées. La fumée que nous aperçûmes en plusieurs endroits, ne nous permit pas de douter que le pays ne fût habité.

Le 21, nous étions en travers d'une haute montagne située près de la côte, et que j'appelai *Mont-Dromadaire*, à cause de sa figure. Nous reconnûmes successivement la pointe *Upright*, rocher coupé à pic; le mont *Pigeon-House* (colombier), montagne exactement ressemblante à un colombier carré, surmonté d'un dôme; la pointe *Long-Nose* (long nez); et une autre, que j'appelai *Red-Point* (pointe rouge). A quelque distance de celle-ci, je m'embarquai, accompagné de MM. Banks et Solander, de Tupia, et de quatre rameurs, et nous nous avançâmes vers un endroit de la côte où plusieurs Indiens étaient rassemblés; mais ils s'enfuirent en nous voyant approcher, et la houle était si forte, qu'il nous fut impossible de débarquer. Les pirogues que nous vîmes nous parurent ressembler beaucoup aux plus petites de la Nouvelle-Zélande. Nous remarquâmes qu'il n'y avait point de broussailles parmi les arbres épars sur la côte, lesquels n'étaient pas fort gros. Plusieurs de ces arbres étaient des palmiers, et quelques-uns des palmistes. Après un examen qui ne fit qu'exciter notre curiosité au lieu de la satisfaire, nous

fûmes contraints de nous en retourner fort mécontents au vaisseau.

Le 28, à la pointe du jour, nous découvrîmes une baie qui semblait être à l'abri de tous les vents, et dans laquelle je résolus d'entrer avec le vaisseau. Nous découvrîmes, avec nos lunettes, dix Indiens qui abandonnèrent leur feu, et se retirèrent sur une petite éminence, d'où ils pouvaient observer nos mouvemens. Bientôt après, deux pirogues, ayant chacune deux hommes à bord, vinrent sur la côte. Ces Indiens étaient tous armés de longues piques et d'une pièce de bois, dont la forme était assez ressemblante à celle d'un cimenterre. S'apercevant que le vaisseau approchait, ils nous firent plusieurs signes de menace, et agitèrent leurs armes. Leurs visages semblaient être couverts d'une poudre blanche, et leurs corps étaient peints de larges raies de la même couleur, qui, passant obliquement sur la poitrine et sur le dos, avaient la forme des bandoulières de nos soldats; ils portaient aussi sur leurs jambes et leurs cuisses des raies de la même espèce, qui ressemblaient à de larges jarretières. Nous continuâmes à porter sur la baie, et l'après-midi, nous mîmes à l'ancre par six brasses au-dessous de la côte méridionale, à environ deux milles en-dedans de l'entrée, la pointe sud nous restant au sud-est, et la

pointe nord, à l'est. En avançant, nous découvriâmes, sur les deux pointes de la baie, quelques huttes et plusieurs Naturels du pays, hommes, femmes et enfans. Nous vîmes au-dessous de la pointe sud quatre petites pirogues, ayant chacune à bord un homme qui semblait fort occupé à harponner du poisson avec une grande pique; ils étaient si attentifs à leur ouvrage, que, lorsque le vaisseau passa à un quart de mille d'eux, ils le regardèrent à peine: peut-être que le bruit des vagues les avait assourdis, ou que leur attention, étant tout à leur pêche, ils ne virent et n'entendirent rien quand nous passâmes.

Le vaisseau avait mis à l'ancre vis-à-vis d'un petit village, composé de six à huit maisons. Nous vîmes sortir du bois une vieille femme, suivie de trois enfans; elle portait des fagots à brûler, et chacun des enfans avait aussi sa petite charge. Lorsqu'elle s'approcha des maisons, trois autres enfans plus jeunes que les premiers, vinrent à sa rencontre. Elle regardait souvent du côté du vaisseau, mais elle ne témoignait ni crainte, ni surprise. Pendant qu'elle allumait du feu, les quatre pirogues arrivèrent de la pêche. Lorsque les hommes eurent tiré leurs canots à terre, tous se mirent à apprêter leur dîner, sans paraître s'embarrasser de nous, quoique nous ne

fussions éloignés que d'un demi-mille. Aucun des habitans que nous avions vus ne portait le moindre vêtement ; la vieille femme n'avait pas même une feuille de figuier.

Après dîner, je fis équiper les bateaux, et, au nombre de quarante, nous partîmes du vaisseau, accompagnés de Tupia. Nous espérions que les Indiens qui avaient fait si peu d'attention à l'entrée du vaisseau dans la baie, n'en feraient pas davantage à notre arrivée à terre. Nous fûmes bien surpris de voir que deux hommes osèrent venir seuls nous disputer le passage. Chacun de ces deux champions était armé d'une pique d'environ dix pieds de longueur, et d'un bâton court. Agitant leurs armes, et malgré notre nombre, résolus de défendre leur rivage jusqu'à la dernière extrémité, ils nous parlèrent d'un ton de voix très-élevé, et dans un langage barbare, dont ni Tupia, ni nous, ne comprîmes pas un seul mot. Je ne pus m'empêcher d'admirer leur courage, et, refusant un combat si inégal, je défendis aux rameurs d'avancer. Nous nous entretenîmes par signes l'espace d'un quart-d'heure, et afin de gagner leur bienveillance, je leur jetai des clous, des verroteries, et d'autres bagatelles dont ils parurent fort satisfaits ; mais une nouvelle tentative pour débarquer n'éprouva pas moins de résistance.

La nécessité de faire notre provision d'eau, me fit aviser un moyen pour écarter tout obstacle ; ce fut de les effrayer par un coup de fusil tiré entre eux deux. Le plus jeune, au bruit de l'explosion, laissa tomber sur le rocher un paquet de lances, que, revenu bientôt de sa frayeur, il releva avec une grande vivacité. Comme ils nous lancèrent une pierre, j'ordonnai de tirer un second coup à petit plomb, qui atteignit les jambes du plus âgé. Celui-ci s'enfuit aussitôt dans une des habitations, éloignée d'environ cent verges. Je croyais notre contestation finie ; mais le blessé revint avec une espèce de bouclier, nous décocha une javeline, et son camarade en lança une autre ; elles vinrent tomber au milieu de nous, mais ne blessèrent personne. Nous fûmes obligés de tirer un nouveau coup de fusil, auquel ils ripostèrent par une autre javeline, et ils s'enfuirent tous deux. Si nous les avions poursuivis, à coup sûr nous en aurions pris un.

M. Banks nous fit songer que les lances pouvaient être empoisonnées, et je ne crus pas qu'il fût prudent de nous hasarder dans les bois. Nous allâmes dans les huttes, et nous y vîmes les enfans cachés derrière un bouclier et des écorces. Nous ne fîmes pas semblant de les apercevoir, et en quittant la maison, nous laissâmes quel-

ques verroteries, des rubans, des morceaux d'étoffe, et d'autres présens, par lesquels nous espérons gagner l'amitié de ces habitans lorsqu'ils reviendraient. Nous emportâmes environ cinquante lances que nous y avions trouvées; elles ont de six à quinze pieds de longueur, avec quatre branches comme celles des *fouanes*, dont chacune est très-pointue, et armée d'un os de poisson. Elles étaient imprégnées d'une substance visqueuse de couleur verte, ce qui nous confirmait dans l'opinion qu'elles étaient empoisonnées; mais nous reconnûmes, par la suite, que cette conjecture était fausse.

J'envoyai, le matin du 29, un détachement de matelots à l'endroit de la côte où nous avions débarqué d'abord. Je leur ordonnai de creuser des trous dans le sable, pour tâcher d'y puiser de l'eau. Bientôt après, j'allai à terre avec MM. Banks et Solander, et nous y trouvâmes un petit courant, qui était plus que suffisant pour nous fournir de l'eau. En visitant la hutte où nous avions vu les enfans, nous observâmes avec chagrin qu'on n'avait pas touché aux verroteries et aux rubans que nous y avions laissés la veille au soir, et nous n'y aperçûmes aucun Indien. Après avoir envoyé à terre quelques futailles vides, et laissé un détachement de matelots pour couper du bois, je m'embarquai dans

la pinasse, pour sonder et examiner la baie. Pendant mon excursion, je vis plusieurs Naturels du pays, mais ils s'enfuirent tous à mon approche. Je rencontrai, dans un des endroits où je débarquai, plusieurs petits feux, et des moules fraîches qu'on y avait mis griller; j'y trouvai aussi plusieurs écailles d'huîtres, plus grosses que je n'en avais jamais vues.

Dès que les hommes chargés de faire de l'eau et du bois vinrent à bord pour dîner, dix ou douze Indiens allèrent au lieu de l'aiguade, et examinèrent les futailles avec beaucoup d'attention et de curiosité, mais sans y toucher. Ils emmenèrent cependant les pirogues qui étaient près de la place de débarquement, et disparurent de nouveau. Lorsque nos gens retournèrent à terre l'après-midi, seize ou dix-huit Indiens, tous armés, s'avancèrent hardiment à environ cent verges d'eux, et s'y arrêtèrent. Deux des Insulaires s'étant approchés un peu plus, M. Hicks, qui commandait le détachement, alla à leur rencontre avec un de nos gens, en leur présentant des présens, et leur faisant toutes sortes de démonstrations de bienveillance et d'amitié; mais ce fut inutilement, car ils se retirèrent avant qu'il lui fût possible de les aborder. Le soir, j'allai, avec MM. Banks et Solander, dans une anse sablonneuse, sur le côté septentrional de la

baie , où trois ou quatre coups de seine nous procurèrent plus de trois cents livres de poisson.

Le 30, avant la pointe du jour, les Indiens vinrent aux maisons qui étaient vis-à-vis le vaisseau, et nous les entendîmes souvent pousser de grands cris. Dès qu'il fut jour, nous les vîmes se promener le long de la grève, et bientôt après, ils se retirèrent dans les bois, où ils allumèrent plusieurs feux, à la distance d'environ un mille de la côte. Nos gens allèrent à terre comme à l'ordinaire, et MM. Banks et Solander visitèrent les bois pour y chercher des plantes. Quelques-uns des nôtres occupés à couper de l'herbe, étant fort éloignés du reste de leurs compagnons, quatorze ou quinze Indiens s'avancèrent vers eux en tenant des bâtons dans leurs mains, qui, suivant le rapport du sergent des soldats de marine, brillaient comme des fusils. Nos gens les voyant approcher, se rassemblèrent, et rejoignirent le détachement. Les Indiens, encouragés par cette apparence de fuite, les poursuivirent ; ils s'arrêtèrent pourtant, lorsqu'ils en furent à quelques pas, et après avoir poussé des cris à plusieurs reprises, ils retournèrent dans les bois. Le soir, ils en firent autant. Je les suivis moi-même, seul et sans armes, à un espace considérable le long de la côte, mais je ne pus les engager à s'arrêter.

M. Gréen prit, ce même jour, la hauteur méridienne du soleil, un peu en-dedans de l'entrée méridionale de la baie, ce qui nous donna 34^{d} sud pour notre latitude. La variation de l'aiguille était de $11^{\text{d}} 3'$ est. Le lendemain, 1.^{er} mai, Forby Sutherland, un de nos matelots, mort de la veille, fut enterré près du lieu de l'aiguade, à laquelle je donnai son nom. Je fis, avec MM. Banks et Solander et plusieurs autres personnes, une excursion dans le pays; nous visitâmes d'abord les huttes, où quelques-uns des habitans continuaient d'aller chaque jour: quoiqu'ils n'eussent pas encore emporté les petits présens que nous y avons mis, nous y en laissâmes d'autres un peu plus précieux, tels que des étoffes, des miroirs, des peignes et des clincailleries, et ensuite nous pénétrâmes dans la campagne. Nous trouvâmes que le sol était d'une terre marécageuse ou d'un sable léger, et que des bois et des plaines diversifiaient agréablement la surface du pays.

Les arbres sont grands, droits, et placés à une telle distance l'un de l'autre, que toute la campagne, si l'on excepte les endroits où les marais y rendent le labourage impossible, pourrait être cultivée sans les abattre. Nous vîmes plusieurs maisons, et les endroits où les Insulaires avaient couché en plein air. Nous n'en aperçû-

mes qu'un , il s'enfuit dès qu'il nous aperçut. Nous laissâmes encore des présens , espérant qu'à la fin nous gagnerions par là leur confiance et leur amitié. Nous distinguâmes de loin, et en passant, un quadrupède , à peu près de la grosseur d'un lapin. Le chien de M. Banks le lança, et l'eût probablement attrapé , si, au moment qu'il se mit à le poursuivre, il ne se fût blessé la jambe contre une souche d'arbre cachée dans les hautes herbes. Nous rencontrâmes la fiente d'un animal herbivore, que nous jugeâmes être au moins de la grosseur d'un daim. Nous observâmes aussi les traces de plusieurs animaux, que nous présumâmes devoir être des chiens, des loups, des putois ou des blettes. Les arbres fourmillaient d'oiseaux de différentes espèces ; il s'en trouvait d'une très-grande beauté, et particulièrement des loriot's et des kaka-toès qui volent par troupes nombreuses. Nous vîmes un grand arbre qui distillait une gomme assez semblable au sang de dragon. On avait fait dans quelques-uns des entailles à environ trois pieds de distance les unes des autres, afin d'y pouvoir monter plus facilement.

L'après-midi, M. Gore, mon second lieutenant, étant allé pêcher des huîtres au fond de la baie, débarqua ensuite avec un officier de poupe, et se mit en marche pour joindre par

terre ceux de nos gens qui faisaient de l'eau. Il rencontra dans son chemin une troupe de vingt-deux Indiens qui le suivirent, et qui souvent n'étaient pas éloignés de lui de plus de vingt verges. M. Gore les voyant si près, se retourna tout-à-coup, et s'arrêta. Les Indiens s'arrêtèrent aussi, mais ne l'attaquèrent pourtant pas, quoiqu'ils fussent tous armés de lances, et M. Gore, ainsi que son compagnon, continuant leur route, arrivèrent paisiblement au lieu de l'aiguade. Les Indiens, qui avaient ralenti leur poursuite, lorsqu'ils aperçurent le détachement de nos gens, firent halte à la distance d'environ un quart de mille, où ils restèrent sans avancer. M. Monkhouse, et deux ou trois de nos matelots, occupés à faire de l'eau, se mirent en tête de marcher à eux; mais les Indiens gardèrent leur poste, et nos téméraires, saisis d'une terreur subite, firent une prompte retraite. Cette démarche les jeta dans le danger qu'ils avaient voulu éviter; elle encouragea les Indiens, et quatre de ceux-ci, se portant en avant, décochèrent des javelines, qui allèrent tomber à quarante verges au-delà de nos gens. Nos fuyards, que les Indiens ne poursuivaient pas, recouvrant leurs esprits, s'arrêtèrent et ramassèrent les javelines. Les Indiens alors commencèrent à se retirer, et c'est dans ce moment que j'arrivai

avec MM. Banks et Solander et Tupia. Voulant convaincre les Indiens que nous ne les craignons pas, et ne voulions leur faire aucun mal, nous avançâmes vers eux en leur faisant des signes de remontrances et de prières; mais nous ne pûmes les décider à nous attendre. Quelques-uns, que M. Gore avait rencontrés au fond de la baie, l'avaient invité à descendre, et il s'y était refusé avec juste raison.

Le 2, en entrant dans les bois, nous rencontrâmes trois Naturels qui s'enfuirent encore. La hardiesse de ces peuples lors de notre premier débarquement, et la terreur dont ils étaient alors saisis à notre aspect, nous fit penser que nos armes à feu les avaient fort intimidés. Nous n'avions pas lieu de croire que nous leur eussions fait beaucoup de mal par les coups de fusil chargés à petit plomb, que nous fûmes obligés de tirer sur eux; mais sans doute qu'en nous observant ensuite, des endroits où ils se cachaient, ils en reconnurent les effets sur les oiseaux qu'ils nous virent tuer. Tupia, qui était devenu un bon tireur, s'écartait souvent de nous pour chasser aux perroquets: il nous dit avoir rencontré une fois neuf Indiens, qui s'enfuirent en désordre, dès qu'ils s'aperçurent qu'il les voyait.

Le 3, pendant que M. Banks rassemblait des plantes près du lieu de l'aiguade, j'allai, avec

le docteur Solander et M. Monkhouse, au fond de la baie, afin d'examiner cette partie de la côte, et faire de nouvelles tentatives pour former quelques liaisons avec les Naturels du pays. Nous rencontrâmes onze ou douze petites pirogues, qui avaient chacune un homme à bord. A notre approche, elles se retirèrent toutes sur le rivage. Nous trouvâmes d'autres Indiens à terre; ils détachèrent à l'instant leurs pirogues, et ramerent vers un autre endroit. Nous allâmes à quelque distance dans l'intérieur du pays, dont la surface était assez ressemblante à celle que nous avons déjà décrite; mais le sol était beaucoup plus riche, et couvert, au lieu de sable, d'un terreau noir et profond, que je jugeai très-propre à produire des grains de toute espèce. Nous vîmes dans les bois un arbre portant un fruit de la couleur et de la forme d'une cerise; son jus avait un goût aigrelet et agréable, quoiqu'il eût peu de saveur. Les bois étaient entrecoupés par les plus belles prairies du monde. Quelques endroits, mais en petit nombre, avaient un fond de rocher. La pierre y est sablonneuse, et on pourfaisait l'employer avec beaucoup d'avantage pour bâtir. Quand nous retournâmes au bateau, nous aperçûmes de la fumée sur une autre partie de la côte: nous y allâmes dans l'espoir de rencontrer des Insulaires, mais ils s'en-

fairent à notre approche. Nous trouvâmes très-près de la grève, six petites pirogues, six feux, où on avait mis griller des moules et quelques huîtres éparses dans les environs. Nous conjecturâmes par-là qu'il y avait eu dans chaque pirogue un homme qui, ayant pris des poissons à coquilles, était venu à terre afin de les manger, et que chacun d'eux avait fait pour cela un feu séparé. Nous goûtâmes de leurs mets, et leur laissâmes en retour des grains de rassade, et autres petites bagatelles que nous crûmes pouvoir leur faire plaisir. Nous trouvâmes dans cet endroit, au pied d'un arbre, une petite citerne d'eau douce qui y était déposée par un ruisseau. Le jour étant alors fort avancé, nous retournâmes au vaisseau. M. Banks fit le soir une petite excursion, armé de son fusil, et trouva un grand nombre de cailles, semblables à celles d'Angleterre.

Le 4, un de nos officiers s'étant fort écarté de ses compagnons, rencontra un homme très-âgé, une femme et quelques petits enfans, assis sous un arbre au bord de l'eau. Ils ne s'aperçurent mutuellement que lorsqu'ils furent près les uns des autres. Les Indiens témoignèrent quelque crainte, mais ils ne tentèrent pas de prendre la fuite. Notre officier n'avait rien autre chose à leur offrir qu'un perroquet qu'il venait de tuer,

mais ils le refusèrent ; ils se retiraient en arrière, par frayeur ou par aversion, à mesure qu'il approchait la main. Il resta peu de tems avec eux ; il vit plusieurs pirogues pêcher près du rivage, et comme il était seul, il craignit qu'elles ne vinssent à terre pour l'attaquer. De leur côté, M. Monkhouse, le chirurgien, et une autre personne de l'équipage, s'étant aussi éloignés de leurs compagnons, aperçurent, en sortant d'un bosquet, six Indiens, rassemblés à la distance d'environ cinquante verges. Un d'eux prononça un mot d'un ton de voix fort élevé, ce qui était probablement le signal de l'attaque ; car, sur le champ, on leur lança du milieu du bois une javeline qui manqua de les frapper. Dès que les Indiens virent que le coup n'avait pas porté, ils s'enfuirent avec la plus grande précipitation. M. Monkhouse, tournant alors autour de l'endroit d'où la javeline était partie, découvrit un jeune Indien d'environ dix-neuf ou vingt ans, qui descendait d'un arbre, où il avait probablement été mis en sentinelle pour l'ajuster quand il passerait. M. Monkhouse le poursuivit, mais il ne put l'atteindre.

La grande quantité de plantes que MM. Banks et Solander rassemblèrent dans cet endroit, m'engagea à lui donner le nom de *Botany-Bay* (Baie de Botanique). Elle est située au

3^e.^d de latitude sud, et au 208^e.^d 37' de longitude ouest ; elle est étendue, sûre et commode : on peut la reconnaître à l'aspect de la terre qui, sur les bords de la mer, est presque unie et médiocrement élevée. En général, la côte est plus haute que dans l'intérieur du pays, et il y a près de la mer des rochers escarpés qui ont l'apparence d'une longue île située au-dessous de la côte. Le havre se trouve à peu près au milieu de cette terre. Il y a partout beaucoup de bois, mais je n'ai vu que deux espèces d'arbres qui pussent être regardés comme bois de construction. L'un ressemble assez au chêne d'Angleterre, et distille une gomme rouge, pareille au *sang de dragon*. Le bois en est pesant, dur et brun, comme le *lignum vitæ*. L'autre a la tige grande et droite, à peu près comme le pin, et le bois en est assez semblable au chêne d'Amérique ; il est de même dur et pesant. J'ai vu quelques arbrisseaux et plusieurs sortes de palmiers. Les palétuviers croissent en grande abondance près du fond de la baie. Parmi les oiseaux, nous avons remarqué des corneilles exactement les mêmes que celles d'Angleterre. La plupart des oiseaux aquatiques nous étaient entièrement inconnus : un des plus remarquables était noir et blanc, plus gros qu'un cygne, et ressemblant au pélican. On trouve, sur ces

bancs de sable et de vase, de grandes quantités d'huîtres, de moules, de petoncles, et d'autres coquillages; ils paraissent être la principale subsistance des habitans, qui vont dans les bas-fonds avec leurs pirogues, et les pêchent à la main. Nous ne nous sommes pas aperçus qu'ils les mangeassent crus; mais ils ne vont pas toujours à terre pour les faire cuire, et souvent ils font pour cela du feu dans leurs pirogues. N'ayant pu parvenir à nous lier avec ces Indiens, nous n'avons point acquis de connaissances particulières sur leur manière de vivre. Ils ne touchèrent à aucun des présens que nous leur avions laissés dans les huttes et dans les autres endroits qu'ils fréquentaient.

Pendant notre séjour dans ce havre, j'arborai chaque jour à terre le pavillon anglais; je fis aussi graver sur un des arbres, près du lieu de l'aiguade, le nom de notre vaisseau, avec la date du jour et de l'année où nous arrivâmes. La marée y est haute sur les huit heures, dans les pleines et les nouvelles lunes; et le flot qui s'élève à quatre ou cinq pieds retombe perpendiculairement.

Nous quittâmes Botany-Bay, le 6 mai, à la pointe du jour. Je gouvernai le long de la côte nord nord-est, et à midi notre latitude, par observation, était de $33^{\text{d}} 50'$ sud. Nous étions

alors en travers d'une baie ou havre, où je crus remarquer un bon mouillage, et que j'appelai *Port Jackson*. Ce havre est à trois lieues nord de *Botany-Bay*. Nous doublâmes successivement le cap des *Trois-Pointes*, la pointe *Stephens*, le cap *Hawke* et le cap *Smokey* (de la Fumée), parce que j'en aperçus une grande quantité sur cette pointe d'une hauteur considérable. Le 15, nous aperçûmes, à l'aide de nos lunettes, une vingtaine d'Indiens qui, chacun, portaient sur leur dos un gros paquet que nous jugeâmes être des feuilles de palmier destinées à couvrir leurs maisons. Nous continuâmes à les observer l'espace d'une heure, et nous les vîmes gravir un sentier sur une colline fort inclinée, derrière laquelle nous les perdîmes de vue. Nous n'en remarquâmes aucun qui s'arrêtât ou jetât les yeux vers nous; ils suivaient leur chemin sans la moindre apparence de curiosité ou de surprise; il est cependant impossible qu'ils n'aient pas aperçu le vaisseau, en marchant le long de la côte; et cet objet, si éloigné de tout ce qu'ils avaient vu jusqu'alors, ne devait pas leur paraître moins merveilleux que le serait pour nous une montagne qui flotterait toute couverte d'arbres. Notre latitude était de 28^d 59' sud, et notre longitude de 206^d 27' ouest. Je nom-

mai *Cap Byron*, une pointe qui nous restait au nord-ouest quart-d'ouest, à trois milles de distance.

Nous nous trouvâmes, le 22, en travers de la pointe méridionale d'une large baie ouverte, dans laquelle j'avais dessein de mouiller. Nous découvrîmes, avec nos lunettes, que la terre était couverte de palmiers, arbres que nous n'avions pas vus depuis que nous avons quitté les îles situées entre les Tropiques. Lorsque nous allâmes à terre, nous vîmes plusieurs fondrières et marais salans, sur lesquels croît le véritable palétuvier, tel qu'on le trouve dans les îles d'Amérique, et le premier arbre de ce genre que nous eussions encore rencontré. On aperçoit dans les branches de ces palétuviers, plusieurs nids d'une espèce remarquable de fourmis, qui étaient aussi vertes que l'herbe; lorsqu'on les troublait dans leurs retraites, en agitant les branches, elles sortaient en foule, et punissaient l'agresseur par une piqûre beaucoup plus douloureuse que celle d'autres insectes de cette sorte que nous connaissions. Nous avons aussi vu, sur ces arbres, une multitude de petites chenilles vertes. Elles avaient le corps couvert de poils épais, et elles étaient rangées sur les feuilles l'une contre l'autre, vingt ou trente ensemble, comme un rang de soldats. Nous sen-

tîmes , en les touchant , que le poil de leur corps était pointu comme une aiguille, et il nous causa une douleur plus vive , quoique moins durable. Le pays est manifestement plus mauvais qu'aux environs de Botany-Bay. Le sol est sec et sablonneux ; mais les côtés des collines sont couverts d'arbres qui croissent éloignés , isolés et sans broussailles. Nous vîmes, dans les bas-fonds et sur les bancs de sable , plusieurs oiseaux plus gros que le cygne , et des espèces d'outardes ; nous en tirâmes une qui pesait dix-sept livres et demie. C'était le meilleur oiseau que nous eussions mangé depuis notre départ d'Angleterre , et à cette occasion , nous donnâmes à l'anse le nom de *Bustard-Bay* (baie de l'outarde). Elle gît au $24^{\text{d}} 4'$ de latitude, et $208^{\text{d}} 16'$ de longitude. La mer semblait abonder en poissons ; mais malheureusement nous déchirâmes entièrement notre seine au premier jet. Nous trouvâmes , sur les bancs de vase , au-dessous des palétuviers, une quantité innombrable d'huîtres de toute espèce , et entr'autres , le *marteau* , et beaucoup de petites huîtres perlières. S'il y a, dans une eau plus profonde, un aussi grand nombre de pareilles huîtres , parvenues à leur maturité, on pourrait sûrement établir très-avantageusement , en cet endroit , une pêcherie de perles.

Nous apercevions de la fumée en plusieurs endroits. Nous arrivâmes à l'un d'eux où dix petits feux brûlaient encore à quelques pas les uns des autres; mais les Indiens s'étaient éloignés. Il y avait près de là plusieurs vases d'écorce, où nous supposâmes qu'on avait mis de l'eau, des coquilles et quelques os de poisson, restes d'un repas qui avait été fait récemment. Plusieurs morceaux d'une écorce molle, à-peu-près de la longueur et de la largeur d'un homme, étaient étendus sur la terre, nous imaginâmes qu'elles avaient pu servir de lits. Il y avait, au côté du feu exposé au vent, un petit abri de la même écorce, d'environ un pied et demi de haut. Ces feux étaient d'ailleurs dans un bosquet d'arbres serrés les uns contre les autres, qui garantissaient du vent. Il semblait qu'on avait beaucoup marché sur cet endroit, et comme nous n'avons vu ni maisons, ni débris de cabanes, nous sommes portés à croire que ces peuples qui n'ont point de vêtemens, n'ont point non plus d'habitations, et qu'ils passent les nuits en plein air, ainsi que les animaux. Tupia lui-même, en remuant la tête avec un air de supériorité et de commisération, nous dit que c'étaient des *taata enos* (de pauvres misérables).

Nous levâmes l'ancre, le 24, et longeant la côte de cette partie de la Nouvelle Hollande, dite la Nouvelle-Galles du sud, je reconnus suc-

cessivement plusieurs pointes, auxquelles je donnai différens noms, relatifs à leur position et à leur forme : le *cap du Capricorne*, situé directement sous le tropique de ce signe; longitude, $208^{\text{d}} 58'$ ouest : dix-sept lieues plus loin, nord, le *cap Manifold*, à cause des hautes collines qu'on y aperçoit; $22^{\text{d}} 45'$, latitude sud : la baie et les îles de *Keppel*, le cap *Townshend* : *Thirfli-Sound* (canal de la soif), parce que nous ne pûmes nous y procurer d'eau douce; $22^{\text{d}} 10'$, latitude sud, $210^{\text{d}} 18'$, longitude ouest : *Pier-Head* (pointe Pier); le cap *Palmerston*, la baie des *Canaux*, le cap *Hillsborough*, le cap *Conway*, la baie de *Répulse*, *Wihtsundai-Passage* (passage de la Pentecôte); les îles de *Cumberland*, le cap *Glocester*, l'île *Holborne*, la baie *d'Edgcumbe*, le cap *Upstart*, la baie *Cleveland*; et l'île *Magnétique*, parce que le mouvement de l'aiguille se dérangeait à mesure que nous en approchions. De là nous aperçûmes la grande terre : partout les Insulaires témoignaient le même effroi ou la même indifférence. Enfin, le 9 juin, après avoir reconnu encore plusieurs points, nous arrivâmes au $16^{\text{e}} 20'$ de latitude sud, à une baie grande, mais peu profonde, que j'appelai *Baie de la Trinité*, parce qu'elle fut découverte le dimanche qui porte ce nom.

CHAPITRE XII.

SITUATION dangereuse où se trouva le vaisseau. — Rivière Endéavour. — Description du pays — Habitans. — Incendie.

JUSQU'ICI nous avons vogué sans accident sur cette côte dangereuse, où la mer, dans une étendue de vingt-deux degrés de latitude, c'est-à-dire, de plus de treize cents milles, cache partout des bas-fonds qui se projettent brusquement du pied de la côte, et des rochers qui s'élèvent tout-à-coup du fond, en forme pyramidale. Jusqu'alors aucuns des noms donnés par nous aux différentes parties des pays, n'étaient des monumens de détresse; mais, en cet endroit, nous commençâmes à connaître le malheur, et c'est pour cela que nous avons appelé *Cap de Tribulation*, une pointe qui se trouve au 16^{e} $6'$ de latitude sud, et au 214^{e} $39'$ de longitude ouest. C'était mon dessein de tenir le large toute la nuit, afin d'éviter ce que quelques-uns prenaient pour des rochers à fleur d'eau, et qui n'étaient que des îles basses et couvertes de bois. Je voulais aussi chercher à m'assurer s'il

y avait quelques îles en pleine mer, d'autant plus que nous étions très-près de la latitude assignée aux îles découvertes par Quiros, que des géographes, par des raisons que je ne connais pas, ont cru devoir joindre à cette terre. Nous avions l'avantage d'un bon vent et d'un clair de lune. Vers neuf heures, notre eau devint plus profonde de quatorze à vingt-une brasses; mais pendant que nous étions à souper, elle diminua tout-à-coup, et retomba à douze et dix-huit brasses en quelques minutes. Sur le-champ j'ordonnai à chacun de se rendre à son poste; tout était disposé pour virer de bord et mettre à l'ancre, mais, à l'épreuve suivante, la sonde ayant marqué une eau profonde, nous en conclûmes qu'il n'y avait plus de danger. Avant dix heures, en effet, nous eûmes vingt et vingt-une brasses; comme cette profondeur continuait, les officiers rassurés, quittèrent le tillac, et allèrent se coucher. A une heure moins quelques minutes, l'eau baissa tout d'un coup de vingt à dix-sept brasses, et avant qu'on pût rejeter la sonde, le vaisseau toucha.

Il resta immobile, à l'exception d'un soulèvement que lui donnait la houle en le battant sur le rocher. En peu de momens tout l'équipage fut sur le tillac. L'horreur de notre situation se peignit énergiquement sur toutes les physio-

nomies. Comme nous avions gouverné au large avec une bonne brise , durant l'espace de trois heures et demie , nous savions que nous ne pouvions être très - près de la côte. Nous n'avions que trop de raisons de craindre que nous ne fussions sur un rocher de corail , et ces rochers sont plus dangereux que les autres. Dans cette position , nous abattîmes sur-le-champ toutes les voiles, et les bateaux furent mis en mer pour sonder autour du vaisseau.

Nous découvrîmes bientôt que nos craintes n'avaient point exagéré notre malheur, le bâtiment ayant été porté sur une bande de rochers, y était enclavé par un trou au milieu. Tous nos efforts pour le remettre à flot, furent infructueux ; il continuait de battre contre le rocher avec tant de violence , que nous avions de la peine à nous tenir sur nos jambes. Bientôt nous vîmes flotter autour de nous les planches du doublage de la quille, et enfin la fausse quille : à chaque instant la mer se préparait à nous engloutir. Nous n'avions d'autres ressources que d'alléger le vaisseau, et nous avions perdu l'occasion de tirer de cet expédient le plus grand avantage , car malheureusement la marée était déjà considérablement diminuée ; et il était incertain que le bâtiment pût tenir jusqu'à la marée montante, qui, elle-même nous avait mis dans

ce danger effrayant. Cependant les pompes travaillèrent sur-le-champ ; nous n'avions que six canons sur le tillac : nous les jetâmes à la mer, ainsi que notre lest de fer et de pierres, des futailles, des douves, des cerceaux, des jarres d'huile, de vieilles provisions et plusieurs autres des matériaux les plus pesans. Chacun se mit au travail avec un empressement qui approchait presque de la gâité, et sans la moindre marque de murmure ou de mécontentement ; nos matelots étaient si pénétrés du sentiment de leur situation, qu'on n'entendit pas un seul jurément ; la crainte de se rendre coupable de cette faute, dans un moment où la mort semblait si prochaine, réprima à l'instant cette profane habitude, malgré tout son empire sur les gens de mer.

Enfin la pointe du jour parut (11 juin), et nous vîmes terre à environ huit lieues, sans apercevoir dans l'espace intermédiaire, une seule île sur laquelle les bateaux pussent nous conduire en cas que le vaisseau fût mis en pièces. Le vent tomba pourtant par degrés, et nous eûmes un calme plat d'assez bonne heure dans la matinée. Si le vent eût été fort, le vaisseau périssait infailliblement. A la marée haute, nous eûmes la douleur de voir que notre navire ne flottait pas de plus d'un pied et demi, quoique

nous l'eussions allégé de près de cinquante tonneaux. Nous nous mîmes à l'alléger encore davantage, et nous jetâmes à la mer tout ce qui ne nous était point absolument nécessaire. Jusqu'ici le vaisseau n'avait pas fait beaucoup d'eau; mais à mesure que la marée tombait, l'eau y entraît avec tant de rapidité, que deux pompes, travaillant continuellement, pouvaient à peine nous empêcher de couler à fond. Vers deux heures, deux ou trois voies d'eau s'ouvrirent à tribord, et la pinasse, qui était sous les épaules toucha fond. Cette situation était effrayante, nous regardions l'instant où le vaisseau serait mis à flot, non comme le moment de notre délivrance, mais comme celui de notre destruction. Nos bateaux ne pouvaient nous porter tous à terre; comme au moment de la crise fatale, il n'y aurait plus ni commandement ni subordination, il devait en résulter un désordre qui augmenterait les horreurs du naufrage même, et nous ferait périr les uns par les autres; nous savions très-bien aussi que ceux qui resteraient à bord, auraient vraisemblablement moins à souffrir en mourant dans les flots, que ceux qui gagneraient terre, sans aucune défense contre les habitans, dans un pays où des filets et des armes à feu suffiraient à peine pour leur procurer leur subsistance. Ceux-ci d'ailleurs, en leur supposant un

moyen de résister, eussent été condamnés à languir le reste de leurs jours dans un désert horrible, sans espoir de goûter jamais les consolations de la vie domestique, séparés de tout commerce avec les hommes, si l'on excepte de misérables Sauvages, peut-être les plus grossiers et les moins civilisés de la terre, qui passaient leur vie à chercher, dans ces solitudes, une proie incertaine et précaire.

La mort ne s'est jamais montrée si hideuse qu'à ceux qui l'ont attendue dans un pareil état; et comme le moment affreux qui devait décider de notre sort approchait, chacun vit ses propres sentimens peints sur le visage de ses compagnons; cependant tous les hommes qu'on put épargner sur le service des pompes, se préparèrent à travailler au cabestan et au vindas, et le vaisseau commençait à flotter sur les dix heures dix minutes: nous fîmes un dernier effort qui le remit en pleine eau à notre grande satisfaction, il ne fit pas alors plus d'eau que quand il était sur le rocher. Nos gens n'abandonnèrent point leur travail, et parvinrent à empêcher de nouveaux progrès. Mais ayant souffert pendant plus de vingt-quatre heures une fatigue de corps et une agitation d'esprit excessives, et perdant toute espérance, ils commencèrent à tomber dans l'abattement. Ils ne pouvaient plus

travailler à la pompe plus de cinq minutes de suite ; après quoi chacun d'eux , entièrement épuisé , s'étendait sur le tillac , quoique l'eau des pompes l'inondât à trois ou quatre pouces de profondeur. Lorsque ceux qui les remplaçaient avaient un peu travaillé , et qu'ils étaient épuisés à leur tour , ils se jetaient à terre de la même manière que les premiers , qui se relevaient pour recommencer leurs efforts ; c'est ainsi qu'ils se soulageaient les uns les autres , jusqu'à ce qu'un nouvel accident fût près de terminer tous les maux.

Le bordage qui garnit l'intérieur du fond d'un navire est appelé la *carlingue* , et entre celui-ci et le bordage de l'extérieur , est un espace d'environ dix-huit pouces ; l'homme qui , jusqu'alors , avait mesuré la hauteur de l'eau , ne l'avait prise que sur la carlingue et avait fait son rapport en conséquence ; mais celui qui le remplaça pour le même service , la mesura sur le bordage extérieur , et son erreur lui fit croire que l'eau avait gagné en peu de minutes dix-huit pouces sur les pompes. A cette nouvelle le plus intrépide fut sur le point de renoncer à son travail , ainsi qu'à ses espérances. Cependant cet incident qui devait occasionner notre perte par la confusion qu'il pensa jeter dans tout l'équipage , fut la cause de notre salut. La mé-

prise fut bientôt découverte , et la joie subite que ressentit chacun de nous en trouvant que son état n'était pas aussi dangereux qu'il l'avait craint , fut une espèce d'enchantement qui sembla faire croire qu'à peine restait-il encore quelque véritable péril. Cette heureuse illusion ranima nos forces languissantes ; et quoique notre état fût le même que lorsque nos gens avaient ralenti leur travail par fatigue et par découragement , cependant ils réitérèrent leurs efforts avec tant de courage et d'activité , qu'avant huit heures du matin les pompes avaient gagné considérablement sur la voie d'eau. Chacun parlait alors de conduire le vaisseau dans quelque havre , comme d'un projet sur lequel il n'y avait pas à balancer ; et tous ceux qui n'étaient pas occupés aux pompes , travaillaient à relever les ancres. Après des peines inouïes , on parvint à faire de la voile et à porter vers la terre.

Il était cependant impossible de continuer long-tems le service des pompes ; et comme on ne pouvait découvrir exactement la position de la voie d'eau , nous n'avions plus d'espoir de l'arrêter en dedans. M. Monkhouse , l'un des officiers de poupe , vint me trouver et me proposa un expédient dont il s'était servi à bord d'un vaisseau marchand , qui , avec une voie

d'eau faisant plus de quatre pieds par heure, fut pourtant ramené sain et sauf de la Virginie à Londres. Le maître du vaisseau avait eu tant de confiance dans cet expédient, qu'il avait remis en mer son bâtiment, quoiqu'il connût son état, ne croyant pas qu'il fût nécessaire de boucher autrement sa voie d'eau. Je n'hésitai point à laisser à M. Monkhouse le soin d'employer le même expédient, qu'on appelle *larder de la bonnette*; quatre ou cinq personnes furent nommées pour l'aider, et voici comment il exécuta cette opération: il prit une petite bonnette en étui; après avoir mêlé ensemble une grande quantité de fil de caret et de laine, haché très-menu, il les piqua sur la voile aussi légèrement qu'il lui fut possible, et il étendit par-dessus le fumier de notre bétail, et d'autres ordures: lorsque la voile fut ainsi préparée, on la plaça au-dessous de la quille, au moyen de quelques cordes qui la tenaient étendue; la voie, en tirant de l'eau, attira en même tems de la surface de la voile, qui se trouvait vers le trou, la laine et le fil de caret. Cet expédient eut tant de succès que notre voie d'eau fut considérablement diminuée, et qu'au lieu de gagner sur trois pompes, une seule suffit pour l'empêcher de faire des progrès.

Ce fut pour nous un nouveau sujet de con-

fiance et de consolation ; les gens de l'équipage témoignèrent presque autant de joie que s'ils eussent déjà été dans un port ; loin de borner dès lors leurs vues à faire échouer le vaisseau dans quelque havre , et à construire de ses débris un petit bâtiment qui pût nous porter aux Indes Orientales , ce qui avait été , quelques momens auparavant , le dernier objet de notre espoir , ils ne pensèrent plus qu'à ranger la côte de la Nouvelle-Hollande , afin de chercher un lieu convenable pour nous radouber , et poursuivre ensuite notre voyage comme si rien ne fût arrivé. Je dois à cette occasion rendre justice et témoigner ma reconnaissance à l'équipage , ainsi qu'aux personnes qui étaient à bord ; au milieu de notre détresse , on n'entendit point d'exclamations de fureur , on ne vit point de gestes de désespoir ; quoique tout le monde parût sentir vivement le danger qui nous menaçait , chacun , maître de soi , joignait à ses efforts une patience paisible et constante , également éloignée de la violence tumultueuse de la terreur et de la sombre léthargie du désespoir.

Nous portâmes vers la terre jusqu'à environ six heures du soir (12), et nous mîmes à l'ancre , par dix-sept brasses , à sept lieues de distance de la côte , et à une lieue du banc de rochers sur lequel nous avions touché. Ce banc,

ou ce bas-fond se trouve au 15^d 45' de latitude S. , et à six ou sept lieues de la Nouvelle-Hollande. Le 13 , à six heures du matin , nous dépassâmes deux petites îles situées au 15^d 41' de latitude sud , que je nommai *Hope islands* (îles de l'Espérance) , parce que , dans notre danger , le dernier objet de notre espérance , ou plutôt de nos desirs , eût été d'y aborder. Enfin , sur le soir , la pinasse qui était toujours en mer avec un des contre-mâtres , revint , et rapporta qu'à deux lieues environ au-dessous du vent , il avait découvert un havre convenable , où il y avait assez d'eau , et toutes les commodités qu'on pouvait désirer pour débarquer sur la côte , ou pour mettre le vaisseau à la bande. Avant d'y parvenir , nous eûmes encore à essuyer bien des périls et des contrariétés. Le vent même qui nous y porta , le 17 , nous eût submergés s'il se fût levé pendant le tems de notre détresse. Nous avions bien des motifs d'être impatiens d'arriver ; le scorbut se manifestait parmi nous avec des symptômes très-effrayans : notre pauvre Otabitien , Tupia , qui se plaignait depuis quelque tems que ses gencives étaient malades et enflées , et qui , suivant l'avis du chirurgien , prenait une grande quantité de jus de limon , avait alors des boutons livides sur les jambes , et d'autres marques infailibles , que malgré tous

nos remèdes , la maladie avait fait un progrès rapide. La santé de M. Gréen , notre astronome , s'affaiblissait d'une manière alarmante. Le vaisseau , à son arrivée , fut aussitôt remorqué dans le havre , et les ancres , les câbles et toutes les hansières furent portés à terre avant la nuit.

Le 18 , dans la matinée , nous construisîmes un pont , du vaisseau au rivage ; la côte était si escarpée , que le bâtiment flottait à vingt pieds de distance de la grève : nous dressâmes aussi deux tentes à terre ; une pour les malades qui étaient au nombre de neuf , et l'autre pour les provisions. Je gravis une des collines les plus élevées de celles qui dominaient le havre ; je n'y trouvai pas un coup d'œil qui nous promît beaucoup d'avantages. La terre basse près de la rivière , était entièrement couverte de palétuviers inondés d'eau salée à chaque marée , et la terre élevée semblait être partout pierreuse et stérile. M. Banks fit aussi une promenade dans l'intérieur du pays ; il y rencontra les restes de plusieurs vieilles maisons , et des endroits où les habitans avaient apprêté des poissons à coquille ; ils ne paraissaient cependant pas avoir fréquenté ces lieux depuis quelques mois. Il traversa la rivière pour examiner le pays de l'autre côté ; il trouva qu'il consistait principalement en collines de sable , et vit quelques maisons

d'Indiens qui avaient été habités depuis peu. Il rencontra de grandes troupes de pigeons et de corneilles, et tua même plusieurs des premiers, qui étaient extrêmement beaux. Il observa le soir de grandes quantités de pierres ponceuses, qui étaient à une distance considérable au-delà de la marée haute, où elles avaient été portées par les inondations ou par les marées extraordinairement hautes, car on ne pouvait douter qu'elles ne vinsent de la mer.

Le 21, nous nous mîmes à l'ouvrage pour transporter tous les effets hors du vaisseau, et le mettre à la bande. Les rochers avaient fait une ouverture à travers quatre bordages, et même dans les couples; trois autres bordages étaient fort endommagés, et ces brèches formaient un aspect singulier. On ne voyait pas un seul éclat de bois, le tout était aussi uni que si c'eût été coupé avec un instrument. L'un des trous était assez large pour nous couler à fond, quand nous eussions fait aller continuellement huit pompes au lieu de quatre; mais, par un bonheur extraordinaire, il se trouva en grande partie bouché par un morceau de roche qui, après avoir fait l'ouverture, y était resté engagé; de sorte que la seule eau, qui avait passé entre la pierre et le bois, avait d'abord gagné sur nos pompes, d'où l'on peut juger de ce qui serait arrivé, s'il

ne se fût rien trouvé dans la brèche. Nous reconnûmes aussi que plusieurs morceaux de la bonnette lardée s'étaient fait un passage entre les coupes, et avaient presque entièrement arrêté la partie de la voie d'eau que la pierre avait laissée ouverte. Pendant que les charpentiers travaillaient, j'envoyai plusieurs de nos gens à la chasse et à la pêche. Ils dirent à leur retour avoir vu un animal aussi gros qu'un lévrier, qui avait le corps mince, couleur gris de souris, et qui était d'une agilité extrême. Plusieurs personnes le virent le lendemain; un des matelots qui venait de rôder dans les bois, nous dit qu'il croyait sincèrement avoir vu le diable. Nous lui demandâmes sous quelle forme il lui avait apparu; voici quelle fut sa réponse : « Il était, dit-il, » aussi gros qu'un galon (1), et il lui ressemblait beaucoup; il avait des cornes et des » ailes, cependant il se traînait si lentement » dans l'herbe, que si je n'avais pas eu peur, » j'aurais pu le toucher. » Nous découvrîmes bientôt que cet objet formidable était une chauve-souris. Il faut convenir que ces animaux ont ici une figure effrayante, car elles sont presque entièrement noires, et aussi grosses qu'une per-

(1) Mesure d'Angleterre qui contient 231 pouces cubes (anglais.)

drix. Elles n'ont point de cornes, il est vrai, mais l'imagination d'un homme qui croyait voir le diable, pouvait aisément suppléer à ce défaut.

Je vis moi-même, le 24, le quadrupède dont les gens de l'équipage ne cessaient de parler. Il était en effet assez ressemblant, pour la grosseur et pour la forme, à un lévrier; comme cet animal, il avait une longue queue, et je l'aurais pris pour un chien sauvage, si, au lieu de courir, il n'avait pas sauté comme un lièvre ou un daim. On disait que ses jambes étaient très-minces, et la trace de son pied semblable à celui d'une chèvre; mais l'herbe était si élevée dans l'endroit où je l'aperçus, qu'elle lui cachait les jambes, et le terrain était trop dur pour qu'il pût y imprimer la trace de son pied. M. Banks ne vit qu'imparfaitement cet animal, il jugea que son espèce était encore inconnue.

La position du vaisseau, qui rejetait l'eau à l'arrière, manqua de priver les sciences de toutes les connaissances que M. Banks avait rassemblées au prix de tant de travaux et de périls. Il avait déposé sa collection curieuse de plantes dans la soute au biscuit qui est à l'arrière du vaisseau, pensant que c'était l'endroit le plus sûr. Personne n'ayant prévu le danger auquel on les exposait, en élevant la proue du bâi-

ment beaucoup plus haut que la poupe , on les trouva sous l'eau. On rétablit cependant la plupart dans leur premier état , à force de soins et d'attention , mais quelques-unes furent entièrement pourries et perdues.

Le 22 , quelques-uns de nos officiers , qui avaient fait une excursion dans les bois , rapportèrent à bord les feuilles d'une plante que nous crûmes d'abord la même que le *coco* des îles d'Amérique ; mais , en la goûtant , les racines se trouvèrent trop âcres pour qu'on pût les manger , les feuilles étaient cependant presque aussi bonnes que celles de l'épinard. Il croissait dans l'endroit où l'on cueillit ces plantes , une grande quantité de chous palmistes , et une espèce de plane sauvage , dont le fruit contenait tant de pierres qu'on pouvait à peine en manger. On y trouva aussi un autre fruit à peu près de la grosseur d'une petite pomme d'amour , mais plus plate , et d'une couleur de pourpre foncé. Le 27 , je remontai le havre dans la pinasse , mais je ne pris que vingt ou trente poissons qui furent distribués aux malades et aux convalescens. Tupia était du nombre de ces derniers ; sa santé s'était rétablie en ne s'occupant que de pêcher à la ligne et ne vivant que du produit de sa pêche. M. Green allait aussi beaucoup mieux.

Le 28 , M. Banks pénétra dans l'intérieur du

pays avec quelques-uns des matelots , pour leur montrer la plante qu'on appelle dans les îles de l'Amérique *chou caraïbe*, et qui nous fournissait un légume. Tupia rendait beaucoup meilleure la racine des cocos, en l'apprêtant dans un four à la mode de son pays ; mais ce fruit était si petit qu'il ne pouvait pas suffire à la subsistance de l'équipage. Ils trouvèrent , dans leur promenade , un arbre auquel on avait fait des entailles pour y monter plus aisément , comme nous en avions vu dans la baie de Botanique. Ils rencontrèrent aussi plusieurs amas de fourmis blanches , qui ont de la ressemblance avec celles des Indes orientales , et qui sont les insectes les plus nuisibles du monde. Les fourmillières étaient d'une figure pyramidale , de deux ou trois à six pieds de hauteur , et ressembaient beaucoup aux tas de pierres qu'on voit en Angleterre , et qu'on dit être des monumens des Druides. M. Gore , qui , ce jour-là , fit aussi quatre ou cinq milles dans l'intérieur du pays , rapporta qu'il avait vu des pas d'hommes et des traces de trois ou quatre différentes sortes d'animaux.

Le 29 , à deux heures du matin , j'observai , conjointement avec M. Gréen , une émergence du premier satellite de Jupiter. Elle eut lieu à $2^{\text{d}}. 18' 53''$, ce qui nous donna $214^{\text{d}}. 42' 30''$ O. pour notre longitude ; nous étions au $15^{\text{d}}. 26'$

de latitude sud. A la pointe du jour, j'envoyai le bateau pour pêcher à la seine, et l'après-midi il revint avec une quantité de poisson assez grande pour en donner une livre et demie à chaque personne de l'équipage. Un de mes officiers de poupe, qui était allé à terre avec un fusil, rapporta qu'il avait vu un loup exactement pareil à ceux de son pays; il l'avait tiré sans le tuer. Le 1^{er}. juillet, nous aperçûmes un feu à environ un mille au-dessus de l'embouchure de la rivière. M. Gore, mon second lieutenant, trouva une coque remplie de bernacles, qui venaient probablement de quelque île, au-dessus du vent, peut-être de la terre *del Espirito sancto* de Quiros, puisque nous étions alors dans la latitude où l'on prétend qu'elle est située.

Le maître que j'avais envoyé pour sonder aux environs des bancs de sable dans le large, et pour examiner s'il y avait un canal au nord, revint le 3, et nous dit avoir débarqué dans une baie où il trouva quelques-uns des Naturels du pays qui étaient à souper; ils s'enfuirent tous précipitamment à son approche, laissant quelques uns de leurs mets; il n'y avait dans cet endroit ni maison, ni rien qui pût en tenir lieu.

Le 5, notre vaisseau fut remis à flot et amarqué le long de la grève où l'équipement avait été déposé. Nous reprîmes nos provisions à bord et

finmes le bâtiment en état de faire voile. Le 8, M. Banks revint avec ses compagnons, et nous fit le récit de son expédition. Après avoir marché environ trois lieues parmi des terrains marécageux et des palétuviers, ils avaient pénétré dans l'intérieur du pays qu'ils trouvèrent très-peu différent de ce qu'ils avaient déjà vu. Ils continuèrent leur route le long de la rivière, qui, à quelque distance, se resserre dans un canal étroit, bordé, non par des marais de palétuviers, mais par un terrain escarpé et couvert d'arbres de la plus belle verdure, parmi lesquels on remarquait le *mohoe* des îles d'Amérique, ou l'arbre du quinquina (*hibiscus tiliaceus*). La terre était en général basse et revêtue d'une herbe longue et épaisse : le sol semblait promettre une grande fertilité à tous ceux qui voudraient le planter et le cultiver. Dans le courant de la journée, Tupia vit un animal que, d'après sa description, M. Banks jugea être un loup; nos gens en aperçurent aussi trois autres qu'ils ne purent ni attraper, ni tuer, et une espèce de chauve-souris aussi grosse qu'une perdrix, dont il leur fut également impossible de se rendre maîtres. Le soir, ils firent leur établissement tout près des bords de la rivière, et y allumèrent du feu; mais il y avait une si grande quantité de mosquitoes qu'à peine purent-ils y tenir; ces in-

sectes les suivaient dans la fumée et presque dans le feu , que nos voyageurs aimaient mieux endurer, que de s'exposer à la piquûre de ces animaux , qui leur causait une douleur insupportable. Le feu, les mouches et la terre qui leur servait de lit , rendirent la nuit extrêmement dure , de sorte qu'ils la passèrent à veiller et à former des souhaits pour le retour du jour. Au premier crépuscule du matin , ils allèrent chercher du gibier , et dans une course de plusieurs milles , ils virent quatre animaux de la même espèce , dont deux furent très-bien chassés par le lévrier de M. Banks ; mais ils le laissèrent bientôt en arrière en sautant par-dessus l'herbe longue et épaisse qui empêchait le chien de courir. On observa que cet animal ne marchait pas sur ses quatre jambes, mais qu'il sautait sur les deux de devant, comme le *jetbua* ou *mus jaculus*. Vers midi , ils retournèrent au bateau et remontèrent ensuite la rivière qui ne formait un peu plus haut qu'un ruisseau d'eau douce , et où cependant la marée s'élevait à une hauteur considérable. Comme le soir approchait , la marée baissa , et même si fort qu'ils furent obligés de descendre du bateau et de le traîner le long du rivage , jusqu'à ce qu'ils trouvassent un endroit où ils pussent reposer pendant la nuit. Enfin ils rencontrèrent un lieu convenable , et pendant qu'ils

déchargeaient le bateau, ils observèrent de la fumée à environ trois cents pas de distance; ils pensèrent que quelques-uns des Naturels du pays, avec qui ils desiraient depuis si long-tems faire connaissance, étaient autour du feu. Trois de nos gens s'y rendirent dans l'espoir qu'un si petit nombre ne les effraierait pas, mais lorsqu'ils arrivèrent, la place était abandonnée. Ils ne trouvèrent que le feu qui brûlait encore dans le creux d'un vieil arbre pourri, et plusieurs branches nouvellement rompues avec lesquelles il paraissait que des enfans s'étaient amusés. Plusieurs pas sur le sable annonçaient qu'on y avait marché depuis peu. Ils rencontrèrent à une petite distance plusieurs maisons, et quelques fours creusés en terre à la manière de ceux d'Otaïti, et dans lesquels il leur parut qu'on avait, le matin, apprêté des alimens.

Mortifiés de cette contrariété, nos gens retournèrent à leur quartier, qui était un large monceau de sable au-dessous d'un buisson. Ils formèrent leurs lits de feuilles de plane qu'ils étendirent sur le sable, et qui étaient aussi douces qu'un matelas; leurs manteaux leur servirent de couvertures et des paquets d'herbes de coussins. Ces arrangemens faits, ils comptaient passer une meilleure nuit que la dernière, parce qu'ils ne voyaient pas une mosquite. Ils se

couchèrent, et s'endormirent sans songer seulement qu'il était probable que les Indiens les trouveraient dans cette situation, et qu'ils s'exposaient à bien des dangers. On se familiarise tellement à la longue avec les périls et les accidens, qu'ils finissent par ne plus faire d'impression sur l'esprit. S'il était possible qu'un homme arrivé à un âge où l'entendement a toute sa force, et où la jeunesse, la vigueur et la santé rendent chères les jouissances de la vie, connût, pour la première fois, qu'il est mortel, ou même qu'il est sujet à la faiblesse et aux infirmités du vieil âge, avec combien de frayeur et de chagrin apprendrait-il cette nouvelle! Elevés et familiarisés peu à peu avec l'idée de ces vérités désolantes, nous ne réfléchissons pas plus sur l'approche de la vieillesse et de la mort, que ces hommes, errans dans un désert inconnu, ne pensaient au malheur qui les menaçait, à l'approche des Sauvages, dans un tems où ils pouvaient facilement devenir la proie de la méchanceté ou de la crainte de ces Indiens. La témérité de nos voyageurs n'eut heureusement point de suite funeste. Après avoir dormi jusqu'au matin, sans s'éveiller une seule fois, ils examinèrent la rivière. Voyant que la marée était favorable à leur retour et que le pays ne promettait rien qui méritât de les retenir plus long-tems, ils se

rembarquèrent et revinrent promptement au vaisseau.

Le 10, nous vîmes sur la pointe sablonneuse, au côté septentrional de la rivière, quatre Natarels du pays, qui avaient une petite pirogue avec des balanciers. Ils parurent pendant quelque tems fort occupés à harponner du poisson ; plusieurs de nos gens avaient envie d'aller auprès d'eux dans un bateau, mais je ne voulus pas le permettre ; une expérience réitérée m'avait convaincu que cette démarche serait plus capable d'empêcher que de nous procurer une entrevue avec ces Indiens. Je résolus d'employer la méthode contraire, pour voir si nous serions plus heureux, et nous parûmes ne pas faire la moindre attention à eux. Ce stratagème réussit ; enfin deux d'entre eux vinrent dans la pirogue à une portée de fusil du vaisseau, et de là ils nous parlèrent beaucoup d'un ton de voix fort élevé ; ne comprenant rien à ce qu'ils disaient, nous ne pûmes répondre à leur harangue que par des cris et en leur faisant toutes sortes de signes d'invitation et d'amitié. Pendant cette conférence ils s'approchaient peu à peu, tenant leurs lances, non d'une manière menaçante, mais comme s'ils eussent voulu nous dire que si nous leur faisons du mal ils avaient des armes pour se venger. Lorsqu'ils furent presque au côté de

notre bâtiment, nous leur jetâmes quelques étoffes, des clous, des verroteries, du papier, et d'autres bagatelles qu'ils reçurent sans la moindre marque de satisfaction. Enfin, un de nos gens leur donna un petit poisson; à ce présent ils témoignèrent la plus grande joie, et nous firent entendre qu'ils allaient chercher leurs compagnons, et sur-le-champ ils ramèrent vers la côte.

Pendant ce tems, quelques personnes de notre équipage, et entr'autres Tupia, débarquaient sur le côté opposé de la rivière. La pirogue revint bientôt au vaisseau avec ses quatre Indiens, elle se rangea tout près de nous sans exprimer ni crainte, ni défiance; nous leur distribuâmes quelques nouveaux présens, et dans peu ils nous quittèrent, allant aborder sur le même côté de la rivière, où nos gens étaient descendus. Chaque Indien portait dans sa main deux javelines et un bâton dont il se servait pour les lancer; ils avancèrent vers l'endroit où nos gens étaient assis. Tupia les eut bientôt déterminés à mettre bas les armes, et leur fit signe ensuite de venir s'asseoir près de lui, ce qu'ils firent sans donner aucunes marques de crainte ou de répugnance. Je débarquai alors avec plusieurs autres personnes; les Indiens parurent craindre que nous ne vinssions nous placer entre l'endroit où ils étaient et celui où ils avaient

laissé leurs armes ; mais je m'empressai de dissiper leur crainte en leur faisant des présens , comme un nouveau témoignage de notre bienveillance et du desir que nous avions d'obtenir la leur. Nous restâmes ensemble avec beaucoup de cordialité jusqu'au tems du dîner ; et leur faisant entendre alors que nous allions manger , nous les invitâmes par signes à venir avec nous ; ils refusèrent , et s'en retournèrent dans leur pirogue.

Ces Indiens étaient d'une taille ordinaire , mais ils avaient les membres d'une petitesse étonnante , leur peau était couleur de suie ou plutôt de chocolat foncé ; leurs cheveux noirs , sans être laineux , étaient coupés courts ; les uns les avaient lisses et les autres bouclés. Dampierre assure qu'il manquait deux dents de devant aux habitans qu'il vit sur la côte occidentale de ce pays , mais ceux-ci n'avaient pas ce défaut ; quelques parties de leur corps avaient été peintes en rouge , et l'un d'eux portait sur la lèvre supérieure et sur la poitrine des raies de blanc qu'il appelait *carbanda*. Les traits de leur visage étaient bien loin d'être désagréables ; ils avaient les yeux très-vifs , les dents blanches et unies , la voix douce et harmonieuse , et ils répétèrent après moi plusieurs mots avec beaucoup de facilité.

Le lendemain matin 11, nous reçûmes une autre visite de quatre des Naturels du pays; trois d'entr'eux nous étaient déjà connus, mais le quatrième était un étranger qui s'appelait *Yaparico*, comme nous l'apprîmes de ses compagnons qui l'introduisaient. Cet Indien se distinguait des autres par un ornement fort extraordinaire : il portait dans un trou fait à travers le cartilage qui sépare les deux narines, un os d'oiseau de la grosseur d'un doigt et de cinq ou six pouces de long, nous n'avions encore vu qu'un exemple de cette parure dans la Nouvelle-Zélande; mais après un examen plus attentif, nous reconnûmes que tous ces peuples faisaient un trou dans cette partie du nez pour y mettre un ornement de cette espèce. Ils avaient les oreilles percées quoiqu'ils n'eussent point de pendans; la partie du bras de l'épaule au coude était ornée d'un bracelet, composé de cheveux tressés; ce qui prouve que ces Indiens, ainsi que les habitans de la Terre-de-Feu, aiment passionnément la parure, quoiqu'ils soient absolument sans vêtement. Je donnai à l'un d'eux un morceau de vieille chemise; mais au lieu d'en couvrir quelque partie de son corps, il le mit autour de sa tête. Ils nous apportèrent un poisson qu'ils nous donnaient, je pense, en retour de celui qu'ils avaient reçu de nous la

veille. Ils paraissaient fort contents de rester avec nous, et peu empressés de nous quitter; quelques-uns de nos officiers ayant examiné leur pirogue avec beaucoup d'attention et de curiosité, ils en furent alarmés, y sautèrent aussitôt et s'enfuirent à force de rames sans dire un seul mot.

Le 12, trois Indiens se hasardèrent à venir à la tente de Tupia, et furent si contents de la réception qu'il leur fit, que l'un d'eux alla chercher dans sa pirogue deux autres de ses compatriotes, que nous n'avions pas encore vus. A son retour, il introduisit auprès de nous les nouveaux venus, en les désignant par leur nom, cérémonial qu'ils n'omettaient jamais en pareilles circonstances. Comme ils avaient reçu avec beaucoup de plaisir le poisson qui fut jeté dans leur pirogue, lorsqu'ils s'approchèrent pour la première fois du vaisseau, nous leur en offrîmes encore quelques uns, et nous fûmes fort surpris de voir qu'ils les acceptaient avec la plus grande indifférence; ils firent cependant signe à quelques-uns de nos gens de le leur apprêter, ce qui fut fait sur-le-champ; mais après qu'ils en eurent un peu mangé, ils jetèrent le reste au chien de M. Banks. Ils passèrent avec nous toute l'après-midi, sans vouloir jamais s'écarter à plus de vingt verges de leur pirogue. Nous nous

aperçûmes que la couleur de leur peau n'était pas aussi brune qu'elle nous avait paru d'abord; ce que nous avons pris pour leur teint, n'était que l'effet de la poussière, et de la fumée dans laquelle nous imaginâmes qu'ils étaient obligés de dormir, malgré la chaleur du climat, parce qu'ils n'ont que ce seul moyen de se mettre à l'abri des mosquites. Entr'autres choses que nous leur distribuâmes, quand nous les vîmes pour la première fois, il y avait quelques médailles que nous suspendîmes autour de leur col avec un ruban. La fumée avait tellement terni ces rubans, que nous ne pouvions distinguer aisément de quelle couleur ils avaient été; ce qui nous engagea à examiner plus particulièrement la couleur de leur peau.

Tandis que ces Indiens étaient avec nous, nous en découvrîmes deux autres à environ deux cents verges, sur la pointe de terre qui est du côté opposé de la rivière, et nous reconnûmes avec nos lunettes que c'était une femme et un enfant; la femme, comme le reste des Insulaires, était entièrement nue. L'un de ceux-ci avait un collier de coquillages très-bien fait, et un bracelet formé de plusieurs cordons, ressemblant à ce qu'on appelle en Angleterre *gymp* (*guipure*). Ils portaient un morceau d'écorce attaché sur le devant du front, et l'os qu'ils avaient

dans le nez leur défigurait le visage. Leur langue nous a paru plus rude que celle des Insulaires de la mer du Sud. Ils répétaient continuellement le mot *chercau*. Leur pirogue, qui était très-étroite, n'avait pas plus de dix pieds de long. Leurs javelines sont semblables à celles que nous avons vues à Botany - Bay, excepté qu'elles n'avaient qu'une seule pointe faite ordinairement de l'aiguillon de la pastenade, et barbelée avec deux ou trois os aigus du même poisson. C'était certainement une arme terrible; l'instrument dont ils se servaient pour la lancer, semblait être fait avec beaucoup plus d'art que tous ceux que nous avons vus jusqu'alors.

Le 14, M. Gore fit une promenade dans l'intérieur du pays avec son fusil, et eut le bonheur de tuer un des quadrupèdes qui avaient été si souvent le sujet de nos recherches. Sa figure est très-analogue à celle du gerbo, à qui il ressemble aussi par ses mouvemens; mais sa taille est fort différente; le gerbo n'est pas plus gros qu'un rat ordinaire, et l'animal dont il est ici question, parvenu à son entière croissance, est aussi gros qu'un mouton. Celui que tua mon lieutenant était jeune, et comme il n'avait pas encore pris tout son accroissement, il ne pesait que trente-huit livres. La tête, le col et les épaules sont très-petits en proportion des autres par-

ties; la queue est presque aussi longue que le corps, elle est épaisse à sa naissance, et se termine en pointe à l'extrémité; les jambes de devant n'ont que huit pouces de long, et celles de derrière en ont vingt-deux. Il marche par sauts et par bonds; il tient alors la tête droite, et ses pas sont fort allongés; il replie ses jambes de devant tout près de la poitrine, et ne paraît s'en servir que pour creuser la terre. Sa peau est couverte d'un poil court, gris ou couleur de souris foncé; il faut en excepter la tête et les oreilles, qui ont une légère ressemblance avec celles du lièvre. Cet animal est appelé *kanguroo* par les Naturels du pays.

Nous mangeâmes le lendemain notre kanguroo à dîner, et nous trouvâmes que c'était un excellent mets. Nous faisons alors grande chère tous les jours; car nous avons en abondance des tortues excellentes, et dont le goût exquis provenait sans doute de ce que nous les mangions en sortant de la mer, avant qu'elles eussent perdu leur graisse naturelle ou leur première saveur, par la nourriture qu'on leur donne dans la traversée et la situation dans laquelle on les tient. La plupart de celles que nous primes étaient de l'espèce appelée *tortue verte*, et pesaient de deux à trois quintaux. En les ouvrant, nous les trouvâmes toujours remplies d'*herbe de*

tortue (*turtle grass*) que nos naturalistes prirent pour une sorte de *conserva* : deux d'entr'elles étaient des tortues à grosse tête ; la chair en était moins agréable, et nous ne trouvâmes dans leur estomac que des coquillages.

Nous observâmes, le 16, une émergence du premier satellite de Jupiter, qui nous donna $214^{\text{d}} 53' 45''$ pour notre longitude. L'observation faite le 19 juin, nous avait donné $214^{\text{d}} 42' 30''$: en prenant le terme moyen de ces deux quantités, nous eûmes $214^{\text{d}} 48' 7\frac{1}{2}''$ pour la longitude de cet endroit à l'ouest du méridien de Greenwich.

Le 17, j'envoyai le maître et un des contre-mâtres sur la pinasse, pour chercher un passage au nord, et j'allai, avec MM. Banks et Solander, dans les bois de l'autre côté de la rivière. Tupia, qui y avait déjà été, nous dit avoir vu trois Indiens qui lui avaient donné quelques racines à peu près aussi grosses que le doigt, d'une forme assez ressemblante à celle du radis, et d'un goût très-agréable. Cette raison nous engagea à entreprendre le même voyage, dans l'espérance de cultiver notre connaissance avec les Naturels du pays. A peine fûmes-nous arrivés au rivage, que nous en aperçûmes quatre dans une pirogue, qui, dès qu'ils nous virent descendre à terre, s'avancèrent vers nous sans aucune mar-

que de soupçon ou de crainte. Deux de ceux-ci avaient des colliers de coquillages, qu'ils ne voulurent jamais nous vendre, malgré tout ce que nous leur en offrîmes. Nous leur présentâmes cependant quelques verroteries; ils restèrent très-peu avec nous. Nous entreprîmes de les suivre, espérant qu'ils nous conduiraient dans un endroit où nous trouverions un plus grand nombre de leurs compatriotes, et où nous aurions occasion de voir leurs femmes; mais ils nous firent entendre par signes de ne pas les accompagner.

Le 18, à huit heures du matin, nous reçûmes la visite de plusieurs Naturels, qui étaient devenus d'une extrême familiarité: l'un d'eux, à notre prière, lança une javeline d'environ huit pieds de long; elle fendit l'air avec une promptitude et une force qui nous surprirent, quoique dans sa direction elle ne s'élevât pas au-dessus de quatre pieds de terre, et elle s'enfonça profondément dans un arbre placé à cinquante pas de distance. Ils se hasardèrent ensuite à venir à bord; je les y laissai fort satisfaits, et je m'embarquai avec M. Banks, pour jeter un coup d'œil sur le pays, surtout pour satisfaire une curiosité qui nous tourmentait, en examinant si la mer, autour de nous, était aussi dangereuse que nous l'imaginions. Après avoir fait environ sept

ou huit milles au nord le long de la côte, nous montâmes une très-haute colline, et nous fûmes bientôt convaincus que nos craintes ne nous exagéraient pas le danger de notre situation; de quelque côté que nous tournassions les yeux, nous n'apercevions que des rochers et des bancs de sable sans nombre. On ne pouvait trouver un passage qu'à travers les tours et retours des canaux qui se trouvaient dans les intervalles. Une pareille navigation exposait à des périls et des peines extrêmes. Nous retournâmes donc au vaisseau aussi inquiets qu'au moment de notre départ. Plusieurs Indiens y étaient encore, et l'on nous dit que douze tortues, qui étaient sur le tillac, avaient attiré leur attention plus fortement que tous les autres objets qu'ils avaient vus dans le vaisseau.

Le 19, dans la matinée, dix autres Naturels vinrent nous voir; ils habitaient pour la plupart le côté opposé de la rivière, où nous en aperçûmes encore six ou sept, parmi lesquels il y avait des femmes entièrement nues, ainsi que le reste des Indiens que nous avons rencontrés dans ce pays; ils apportaient avec eux un plus grand nombre de javelines qu'ils n'avaient encore fait auparavant; et, après les avoir placées sur un arbre, ils chargèrent un homme et un enfant de les garder; les autres arrivèrent à bord. Nous

remarquâmes bientôt qu'ils avaient résolu de se procurer une de nos tortues, qui étaient probablement une aussi grande friandise pour eux que pour nous; ils nous la demandèrent d'abord par signes, et sur notre refus, ils témoignèrent, par leurs regards et par leurs gestes, beaucoup de ressentiment et de colère. Nous n'avions point d'alimens apprêtés, mais j'offris à l'un d'eux du biscuit, qu'il m'arracha de la main, et qu'il jeta dans la mer avec un dédain très-marké. Un autre réitéra la première demande à M. Banks, et, sur son second refus, il frappa du pied, et le repoussa avec indignation. Après s'être adressé inutilement tour-à-tour à presque toutes les personnes qui semblaient avoir quelque autorité sur le vaisseau, ces Indiens saisirent tout-à-coup deux tortues, et les traînèrent vers le côté du bâtiment où était leur pirogue. Nos gens les leur reprirent bientôt de force, et les replacèrent avec les autres. Ils ne voulurent pourtant pas abandonner leur entreprise; ils firent plusieurs nouvelles tentatives de la même espèce, et voyant que c'était toujours avec si peu de succès, ils sautèrent de rage dans leur pirogue, et ramèrent vers la côte. Je m'embarquai en même tems dans le bateau avec M. Banks et cinq ou six hommes de l'équipage, et nous arrivâmes avec eux à terre, où plusieurs de nos

gens étaient occupés à divers travaux. Dès que les Indiens furent débarqués, ils saisirent leurs armes, et avant que nous pussions nous apercevoir de leur dessein, ils prirent un tison de dessous une chaudière où ils faisaient bouillir des pois, et formant du côté du vent un circuit qui embrassait le peu de choses que nous avions à terre, ils enflammèrent, avec une promptitude et une dextérité surprenantes, l'herbe qui se trouva sur leur chemin.

Cette herbe, haute de cinq ou six pieds, et aussi sèche que du chaume, s'alluma avec rapidité, et le feu gagna bientôt une tente que M. Banks avait dressée pour Tupia quand il était malade. Une truie et ses petits s'étant trouvés sur le chemin du feu, un de ces animaux fut tellement brûlé qu'il en mourut. M. Banks sauta dans un bateau; prenant quelques personnes avec lui, il arriva assez à tems pour sauver sa tente en la tirant sur la grève; mais tout ce qu'il y avait de combustible dans la forge du serrurier fut consumé.

Pendant ce tems, les Indiens allèrent à quelque distance de là, à un endroit où plusieurs de nos gens lavaient du linge, et où ils avaient mis sécher une grande quantité de toiles avec des filets, parmi lesquels était la seine; ils mirent encore le feu à l'herbe, sans s'embarrasser des menaces et

des prières que nous leur fîmes. Nous fûmes donc obligés de tirer un fusil chargé à petit plomb ; le coup atteignit et mit en fuite l'un d'eux , qui était éloigné d'environ quarante verges. Nous éteignîmes alors le second feu , avant qu'il eût fait beaucoup de progrès ; mais du lieu où ils avaient allumé l'herbe pour la première fois , il se répandit dans les bois à une grande distance.

CHAPITRE XIII.

ENTREVUE. Réconciliation. — Départ. — Nouveaux dangers. — Ile de Direction. — Canal de la Providence. — Arrivée à l'extrémité nord de la Nouvelle-Galles. — Description de la Nouvelle-Hollande. — Mœurs, parures, usages, langue de ces habitans.

COMME nous apercevions toujours les Indiens , je fis tirer vis-à-vis d'eux au milieu des palétuviers , pour les convaincre qu'ils n'étaient pas encore au-delà de notre portée : dès qu'ils entendirent le sifflement de la balle , ils doublèrent le pas , et nous les perdîmes bientôt de vue. Nous crûmes en être débarrassés ; mais un bruit confus de voix nous avertit bientôt de leur retour. Je marchai à leur rencontre , accompagné de M. Banks et de trois ou quatre autres personnes.

En nous apercevant, ils s'arrêtèrent tous, excepté un vieillard qui s'avança vers nous, et qui, après avoir prononcé quelques mots que nous fûmes très-fâchés de ne pas comprendre, retourna vers ses compagnons. Alors ils se retirèrent tous à pas lents. Nous les suivîmes l'espace d'un mille, ramassant quelques-uns de leurs dards, et nous nous assîmes sur des rochers, d'où nous pouvions observer leurs mouvemens. Ils s'assirent aussi à environ cent verges de distance. Après un instant de repos, le vieillard s'avança de nouveau vers nous, portant dans sa main une javeline sans pointe : il s'arrêta à plusieurs reprises et à différentes distances, et nous harangua. Nous lui répondîmes par des signes d'amitié. Ce vieillard, qui sans doute était un messager de paix, s'étant retourné, dit alors d'un ton élevé quelques paroles à ses compatriotes; et ceux-ci, après avoir dressé leurs javelines contre un arbre, s'approchèrent de nous d'un air pacifique. Quand ils nous eurent abordés, nous leur rendîmes les dards et les javelines que nous avions ramassés, et nous vîmes, avec grand plaisir, que cette restitution complétait notre réconciliation.

Dans cette troupe, il se trouvait quatre Indiens que nous n'avions pas encore vus, et qu'on introduisit auprès de nous comme à l'ordinaire,

en les annonçant par leur nom. L'homme qui avait été blessé en voulant brûler nos filets et nos toiles, n'était point parmi eux ; il est pourtant certain qu'à raison de l'éloignement, sa blessure ne pouvait être dangereuse. Nous leur donnâmes en présent toutes les bagatelles que nous avions, et ils s'en revinrent avec nous vers le vaisseau : chemin faisant, ils nous promirent, par signes, de ne plus mettre le feu à l'herbe. Ils nous suivirent jusqu'au bâtiment, mais ne voulurent pas venir à bord. Nous vîmes bientôt les bois en feu à environ deux milles de distance. Si cet accident fût arrivé un peu plus tôt, les suites auraient pu en être terribles ; il n'y avait pas long-tems que la poudre avait été rapportée au vaisseau, ainsi que la tente qui contenait l'équipement de notre bâtiment, et plusieurs autres choses très-précieuses dans notre situation. Nous n'avions pas d'idée de la violence avec laquelle l'herbe s'allumait dans un climat chaud, ni par conséquent de la difficulté qu'il y avait d'éteindre le feu. Nous résolûmes de commencer dorénavant par dépouiller le terrain autour de nous, si jamais nous étions obligés de dresser nos tentes à terre.

L'après midi nous changeâmes le vaisseau de place, et le laissâmes flotter avec la marée. Le maître revint le soir, avec la fâcheuse nouvelle

qu'il n'y avait au nord point de passage par où le bâtiment pût débouquer. J'allai, le 20, sonder et baliser la barre, le vaisseau étant tout prêt à mettre en mer. Nous ne vîmes point d'Indiens ce jour-là, mais toutes les collines autour de nous, dans un espace de plusieurs milles, étaient en feu, ce qui présentait, dans la nuit, un spectacle affreux et pourtant magnifique. Le 22, comme on ouvrait une tortue, on trouva, entre ses deux épaules, un harpon de bois de la grosseur du doigt, d'environ quinze pouces de long, et barbelé à l'extrémité, tel que nous en avions vu dans les mains des Naturels du pays. Cette blessure était probablement ancienne, car la plaie était parfaitement guérie.

Le 23, dès le grand matin, j'envoyai dans l'intérieur du pays, pour y cueillir l'espèce de légumes dont nous avons parlé plus haut sous le nom de *indian kale* (chou caraïbe). Un de nos gens s'étant séparé des autres, rencontra tout à coup quatre Indiens, trois hommes et un enfant, qu'il n'aperçut dans le bois qu'au moment où il se trouva devant eux. Ils avaient allumé un feu sur lequel ils faisaient griller un oiseau et un quartier de kangaroo, dont le reste était suspendu, ainsi qu'un kakatoès, à un arbre voisin. Notre homme était sans armes, il fut d'abord effrayé, mais il eut la présence d'es-

lendemain ; mais il avait plus mauvais goût qu'aucun des animaux que nous eussions encore mangés.

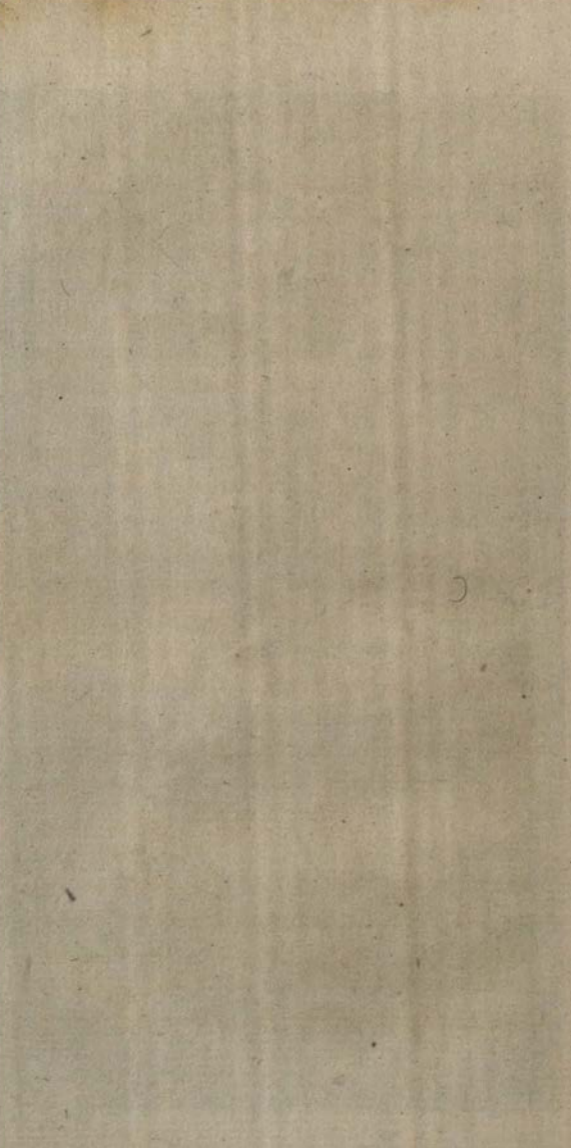
Nous ne pûmes mettre à la voile que le 4 août , à six heures du matin. Sur le midi nous mîmes à l'ancre par quinze brasses, fond de sable. Je ne croyais pas qu'il fût sûr de naviguer parmi les bas-fonds , avant de les avoir bien examinés à la marée basse. J'étais même incertain si je devais gouverner au sud , à l'est ou au nord ; tous les partis me paraissaient également difficiles et dangereux. Je nommai *cap Bedford* la pointe septentrionale que nous avions vue au 15^d 16' de latitude sud , et au 214^d 45' de longitude ouest. Au nord-est de ce cap , nous distinguions une terre qui avait l'apparence de deux îles élevées.

Je donnai le nom de Rivière *Endéavour* au havre que nous venions de quitter. Les tortues furent le principal rafraîchissement que nous nous y procurâmes ; mais comme on ne peut en prendre sans aller à cinq lieues en mer , et que le tems était souvent orageux , nous n'en eûmes pas une grande abondance. On trouve du pourpier et des fèves sur les grèves sablonneuses. Cette espèce de fève , qui croît sur une tige rampante , fut très-salutaire à nos malades.

Outre le kanguroo et l'opossum , dont nous



Je donnai le nom de Rivière Endeavour



avons déjà parlé, on trouve sur la côte une espèce de putois, des loups et plusieurs sortes de serpens, dont quelques-uns ne sont pas venimeux. Nous aperçûmes des volées d'oiseaux de terre, des milans, des faucons, des kakotoès blancs et noirs, une très-belle espèce de loriots, quelques perroquets, des pigeons de deux ou trois sortes, et plusieurs petits oiseaux inconnus en Europe. Les oiseaux aquatiques sont les hérons; des canards siffleurs, qui se perchent sur les arbres, les oies sauvages, les corlieux, et un petit nombre d'autres.

Ayant gouverné au nord-ouest du récif des tortues, où la mer me paraissait plus ouverte, nous nous vîmes bientôt au milieu des bancs et des écueils. Après avoir fait environ huit milles, la pinasse signala un bas-fond, dans un endroit où ne nous attendions guère à en trouver; nous virâmes de bord, louvoyant, tandis que la pinasse s'avancait plus loin à l'est, et comme la nuit approchait, je mis à l'ancre par vingt brasses, fond de vase. Le matin du 6, nous eûmes un vent fort, et ne pouvant lever l'ancre, je me tins sur la grande hune, cherchant à découvrir au loin un passage, mais je ne vis que des brisans qui s'étendaient du sud à l'est, jusqu'au nord-ouest. Ce ne fut en effet qu'après avoir

parcouru trois cent soixante lieues à travers le labyrinthe dangereux quē formaient tous ces bancs, que nous nous trouvâmes dans une mer ouverte, et dans une eau profonde. Jusqu'à cette issue favorable, que j'ai signalée en nommant *Iles de Direction*, trois îles élevées qui serviront à faire connaître aux navigateurs un passage sûr à travers ce récif jusqu'à la grande terre, nous fûmes dans un continuel danger, quoiqu'un homme eût sans cesse la sonde à la main, ce qui n'est peut-être jamais arrivé dans aucun autre vaisseau. A chaque instant, notre espérance était trompée par la fausse apparence d'un entier débouquement. C'est une de ces funestes illusions qui me fit nommer *cap Flattery*, au 14^e 56' de latitude sud, et au 214^e 45' de longitude ouest, un promontoire élevé et terminé près de la mer en deux collines, qui en ont une troisième parderrière, avec un terrain bas et sablonneux de chaque côté. Ce cap est surtout remarquable par les trois îles qui sont en mer. Je nommai la plus septentrionale et la plus grande où je débarquai avec M. Banks, *Lizard island*, parce que nous n'y vîmes que des lézards. Nous trouvâmes, dans l'île basse, un nid d'une grandeur énorme, appartenant à un oiseau que nous ne connaissons pas, et celui d'un aigle où nous vîmes des petits; ce qui nous

fit donner à l'île le nom d'*Eagle island* (île de l'aigle). L'objet de notre expédition était de reconnaître notre position, et notre examen ne nous offrit rien de consolant. Voyant le récif se prolonger, et considérant que nous serions forcés enfin de retourner sur nos pas, ce qui nous ferait manquer infailliblement la saison de passer aux Indes orientales, je frémissais des périls auxquels nous allions être exposés, n'ayant plus à bord que pour trois mois de provisions, et encore à très-petite ration. L'avis unanime des officiers fut de nous éloigner de la côte, jusqu'à ce que nous pussions nous en rapprocher avec moins de dangers. Nous virâmes de bord, et faisant une courte bordée au sud-ouest, en peu de tems nous fûmes au large, dans une grosse mer qui roulait au sud-est, signe certain qu'il n'y avait près de nous ni banc ni terre dans cette direction.

Le changement de notre situation se manifesta sur tous les visages. Il ne fallait pourtant rien moins que le souvenir récent du danger imminent auquel nous échappions, pour nous rendre la joie et la sécurité, car notre vaisseau faisait neuf pouces d'eau par heure; ce qui, eu égard à l'état de nos pompes et au trajet qui nous restait à faire, était digne d'une sérieuse réflexion. Nous remarquâmes alors que les bri-

sans s'étendaient au sud bien au-delà de notre vue, et que ce qui nous avait paru en être la fin, n'était qu'une coupure dans le récif. Nous continuâmes, le 15 jusqu'à minuit, de gouverner au nord avec toutes les voiles que nous pouvions porter. Craignant alors de courir trop loin dans cette direction, nous virâmes de bord et portâmes au sud, ne trouvant point de fond par cent quarante brasses. Cependant, le 16, sur les quatre heures du matin, nous entendîmes distinctement le bruit de la houle, et à la pointe du jour nous la vîmes à environ un mille de distance, écumant à une hauteur considérable. Les dangers que nous avions courus se renouvelèrent alors; les vagues qui brisaient sur le récif nous en approchaient très-promptement; nous n'avions point de fond pour jeter l'ancre, et pas un souffle de vent pour naviguer. Dans cette situation terrible, les bateaux étaient toute notre ressource. Pour aggraver nos malheurs, la pinasse était en radoub, cependant on mit dehors la chaloupe et l'esquif, et je les envoyai en avant pour nous remorquer; au moyen de cet expédient, nous parvînmes à mettre le cap du vaisseau au nord, ce qui pouvait au moins différer notre perte, s'il ne la prévenait pas. Il s'écoula six heures avant que cette opération fût achevée, et nous n'étions pas alors à plus

de cent verges du rocher sur lequel la même lame qui battait le côté du vaisseau , brisait à une hauteur effrayante au moment où elle s'élevait : de sorte qu'entre nous et le point sûr du naufrage , il n'y avait qu'une épouvantable vallée d'eau à peine aussi large que la base d'une vague.

La mer sur laquelle nous étions n'avait pas de fond ; tous nos efforts eussent été inutiles , si , au moment de la crise qui devait décider de notre sort , il ne s'était pas élevé une brise légère qui suffit pour qu'à l'aide des bateaux nous pussions donner au vaisseau un petit mouvement oblique , et nous éloigner un peu du récif. Mais , en moins de dix minutes , un calme plat fit de nouveau dériver le navire , et nous nous vîmes entraînés vers une coupure si petite qu'elle ne suffisait pas pour que nous pussions rentrer dans le récif. La marée qui s'accrut tout-à-coup , et le jusant nous présentèrent de nouveaux obstacles , et nous désespérâmes long-tems de notre délivrance. Telles sont les vicissitudes de la vie , qu'alors nous nous fussions cru heureux de pouvoir regagner la situation que deux jours auparavant nous étions si impatiens de quitter. Mais il fallait découvrir un passage assez grand pour notre bâtiment , et retrouver assez de force pour en profiter. Nous y parvînmes enfin , et ,

embouquant par un canal étroit et périlleux, nous eûmes le bonheur d'être rapidement emportés par un courant qui nous empêcha de dériver contre l'un ou l'autre côté. C'est à ce gouffre que nous dûmes notre salut. Dès que nous fûmes en dedans du récif, nous mîmes à l'ancre par dix-neuf brasses.

Les rochers de ces mers qu'on n'avait pas encore parcourues sont les plus dangereux qu'on puisse rencontrer : d'une profondeur qu'il est impossible de déterminer, toujours couverts à la marée haute, et secs à la marée basse; ainsi qu'une muraille, ils ont une hauteur presque perpendiculaire contre laquelle les lames énormes du vaste Océan méridional viennent se briser avec une violence inconcevable. Ce qui aggravait de beaucoup notre position, c'est que notre vaisseau était mauvais voilier, et que nous manquions de provisions de toute espèce. Animés cependant par l'espérance de la gloire qui couronne les découvertes des navigateurs, nous affrontions gaiement les périls, et nous nous soumettions de bon cœur à tous les travaux et à toutes les fatigues. Nous aimions mieux encourir le reproche d'imprudence et de témérité aux yeux des hommes oisifs et voluptueux, qui les prodiguent si libéralement au courage et à l'intrépidité, lorsque leurs efforts ont été sans suc-

cès, que d'abandonner une terre que nous savions être entièrement inconnue, et de mériter ainsi l'inculpation honteuse de timidité ou de faiblesse. Nous félicitant donc d'être rendus à notre première situation, nous résolûmes, quoi qu'il en pût arriver, de ranger de près la grande terre dans la route que j'allais faire au nord. Si nous fussions sortis encore une fois du récif, peut-être eussions-nous été portés si loin de la côte, qu'il m'eût été impossible de déterminer si la Nouvelle-Hollande est jointe à la Nouvelle-Guinée, question que je formai le projet de décider depuis le premier moment où j'aperçus cette terre.

Je nommai *Canal de la Providence* (*Providential channel*), l'ouverture qui nous avait sauvés. Sur la grande terre se voit un promontoire élevé auquel je donnai le nom de *cap Weymouth*, et sur le côté septentrional, une baie que je nommai *baie Weymouth*; tous deux gisent par $12^{\text{d}} 42'$ de latitude S., et $217^{\text{d}} 15'$ de longitude ouest. Nos bateaux prirent sur le récif deux cent quarante livres de poissons à coquilles, et surtout des pétoncles, dont quelques unes étaient si grosses que deux hommes pouvaient à peine les remuer; elles avaient vingt livres de chair bonne à manger. M. Banks rapporta aussi plusieurs coquillages curieux et des *mollusca*, outre plusieurs espèces

de coraux , et entr'autres celui qu'on appelle *tubipora musica*.

Nous mêmes à la voile , le 18 , à six heures du matin , ayant deux bateaux en avant pour nous conduire ; et la sonde à la main , nous poursuivîmes notre route à travers les bancs et les rochers. Je nommai le *cap Grenville* au $11^{\text{d}} 58'$ de latitude , et $217^{\text{d}} 38'$ de longitude. Entre ce cap et la pointe *Bolt* , est une baie à laquelle je donnai le nom de *baie Temple*. A neuf lieues plus loin , à l'E. demi N. , on trouve quelques îles élevées que je nommai *Iles de sir Charles Hardy*, et j'appelai *Iles Cockburn* , celles qui sont à la hauteur du Cap. Nous reconnûmes encore le cap *Yorck*, la baie de *Neucastle*, et , voyant le canal commencer à s'élargir , nous conçûmes l'espoir d'avoir enfin trouvé un passage dans la mer de l'Inde. Afin de m'en assurer mieux , je résolus de débarquer avec MM. Banks et Solander , un détachement sur une île située sur la pointe sud-est du passage. Nous aperçûmes neuf Indiens armés d'une espèce de lance que nous connaissions ; mais le dixième avait un arc et un paquet de flèches , armes que nous n'avions pas encore vues entre les mains de ces Insulaires. Deux d'entr'eux portaient autour de leur col de grands ornemens de nacre de perle. Trois de ces Indiens ,

particulièrement celui qui avait un arc, se placèrent sur la grève à notre travers, et nous nous attendions qu'ils s'opposeraient à notre débarquement ; mais, lorsque nous eûmes avancé à une portée de fusil du rivage, ils s'en allèrent tranquillement. Nous gravâmes sur-le-champ la colline la plus haute, où nous fûmes confirmés dans notre espoir. Comme j'allais quitter la Nouvelle Hollande, j'arborai une seconde fois pavillon anglais ; et, au nom du roi Georges III, je pris solennellement possession de toute la côte orientale, depuis le 38^d de latitude jusqu'à cet endroit situé au 10^d demi S., ainsi que de toutes les baies, havres, rivières et îles qui en dépendent ; je donnai à ce pays le nom de *Nouvelle-Galles méridionale*. Nous fîmes trois décharges de nos fusils, et le vaisseau y répondit par trois salves d'artillerie. L'île où se fit cette cérémonie fut appelée *Ile de Possession*.

Ayant fait ensuite un nouvel effort de courage, j'eus lieu de croire enfin que nous avions gagné l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Hollande. Les dangers et les fatigues du voyage approchaient de leur fin, et on ne pourrait plus douter si la Nouvelle Hollande et la Nouvelle-Guinée étaient deux îles séparées ou différentes parties de la même terre. Nous étions arrivés à

un passage ou détroit , au $10^{\text{d}} 59'$ de latitude S. , et au $228^{\text{d}} 56'$ de longitude O. , que j'appelai , du nom du vaisseau , *Détroit de l'Endéavour*. On voit au nord-ouest un groupe d'îles que j'appelai *Iles du prince de Galles*; il est probable qu'elles s'étendent jusqu'à la Nouvelle-Guinée. Dans le détroit , la sonde rapportait de quatre à neuf brasses. Partout le mouillage était bon ; nous ne vîmes qu'un banc de sable à deux lieues au nord de deux petites îles que je nommai *Iles Wallis*.

La Nouvelle-Hollande , ou comme j'ai appelé sa côte orientale , la Nouvelle-Galles des îles du Sud est beaucoup plus grande qu'aucune autre contrée du monde connu , qui ne porte pas le nom d'un continent. La longueur de la côte que nous avons parcourue , réduite en ligne droite , ne comprend pas moins de 27^{d} , c'est-à-dire , près de deux mille milles ; de sorte que la surface en carré doit être beaucoup plus grande que celle de toute l'Europe. Si nous pouvons juger du pays par l'aspect qu'il nous présentait tandis que nous y étions , c'est-à-dire , au fort de la saison sèche , il est bien arrosé. Nous y avons trouvé une quantité innombrable de petits ruisseaux et de sources , mais point de grandes rivières ; il est probable cependant que ces ruisseaux deviennent plus

considérables dans la saison pluvieuse. Le *Dé-
troit de la Soif* (Thirty Sound) a été le seul
endroit où nous n'ayions pu nous procurer
de l'eau douce ; on trouve même dans les bois
un ou deux petits lacs d'eau douce , quoique la
surface du pays soit partout entrecoupée des
criques salées, et de terres qui portent des palé-
tuviers.

On trouve dans cette vaste contrée une mul-
titude de plantes propres à enrichir la collec-
tion d'un botaniste , mais il y en a très-peu qu'on
puisse manger. Les insectes y sont en petit nom-
bre ; les mosquitoes et les fourmis sont les prin-
cipaux. Ces derniers s'y trouvent de deux es-
pèces. Quelques-unes sont vertes , et vivent
sur les arbres où elles construisent des nids ,
qui sont d'une grosseur moyenne entre la tête
d'un homme et son poignet. Ces fourmilières
sont d'une structure fort curieuse. Ces ouvriè-
res industrieuses les construisent en pliant plu-
sieurs feuilles dont chacune est aussi large que
la main. Elles réunissent les pointes avec une
espèce de glu , de manière qu'elles en forment
une bourse. La substance visqueuse dont elles
se servent , est un suc animal ou colle qui s'é-
labore dans leur corps. Nous n'avons pu ob-
server comment elles s'y prennent pour replier
ces feuilles , mais nous en avons vu des milliers

réunir toutes leurs forces pour les tenir dans cette position , tandis qu'un grand nombre d'autres étaient occupées à appliquer la colle qui devait les empêcher de reprendre leur état naturel. Nous voulûmes nous convaincre que les feuilles étaient pliées et maintenues dans cette position par leurs efforts, et nous troublâmes leurs travaux ; dès que nous les eûmes chassées de l'endroit qu'elles occupaient , les feuilles repliées se détendirent par leur élasticité et avec tant de force , que nous ne pûmes concevoir que de si petits insectes eussent pu surmonter une telle résistance. Elles nous punirent même bientôt de notre indiscretion : elles nous assaillirent par milliers , et nous causèrent avec leurs aiguillons une douleur insupportable , surtout celles qui s'attachaient à notre col , et qui pénétraient dans nos cheveux , d'où il n'était pas facile de les déloger. La piqûre de ces aiguillons n'était guère moins douloureuse que celle d'une abeille ; mais à moins qu'elle ne fût répétée , la souffrance ne durait pas plus d'une minute.

Il y a une autre espèce de fourmis entièrement noires , dont les travaux et la manière de vivre ne sont pas moins extraordinaires. Celles-ci forment leur habitation dans l'intérieur des branches d'un arbre , qu'elles viennent à bout de creuser en tirant la moëlle presque jusqu'à

l'extrémité du plus mince rameau; l'arbre cependant porte toujours des fleurs, comme si son intérieur n'était pas habité par de pareils hôtes. Lorsque nous découvrîmes pour la première fois un arbre ainsi habité, et que nous arrachâmes quelques-unes de ses branches, nous ne fûmes guère moins étonnés que nous ne l'aurions été, si nous eussions porté une main profane sur un bosquet enchanté, où tous les arbres blessés par la hache auraient donné des signes de vie; car nous fûmes à l'instant couverts d'une multitude de ces animaux qui sortaient par essaims de tous les rameaux que nous avions rompus, et qui dardaient contre nous leurs aiguillons avec une violence continuelle.

Une troisième espèce de fourmis se trouve ordinairement logée dans la racine d'une plante de la grosseur d'un navet. Celles-ci sont très-petites et leurs aiguillons se font à peine sentir; mais réunies en foule sur les parties découvertes, elles causent un chatouillement plus insupportable que la piqûre. On en voit enfin d'une quatrième espèce, qui ne font aucun mal et ressemblent exactement aux fourmis blanches des Indes orientales. Leurs habitations suspendues sur des branches d'arbres, sont trois ou quatre fois aussi grosses que la tête d'un homme, et composées d'une substance cassante, qui sem-

ble être formée de petites parties de végétaux pétries ensemble avec une matière glutineuse que ces insectes tirent probablement de leur corps. En rompant cette croûte, on aperçoit parmi un grand nombre de sinuosités, une quantité prodigieuse de cellules qui ont toutes une communication entr'elles, et plusieurs ouvertures qui conduisent à d'autres fourmilières sur le même arbre. Il y a aussi une grande avenue ou chemin ouvert qui va jusqu'à terre et communique par-dessous d'autres fourmilières à une autre qui y est construite. Celle-ci est communément placée à la racine d'un arbre, autre que celui sur lequel sont les premiers habitans; elle a la forme d'une pyramide à pans irréguliers, quelquefois plus de six pieds de hauteur, et à peu près autant de diamètre. Il est probable qu'en hiver et lors de la saison pluvieuse, les fourmis se retirent dans ces demeures souterraines, parce qu'elles y sont à l'abri de l'humidité et du froid.

La mer, dans ce pays, fournit aux habitans plus d'alimens que la terre, cependant le poisson n'y est pas en aussi grande abondance que dans les latitudes plus hautes. Le nombre des Naturels paraît très-petit en proportion de son étendue. Nous n'en avons vu qu'une seule fois trente réunis; ce fut à Botany-Bay. Lorsqu'ils formèrent le projet de nous attaquer, ils ne pu-

rent rassembler plus de quatorze ou quinze combattans, et nous n'avons jamais aperçu assez de hangars, ou de maisons réunies en villages pour former des troupes plus nombreuses. Nous n'avons parcouru, il est vrai, que la côte de la mer sur le côté oriental, et entre cette côte et la côte occidentale, il y a une immense étendue de pays entièrement inconnu ; mais on a les plus fortes raisons de croire que cet espace considérable n'est qu'un désert, ou au moins que la population y est plus faible encore que dans les autres cantons.

La seule tribu, avec laquelle nous ayons eu quelque commerce, habitait le canton où le vaisseau fut radoubé ; elle était composée de vingt-une personnes, douze hommes, sept femmes, un petit garçon et une fille. Nous n'avons jamais vu les femmes que de loin, car quand les hommes venaient sur la rivière, ils les laissaient toujours derrière eux. Le visage de ces Indiens n'est pas sans expression, leur voix est douce et efféminée. Leur peau était tellement incrustée de boue et d'ordure, qu'il était très-difficile d'en connaître la véritable couleur. Nous avons plusieurs fois essayé de la frotter avec les doigts mouillés pour en ôter la croûte, mais toujours inutilement. Leurs traits sont bien loin d'être désagréables ; ils n'ont ni

le nez plat , ni les lèvres grosses ; leurs dents sont blanches et égales ; leurs cheveux naturellement longs et noirs , mais ils les portent courts. N'ayant point d'instrument pour les couper , ils les brûlent ainsi que leur barbe.

Les deux sexes , comme je l'ai déjà remarqué , vont entièrement nus. Lorsque l'on songe à l'os qu'ils enfoncent à travers le cartilage qui sépare les deux narines l'une de l'autre , on ne peut concevoir quel goût bizarre a pu leur suggérer l'idée d'une telle parure , et les porter à souffrir la douleur et les incommodités qu'entraîne nécessairement cet usage. Ces os , aussi gros que le doigt , et de cinq à six pouces de long , leur croisent entièrement le visage et leur bouchent si bien les narines , que pour respirer ils sont obligés de tenir la bouche ouverte ; aussi nasillent-ils tellement , qu'entre eux ils ont peine à s'entendre. Nos matelots , en plaisantant , appelaient cet os , leur *vergue de beaupré* ; et véritablement il formait un coup d'œil si extraordinaire , que nous étions toujours tentés de nous prendre à rire. En outre de ce bijou , de l'ordure et de la boue , ces peuples ont encore divers ornemens : quelques-uns portaient des espèces de hausse-cols , faits de coquillages , suspendus le long du col et traversant la poitrine. Ils s'en-
duisent aussi le corps de rouge et de blanc. Le

rouge se met en larges taches sur les épaules et sur la poitrine ; le blanc forme des raies dont les unes sont étroites et les autres larges. Les étroites sont placées sur les bras, les cuisses et les jambes, et les larges sur le reste du corps ; ce dessin ne manque pas absolument de goût. Ils s'appliquent aussi de petites taches de blanc sur le visage et en forment un cercle autour de chaque œil.

Ils n'ont aucune idée de trafic ni de commerce. La même indifférence qui les empêchait d'acheter, les empêcha aussi de nous voler. Il était fort heureux pour nous qu'ils n'eussent aucuns desirs, d'après la fureur que manifesta l'un d'eux pour la tortue dont il voulait s'emparer. Ces Indiens ne paraissaient pas avoir d'habitations fixes ; car, dans tout le pays, nous n'avons rien vu qui ressemblât à une ville ou à un village. Leurs maisons, si toutefois on peut donner ce nom à leurs huttes, semblent être faites avec moins d'art et d'industrie qu'aucune de celles que nous avons vues, sans en excepter les misérables trous de la Terre de-Feu. Celles de la Baie sont les meilleures ; elles n'ont que la hauteur nécessaire pour qu'un homme puisse s'y tenir debout, et ne sont point assez larges pour qu'il s'y étende dans sa longueur. Elles sont construites en forme de fours,

avec des baguettes flexibles, à peu près aussi grosses que le pouce; les deux extrémités de ces baguettes, enfoncées dans la terre, sont couvertes avec des feuilles de palmier et de grands morceaux d'écorce. La porte n'est qu'une grande ouverture pratiquée au bout opposé à celui où l'on fait du feu, ainsi que nous le reconnûmes par les cendres. Ils se couchent sous ces hangars en se repliant le corps en rond, de manière que les talons de l'un touchent à la tête de l'autre; dans cette position forcée, une des huttes contient trois ou quatre personnes.

Le seul meuble que nous ayions aperçu dans ces cabanes, est une espèce de vase oblong, et qu'ils font tout simplement d'écorces; une baguette d'osier, qui en lie les deux extrémités, sert aussi dans sa longueur, et tient lieu d'anse. Nous imaginâmes que ces vases étaient destinés à puiser de l'eau. Ils ont encore un sac à mailles qui renferme ordinairement un morceau ou deux de résine ou autre matière dont ils se peignent; quelques hameçons et des lignes; une ou deux des coquilles dont ils forment leurs hameçons: quelques pointes de dards et leurs ornemens ordinaires, ce qui comprend tous les trésors de l'homme le plus riche qui soit parmi eux.

Leurs hameçons sont faits avec beaucoup

d'art, et quelques-uns sont d'une petitesse extrême : pour harponner la tortue, ils se servent d'un petit bâton bien pointu et barbelé, d'environ un pied de long, qu'ils font entrer, par le côté opposé à la pointe, dans une entaille faite au bout d'un bâton léger, à peu près de la grosseur du poignet, et de sept ou huit pieds de longueur : ils attachent au bâton l'extrémité d'une corde, et lient l'autre au bout du bâton pointu. En frappant la tortue, le bâton pointu s'enfonce dans l'entaille ; mais lorsqu'il est retenu par les barbes, ils en détachent le grand bâton qui, en flottant sur l'eau, sert de trace pour retrouver leur proie ; il leur sert aussi à la tirer, jusqu'à ce qu'ils puissent la prendre dans leur pirogue et la conduire à terre. J'ai dit ailleurs que nous avions trouvé un de ces bâtons pointus dans le corps d'une tortue, dont les blessures s'étaient guéries. Ils viennent aussi à bout de tuer des kanguroos, et même des oiseaux de différentes espèces. Nous n'avons pas eu occasion de connaître leur manière de chasser ; mais, d'après les entailles qu'ils avaient faites partout sur les grands arbres pour y monter, nous conjecturâmes qu'ils prenaient leur poste au sommet, et qu'ils guettaient patiemment les oiseaux pour les atteindre avec leurs lances. Ils ont une manière de faire très-promptement du feu, avec deux

morceaux de bois sec qu'ils frottent l'un contre l'autre. La plus petite étincelle leur suffit pour la propager avec beaucoup de promptitude et de dextérité. Nous avons vu souvent un Indien courir le long de la côte, et ne portant rien en apparence dans sa main, s'arrêter pour un instant à cinquante ou cent verges de distance, et laisser du feu derrière lui. Nous apercevions d'abord la fumée, et ensuite la flamme qui se communiquait tout de suite au bois et à l'herbe secs qui se trouvaient dans les environs.

Nous avons eu la curiosité d'examiner un de ces boute-feux : il fit d'abord tomber une étincelle dans l'herbe sèche qu'il agita un instant, et qui jeta de la flamme ; plus loin, une autre étincelle s'enflamma de même, et il continua ainsi tout le long de la route. Nous avons pensé que le but principal de ces incendies était de prendre le kangaroo. Ces animaux craignent tellement le feu, que nos chiens ne pouvaient les faire passer près des lieux où il y en avait eu récemment, quoiqu'il fût éteint.

Leurs javelines sont barbelées de morceaux aigus de coquilles brisées, ce qui les rend des armes terribles : une fois entrées dans le corps, on ne peut les en retirer qu'en déchirant la chair ou laissant des échardes dans la blessure. Ils les lancent avec beaucoup de force et d'adresse ; la

main seule leur suffit, s'ils ne veulent atteindre qu'à peu de distance, par exemple, à dix ou vingt verges; mais si leur but est éloigné de quarante ou cinquante, ils se servent d'un instrument que nous appelâmes *bâton à jeter*. C'est un morceau de bois dur et rougeâtre, uni et très-bien poli, d'environ deux pouces de large, d'un demi-pouce d'épaisseur, et de trois pieds de long, ayant un petit bouton ou crochet à une extrémité, et à l'autre, une pièce qui le traverse à angles droits. Le bouton entre dans une petite hoche, ou trou, fait pour cela dans la tige près de la pointe, mais de laquelle elle s'échappe aisément lorsqu'on pousse l'arme en avant. Quand la lance est placée sur cette machine et assurée dans sa position par le bouton, l'Indien la tient sur son épaule, et après l'avoir agitée, il pousse en avant le bâton à jeter, le lançant de toute sa force; mais le bâton se trouvant retenu par la pièce de traverse qui vient frapper et s'arrête contre l'épaule, la lance fend l'air avec une rapidité étonnante et tant de justesse, que ces Indiens sont plus sûrs d'atteindre leur but à cinquante verges de distance, que nous en tirant à balle.

Notre narration a fait connaître que ces Insulaires ont des boucliers. Ce sont des targes de forme oblongue, hautes d'environ trois pieds

sur dix-huit pouces de large , et faits d'écorce d'arbre. Les pirogues de la Nouvelle-Hollande sont aussi grossièrement travaillées que les cabanes. Celles de la partie méridionale de la côte ne sont qu'un morceau d'écorce d'environ douze pieds de long, dont les extrémités sont liées ensemble, tandis que de petits cerceaux de bois tiennent les parties du milieu séparées. Nous avons vu une fois trois personnes sur un bâtiment de cette espèce. Les pirogues que nous vîmes en avançant plus loin au nord n'étaient plus d'écorce, mais d'un tronc d'arbre creusé, peut-être par le feu. Elles avaient quatorze pieds de long, et comme elles étaient fort étroites, un balancier les empêchait de chavirer. Ces frêles esquifs ne portent jamais plus de quatre hommes.

Nous n'avons découvert parmi eux d'autres instrumens qu'une hache de pierre fort mal faite, quelques petits morceaux de la même matière en forme de coins, un maillet de bois et des coquillages ou fragmens de corail. Pour polir leurs bâtons à jeter et les pointes de leurs lances, ils se servent des feuilles d'une espèce de figuier, qui ont la propriété de mordre sur le bois presque aussi fortement que la prêle de nos menuisiers.

D'après ce que j'ai dit de notre peu de commerce avec eux, on ne peut supposer que

nous ayions acquis une grande connaissance de leur langue. Cependant, comme ce point est un grand objet de curiosité pour les savans, et qu'il importe à leurs recherches sur l'origine des différentes nations, nous nous sommes efforcés d'en former un petit vocabulaire, qu'on aimera peut-être aussi à rapprocher des différens idiomes que nous avons déjà recueillis : tous ces mots furent écrits à mesure qu'ils nous furent prononcés à la vue des objets qu'ils désignent.

LANGUE DE LA NOUVELLE-HOLLANDE.

La tête.	<i>Hageegee.</i>
Les cheveux.	<i>Morie.</i>
Les yeux.	<i>Meul.</i>
Les oreilles.	<i>Melea.</i>
Les lèvres.	<i>Yembe.</i>
Le nez.	<i>Bonjoo.</i>
La langue.	<i>Unjar.</i>
La barbe.	<i>Wallar.</i>
Le col.	<i>Doomboo.</i>
Les mamelles.	<i>Cayo.</i>
Les mains.	<i>Marigal.</i>
Les cuisses.	<i>Coman.</i>
Le nombril.	<i>Toolpoor.</i>
Les genoux.	<i>Pongo.</i>
Le pied.	<i>Edamal.</i>
Le talon.	<i>Kniorror.</i>
La plante du pied.	<i>Chumal.</i>

La cheville du pied.	<i>Chonguru.</i>
Les ongles.	<i>Kulke.</i>
Le soleil.	<i>Gallan.</i>
Le feu.	<i>Meanang.</i>
Une pierre.	<i>Walba.</i>
Du sable.	<i>Yowall.</i>
Une corde.	<i>Gurga.</i>
Un homme.	<i>Bama.</i>
Une tortue mâle.	<i>Poinga.</i>
Une tortue femelle.	<i>Mameingo.</i>
Une pirogue.	<i>Marigan.</i>
Ramer.	<i>Pelenyo.</i>
S'asseoir.	<i>Takai.</i>
Unie.	<i>Mier carrar.</i>
Un chien.	<i>Cotta ou Kota.</i>
Un loriot (oiseau).	<i>Perpere ou Pierpier.</i>
Du sang.	<i>Garmbe.</i>
Un sac.	<i>Charngala.</i>
Les bras.	<i>Aco ou Acol.</i>
Le pouce.	<i>Eboorbalsa.</i>
Le firmament.	<i>Kere ou Kearre.</i>
Un père.	<i>Dunjo.</i>
Un fils.	<i>Jumurre.</i>
Des ignames.	<i>Maracotu.</i>

Les mots *Chew*, *Cherco*, *Yareaw*, *Tut*, *Tut*, *Tut*, *Tut*, que les Naturels préfèrent continuellement, servent sans doute à exprimer leur admiration.

 CHAPITRE XIV.

PASSAGE de la Nouvelle-Galles méridionale à la Nouvelle-Guinée, et de celle-ci à l'île de Savu. — Description de tous ces pays. Habitans, mœurs, habillemens. Productions, religion. — Roi de Seba. Dîner. Acquisition.

NOUS continuâmes, jusqu'au 3 septembre, notre direction au nord avec une eau très-basse, sur un banc de vase, et à une telle distance de la côte que nous pouvions à peine la découvrir du vaisseau. Pendant ce tems, nous fîmes plusieurs tentatives inutiles, pour en approcher. Nous avions perdu six jours d'un bon vent, la mousson sud-est était sur le point de finir; un plus long délai pouvait nous devenir funeste. Nous résolûmes de conduire le vaisseau aussi près de la côte que les bas-fonds nous le permettaient, et pendant qu'il louvoierait, de débarquer avec la pinasse pour examiner les productions du pays et la disposition des habitans.

L'ayant donc lancée en mer, je m'embarquai avec onze personnes bien armées, du nombre desquelles étaient le docteur Solander, M. Banks et ses domestiques. Jusqu'ici nous n'avions

découvert aucuns signes d'habitans dans cet endroit ; mais dès que nous fûmes à terre , nous aperçûmes sur le sable des pas d'hommes très-récens , puisqu'ils étaient au-dessous de la marque de la marée haute : nous en conclûmes que les Indiens n'étaient pas éloignés ; et comme il se trouve un bois épais à cent verges du rivage , nous crûmes qu'il était nécessaire de marcher avec précaution , de peur de tomber dans une embuscade , et de ne pouvoir plus retourner au bateau.

Nous parvînmes à un petit bois de cocotiers , sur les bords d'un ruisseau d'une eau saumâtre. Les arbres étaient petits , mais très-chargés de fruits , et près de là était un hangar , ou cabane , qui avait été couvert de feuilles , alors tombées pour la plupart. Nous regardâmes les fruits avec avidité ; mais jugeant qu'il n'était pas sûr de monter sur les arbres , nous quittâmes cet endroit sans avoir goûté une seule noix de coco. A peu de distance , nous rencontrâmes des planes et un arbre à pain , sur lesquels nous ne vîmes point de fruits. Lorsque nous eûmes avancé à un quart de mille , trois Indiens sortirent tout-à-coup du bois en poussant un cri horrible. Ils coururent vers nous , et celui qui s'approcha le plus lança de sa main quelque chose qu'il appuya sur un de ses côtés , et qui brûlait comme

de la poudre à canon, mais nous n'entendîmes point de bruit. Les deux autres nous décochèrent à l'instant leurs javelines. Nous n'avions point de tems à perdre, et nous tirâmes nos fusils qui étaient chargés à petit plomb. Il est probable que les coups ne les atteignirent point, car, quoiqu'ils s'arrêtassent un moment, ils ne firent pas retraite; ils nous lancèrent même un troisième trait. Comme il était inutile d'exposer la vie de nos hommes, et que nous pouvions éviter d'avoir à nous défendre contre une attaque, nous fîmes un second feu de nos armes, et cette fois, nous les avons chargées à balle. Quelques Insulaires furent sans doute blessés; nous les vîmes tous s'enfuir avec une extrême agilité. La curiosité seule nous portant à visiter ce pays, et reconnaissant qu'il était impossible d'y espérer une réception amicale, nous résolûmes de retourner à notre bateau. Comme nous revenions le long de la côte, nos deux matelots restés à bord nous firent signe qu'un plus grand nombre d'Indiens s'approchait, et nous en aperçûmes en effet plusieurs à environ cinq cents verges. Selon toute apparence, ils avaient rencontré nos trois premiers agresseurs; car, dès qu'ils nous aperçurent, ils firent halte, et parurent attendre l'arrivée d'un corps considérable. Une fois à bord, nous les examinâmes à loisir;

ils ressembloient beaucoup aux habitans de la Nouvelle-Hollande. Ils sont à peu près de la même taille : comme eux , ils vont entièrement nus , et portent les cheveux courts.

Pendant tout ce tems , ils nous défiaient par leurs cris , et lançoient , par intervalles , quatre ou cinq feux à la fois. Nous ne pouvons imaginer ce que c'est que ces feux , ni quel était leur but en les jetant ; ils avoient dans leurs mains un bâton court , peut-être une canne creuse , qu'ils agitaient de côté et d'autre , et à l'instant , nous voyions du feu et de la fumée , exactement comme il en part d'un coup de fusil : cela ne durait pas long-tems. Ce phénomène , observé du vaisseau , produisit une illusion si grande , que nos gens à bord crurent que les Indiens avoient des armes à feu. Nous n'aurions pas douté nous-mêmes qu'ils ne tirassent sur nous des coups de fusil , si nous n'eussions été assez près pour entendre , dans ce cas , le bruit de l'explosion. Après que nous les eûmes considérés pendant quelque tems avec beaucoup d'attention , sans nous embarrasser de leurs feux et de leurs cris , nous déchargeâmes quelques coups de fusil pardessus leurs têtes. Le sifflement des balles les décida à se retirer paisiblement , et nous retournâmes au vaisseau. Les javelines qu'ils avoient décochées contre nous avoient

environ quatre pieds de long; elles étaient très-mal faites, d'une lame de bambou rouge et garnie d'une pointe de bois dur barbelé. Cet endroit gît au 6^d 15' de latitude sud, à environ soixante-cinq lieues au nord-est du port Saint-Augustin, ou Cap Walche, et il est près de ce qu'on appelle dans les cartes *C. de la Colta de S. Bonaventura*.

Bientôt après notre retour au vaisseau, nous remontâmes le bateau à bord, et nous fîmes voile à l'ouest. Je résolus, à la satisfaction du plus grand nombre des personnes de l'équipage, de ne plus perdre de tems sur cette côte, et de faire voile pour Batavia, non-seulement à cause du mauvais état du vaisseau, mais encore parce que ces mers ayant déjà été parcourues, et les géographes hollandais en ayant relevé toutes les côtes, nous n'avions plus de découvertes à y espérer. Il paraît que les Espagnols et les Hollandais ont navigué autour des îles de la Nouvelle-Guinée, puisque toutes les places tracées dans la carte ont un nom dans les deux langues. J'ai comparé la partie de la côte que j'ai visitée avec les cartes d'un ouvrage français intitulé: *Histoire des Navigations aux Terres australes*, publiée en 1756, et j'ai trouvé ces cartes assez exactes. Je ne sais par qui, ni quand elles ont été dressées. Quoique la Nouvelle-Hol-

landè et la Nouvelle-Guinée y soient représentées comme deux pays séparés, le récit qui les accompagne laisse un doute sur ce point. Comme les deux pays sont situés près l'un de l'autre, et que l'espace intermédiaire est rempli d'îles, il est raisonnable de supposer que la population de ces contrées remonte à une commune origine. Cette communication entre elles ne paraît pourtant pas s'être soutenue; car, dans ce cas, les noix de cocos, les fruits à pain, les fruits du plane et les autres fruits de la Nouvelle-Guinée, également nécessaires à la subsistance de ces peuples, auraient été sûrement transplantés dans la Nouvelle-Hollande: cependant on n'y en trouve aucune trace.

Nous quittâmes ces côtes le 3, et le 6 nous dépassâmes plusieurs îles qui ne sont pas marquées sur les cartes, à moins qu'on ne les prenne pour les îles Arrou. Dans ce cas, elles sont placées trop loin de la Nouvelle-Guinée. Après avoir dépassé toutes celles qui sont placées entre Timor et Java, nous en aperçûmes, le 17, au moment que nous y pensions le moins, une qui nous restait à l'ouest-sud-ouest. Je crus d'abord avoir fait une nouvelle découverte. En approchant, nous aperçûmes des maisons, des cocotiers, et nous fûmes fort agréablement surpris de voir de nombreux troupeaux de moutons: c'é-

tait une tentation à laquelle, dans notre situation, nous ne pouvions résister, d'autant que plusieurs de nos gens se portaient assez mal, et murmuraient de ce que je n'avais pas touché à Timor. J'envoyai M. Gore, mon second lieutenant, sur la pinasse, pour voir s'il y avait quelque endroit commode où l'on pût débarquer. Il prit avec lui quelques bagatelles pour en faire des présens aux Naturels du pays qu'il rencontrerait. Quand il fut parti, nous découvrîmes du vaisseau deux hommes à cheval qui semblaient se promener sur les collines, et s'arrêter souvent pour regarder notre vaisseau. Nous reconnûmes par-là que les Européens avaient formé un établissement dans l'île. Sur ces entrefaites, M. Gore débarqua dans une petite anse sablonneuse, près de quelques maisons, et il rencontra huit ou dix Insulaires qui, par leur habillement et leur figure, ressembloient beaucoup aux Malais. A l'exception des couteaux qu'ils ont coutume de porter à leur ceinture, ils étaient sans armes. Ils invitèrent poliment M. Gore à descendre à terre, et conversèrent avec lui par signes; mais ils ne purent guère s'entendre réciproquement. Il nous rapporta peu de tems après cette nouvelle, et ajouta, à notre grand regret, qu'il n'y avait point de mouillage pour le vaisseau.

Cependant, je le renvoyai une seconde fois avec de l'argent et des marchandises, afin d'acheter au moins, s'il était possible, quelques rafraîchissemens pour les malades. Le docteur Solander l'accompagna. Pendant ce tems, je louvoyai à environ un mille de la côte : nous aperçûmes d'autres cavaliers et un grand nombre de personnes autour de nos gens, et nous remarquâmes, avec beaucoup de plaisir, qu'on portait plusieurs noix de cocos dans le bateau.

Au bout d'une heure et demie, le bateau nous avertit, par un signal, qu'il y avait sous le vent une baie où nous pouvions mouiller. Nous portâmes directement de ce côté, et le bateau ne tarda pas à nous rejoindre. Le lieutenant me dit avoir vu quelques-uns des principaux personnages de l'île qui portaient du linge fin, et avaient des chaînes d'or autour de leur cou. Il ajouta qu'il n'avait pu acheter des noix de cocos, parce que le propriétaire était absent, mais qu'on en avait envoyé environ deux douzaines en présent au bateau, et que les Insulaires avaient accepté quelques toiles en retour. Les Naturels, pour lui donner les renseignemens qu'il demandait, avaient tracé sur le sable la représentation d'un havre au-dessous du vent, et d'une ville située tout auprès. Ils lui avaient également fait entendre que nous pourrions nous

y procurer une grande quantité de moutons, de cochons, de volailles et de fruits. Plusieurs mots portugais que nous avons entendu prononcer à quelques habitans, nous firent conjecturer qu'il y avait des Portugais dans l'île.

Vers les 7 heures du soir, nous allâmes mouiller dans la baie et nous eûmes le coup d'œil d'une grande ville indienne, vers laquelle nous dirigeâmes, en arborant une flamme sur le sommet du petit mât de hune. Mais peu après, nous fûmes bien surpris de voir la ville arborer pavillon hollandais et d'entendre trois coups de canon. Je pensai que les Hollandais avaient un établissement dans cette île, et j'envoyai à terre M. Gore, mon lieutenant, rendre visite au gouverneur ou à la principale personne de la place, afin de lui apprendre qui nous étions, et par quelle raison nous avions touché à la côte. Il fut reçu à son débarquement par une garde de vingt à trente Indiens armés de fusils, qui le conduisirent chez le Raja ou roi de l'île. M. Gore avait emmené un Portugais que nous avions avec nous et qui lui servit d'interprète, pour dire au roi que notre bâtiment était un vaisseau de guerre, appartenant au roi de la Grande-Bretagne, et qu'ayant plusieurs malades à bord, nous avions besoin de quelques rafraîchissemens.

Sa majesté répondit qu'elle était disposée à nous procurer tout ce que nous desirions; mais que, par l'alliance qu'elle avait faite avec la compagnie hollandaise des Indes orientales, elle ne pouvait commercer avec aucun peuple, sans avoir au préalable obtenu le consentement de son alliée. Le roi ajouta qu'il allait le demander sur-le-champ à l'agent de la compagnie, qui était le seul blanc qu'il y eût dans l'île et il lui écrivit aussitôt. Le résident hollandais vint répondre en personne, c'était le cavalier vêtu à l'euro péenne que nous avions vu. Il était né en Saxe et s'appelait Jean-Christophe Lange. Il traita M. Gore avec beaucoup de politesse, et l'assura que nous étions les maîtres d'acheter des Naturels du pays tout ce qu'il nous plairait. Peu après, il témoigna, ainsi que le roi et plusieurs Indiens de sa suite, le desir de visiter le vaisseau. M. Gore leur dit qu'il était prêt à les y accompagner; mais ils demandèrent qu'on laissât deux de nos gens à terre. Mon lieutenant y consentit.

Ils vinrent tous à bord vers les deux heures, et notre dîner étant prêt, ils acceptèrent l'offre que je leur fis de le partager avec eux. Je pensais qu'ils allaient s'asseoir sur-le-champ; mais le roi parut hésiter, et nous dit enfin avec un peu de confusion, que peut-être nous autres

blancs, verrions - nous de mauvais œil un homme de couleur différente, s'asseoir en notre présence. Nos complimens dissipèrent bientôt ses scrupules, et nous nous mêmes tous à table avec beaucoup de contentement et de cordialité. Nous ne manquions pas d'interprètes; le docteur Solander et M. Sporing savaient assez le hollandais pour converser avec M. Lange, et plusieurs des matelots pouvaient parler avec ceux des Naturels du pays qui entendaient le portugais. Notre dîner consistait en mouton, et le roi témoigna le desir d'avoir un de ces animaux: quoiqu'il ne nous en restât qu'un, je m'empressai de le lui offrir. La facilité avec laquelle il l'obtint, l'encouragea à demander un chien anglais, M. Banks eut la politesse de lui donner son lévrier. M. Lange nous fit entendre qu'il avait envie d'une de nos lunettes, et sur-le-champ nous lui en donnâmes une. Nos hôtes nous dirent alors que l'île abondait en buffles, moutons, cochons et volailles, que le lendemain on en conduirait une grande quantité sur la grève, afin que nous pussions en acheter autant que nous le desirerions. Cette nouvelle nous causa tant de plaisir, que nous fîmes boire les Indiens et les Saxons au-delà de leurs forces. Cependant ils voulurent s'en aller avant d'être entièrement ivres; ils furent reçus sur le

pont, comme à leur arrivée, par nos soldats de marine sous les armes. Le roi parut curieux de voir faire l'exercice : nous satisfîmes sa curiosité, et les soldats firent trois décharges. Il les examina avec beaucoup d'attention et fut très-surpris de l'ordre et de la promptitude de leurs évolutions, surtout de la manière dont ils armaient leurs fusils. La première fois, il frappa le plat-bord du vaisseau avec un bâton qu'il tenait dans sa main, et s'écria que toutes les batteries ne produisaient qu'un seul son. Nous fîmes plusieurs présens à nos hôtes, et nous les saluâmes de neuf coups de canon, auxquels ils répondirent par trois acclamations.

MM. Banks et Solander allèrent à terre avec eux et les accompagnèrent à la ville. Plusieurs des maisons qui la composent, sont assez grandes et consistent uniquement en un toit couvert de feuilles de palmier que soutient un plancher de bois par des colonnes d'environ quatre pieds de hauteur. Les habitans présentèrent à nos naturalistes un peu de leur vin de palmier qui est le suc frais de l'arbre, non fermenté : il avait une saveur douce, qui n'était pas désagréable. MM. Banks et Solander pensèrent que cette liqueur pourrait contribuer à la guérison de nos scorbutiques.

Le 19, je débarquai avec M. Banks et plu-

sieurs des officiers, pour rendre au roi la visite qu'il nous avait faite ; mais mon principal objet était de nous procurer quelques-uns des buffles, moutons et volailles qu'on nous avait promis d'amener sur le rivage. Nous fûmes très-mortifiés de voir, que ni sa majesté, ni les Insulaires n'avaient fait aucune démarche pour tenir leur parole ; cependant nous allâmes à la maison d'assemblée qui a été construite, ainsi que deux ou trois autres, par la compagnie hollandaise ; elles sont distinguées de celles des Naturels du pays, par deux pièces de bois qui ressemblent assez à une paire de cornes de vaches. On en voit une à chaque extrémité du faite qui termine le toit. Nous y trouvâmes M. Lange avec le roi, quis'appelait *A Madacho Lomi Djara*, et plusieurs des principaux personnages du pays. Nous obtînmes la permission de débarquer, et nous voulûmes alors convenir du prix des buffles, moutons, cochons et tous autres articles que nous paierions en argent. M. Lange nous quitta dès que nous eûmes entamé cette proposition, et nous dit que ces préliminaires devaient être réglés avec les Naturels. Il ajouta cependant qu'il avait reçu du gouverneur de Concordia dans l'île de Timor, une dépêche qu'il nous communiquerait à son retour.

Nous n'étions pas disposés à retourner à bord

et à manger des salaisons, tandis que nous nous voyions environnés à terre d'alimens beaucoup plus délicats; je priai donc sa majesté de nous faire vendre un petit cochon et du riz, et d'ordonner qu'on nous les apprêtât. Il répondit très-poliment que si nous voulions manger de la cuisine de ses sujets, ce qu'il avait peine à croire, il aurait l'honneur de nous régaler. Nous lui fîmes des remerciemens, et sur-le-champ nous envoyâmes chercher du vin à bord. Le dîner fut servi sur trente-six plats, ou plutôt sur trente-six paniers qui contenaient ou du porc ou du riz; on avait rempli trois vases de terre du bouillon dans lequel le cochon avait été cuit. Ces alimens furent rangés à terre, et l'on mit tout autour des nattes pour nous faire asseoir. On nous conduisit chacun à notre tour vers un trou fait dans le plancher, près duquel était un homme tenant un vase fait de feuilles de palmier et rempli d'eau, c'était pour nous laver les mains. Après cette cérémonie, nous nous placâmes autour des plats, et nous attendîmes le roi, mais il n'arrivait point. On répondit à nos questions que la coutume du pays ne permettait pas à la personne qui donnait le repas, de s'asseoir avec ses hôtes; mais que si nous soupçonnions que les mets fussent empoisonnés, il viendrait en goûter. Nous répondîmes à l'instant que

nous n'avions pas de pareilles défiances, et les Indiens furent priés même de ne point s'écarter pour nous d'aucun de leurs usages d'hospitalité.

Le premier ministre et M. Lange nous tinrent compagnie ; nous fîmes un repas délicieux : le porc et le riz étaient excellens ; le bouillon assez bon , mais les cuillers , faites de palmier , étaient si petites , que nous n'eûmes pas la patience de nous en servir. Après dîner , nous fîmes passer notre vin à la ronde ; nous demandâmes une seconde fois le roi , pensant qu'au moins il pourrait boire avec nous , mais le maître d'un repas ne devait pas s'enivrer , et il n'y avait , nous dit-on , d'autre moyen d'éviter cet inconvénient , que de ne pas goûter le vin. Nous ne bûmes pas le nôtre dans l'endroit où nous avions mangé le porc et le riz. Dès que nous eûmes dîné , nous quittâmes la maison : les matelots et les domestiques prirent nos places ; ils ne purent consommer tout ce que nous avions laissé , et les femmes qui vinrent nettoyer les paniers et les vases , les forcèrent d'emporter avec eux tout ce qui leur restait.

Comme le vin échauffe et dilate ordinairement le cœur , nous saisîmes le moment où nous crûmes que les Indiens en ressentaient les effets , pour parler derechef des buffles et des moutons dont il n'avait été fait aucune mention jus-

qu'alors, quoiqu'ils eussent dû nous être amenés de grand matin. Notre Saxon, alors nous fit part avec beaucoup de flegme, du contenu de la lettre qu'il prétendait avoir reçue du gouverneur de Concordia. Cet officier, après l'avoir averti qu'un vaisseau avait dirigé vers l'île où nous étions, lui enjoignait de l'assister si le bâtiment avait besoin de provisions et qu'il en demandât ; mais de ne pas souffrir qu'il restât plus que le tems nécessaire. Il lui recommandait en outre de ne pas permettre qu'il fît des présens de grande valeur aux Indiens de la classe inférieure, et qu'il en donnât aucun à ceux d'un rang distingué. Il avait la bonté d'ajouter cependant que nous étions les maîtres de donner des verroteries et d'autres bagatelles en échange du vin de palmier et des petits rafraîchissemens qu'on pourrait nous fournir.

Cette lettre nous parut à tous avoir été fabriquée par le Saxon, qui n'avait sans doute inventé ces défenses que pour les enfreindre à son avantage. Dès le soir, commencèrent les difficultés avidement suscitées. On n'avait amené ni buffles, ni cochons, mais seulement un petit nombre de moutons qu'on avait fait disparaître avant que nos gens, qui étaient allés chercher de l'argent, fussent de retour. M. Lange me dit que les Naturels avaient craint de recevoir de

fausses pièces de monnaie ; à M. Banks, il assura que nous n'obtiendrions rien qu'en payant en or. Le roi donna des raisons plus plausibles, et nous fit dire que les buffles, venant de fort loin dans l'intérieur du pays, ils n'avaient pu encore être arrivés. Le lendemain, je résolus de mettre le premier ministre dans nos intérêts, et le présent d'une lunette nous le disposa favorablement. Cependant je ne vis au marché qu'un petit buffle, qu'on voulut nous vendre cinq guinées, c'est-à-dire, deux fois autant qu'il valait. J'en offris trois ; mais le propriétaire, tout en paraissant satisfait de ma proposition, crut devoir en informer sa majesté, pour savoir s'il devait l'accepter. Pendant ce délai, je fus bien surpris de voir le docteur Solander revenir de la ville, suivi de plus de cent hommes, les uns armés de fusils, les autres de lances. La raison de cette apparence d'hostilité venait d'un prétendu message du roi, portant qu'on ne commercerait point avec nous, parce que nous baissons le prix des marchandises à moitié de leur valeur ; et que passé ce jour, il ne nous était permis de rien acheter.

Un homme né à Timor, espèce de collègue du facteur hollandais, nous signifia cet ordre, et commença à renvoyer les Indiens, qui nous amenaient tout ce qui avait été d'abord annoncé.

grandes ; ils ont la peau presque sans poil ; ils n'ont point de fanons. Leurs cornes sont recourbées l'une vers l'autre , et se prolongeant toutes deux , se rejettent en arrière. M. Banks en a vu une paire qui avait trois pieds neuf pouces et demie , de la pointe de l'une à celle de l'autre , quatre pieds un pouce et demie dans leur plus grande distance , et dont le demi-cercle qu'elles formaient sur le front , s'élevait à sept pieds six pouces et demi de hauteur. Il faut observer cependant qu'un buffle de Savu ne pèse pas plus de la moitié d'un bœuf d'Angleterre de la même grandeur. Ceux que nous imaginions peser quatre cents livres , n'en pesaient que deux cent cinquante , parce que , sur la fin de la saison sèche , leurs os sont à peine couverts de chair.

Les chevaux sont petits , mais agiles et pleins de feu. Les habitans montent ordinairement sans selle. Les moutons sont de l'espèce qu'on appelle en Angleterre , moutons du Bengale. Au lieu de laine , ils sont couverts de poil ; ils ont les oreilles très-grandes et pendantes au-dessous des cornes ; leur museau est arqué , on croit qu'ils ont quelque ressemblance avec la chèvre , et c'est pour cela qu'on les appelle souvent *cabriots*. Ils sont aussi maigres que les buffles. En revanche , nous n'avons point vu de cochons aussi gras que ceux de ce pays , quoiqu'on nous ait

dit qu'ils se nourrissent principalement de gousses de riz et de sirop de palmier dissous dans l'eau. Les volailles sont principalement de grosses poules, dont les œufs sont d'une petitesse remarquable.

Les Naturels sont d'une taille au-dessous de la moyenne; les femmes surtout sont très-petites et trapues: leur teint est d'un brun foncé, leurs cheveux sont noirs et lisses. Nous n'avons point remarqué de différence dans la couleur des riches et des pauvres, quoique, dans les îles de la mer du Sud, ceux qui sont plus exposés aux injures de l'air, soient à-peu-près aussi bruns que les habitans de la Nouvelle-Hollande, tandis que les personnes d'un rang plus distingué, ont le teint presque aussi beau que les Européens. Les hommes sont en général bien faits, vigoureux et actifs; leurs traits et leur taille sont très-variés, mais les femmes ont toutes la même physionomie. Les deux sexes s'arrachent les poils sous les aisselles, et les hommes en font de même de leur barbe; ceux d'un rang distingué portent pour cela des pincettes d'argent suspendues à leur col avec un cordon.

L'habillement commun consiste en une étoffe de coton, dont une pièce enveloppe les reins, et une autre la partie inférieure du corps. Les femmes se couvrent la gorge avec la plus grande

décence. Quelques habitans portent une espèce de petit turban , fait de mouchoirs de soie ou de mousseline fine. Des colliers, des chaînes d'or et des bracelets de cuivre ou d'ivoire , attestent aussi l'amour de ces peuples pour la parure. Le roi était vêtu d'une espèce de robe de chambre d'une grosse toile des Indes. Son ministre nous reçut une fois en robe noire. Nous avons rencontré quelques enfans d'environ douze ou quatorze ans , qui avaient des cercles , en ligne spirale , d'un gros fil de cuivre passé trois ou quatre fois autour de leurs bras , au-dessous du coude , et quelques hommes qui avaient sur la même partie du bras , des anneaux d'ivoire de deux pouces de large , et de plus d'un pouce d'épaisseur. On nous dit que les fils seuls des rajahs , ou les chefs portaient ces ornemens incommodes comme une marque de leur haute naissance.

Ces Indiens sont aussi dans l'usage de se tatouer , comme les Sauvages de toutes les parties du monde , depuis l'extrémité la plus septentrionale de l'Amérique , jusqu'aux îles de la mer du Sud ; et , ce qu'il y a de remarquable , c'est que cet usage se retrouve même chez les anciens Bretons. A Savu , les hommes tracent leurs noms sur leurs bras , en caractères noirs et ineffaçables , et les femmes s'impriment de la même

manière , au-dessous du pli du coude ; une figure carrée qui contient des dessins de fleurs.

Les maisons de Savu sont plus ou moins grandes , selon le rang et la richesse de celui qui en est le maître. Toutes sont divisées en plusieurs chambres , et ont , sur les côtés , deux petits appartemens dont nous n'avons pu apprendre l'usage ; nous savons seulement que celui du centre est destiné aux femmes.

Le palmier-éventail leur fournit une espèce de vin appelé *toddy* , qu'ils reçoivent dans de petits paniers de feuilles sèches , si bien jointes les unes aux autres , que la liqueur ne peut s'échapper. Ce suc leur sert de boisson ordinaire. Ils en font aussi un sirop agréable , et un sucre d'un brun rougeâtre.

Les deux sexes ont la mauvaise et pernicieuse habitude de mâcher du bétel et de l'arec. Ils y joignent une espèce de chaux blanche faite de pierre de corail et de coquillages , et souvent une petite quantité de tabac ; ce qui fait pourrir leurs dents et infecte leur bouche. Ceux qui soutiennent que le sucre gâte les dents des Européens , ne se trompent peut-être pas ; car le sucre raffiné contient une quantité considérable de chaux. Lorsque les Insulaires de Savu ne mâchent pas du bétel et de l'arec , ils fument. Ils mettent leur tabac au bout d'un tube fait

d'une feuille de palmier d'environ six pouces de long, et de la grosseur d'une plume d'oie.

Cette île est partagée en cinq principautés ou nigrées : *Laai*, *Seba*, *Regeena*, *Timo* et *Massara*, dont chacune est gouvernée par son raja ou roi particulier. Le raja de Séba, dans le domaine duquel nous débarquâmes, paraissait avoir beaucoup d'autorité. C'était un homme d'environ trente-cinq ans, et le plus gros de toute l'île. Il se laissait conduire par son ministre, vieillard intègre et très-aimé, qu'on nommait *Manu-Djarne*. Nous en apprîmes que lorsqu'il s'élevait des différends parmi les Naturels du pays, le raja et ses conseillers terminaient sans délai et sans appel, mais après une mûre délibération, et avec la justice la plus impartiale.

M. Lauge nous donna quelques renseignements sur les forces militaires du pays. Savu peut mettre en campagne, en peu de jours, sept mille trois cents combattans, armés de fusils, de javelines, de lances et de boucliers. Chaque homme de guerre porte en outre une hache d'armes semblable à un croissant à émonder, excepté qu'elle est plus étroite, mais plus pesante, et ce doit être un instrument terrible, lorsque les soldats ont le courage d'approcher de l'ennemi. On nous a assuré qu'ils sont si adroits et

si vigoureux , qu'ils lancent leurs javelines à soixante pieds , droit au cœur de leur ennemi , et qu'ils le percent d'outré en outré. Cependant nous n'avons rien vu qui attestât la vigueur et la bravoure de ces Insulaires. Nous ne trouvâmes à la Maison-de-ville que de vieilles armures et quelques fusils rouillés. Les soldats qui vinrent nous signifier l'ordre du roi , marchaient sans ordre , et n'avaient , au lieu de bouclier , qu'un sac rempli de tabac ou d'autres marchandises , qu'ils cherchaient à nous vendre. Près de l'Hôtel-de-ville , on voyait quelques pierriers sans affûts , et le canon était sur un tas de pierres , la lumière en bas , probablement pour cacher sa largeur , qui peut-être n'était guère moindre que celle de son embouchure.

La dernière classe du peuple est composée d'esclaves attachés à la glèbe , qui se vendent et se transmettent avec les terres ; mais le maître ne peut même les châtier sans l'aveu formel du raja. Une longue suite d'ancêtres respectables , forme le principal objet de la vanité de ces peuples , et le respect pour l'antiquité semble être porté chez eux beaucoup plus loin que dans aucun autre pays. Une maison qui a été habitée pendant plusieurs générations , est sacrée ; les pierres sur lesquelles on s'est assis pendant long-tems , et qui en sont devenues polies ,

sont les objets de luxe les plus précieux. Elles s'acquièrent par héritages, et placées autour des maisons, elles servent de sièges aux personnes de la famille. Chaque raja en fait poser une grande dans la principale ville de sa résidence, comme un monument de son règne. Nous en vîmes de si grandes, que nous ne pouvions concevoir comment on avait pu les élever sur la colline où elles étaient placées. Il y en avait treize à Séba, et en outre plusieurs fragmens de plus anciennes, détruites par les années. Cet usage tient sans doute à une époque fort éloignée; car les treize derniers règnes en Angleterre, renferment un espace d'un peu plus de deux cent soixante-seize ans.

Ces pierres ne servent pas seulement à rappeler les règnes des différens princes, mais à une coutume plus extraordinaire, et qui est probablement particulière à ce pays. Quand un raja meurt, on proclame une fête générale dans l'étendue de ses domaines, et tous ses sujets, rassemblés autour de ces pierres, y font une orgie qui dure pendant un nombre plus ou moins grand de semaines ou de mois, suivant que le royaume est alors fourni des animaux que l'on mange en profusion sur ces tables. Ces galas doivent nécessairement être suivis d'un jeûne, et il se fait dans la saison sèche, où on ne peut

se procurer de végétaux ; tout le canton est obligé de subsister de sirops et d'eau , jusqu'à ce que le petit nombre d'animaux , échappés par hasard au carnage général , ou conservé par la prévoyance , en engendre de nouveaux , ou qu'on puisse en tirer des cantons voisins.

La religion de ces Indiens est un polythéisme bizarre. Chaque homme choisit son dieu , et détermine lui-même la manière dont il doit l'adorer , de façon qu'il y a presque autant de dieux et de cultes différens qu'il y a de personnes. On dit cependant que leur morale est irréprochable , qu'elle ne contredit point les principes du christianisme , et qu'elle ne permet qu'un homme à chaque femme. Le commerce illicite entre les deux sexes est , en quelque sorte , inconnu parmi eux. Les exemples du vol y sont très-rares. Ils sont si éloignés de se venger par l'assassinat , que s'il s'élève des différends , ils n'en font pas même le sujet d'une querelle , de peur d'être provoqués à la vengeance dans la chaleur du premier mouvement ; sur-le champ ils renvoient l'affaire à la décision de leur roi.

La petite-vérole est traitée dans cette île avec la même précaution que la peste ; dès qu'une personne en est attaquée , on la transporte dans un endroit éloigné de toute habitation , et les alimens que reçoit le malade lui sont présentés

au bout d'une perche. Les Portugais formèrent les premiers un établissement dans cette île. Ils furent bientôt supplantés par les Hollandais. Ceux-ci firent, en 1760, un traité avec les rajas, par lequel ils s'engageaient à fournir tous les ans à chacun d'eux, une certaine quantité de soie, de toiles, de coutelleries, d'arrack, et d'autres articles : les rajas promirent, de leur côté, que ni eux, ni leurs sujets, ne commerceraient avec aucune autre nation que les Hollandais, sans avoir obtenu leur consentement, et qu'ils admettraient dans l'île, pour le compte de la compagnie, un résident qui serait chargé de veiller à l'exécution du traité.

Les Hollandais tirent de Savu du riz, du maïs et des callivames, que l'on transporte à Timor sur des sloops qu'on y achète pour cet usage, et dont chacun est monté de dix Indiens. En conséquence de ce traité, ils avaient placé trois personnes dans cette île : M. Lange ; son collègue, natif de Timor, et fils d'une femme indienne et d'un Portugais ; et Frédérick Craig, fils d'une femme indienne et d'un Hollandais. Lange visite chacun des rajas une fois tous les deux mois ; il fait alors le tour de la ville, suivi de cinquante esclaves à cheval. Il exhorte les chefs à mieux soigner leurs plantations, quand ils se laissent aller à un peu de négligence ;

il remarque les endroits où l'on vient de faire la récolte, afin d'ordonner des sloops pour l'enlever et la faire passer immédiatement, des champs qui la produisent, aux magasins hollandais, à Timor. Dans ces excursions, il porte toujours avec lui quelques bouteilles d'arrack, qui lui sont d'un grand usage, pour toucher le cœur des rajas avec qui il doit traiter.

Depuis dix ans qu'il résidait dans cette île, il n'y avait point vu d'autres Européens que nous. On ne peut plus le distinguer des Naturels du pays que par sa couleur et son habillement : comme eux il s'assied à terre, il mâche du bétel; il a entièrement adopté leur caractère et leurs mœurs. Il ne parlait facilement que la langue de Savu. Frédérick Craig est chargé d'instruire la jeunesse du pays, de lui apprendre à lire et à écrire, et les principes de la religion chrétienne. Il se vantait d'avoir fait six cents chrétiens dans la ville de Séba : il n'est peut-être pas aisé de deviner en quoi consiste le christianisme de ces Indiens; car il n'y a pas une église ni un seul prêtre dans toute l'île.

Pendant notre séjour à Savu, nous avons fait plusieurs recherches sur les îles voisines : voici ce que nous en avons appris. Il y a, à l'ouest de Savu, une petite île dont on ne nous a pas dit le nom; elle ne produit d'important que la noix

d'arec, dont les Hollandais reçoivent annuellement une cargaison de deux sloops, en retour des présens qu'ils font aux Insulaires. Timor est le principal de ces établissemens, et les résidens hollandais des autres îles y vont une fois par année pour arrêter leurs comptes. Les Portugais sont toujours maîtres de plusieurs villes sur le côté septentrional de Timor, et en particulier, de Lifao et de Sésial.

Un vaisseau français avait fait naufrage sur la côte orientale de Timor, environ deux ans avant notre arrivée. Après qu'il eut resté quelques jours sur le banc de sable, un coup de vent le mit en pièces, et engloutit dans la mer le capitaine et la plus grande partie de l'équipage. Ceux qui se sauvèrent à terre, allèrent promptement à Concordia. Ils restèrent quatre jours dans la rade, où ils furent obligés de laisser une partie de leurs compagnons, épuisés de fatigue; les autres, au nombre de quatre-vingts, arrivèrent à la ville. Après leur avoir fourni ce dont ils avaient besoin, on les renvoya, avec des aides, au lieu où le bâtiment avait coulé à fond, afin d'en tirer tout ce qui n'était pas perdu dans les flots. Ils eurent le bonheur de sauver tout leur argent, qui était dans des caisses, et plusieurs de leurs canons. De retour à la ville, ils ne retrouvèrent plus leurs compagnons qu'ils

avaient laissés dans la rade. On croit que les Indiens les avaient retenus par persuasion ou par force ; car ils desirent beaucoup avoir parmi eux des Européens, pour s'instruire dans l'art de la guerre. Après un séjour d'un peu plus de deux mois à Concordia, la maladie, suite de la fatigue et des maux qu'ils avaient soufferts dans le naufrage, fit périr la moitié de l'équipage, et on renvoya en Europe ceux qui avaient survécu.

L'établissement hollandais de Concordia étend aussi son autorité sur les trois petites îles appelées *the Solars* (les Solaires). Elles sont plates et abondantes en toutes sortes de provisions ; on dit que celle du milieu a un bon havre pour les vaisseaux. *Ende*, autre petite île à l'ouest des Solaires, appartient toujours aux Portugais, qui ont sur le côté oriental un port et une ville nommée *Larntuca*.

Chacune de ces petites îles a une langue particulière ; et les Hollandais, par politique, les empêchent, autant qu'il leur est possible, d'apprendre celle de leurs voisins. S'ils parlaient un idiome commun, ils pourraient, en communiquant entr'eux, apprendre à cultiver des productions qui leur seraient plus profitables que celles qu'ils tirent à présent de leurs terres ;

mais qui seraient moins avantageuses aux Hollandais. En les privant du moyen de s'éclairer mutuellement, la Compagnie se ménage le pouvoir de fournir elle-même les articles dont ils ont besoin, et d'en fixer le prix.

La langue de Savu dérive si manifestement de celle des îles de la mer du Sud, que j'ai cru inutile d'en donner un vocabulaire. La plupart des mots sont exactement les mêmes.

CHAPITRE XV.

PASSAGE de l'île de Savu à Batavia. — Radoub du vaisseau. — Maladie. Pertes affligeantes. — Description particulière de Batavia et de ses environs.

Nous partîmes de Savu, le 21 septembre, et nous arrivâmes, le 2 octobre, tout près de la côte de Java. J'envoyai aussitôt chercher quelques rafraîchissemens pour Tupia, qui était fort mal. On nous accorda de très-bonne grace tout ce que je demandai. Ayant aperçu en travers de la pointe *Anger* deux vaisseaux hollandais à l'ancre, j'envoyai M. Hicks demander des

nouvelles d'Europe, et nous apprîmes, avec un bien grand plaisir, que *le Swallow* avait mouillé à Batavia, environ deux ans auparavant.

Le lendemain, comme le vent nous forçait toujours de rester à l'ancre, nous fûmes visités par un paquebot hollandais, qui nous apportait des provisions, dont nous joignîmes une partie à celles que nous avions embarquées à Savu. Son principal motif était d'examiner notre bâtiment, et de prendre des renseignemens sur le but de notre navigation. Deux jours après, un officier hollandais m'envoya un papier imprimé en anglais, et dont il avait des doubles en plusieurs autres langues. Ils étaient tous signés en forme, au nom du gouverneur et du conseil des Indes, par leur secrétaire. Celui qu'on me présenta contenait neuf questions :

« 1.° A quelle nation appartient le vaisseau, » et quel est son nom ?

» 2.° Vient-il d'Europe ou de quelque'autre » contrée ?

» 3.° Quelle est la dernière place d'où il est » parti ?

» 4.° Où se propose-t-il d'aller ?

» 5.° Combien y avait-il de vaisseaux de la » Compagnie hollandaise dans le dernier port » d'où il est parti, et quels sont leurs noms ?

» 6.° Est-il parti pour cet endroit ou pour un
 » autre , accompagné d'un ou de plusieurs de
 » ces vaisseaux ?

» 7.° Lui est-il arrivé , ou a-t-il vu quelques
 » particularités pendant son voyage ?

» 8.° A-t-il vu ou parlé à quelques vaisseaux
 » en mer , ou dans le détroit de la Sonde ? et
 » quels sont ces vaisseaux ?

» 9.° Est-il arrivé au vaisseau quelqu'autre
 » incident digne de remarque au dernier en-
 » droit d'où il est parti , ou pendant la tra-
 » versée ?

» *Au château de Batavia , par ordre du gouverneur-
 général et des conseillers de l'Inde.*

» J. BRANDER BUNGL , secrétaire. »

Je ne répondis qu'à la première et à la qua-
 trième de ces questions ; et l'officier me dit , en
 s'en apercevant , que les autres n'étaient pas de
 conséquence. Ce n'est que depuis quelques an-
 nées que les Hollandais se sont avisés d'exami-
 ner ainsi les vaisseaux qui passent dans ce dé-
 troit.

Le 8 , à deux heures du matin , nous appa-
 reillâmes avec le vent de terre du sud , et nous
 dépassâmes le banc ; mais , avant midi , nous
 fûmes obligés de mouiller de nouveau par vingt-
 huit brasses , près d'une petite île qui est parm

celles qu'on appelle les *Mille Iles*, et que nous ne trouvâmes marquée dans aucune carte. MM. Banks et Solander y débarquèrent. Elle n'a pas plus de cinq cents verges de long sur cent de large. Ils rencontrèrent cependant une habitation et une petite plantation; entr'autres fruits, il y avait le *palma-christi*, dont on fait l'huile appelée *de castor* dans les îles d'Amérique. Ils augmentèrent un peu leur collection de plantes, et tuèrent une chauve-souris qui avait trois pieds d'envergure, et quatre pluviers qui ressemblaient exactement au pluvier doré d'Angleterre. Un petit bateau indien, monté par deux Malais, nous apporta trois tortues pesant ensemble cent quarante-six livres. Je les payai une piastre, et le vendeur nous montra des citrouilles dont il voulait le même prix. A la fin, cependant, une pataque portugaise très-brillante le tenta, et il nous donna, pour l'avoir, ses vingt-six citrouilles. En partant, il nous fit signe de ne pas dire à Batavia qu'un bateau était venu à notre bord.

Le 9, dans l'après-midi, nous mouillâmes dans la rade de Batavia. Nous y trouvâmes *l'Harcourt*, vaisseau de notre Compagnie des Indes, deux bâtimens de particuliers anglais, treize grands vaisseaux hollandais et un nombre considérable d'autres petits bâtimens. Bientôt

on vint nous faire à-peu-près les mêmes questions que contenait l'imprimé dont j'ai fait mention, et j'y répondis ainsi qu'il me parut convenable. L'officier et ses gens étaient aussi pâles que des spectres, présage sinistre des maux que nous aurions à souffrir dans un pays si malsain; mais les gens de notre équipage, qui tous, excepté Tupia, étaient bien portans, et aguerris contre les intempéries des saisons, ne croyaient pas que ce climat leur pût être funeste. Notre vaisseau était hors d'état de nous reconduire en Europe, je me déterminai à demander la permission de le faire caréner à Batavia, et je dressai une requête que je fis traduire en hollandais.

Le 10, nous descendîmes tous à terre, et nous nous rendîmes chez M. Leith, seul négociant anglais un peu marquant, qui résidât dans cette ville; il nous reçut avec beaucoup de politesse, et nous offrit à dîner. Comme nous désirions qu'il nous instruisît sur la manière de nous y prendre pour nous procurer un logement et les autres choses dont nous aurions besoin pendant notre séjour, il nous dit qu'il y avait un hôtel ou espèce d'hôtellerie, entretenue par ordre du gouvernement, où tous les marchands et les étrangers étaient obligés de loger, en payant un demi pour cent de la valeur des mar-

chandises mises dans un magasin que le maître de la maison devait fournir ; mais que , puisque nous étions sur un vaisseau de roi , nous serions les maîtres de vivre où il nous plairait. Il nous en eût moins coûté de louer une maison dans la ville , et d'amener à terre nos domestiques ; mais comme nous n'avions personne qui parlât malais , nous résolûmes d'aller à l'hôtel.

L'après-midi , je fus introduit chez le gouverneur-général qui me reçut fort honnêtement : il me dit qu'on me fournirait tout ce dont j'aurais besoin , et que le lendemain matin , ma requête serait mise sous les yeux du conseil , où il m'invitait à me rendre. Sur les neuf heures , il s'éleva une tempête affreuse ; le grand mât d'un vaisseau de la Compagnie hollandaise fut mis en pièces par un coup de tonnerre , attiré probablement par une verge de fer qui se trouvait à son faite. Notre bâtiment , qui n'en était qu'à deux encablures , aurait peut-être éprouvé le même accident , si une chaîne électrique que nous avions posée depuis peu , n'eût conduit la foudre sur le côté du vaisseau. Cette chaîne parut comme une traînée de feu ; et au moment , nous éprouvâmes une secousse semblable à celle que produit un tremblement de terre. Une sentinelle , qui chargeait son fusil , vit sa baguette échapper de ses mains , et se briser en tombant.

Je saisis cette occasion de remarquer combien il est important qu'un vaisseau soit pourvu de conducteurs électriques comme le nôtre, et je ne puis trop recommander de ne point laisser de verges de fer au haut de la grande hune.

Nos observateurs et nos officiers qui étaient allés à l'hôtel convinrent de deux riksdalles ou neuf schellings (1) chacun par jour, pour la table et le logement, vu leur nombre de cinq. Comme ils devaient probablement recevoir beaucoup de visites des gens du vaisseau, on leur promit une table séparée, moyennant une riksdalle pour le dîner de chaque étranger, et une seconde pour son souper et son lit. A ces conditions ils eurent du thé, du café, du punch, des pipes et du tabac, pour eux et pour leurs amis, autant qu'ils purent en consommer. Ils donnaient en outre une demi-roupie ou un schelling, et trois pences par jour pour leurs domestiques. Ce taux n'était qu'un peu plus du double de celui que coûtaient ordinairement la table et le logement dans la ville, mais ils étaient servis avec magnificence. Le dîner se composait de quinze plats, le souper de treize; seulement il y en avait neuf ou dix de mauvaises volailles diversement apprêtées, et présentées pour la seconde,

(1) Douze francs à peu près.

troisième et quatrième fois. Nos messieurs, instruits enfin qu'ils payaient un peu trop cher, furent encore prévenus que l'hôte était dans l'usage de sonder ainsi d'abord le caractère des étrangers et de tenter s'il ne pourrait pas les contenter à peu de frais. Cet avis fut suivi de fortes remontrances, qui produisirent un très-bon effet. Cependant M. Banks, las de toutes ces tracasseries, loua, pour lui et ses compagnons, une petite maison voisine, pour le prix de dix riksdalles, ou deux livres cinq schell. par mois; mais il y rencontra d'autres désagremens: il était défendu, sous peine de châtement, à qui que ce fût, d'y coucher lorsqu'on viendrait lui rendre visite; et comme il arrive très-rarement à Batavia des particuliers qui ne soient pas marchands, presque tous les Hollandais allaient, chacun à leur tour, demander, sans aucune cérémonie, ce qu'on y vendait.

Dès qu'il fut établi dans sa nouvelle demeure, il envoya chercher Tupia, qui jusqu'alors était resté à bord à cause d'une maladie occasionnée par la bile, et pour laquelle il avait refusé opiniâtrément de prendre aucun remède. L'Otabitien arriva bientôt avec son valet Tayeto. L'aspect de la ville parut lui donner une nouvelle vie. Les maisons, les voitures, les rues, les habitans et une multitude d'autres

objets nouveaux pour lui , se confondaient dans son imagination , et y produisirent un effet semblable à celui de cette force subite et secrète qu'on imagine provenir d'un enchantement. Tayeto exprimait son étonnement et son plaisir avec encore moins de retenue : il dansait dans les rues et s'arrêtait à chaque instant comme en extase. Tupia remarquant la diversité des habitemens , je lui dis que dans cette ville où sont rassemblés des habitans des nations les plus éloignées , chacun portait le vêtement de son pays. Il voulut aussitôt se conformer à l'usage. On lui apporta du vaisseau des étoffes de la mer du Sud , et il parut dans le costume d'Otahiti. Les habitans de Batavia qui avaient vu Otaourou , l'Indien qu'y avait amené M. de Bougainville , demandaient si Tupia n'était pas le même. Cette question nous apprit que le vaisseau , dont les Otahitiens nous avaient parlé n'était point espagnol , mais français.

Les dépenses qu'entraînait le radoub de l'*Endéavour* , me forcèrent de chercher de l'argent dans cette place. Après bien des démarches , je ne pus rencontrer aucun particulier qui eût le pouvoir ou la volonté de m'avancer la somme dont j'avais besoin. Dans cet embarras , je présentai une requête au gouverneur , qui ordonna au sabandar de me fournir de la caisse de la

Compagnie tous les fonds qui me seraient nécessaires. Le 18 au matin, je fis voile pour Onrust, où l'on me permettait de faire radouber le vaisseau, et peu de jours après, nous débarquâmes notre équipage dans l'île *Cooper* ou *Kuypor*, comme l'appellent les Hollandais.

Nous n'étions que depuis neuf jours dans ce pays, et déjà nous commencions à ressentir la maligne influence du climat. Tupia retomba bientôt dans sa première langueur. Tayeto était attaqué d'une inflammation de poitrine; les deux domestiques de M. Banks étaient mourans, et le docteur Solander avait la fièvre. Presque toutes les personnes de l'équipage tant à bord qu'à terre, furent malades. Je fis dresser une tente pour les gens du vaisseau; un très-petit nombre d'entr'eux était en état de faire leur service; le pauvre Tupia voulait être transporté dans le vaisseau où il disait qu'il respirerait un air plus libre qu'au milieu du grand nombre de maisons dont il était environné. C'était impossible, puisque l'*Endéavour* allait être caréné. M. Banks, que son humanité retenait près de ce malheureux Indien, fut enfin atteint lui-même d'une fièvre intermittente, qui se changea en fièvre tierce, si violente, qu'elle le privait de l'usage de ses sens. Celle du docteur Solander

ne faisait qu'augmenter, et notre chirurgien, M. Monkhouse, était au lit.

Celui-ci fut la première victime de ce climat malsain. Nous le perdîmes le 5 novembre. Le docteur Solander eut à peine la force d'assister à ses funérailles; M. Banks ne pouvait sortir. Tous nos efforts étaient incapables de surmonter les dangers qui nous menaçaient; le courage, les soins et la vigilance étaient peu efficaces: la mort que nous ne pouvions ni éviter, ni fuir, s'approchait à chaque instant. Nous louâmes des domestiques malais pour nous servir; mais ils étaient si incapables de commisération qu'ils ne se tenaient pas même auprès des malades, qui étaient souvent obligés de quitter leur lit pour les aller chercher. Le 9, nous perdîmes encore le jeune Tayeto, le valet chéri de Tupia. Ce fut un coup de foudre pour son maître, qui avait pour lui l'attachement d'un père. Lui-même, trois jours après, le pauvre Tupia vit terminer ses jours.

MM. Banks et Solander étaient si mal, que les médecins déclarèrent qu'il ne leur restait d'autre ressource que d'essayer l'air de la campagne. Je louai donc, à environ deux milles de la ville, une petite maison, et je les y fis servir par des femmes, qui eurent pour eux tous

les soins et toutes les attentions qu'on peut attendre de leur sexe.

Le 14, la quille du vaisseau fut entièrement radoubée, et je fus fort content du calfatage. Je manquerais à la justice qui est due aux officiers et aux ouvriers de ce chantier, si je ne déclarais pas qu'il n'en est point où l'on puisse mettre un vaisseau à la bande plus sûrement et avec plus de commodité et de promptitude, et le réparer avec plus de soin et d'adresse. L'usage d'abattre le vaisseau en le tirant sur ses deux mâts, est une méthode plus expéditive que celle d'appliquer le cabestan sur un seul; il est fort à désirer qu'il soit partout adopté.

Une pluie très-forte, accompagnée de beaucoup de tonnerre, nous annonça le commencement de la mousson. Cette pluie, dans la nuit du 25 au 26, tomba pendant près de quatre heures sans interruption, et avec tant d'abondance, que je n'en ai jamais vu de pareille; l'eau entra de tous côtés dans la maison de M. Banks; elle y formait dans les chambres basses un courant qui aurait pu faire aller un moulin. Heureusement qu'il était alors assez rétabli pour en pouvoir sortir; quand il arriva à Batavia le lendemain au matin, il fut fort surpris de voir qu'on avait été obligé de suspendre tous les lits pour les sécher. Dans les courts in-

tervalles de beau tems, les grenouilles qui croassent dans les marais, dix fois plus haut que celles d'Europe, nous annonçaient la pluie par un bruit continuel et presque insupportable; le nombre des cousins et des mosquitoes, qui avait été incommode, même dans la saison sèche, était alors devenu infini; on les voyait sortir des eaux stagnantes, en quantité innombrable. Le jour ils nous gênaient moins, et la douleur de leurs piqûres les plus vives ne durait jamais guère plus d'une heure.

Le vaisseau fut entièrement radoubé le 3 décembre; nous remontâmes alors dans la rade de Batavia, et nous remîmes à l'ancre. Nous y vîmes pendant notre séjour le *Comte d'Elgin*, capitaine Cook, vaisseau de la Compagnie anglaise, allant de Madras à la Chine.

L'après-midi de la veille de Noël, je pris congé du gouverneur et de plusieurs des principaux habitans de la ville avec qui j'étais lié, et dont j'ai reçu tous les secours et toutes les honnêtetés possibles; mais sur ces entrefaites, il nous arriva un accident qui pouvait avoir des suites désagréables. Un matelot qui s'était enfui d'un vaisseau hollandais, vint se réfugier à mon bord. Le capitaine le réclama comme sujet hollandais, et obtint un ordre du gouverneur; mais comme le matelot se déclara sujet de la

Grande-Bretagne , je me refusai à le relâcher. Le capitaine revint à la charge , prétendant cette fois que le matelot était Danois , et enregistré dans les livres du vaisseau , comme natif d'Elseneur. J'observai au capitaine que puisqu'il ne soutenait plus que le matelot fût Hollandais , il y avait sûrement quelque méprise dans les ordres du gouverneur , parce que certainement il ne pouvait redemander un matelot danois qui n'avait commis d'autre crime que de préférer le service d'Angleterre à celui de la Hollande. Afin de le convaincre que je desirais sincèrement d'éviter les contestations , j'ajoutai que si l'homme était Danois , je le céderais par politesse , quoiqu'on ne pût pas l'exiger de droit ; mais que si , dans le fait , il était natif de la Grande-Bretagne , je le retiendrais à tout événement. Nous nous quittâmes ainsi ; bientôt après , je reçus de M. Hicks , mon lieutenant , qui était à bord , une lettre prouvant , d'une manière incontestable , que le matelot en question était sujet de sa majesté Britannique. Je portai sur-le-champ cette lettre au sabandar , en le priant de la montrer au gouverneur , et de signifier à son Excellence que je ne relâcherais point le matelot. Ma déclaration eut l'effet que je souhaitais , et je n'entendis plus parler de cette affaire.

Le 26, à six heures du matin, nous mîmes à la voile. L'*Elgin* nous salua de trois acclamations et de treize coups de canon, et la garnison de quatorze. Nous rendîmes les deux saluts avec nos pierriers. Bientôt après, le vent se fixa au nord quart nord-ouest, ce qui nous obligea de mettre à l'ancre précisément en-dehors des bâtimens qui étaient dans la rade. A notre départ, le nombre de nos malades montait à quarante, et le reste de l'équipage était très-faible. Tout le monde avait été malade, excepté le voilier, vieillard de soixante-dix à quatre-vingts ans, et il est à remarquer que cet homme s'enivra tous les jours pendant notre relâche à Batavia. Nous avons perdu sept personnes, victimes de l'insalubrité de l'air stagnant et putride du pays. La mort de Tupia avait pourtant une autre cause : accoutumé dès sa naissance à se nourrir principalement de végétaux, et en particulier de fruits mûrs, le changement de nourriture lui avait fait contracter toutes les maladies des marins, et il eût probablement succombé avant la fin de notre voyage, quand même nous n'eussions pas été obligés de toucher à Batavia.

Cette ville, la capitale des domaines hollandais dans l'Inde, à laquelle on ne peut en comparer aucune autre des possessions en Asie, est située sur la côte septentrionale de l'île de Java, dans

une plaine basse et marécageuse, que traversent plusieurs petites rivières qui prennent leur source dans les montagnes appelées *Blaeuwen-Berg*, à environ quarante milles dans l'intérieur du pays, d'où elles viennent se décharger dans une grande baie, appelée *Baie de Batavia*, à huit lieues du détroit de la Sonde. Sa latitude sud est de $6^{\text{d}} 10'$, et sa longitude ouest du méridien de Greenwich de $106^{\text{d}} 50'$, d'après les observations astronomiques de M. Mohr, qui y a bâti un bel observatoire.

Les Hollandais ont probablement choisi ce terrain pour la commodité de la navigation intérieure, et, à cet égard, c'est véritablement une seconde Hollande. Batavia est une des villes les plus grandes de l'Europe. Valentyn, qui en a donné la description vers l'an 1726, dit qu'il y avait à cette époque, dans l'enceinte des murailles, douze cent quarante-deux maisons hollandaises, et douze cents chinoises; qu'en outre, hors des remparts, on en comptait mille soixante-six hollandaises, douze cent quarante chinoises, et douze autres où l'on vendait de l'arrack, ce qui fait en tout quatre mille sept cent soixante. Ce nombre nous paraît cependant exagéré. Les rues en sont belles et bien percées. La plupart sont traversées par des canaux très-larges et bordées de beaux arbres,

présentant un coup d'œil très-agréable ; mais les canaux entretiennent une eau stagnante et corrompue , où les habitans vont même jeter les ordures des maisons et les excrémens humains ; et les arbres , empêchant le renouvellement de l'air , il en naît des exhalaisons qui l'infectent et produisent l'insalubrité du climat. Dans la saison pluvieuse , ces réservoirs inondent la partie basse de la ville , et portent dans les étages intérieurs des flots d'immondices et de vase. Loin que l'on cherche à remédier à ces grands inconvéniens par la propreté des rues , personne n'est chargé de leur entretien , et la négligence va même jusqu'à laisser obstruer les eaux courantes qui pourraient au moins opérer un déblaiement passager. On voit sur le rivage des cadavres d'animaux qui y restent ordinairement sans que l'on songe à les en écarter. Pendant que nous étions à Batavia , un buffle mort fut laissé plus d'une semaine sur le bord d'une rivière qui traverse une des principales rues , et y sût resté jusqu'à ce que le tems l'eût consumé , s'il ne fût survenu une inondation qui heureusement entraîna.

Les maisons se composent d'une très-grande chambre , ou salle de plain-pied. A l'un des bouts de la salle , est un cabinet où le maître du logis travaille à ses affaires. Une galerie cou-

verte, ménagée dans la cour, sert de salle à manger, et quelquefois est occupée par les femmes esclaves, à qui on ne permet pas de s'asseoir ailleurs.

Les bâtimens publics sont, en général, d'un mauvais goût; mais la nouvelle église n'est pas sans élégance; son dôme s'aperçoit d'une grande distance en mer; l'intérieur surtout en est beau. Le rempart de la ville est placé entre une rivière et un canal; il nous parut mal fourni de canons; les gens oisifs et les étrangers n'ont pas la permission de s'y promener. Le château, ou citadelle, situé à l'extrémité nord-est, se présente d'une manière imposante, muni d'une nombreuse artillerie; il contient les logemens du gouverneur-général et de tout le conseil de l'Inde, il leur est enjoint de s'y réfugier en cas de siège. On y voit aussi de grands magasins où l'on dépose les marchandises de la Compagnie, et en particulier celles qui viennent d'Europe. C'est là que travaillent tous les facteurs. Nous y avons trouvé beaucoup de canons: nous ignorons s'ils étaient pour l'usage des remparts, ou pour celui des vaisseaux. On assure que, comme la foudre tombe fréquemment à Batavia, la Compagnie a réparti la poudre en plusieurs arsenaux, pour que tout l'approvisionnement ne coure pas le risque d'être détruit à la fois. En

outre des fortifications de la ville , les Hollan-
dais , pour tenir les Naturels en respect , ont
construit à vingt ou trente milles dans les envi-
rons , un grand nombre de forts. La plupart ne
sont que des maisons , munies chacune de huit
canons , et qui commandent les canaux , les che-
mins ou les quartiers de la ville où elles se trou-
vent situées. C'est une de ces dernières qui ,
en 1740 , lors de la révolte des Chinois , rase
leurs principales maisons. Nous aurions dressé
le plan d'un de ces singuliers forts , ou maisons
fortifiées , si nos dessinateurs n'avaient pas été
malades presque tout le tems de notre séjour à
Batavia.

La principale force de ces fortifications vient
de leur situation au milieu des marais. Les che-
mins ne sont autre chose qu'une jetée en-
tre un canal et un marais. L'approche d'une
grosse artillerie ne pourrait être que lente et
très-difficultueuse ; et la malignité du climat est
telle , qu'y arrêter un ennemi , c'est le détruire
infailliblement. Nous ne l'avons que trop éprou-
vé : en moins de quinze jours , notre équipage
fut incapable de faire le service. On nous a dit
que sur cent soldats qui y arrivent d'Europe ,
cinquante mouraient la première année , qua-
rante allaient à l'hôpital , et dix jouissaient à
peine d'une parfaite santé : la faiblesse et la

pâleur des misérables que nous y avons vus se traînant sous le poids d'un fusil, nous font croire que le calcul n'est pas fort exagéré. Tous les blancs de la ville sont soldats, et ceux qui ont servi cinq ans peuvent être rappelés, si leur secours est jugé nécessaire. Les Portugais sont, en général, bons tireurs, parce qu'ils s'occupent à tuer des cochons sauvages ou des daims. Les Mardykens et les Chinois ne connaissent point l'usage des armes à feu : cependant, ils sont braves, et leurs armes blanches sont redoutables. Les Mardykens sont des Indiens dont les ancêtres étaient libres, et qui ont eux-mêmes recouvré leur liberté.

S'il est difficile d'attaquer Batavia par terre, il est absolument impossible d'en former le siège par mer, car l'eau est si basse, qu'une chaloupe peut à peine s'approcher à la portée du canon des remparts, excepté dans un canal étroit appelé *la Rivière*, défendu des deux côtés par des moles qui s'étendent à environ un demi-mille dans le havre; il aboutit à l'autre extrémité sous le feu de la partie la plus forte du château, et sa communication avec les canaux qui entrecoupent la ville, est interrompue par de grandes poutres flottantes, formant une chaîne qui se ferme tous les soirs à six heures, et qu'on n'ouvre jamais, sous aucun prétexte, avant le

lendemain matin. C'est avec raison que le havre de Batavia passe pour le plus beau de l'Inde. Il pourrait contenir la plus grande flotte, et le fond en est si bon, que l'ancre y tient jusqu'à ce que le cable pourrisse. Il n'a d'autre inconvénient que le bas fond qui est entre la rade et la rivière. Il y a tout autour plusieurs îles, dont les Hollandais se sont emparés, et qu'ils emploient à différens usages. Ils transportent dans l'une d'elles, appelée *Edam*, tous les criminels européens condamnés à travailler aux cordages. La durée de leur peine est, selon la gravité du délit, de cinq, vingt, quarante ans; il en est dont le terme est fixé à quatre-vingt-dix-neuf ans. Dans une autre île, appelée *Purmerent*, est un hôpital où l'on dit que les malades se rétablissent beaucoup plus promptement qu'à Batavia. La compagnie a des magasins de riz et autres marchandises de peu de valeur, à Kuyper. L'île d'Onrust sert à la réparation et à la construction des vaisseaux étrangers : c'est là que furent portés les canons, les voiles et les autres provisions du *Falmouth*, vaisseau anglais condamné en revenant de Manille, et qui y resta plusieurs années, n'ayant à bord que les officiers non brevetés, qui recevaient régulièrement d'Angleterre les remises qui leur étaient nécessaires, mais sans qu'on tînt aucun compte

des requêtes qu'ils présentaient pour être licenciés ; heureusement pour eux , les Hollandais , six mois avant notre arrivée , jugèrent à-propos de vendre à l'encan le vaisseau et tout son équipement , et de renvoyer les officiers en Angleterre sur des bâtimens de la Compagnie.

Les environs de Batavia , dans un espace de quelques milles , sont parsemés de maisons de campagne et de jardins ; mais ces jardins , quoique très grands , sont tellement couverts d'arbres , que l'île ne tire aucun avantage d'avoir été débarrassée des bois qui la couvraient autrefois. Ces impénétrables forêts occupent un terrain plat , qui s'étend à plusieurs milles au-delà des jardins , et qui est entrecoupé par des rivières et des canaux navigables pour les petits bâtimens. Tous les champs et jardins sont environnés d'un fossé , et au milieu des terres cultivées , on trouve partout des marais , des fondrières et des amas d'eaux saumâtres.

Il n'est pas étrange que les habitans d'un pareil pays soient familiarisés avec les maladies. Ils en attendent le retour , comme nous attendons celui des saisons. Nous n'avons pas vu à Batavia un seul visage qui annonçât une santé parfaite ; les physionomies des deux sexes ne sont animées d'aucune couleur. Les femmes sont cependant jolies , si on peut le paraître avec un air mala-

dif. On y parle de la mort avec autant d'indifférence que dans un camp ; et quand on annonce à quelqu'un le décès d'une de ses connaissances, il répond communément : *Bon , il ne me devait rien ;* ou bien : *Il faut que je me fasse payer de ses exécuteurs testamentaires ou de ses héritiers.*

La maison de campagne du gouverneur est placée sur un monticule. Son Excellence, qui est née dans le pays, a fait, à grands frais et par d'énormes travaux, enclore son jardin d'un fossé marécageux : telle est l'influence de l'habitude sur le goût et la raison. Le marché, appelé *Passar-Tanaban*, est situé aussi sur une hauteur qui s'élève perpendiculairement à environ trente pieds au-dessus de la plaine. Tout le reste des environs, dans une étendue de trente à quarante milles, est exactement parallèle à l'horizon. Passé cette distance, on trouve deux montagnes, où l'on nous dit que l'air était si frais et si sain, que les végétaux d'Europe, et en particulier les fraises, qui ne peuvent supporter la chaleur, y croissaient fort bien. Plusieurs des principaux habitans de la ville y possèdent des maisons de plaisance, où ils vont une fois tous les ans : on y en a commencé une, pour le gouverneur, sur le plan de Blenheim, célèbre château du duc de Marlborough dans le comté

d'Oxford, elle ne sera jamais finie. Les médecins y envoient aussi les malades recouvrer la santé, mais ils retombent bientôt après leur retour à Batavia.

L'humidité du climat rend ce pays excellent pour la culture des légumes : le riz surtout y croît en abondance, et on y en trouve de plusieurs espèces, ainsi que des haricots, du maïs ou blé d'Inde, des lentilles, du millet, des ignames fondantes, des patates douces, des pommes de terre, des choux, des laitues et des concombres. On y voit aussi des raves blanches de la Chine, qui cuisent presque aussi bien que le turneps; le fruit de la plante appelée *plante aux œufs*; des carottes, du persil, du céleri, le pois d'angole qui, étant rôti, est délicieux avec du poivre et du sel; une sorte de légume ressemblant à l'épinard; des oignons très-petits, mais excellens; des asperges, et quelques plantes d'Europe fort odoriférantes, telles que la sauge, l'hysope et la rue. On y recueille, avec très-peu de culture, des quantités immenses de belles cannes à sucre, et qui produisent plus que celles des îles d'Amérique. Le sucre blanc s'y vend deux pences et demie la livre, et les mélasses servent à faire de l'arrack, en y ajoutant du rhum, un peu de riz et de vin de coco. Il y

croît encore de l'indigo ; il se consomme dans le pays.

Les fruits surtout abondent à Batavia ; il n'y en a pas moins de trente-six espèces différentes. Les principaux sont : la pomme de pin , qu'on y appelle *ananas* , des oranges douces , des citrons , des limons , des mangues , des bananes , des raisins , des melons d'eau , des citrouilles , des goyaves , des noix de cocos : beaucoup d'autres ne sont mangés que par les Naturels du pays , comme le *kollor* , le *guilindina* , le *moringa* , le *socum* ; tous ces fruits s'achètent dans la rue de *Pessang* , au nord , et tout près de la grande église. Cette rue n'est habitée que par des fruitiers , qui tous sont Chinois. Il y a pour les gens de la campagne deux très-beaux marchés , le *Passar-Sineen* , qui se tient le lundi , et le *Passar-Tanabank* , ouvert le samedi. Un grand objet de luxe dans ce pays , c'est de brûler des bois aromatiques , des résines , et d'avoir beaucoup de fleurs. Celles-ci se vendent tous les soirs dans les rues au coucher du soleil ; elles y sont exposées en guirlandes d'environ deux pieds de long , ou arrangées en bouquets de différentes formes. Les personnes des deux sexes en remplissent leurs cheveux et leurs habits , et y joignent les feuilles d'une plante appelée *pan-*

dang, coupées en petits morceaux. Ce mélange se répand ordinairement sur les lits, de manière que la chambre exhale le plus délicat et le plus pur de tous les parfums.

Je dois parler ici des épiceries. Java ne produisait originairement que du poivre : on en envoie aujourd'hui en Europe pour de très-grandes sommes, et les habitans emploient à sa place du *capsicum*. Les clous de giroffle et les muscades, qu'ils aiment passionnément, sont aussi devenus trop chers pour eux. Les Hollandais s'en sont emparés. C'est Amboine et ses environs qui les fournissent. On dit qu'originellement ils viennent de Machian, ou Bachian, petite île fort éloignée de Java, à l'est, mais qui n'est qu'à quinze milles au nord de la ligne, et que c'est de-là que les Hollandais, lors de leurs premiers établissemens, les répandirent dans toutes les îles orientales. Leurs différens traités de paix n'accordèrent aux rois de ces pays conquis qu'un certain nombre de giroffliers dans leurs domaines; et dans les contestations qui survinrent, sous prétexte de punir la désobéissance de ces princes, ils diminuèrent la quantité permise de giroffliers, jusqu'à ce qu'enfin ils les en eussent entièrement privés. C'est ainsi qu'ils n'ont conservé les noix muscades que dans

la seule île de Banda, qui en approvisionne toutes les nations.

Batavia offre en quadrupèdes, des chevaux, des yaches, des buffles, des moutons, des chèvres et des cochons. Les chevaux sont petits, mais agiles et pleins de feu. On dit qu'ils sont originaires de Java, où les Européens les découvrirent lorsqu'ils doublèrent, pour la première fois, le cap de Bonne-Espérance. On prétend que les bœufs sont de la même espèce que ceux d'Europe; mais leur figure est si différente de celle des nôtres, que nous doutons qu'ils soient de la même race. Ils ont, il est vrai, le *palearia*, ou le fanon, qui, selon les naturalistes, distingue l'espèce européenne; mais il est certain qu'on en trouve de sauvages, non-seulement à Java, mais encore dans plusieurs des îles d'Orient. Celui que nous mangeâmes à Batavia avait une chair plus belle que le bœuf d'Europe, mais il était moins succulent et excessivement maigre.

Les buffles y sont communs : les Hollandais n'en mangent jamais la chair; ils ne boivent pas non plus le lait des femelles, parce qu'ils sont persuadés que cette nourriture est malsaine et fiévreuse, quoique les Naturels et les Chinois mangent de l'un et de l'autre, sans en être in-

commodés. Les moutons sont de l'espèce qui a de grandes oreilles pendantes et du poil au lieu de laine ; la chair en est dure et coriace. Nous y trouvâmes pourtant d'excellens moutons du Cap, mais à un prix excessif. Nous en achetâmes quatre, à quarante-cinq schellings la pièce, dont le plus gros ne pesait que quarante-cinq livres. Les chèvres ne sont pas meilleures que les moutons, mais les cochons, surtout ceux de la race chinoise, sont très-bons, et si gras, qu'on achète le maigre séparément. Le boucher, qui est toujours Chinois, en ôte, sans la moindre difficulté, autant de gras qu'on le veut, et il le revend à ses compatriotes, qui le fondent et le mangent en place de beurre avec leur riz : malgré la bonté de ce porc, les Hollandais sont si fortement prévenus en faveur de tout ce qui vient de leur pays natal, qu'ils ne mangent que des moutons de race hollandaise, qui y sont beaucoup plus chers que ceux de la race chinoise, comme les moutons chinois coûtent plus en Europe que les moutons hollandais.

Outre ces animaux domestiques, on trouve dans les montagnes, des chiens et des chats sauvages, ainsi que des chevaux et d'autres bestiaux. On ne voit plus de buffles sauvages à Java. On dit qu'il y a une grande quantité de tigres et quelques rhinocéros dans les lieux déserts de

l'île ; ces mêmes endroits nourrissent aussi des singes , qui ne sont qu'en petit nombre aux environs. Les poissons y abondent d'une manière surprenante ; il y en a d'excellens , et ils sont tous à bon marché , excepté le petit nombre de ceux qui sont rares. Là comme dans les autres pays , la vanité l'emporte même sur la gourmandise ; les poissons à bon marché , sont pour les seuls esclaves , quoique souvent de la meilleure espèce ; et les poissons qui coûtent cher , couvrent les tables des riches , par cela seul qu'ils sont rares , car ils valent pour la plupart beaucoup moins que les premiers. Les tortues ne sont en ce pays , ni aussi tendres , ni aussi grasses , que celles qui arrivent à Londres , des îles d'Amérique. Nous avons rencontré des lézards ou ignans d'une extrême grosseur ; on nous a dit que quelques-uns étaient aussi gros que la cuisse d'un homme ; et M. Banks en tua un qui avait cinq pieds de long. La chair de cet animal est une excellente nourriture.

La volaille y est bonne et en grande abondance ; les poules , les canards et les oies , sont à bon marché , mais les pigeons sont très-chers et les coqs d'Inde surtout d'un prix exorbitant. La chair de ces animaux est quelquefois maigre et sèche ; mais cela provient uniquement de la manière dont on les nourrit. En général le gi-

bier volant y est rare : les Portugais, je ne sais pour quelle raison, se sont approprié le commerce du gibier. Il est à remarquer que les bécassines se trouvent dans beaucoup plus de pays du monde qu'aucun autre oiseau ; elles sont communes presque dans les quatre parties du monde.

La nature n'a pas accordé tant de boissons aux habitans de Java qu'à d'autres peuples placés dans les régions les moins fertiles du Nord. Il est vrai que les naturels de Java et la plupart des autres Indiens qui habitent cette île sont mahométans, et que, par conséquent, ils ne doivent pas être très-sensibles à la privation du vin ; mais, comme si la prohibition portée par une loi, ne regardait que la manière de s'enivrer et non l'ivrognerie elle-même, ils mâchent du bétel jusqu'à perdre entièrement la raison et la santé.

L'arrack qu'on y fait, est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'expliquer la manière dont on le fabrique ; le palmier donne en outre un vin de la même espèce que celui dont nous avons déjà parlé dans la description de l'île de Savu. On le vend dans trois états différens. Dans le premier, il est presque tel qu'il sort de l'arbre, et on l'appelle *tuac manise* ; il a cependant déjà reçu quelque préparation qui nous est

entièrement inconnue, au moyen de laquelle il se garde deux jours et sans laquelle il se corrompait en douze heures; il est alors d'une douceur agréable, et n'enivre pas. Dans les deux autres états, il a subi une fermentation, on y a mis une infusion d'herbes et de racines qui lui font perdre sa douceur, et lui donnent un goût amer et très-agréable. L'une de ces liqueurs est nommée *tuac cras*, et l'autre *tuac cuning*. Je ne puis expliquer quelle est leur différence; mais elles enivrent fortement toutes deux. Ils tirent aussi de la noix de cocos une liqueur appelée *tuac*, destinée à entrer dans l'arrack comme ingrédient essentiel.

CHAPITRE XVI.

DÉTAILS sur les habitans de Batavia et du pays adjacent.

Mœurs, coutumes, manière de vivre, croyance singulière, gouvernement.

QUOIQUE Batavia soit la capitale des possessions hollandaises dans l'Inde, il n'y a cependant pas la cinquième partie de ses habitans qui soient natifs de Hollande, ou d'extraction hollandaise. Les Portugais forment le plus grand nombre, et, en outre des Européens, il y a

des Indiens de diverses nations, des Chinois et beaucoup d'esclaves nègres. On trouve dans les troupes des hommes de presque tous les pays de l'Europe. Les Hollandais, qui leur permettent de gagner de l'argent, retiennent tout le pouvoir entre leurs mains, et possèdent par conséquent tous les emplois publics. Aucun homme, de quelque nation qu'il soit, ne peut aller s'y établir qu'en qualité de soldat au service de la Compagnie, et doit s'engager pour cinq ans. Cependant, dès qu'il a rempli cette formalité, il lui est permis de s'absenter de son corps, et de se livrer au genre de commerce que sa fortune et ses talens le mettent en état d'entreprendre. C'est pour cette raison que tous les blancs de Batavia sont soldats.

Les femmes de toutes les nations peuvent s'y fixer, et y jouissent d'une parfaite liberté; mais on nous a assuré, pendant notre séjour, qu'il n'y en avait que vingt de nées en Europe; et que les blanches, qui y sont en assez grande quantité, descendent de parens Européens de la troisième ou quatrième génération, rejetons de plusieurs familles qui sont venues successivement s'y établir, et dont la ligne mâle s'est éteinte. Il est certain que ce climat n'est pas aussi funeste aux femmes qu'aux hommes. Ces femmes imitent en tout les Indiennes; leur habillement est com-

posé des mêmes étoffes ; elles arrangent leurs cheveux de la même manière , et s'habituent également à mâcher du bétel.

Les marchands y conduisent leur commerce avec moins de peine , peut-être , que dans aucune autre partie du monde. Chaque manufacture est dirigée par un Chinois qui vend le produit de leur travail au négociant résident à Batavia , sans pouvoir le vendre à d'autres personnes. Lorsqu'un vaisseau arrive , et demande des marchandises , le marchand n'a autre chose à faire que d'ordonner à son Chinois de les faire mettre à bord. Celui ci exécute l'ordre , tire du capitaine du bâtiment , un reçu qu'il porte à son commettant ; ce dernier , recevant l'argent , en déduit son profit , et paie au Chinois la valeur de ce qu'il a fourni. La cargaison importée cause un peu plus d'embarras au marchand ; il doit l'examiner , la recevoir , la mettre dans ses magasins , suivant la pratique des autres pays.

Les Naturels de l'île appellent les Portugais *Oranserane* , ou hommes Nazaréens , pour les distinguer des autres Européens. *Oran* , dans la langue du pays , signifie homme ; ils les comprennent sous la dénomination générale de *caper* ou *cafir* , nom injurieux que les Mahométans donnent à tous ceux qui ne professent pas leur religion ; quant aux Portugais , ils ont renoncé à

à la religion de Rome, pour devenir luthériens; ils n'ont aucune communication avec la patrie de leurs ancêtres, et ne la connaissent même pas. Ils parlent, il est vrai, une langue corrompue du portugais; mais ils se servent beaucoup plus souvent de la langue malaise. On ne leur permet de s'occuper qu'aux travaux les plus vils; plusieurs vivent de la chasse, d'autres du métier de blanchisseur de linge, quelques-uns sont artisans et ouvriers. Ils ont adopté tous les usages des Indiens, dont on les distingue seulement par les traits et par la couleur; ils ont la peau beaucoup plus brune, et le nez plus pointu. Leur ajustement est absolument le même; ils ne diffèrent que dans la coiffure.

Les Indiens, mêlés avec les Hollandais et les Portugais à Batavia et dans le pays adjacent, ne sont pas Javans, comme on pourrait se l'imaginer, mais natifs de différentes îles, d'où la Compagnie importe des esclaves; ils ont été affranchis eux-mêmes, ou ils descendent d'Indiens anciennement affranchis, et sont tous compris sous le nom général d'*Oranslam* ou *Isalam*, qui signifie *sectateurs de la vraie foi*. Cependant on distingue aisément les natifs de chaque pays en particulier, et on peut les reconnaître, comme des esclaves à leur marque, par les vices et les vertus de leurs diffé-

rentes nations. La plupart de ceux-ci sont employés à la culture des jardins, et à vendre des fruits et des fleurs. Ce sont ces Indiens qui cultivent le bétel et l'arec, dont les deux sexes de tous les rangs mâchent une quantité surprenante. Ils mêlent, ainsi qu'on le fait à Savu, la chaux avec ces racines; mais la chaux leur gâte moins les dents, parce qu'ils l'éteignent avant de s'en servir; ils y ajoutent, en outre, une substance appelée *gambir*, qu'on tire du continent de l'Inde. Les femmes, au-dessus du commun, y mettent encore du cardamome et plusieurs autres aromates, pour donner à leur haleine une odeur agréable. D'autres Indiens s'adonnent à la pêche, et conduisent, par eau, des marchandises d'un endroit à l'autre. Quelques-uns d'entr'eux sont riches et vivent avec la magnificence de leur pays, qui consiste principalement à avoir un grand nombre d'esclaves.

Les Isalams sont d'une sobriété remarquable; leur nourriture consiste surtout en riz bouilli, avec très-peu de buffle, en poisson, en volailles, quelquefois du poisson sec et des chevrettes sèches qu'on y apporte de la Chine. Chaque plat est fortement assaisonné de poivre de Cayenne. Ils ont aussi plusieurs espèces de pâtisseries faites de farines de riz et d'autres

substances qui me sont inconnues. Ils mangent beaucoup de fruits, et surtout de ceux du plane, Leurs festins ont cependant une certaine magnificence. Comme ils sont mahométans, le vin et les liqueurs fortes n'entrent pas dans leurs repas publics ; ils n'en boivent pas souvent en particulier ; ils se contentent de leur bétel et de leur opium.

Le mariage est chez eux la principale cérémonie d'appareil ; les familles empruntent , dans ces occasions , autant d'ornemens d'or et d'argent qu'elles peuvent en trouver pour en parer les époux ; de sorte que les habillemens de noces sont très-brillans et très magnifiques. Les fêtes que donnent les gens riches durent quelquefois plus long-tems ; pendant cet intervalle les femmes empêchent le mari d'avoir commerce avec son épouse, quoiqu'il soit marié dès le premier jour.

La langue que parlent presque tous ces peuples, de quelque pays qu'ils tirent leur origine, est le malais, du moins un dialecte corrompu de celui qui est en usage à Malacca. Chaque petite île a pourtant son langage particulier, et Java en a deux ou trois ; mais cette espèce de langue franque est la seule qu'on y parle aujourd'hui, et l'on m'a dit qu'elle était usitée dans une grande partie des Indes orientales. Thomas Bowrey a

publié à Londres, en 1701, un dictionnaire malais et anglais.

Les femmes portent tous leurs cheveux, et même elles en augmentent la quantité, en se servant d'huile et d'autres ingrédients. Elles en ont beaucoup; ils sont généralement noirs: elles forment, sur le sommet de la tête, une espèce de tresse circulaire qu'elles attachent avec une aiguille, de la manière la plus élégante. La tresse de cheveux est surmontée d'un bouquet de fleurs, dans lequel le jasmin d'Arabie est agréablement entremêlé avec les étoiles d'or du *Bonger-Tanjong*.

Les deux sexes se baignent constamment dans la rivière, au moins une fois par jour. Cet usage, dans le pays chaud, est également nécessaire à la propreté et à la santé. Ils ont aussi grand soin de leurs dents, quoiqu'ils en altèrent fortement la couleur en mâchant du bétel. Ils en usent les extrémités, tant de celles de la mâchoire supérieure, que de l'inférieure, avec une espèce de pierre à aiguïser, jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement égales et polies, de sorte qu'ils leur font perdre au moins une demi-ligne de longueur. Ils font ensuite au milieu de celles de la mâchoire supérieure, un sillon profond parallèle aux gencives; la profondeur de ce sillon est au moins égale à la quatrième partie de l'épais-

seur de la dent, de sorte qu'il peut aller fort au-delà de ce qu'on appelle l'émail, qu'on ne peut endommager suivant les dentistes d'Europe, sans perdre la dent. Cependant, malgré cet usage universel, nous n'en avons vu à aucun d'eux une de gâtée. La noirceur qui y reste après l'opération s'enlève en la lavant, et la dent paraît alors aussi blanche que l'ivoire, ce qui n'est pourtant pas regardé comme un avantage par les belles et les petits-maîtres de ces pays.

Depuis un tems immémorial, l'usage appelé *mock* ou *courir un muck*, est établi chez ces peuples. On dit qu'un Indien court un muck, dans le sens originaire du mot, lorsqu'après s'être enivré d'opium, il se précipite dans les rues une arme à la main, tuant toutes les personnes qu'il rencontre, jusqu'à ce qu'il soit tué lui-même, ou arrêté. Nous en avons vu plusieurs exemples pendant notre séjour à Batavia, et un des officiers chargés de saisir ces furieux, dit qu'il se passait rarement une semaine, sans que lui ou ses confrères fussent appelés pour un événement de ce genre. Dans un des cas dont nous avons été témoins, l'homme avait eu plusieurs fois à se plaindre de la perfidie des femmes, et était devenu fou de ja'ousie avant de s'enivrer d'opium; on nous a assuré que l'Indien qui court un *muck*, est toujours réduit au-

plication qui le satisfasse , il a recours au *cauin* , ou prêtre , qui l'aide de ses commentaires et de ses éclaircissemens , et qui lui explique distinctement les mystérieuses inspirations de la nuit. L'interprétation générale est que le diable a besoin de vivres ou d'argent , qu'on ne manque jamais de lui donner. Ces présens sont placés sur une petite planche de feuilles de cocos , et suspendus sur les branches d'un arbre près de la rivière. M. Banks demanda un jour s'ils pensaient que le diable dépensât l'argent ou mangeât les alimens. On lui répondit que l'argent est regardé plutôt comme une expiation que comme un présent dont Satan doit jouir ; qu'offert par l'homme qui fait des songes , il importe peu en quelles mains il passe , et que , sans doute , il devient la proie de quelque étranger. Quant aux alimens , ajouta-t-on , le diable n'en mange pas les parties grossières , mais il les approche de sa bouche , et en suce toute la saveur sans changer leur forme ; de sorte qu'ensuite ils sont aussi insipides que de l'eau.

Ils ont une autre opinion superstitieuse , dont il est encore plus difficile de rendre compte. Ils croient que les femmes , en accouchant , mettent souvent au monde en même tems un jeune crocodile , jumeau de l'enfant ; ils imaginent que la sage-femme reçoit cet animal avec beau-

coup de soin , et le porte sur-le-champ à la rivière , où elle le met dans l'eau. La famille dans laquelle on suppose qu'est arrivée cette naissance , porte constamment des alimens à la rivière pour ces parens amphibies , qu'ils nomment *sudaras* , et le jumeau surtout y va à certains tems , dans tout le cours de sa vie , accomplir ce devoir fraternel ; ils sont unanimement persuadés que celui qui y manquerait serait puni de maladie ou de mort. Il n'est pas aisé de deviner ce qui a pu introduire , pour la première fois , une idée si extravagante et si absurde , d'autant plus qu'elle paraît n'avoir aucune liaison avec leur croyance ; il est encore plus difficile d'expliquer comment on peut soutenir qu'un fait , qui n'est jamais arrivé , arrive tous les jours , surtout lorsqu'il est affirmé par des hommes qui ne peuvent être trompés par les apparences , et n'ont aucun intérêt à la fraude. Rien n'est cependant plus certain que la ferme croyance de cette folie parmi ce peuple , et tous les Indiens que nous avons interrogés nous l'ont unanimement attestée. Il paraît qu'elle a pris naissance dans les îles Célèbes et Bouton , où plusieurs familles nourrissent des crocodiles ; de là , elle s'est répandue dans toutes les îles orientales jusqu'à Timor et Ceram , et à l'ouest , jusqu'à Java et Sumatra , où cepen-

dant je ne crois pas qu'on ait jamais élevé de crocodiles.

Voici une des fables sans nombre qu'on nous a racontées à ce sujet, pour certifier le fait, nous disait-on, d'une manière incontestable, par un témoignage oculaire. Une jeune esclave, née et élevée parmi les Anglais de Bencouli, et qui savait un peu notre langue, raconta à M. Banks que son père lui avait appris en mourant qu'il avait pour frère un sudara, dont il lui avait dit le nom et la demeure précise dans une partie de la rivière, joignant à ses renseignemens l'ordre exprès de nourrir son jumeau quand il serait hors d'état de le faire lui-même; qu'en conséquence elle était allée au lieu indiqué, et avait appelé : *Raja Pouti* (roi blanc). C'était le nom de son oncle. Aussitôt un beau crocodile, tacheté de rouge sur le corps et sur le nez, en tout fort différent des autres, et en effet portant à ses pattes des bracelets d'or et des pendants de même métal à ses *oreilles*, était sorti de l'eau, et avait mangé les provisions dans les maius mêmes de sa nièce. M. Banks écouta patiemment ce conte ridicule, et renvoya cette fille, sans lui faire remarquer qu'un crocodile avec des oreilles était un monstre aussi extraordinaire qu'un chien qui aurait des griffes. Quelque tems après, un domestique que M. Banks avait loué

à Batavia , et qui était fils d'un Hollandais et d'une Javane, lui assura, aussi raisonnablement, avoir vu, lui, ainsi que plusieurs Hollandais et Malais, un jeune crocodile ayant des bracelets d'or aux pattes. Je ne puis vous croire, lui répondit M. Banks; car l'on m'a dit l'autre jour qu'un crocodile avait des pendans d'oreille, et vous savez que cela est faux, puisque ces animaux n'ont point d'oreilles. « Ah ! Monsieur, » lui répliqua le valet, ces *sudaras oran* ne » sont pas comme les autres crocodiles : ils ont » cinq doigts à chaque pied, une grande langue » et même des oreilles, quoiqu'à la vérité elles » soient très-petites. »

On ne peut savoir jusqu'à quel point ces gens croyaient à ce qu'ils racontaient, car la crédulité de l'ignorance et de l'ineptie n'a point de bornes. Cependant il y a dans la relation de la fille des faits sur lesquels il lui était impossible d'être dans l'erreur; elle était coupable d'une imposture manifeste et volontaire. Son père avait pu la charger de nourrir un crocodile, qu'il imaginait être son sudara, mais dire que le roi blanc est sorti de la rivière, qu'il a pris les alimens qu'elle lui avait apportés, c'est une fable de sa propre invention, puisqu'il lui a été impossible de croire que ce fait fût réel. Cependant cette fiction peut être expliquée, si

l'on considère que le desir naturel que chacun éprouve de persuader aux autres ce qu'il croit lui-même, est une tentation puissante de le soutenir par les preuves les plus absurdes.

Les Bongis, les Macassars et les Boëtons sont tellement persuadés qu'ils ont des parens crocodiles dans les rivières de leur pays, qu'ils font en leur souvenir une cérémonie périodique : ils vont par troupes sur un bateau, fournis d'une grande quantité de provisions et de toute sorte de musiciens ; ils chantent et pleurent alternativement ; chacun invoque ses parens jusqu'à ce qu'un crocodile paraisse : alors la musique cesse, et on jette dans l'eau les provisions, le bétel et le tabac. Par ces honneurs qu'ils rendent à l'espèce, ils espèrent être agréables aux individus qui sont leurs parens.

Parmi les habitans de Batavia, après les Indiens, il faut ranger les Chinois qui sont en très-grand nombre dans cette place, mais qui possèdent très-peu de biens ; plusieurs vivent en dedans des murailles et tiennent boutique. Nous avons déjà parlé des vendeurs de fruits de Passar Pissang, d'autres étalent une grande quantité de marchandises européennes et chinoises ; la plus grande partie cependant vit en dehors des murailles dans un quartier qui leur est particulier, et qui est appelé le *Camp chi-*

nois. Il n'est rien de vil ou de malhonnête que l'appât du gain ne fasse entreprendre aux Chinois, pourvu qu'ils ne courent pas un trop grand danger d'être pris sur le fait. Quoique travaillant avec beaucoup d'application, et supportant de grandes fatigues, ils n'ont cependant pas plutôt quitté leur ouvrage qu'ils se mettent à jouer aux cartes, aux dés ou à quelques autres jeux qu'ils ont inventés, et qui sont entièrement ignorés en Europe. Ils s'y livrent avec tant d'ardeur, qu'ils prennent à peine le tems de manger et de dormir; il est aussi rare de voir un Chinois oisif, que de rencontrer un Hollandais ou un Indien occupé. Leurs manières sont polies ou plutôt serviles. De quelque rang qu'ils soient, leur habillement est toujours d'une propreté remarquable; quant à leur figure et à la parure de leurs vêtemens, les beaux papiers de tenture qu'on voit communément en Europe, à quelque exagération près, en donnent une idée assez juste.

Ils ne sont pas difficiles sur le manger. Leurs repas sont peu somptueux, quoique le petit nombre de riches se nourrissent de mets délicats. Le riz, avec très-peu de viande ou de poisson, sert de nourriture aux pauvres, et ils ont en cela de grands avantages sur les Indiens mahométans, à qui la religion défend de man-

ger plusieurs choses qu'ils pourraient aisément se procurer. Comme on ne leur a point imposé de défenses pareilles, outre le porc, ils mangent des chiens, des chats, des grenouilles, des lézards, des serpens de plusieurs sortes, et un grand nombre de poissons, qui ne font point partie des alimens des autres habitans : ils y font entrer aussi plusieurs végétaux auxquels un Européen ne toucherait jamais, à moins qu'il ne fût sur le point de périr de faim.

Les Chinois nous présentent un autre genre de superstition. C'est un nouvel exemple de la folie et de la faiblesse humaines qui, cette fois, transportant aux morts les égards qu'obtiennent les vivans, font de ce point un objet bien inutile de sollicitude et de dépenses extraordinaires. Jamais ils n'ouvrent la terre où un cadavre a été enterré; or il faut à chaque mort une fosse nouvelle; ce qui fait que dans les seuls environs de Batavia, leurs cimetières occupent plusieurs centaines d'acres de terrain. Les Hollandais ont beau ne leur en vendre qu'à un prix exorbitant, les parens du défunt trouvent toujours le moyen de se procurer la somme qu'on exige. A la force de ce préjugé universel se joint une méthode assez ingénieuse pour conserver le corps dans son état naturel, et empêcher que ces cendres ne se mêlent avec

la terre qui l'environne : on le renferme dans une bière de bois, large et épaisse, qui n'est pas faite de planches jointes ensemble, mais d'un tronc d'arbre solide, creusé comme un canot ; après en avoir recouvert le dessus, on la place dans la fosse et on l'enduit d'une couche de mortier appelée *chinam*, laquelle est d'environ huit ou dix pouces d'épaisseur, et devient en peu de tems aussi dure que la pierre. Les parens assistent aux funérailles avec un nombre considérable de femmes louées pour pleurer : appareil acheté à prix d'argent, qui ne flatte pas plus les vivans qu'il n'est utile aux morts ; cependant on paie des pleureurs chez des peuples beaucoup plus raisonnables et plus civilisés que ne le sont les Chinois.

La loi ordonne à Batavia que chacun soit enterré suivant son état, et on n'en dispense dans aucun cas ; si le défunt n'a pas laissé de biens pour payer ses dettes, il est fait un inventaire de ce qui lui restait en mourant ; on en prélève une partie pour les funérailles, et les créanciers ne se partagent que le surplus.

Les esclaves composent la classe la plus nombreuse parmi les habitans de ce pays ; on en voit toujours à la suite des Hollandais, des Portugais et des Indiens d'un certain rang. Les naturels de Java ne peuvent être réduits en ser-

vitude; la contravention à cette défense encourrait des peines très-sévères; mais Sumatra, Malacca, et presque toutes les îles à l'est fournissent des esclaves. Leur prix est de dix à vingt livres sterlings, les femmes en coûtent quelquefois cent, si elles ont de la beauté. Ces malheureux sont très-paresseux; et comme ils font peu d'ouvrage, ils se contentent de peu de nourriture; ils vivent uniquement de riz bouilli et d'une petite quantité du poisson le moins cher. Comme ils sont originaires de différens pays, ils diffèrent extrêmement les uns des autres par la figure et le caractère. Les Nègres d'Afrique, appelés *papua*, sont les plus mauvais, et par conséquent ceux qu'on achète à meilleur marché. Ce sont des voleurs incorrigibles. Les Bongis et les Macassars de l'île Célèbes, sont paresseux et d'un esprit vindicatif et cruel, qui les rend extraordinairement dangereux; pour satisfaire leur ressentiment, ils ne craignent pas de sacrifier leur vie. Les meilleurs esclaves, et les plus chers, viennent des îles de Bali; les plus belles femmes sont originaires de Nias, petite île sur la côte de Sumatra; mais leur constitution faible et délicate, succombe bientôt à l'air malsain de Batavia. Il y en a aussi des Malais et plusieurs autres dont je ne me rappelle pas les différens caractères.

Les maîtres ont plein pouvoir d'infliger à leurs esclaves tous les châtimens qui ne les privent pas de la vie. Mais si ceux-ci meurent par suite de coups, le propriétaire est ordinairement condamné à une peine capitale. C'est pour cela que le maître punit rarement lui-même son esclave. Il y a dans chaque district un officier appelé *marineu*, chargé d'appaiser les querelles, de mettre les délinquans en prison, mais surtout d'arrêter les esclaves fugitifs, et de les punir des crimes dont le maître les accuse, après en avoir donné des preuves convenables. Le *marineu* en personne n'inflige pas le châtiment; il y emploie des esclaves. Les hommes subissent leur peine en public devant la porte de leur maître, et les femmes dans l'intérieur de la maison. On les punit à coups de fouet, dont le nombre est proportionné à l'offense qu'ils ont commise; on se sert de verges de rattans découpés en baguettes minces, qui font jaillir le sang à chaque coup. Une punition ordinaire coûte une *ryxdaale* au maître, et un châtiment plus sévère, un *ducaton*, c'est-à-dire, environ huit *schellings* et huit pences. Pour ôter à l'esclave la tentation de voler, et l'encourager au travail, le maître est obligé de lui donner par semaine trois *dubbelcheys*, environ sept pences et demie.

Nous avons remarqué une grande subordination parmi les habitans de Batavia. Tout homme qui est en état de tenir une maison, a son rang plus ou moins distingué, qu'il acquiert par la longueur de ses services dans les affaires de la Compagnie. La qualité de ces différentes personnes se reconnoît aux ornemens des voitures et à l'habillement des cochers. Le gouverneur a le titre de Gouverneur général des Indiens; les gouverneurs hollandais de tous les autres établissemens lui sont subordonnés. Immédiatement après lui, viennent les membres du conseil, appelés *Edeleheeren*, et que les Anglais nomment par corruption *idoleers*. Ces *idoleers* exigent de grands hommages. Toute voiture qui les rencontre, doit se ranger sur un des côtés du chemin, et s'y arrêter jusqu'à ce qu'ils soient passés. Pendant ce tems, le maître a dû se lever et saluer respectueusement. On rend les mêmes honneurs à leurs femmes et à leurs enfans. Quelques uns de nos capitaines pensèrent que se conformer à cet usage servile, compromettrait la dignité que leur conférait le service de S. M. B., mais rien ne peut empêcher un cocher d'honorer le magistrat hollandais à la manière du pays.

La justice n'y est pas administrée avec impartialité; elle est sévère pour les Naturels, et

fort indulgente pour les Hollandais, qui trouvent toujours quelques moyens de s'échapper. Les Indiens, au contraire, sont pendus, rompus vifs, et même empalés sans miséricorde.

Les Malais et les Chinois ont des juges particuliers. Ces deux peuples paient des impôts considérables à la Compagnie; et celui qu'on exige d'eux pour leur permettre de porter les cheveux longs, n'est pas le moindre. Ces impôts sont acquittés tous les mois. Les Hollandais, afin de s'épargner la peine de les aller percevoir, arborent un pavillon au sommet d'une maison située au milieu de la ville, et les Chinois ont éprouvé qu'il est de leur intérêt d'y porter leur argent sans délai.

La monnaie courante à Batavia consiste en ducats de cent trente-deux stuvers; en ducats de quatre-vingts; en ryksdaales de l'Empire de soixante; en roupies de Batavia de trente; en schellings de six; en doubles cheys de deux stuvers et demi, et en duyts d'un quart de stiver. Il y a deux espèces de monnaie de même dénomination, et d'une valeur différente. Un ducaton frappé au moulin, vaut quatre-vingts stuvers, tandis que les autres n'en valent que soixante-douze.

CHAPITRE XVII et dernier.

PASSAGE de Batavia à l'Île du Prince. — Tableau comparatif de différens langages. — Arrivée au cap de Bonne-Espérance. Description. — Cap de Saint-Hélène et des Hottentots. — Retour en Angleterre.

Nous quittâmes Batavia, le 27 décembre, à six heures du matin. Nous doublâmes Pulo-Pare le 29, et bientôt une petite île nommée *Manéater*, et située au milieu de la route entre Batavia et Bantam. Le lendemain, nous dépassâmes la première île Wasping, ensuite Pulo-Babi. Le 31, nous gouvernâmes sur la côte de Sumatra, et le matin du premier janvier (1771), nous courûmes sur celle de Java.

Le 5, nous mouillâmes sur le côté oriental de l'île du Prince, afin de faire de l'eau et du bois, et de nous procurer des rafraîchissemens pour les malades, dont plusieurs étaient alors beaucoup plus mal qu'à notre départ de Batavia. J'allai à terre avec MM. Banks et Solander, et quelques Indiens nous conduisirent à l'instant vers leur roi. Beaucoup de complimens furent faits de part et d'autre, mais nous ne pûmes

convenir du prix d'une tortue. M. Banks, étant retourné le lendemain chez le prince, trouva sa majesté fort occupée à apprêter son souper, et n'en reçut de même qu'un accueil fort gracieux. Le palais du roi est situé au milieu d'un champ de riz. Nous parvînmes pourtant à acheter des Insulaires trois tortues, des volailles, des poissons, de petits chevreuils et quelques végétaux.

M. Banks alla visiter la ville que l'on nomme *Samadang*; elle est composée d'environ quatre cents maisons. Une rivière la coupe en deux parties, dont l'une est appelée la Vieille-Ville, et l'autre la Nouvelle. Notre observateur ne vit, dans l'une ni dans l'autre, rien de fort remarquable. Ceux de nos gens qui faisaient nos provisions d'eau et de bois, eurent une hache de volée; mais je m'adressai au roi qui me la fit rendre aussitôt, et sa majesté parut très-flattée d'un présent de quelques mains de papier. C'est ainsi que nous en primes congé. Nous remîmes en mer le 14. L'île du Prince, que les Malais nomment *Pulo Selan*, est appelée par les Natures *Pulo Paneitan*. Elle est située à l'embouchure occidentale du détroit de la Sonde; elle est couverte de bois, et n'offre point de hauteurs remarquables: cependant les Anglais donnent à la petite élévation située vis-à-vis

du lieu de notre débarquement, le nom de Pic. Les habitans sont Javans ; leur rajah est sujet du sultan de Bantam. Leurs usages ressemblent beaucoup à ceux des Indiens des environs de Batavia ; mais ils paraissent être jaloux de leurs femmes. Tout le tems de notre séjour , nous n'en vîmes qu'une , qui , en nous apercevant , s'enfuit dans les bois. Ils professent la religion mahométane ; je ne crois pourtant pas qu'il y ait de mosquée dans toute l'île. Nous nous y trouvions à l'époque de la fête que les Turcs appellent *Ramadan* ; elle fut observée avec beaucoup de rigueur ; aucun habitant ne voulait ni manger , ni même mâcher du bétel avant le coucher du soleil.

Leurs maisons sont bâties sur des colonnes ou poteaux élevés de quatre ou cinq pieds au-dessus de terre. Sur ces poteaux est un plancher de cannes de bambou , placées à quelque distance l'une de l'autre , de manière qu'elles admettent librement l'air par en bas ; l'enceinte est aussi de bambous entrelacés en forme de claie , et mêlés de petits bâtons portant perpendiculairement sur les poutres qui forment la charpente du bâtiment. Le toit est incliné et couvert de feuilles de palmier.

Ces Insulaires ne sont pas méchans , et nous montrèrent assez de bonne foi , dans le peu de

commerce que nous fîmes avec eux. Ils parlent tous la langue malaise , quoiqu'ils en aient une particulière , différente du malais et du javan. Ils donnent à la leur le nom de *catta gunung* (la langue des montagnes) , parce que leur tribu , disent - ils , est originaire des montagnes de Java. J'ai cru piquant de rassembler ces différens idiomes qui tous ont des rapports entr'eux , et paraissent dériver de la langue des îles de la mer du Sud. Les noms de nombre surtout semblent attester cette origine commune ; et , ce qui offre un problème encore plus difficile à résoudre , ces mêmes noms , dans la langue de Madagascar , ont un rapport avec toutes les autres. Un esclave nègre , né dans cette île , et qui se trouvait à bord d'un vaisseau anglais à Batavia , lorsque M. Banks s'occupait de ces diverses concordances , lui fut envoyé pour l'aider à satisfaire sa curiosité.

Voici le tableau comparatif qu'ils dressèrent ensemble. J'y ai joint le dialecte de Savu , pour plus ample comparaison.

TABLEAU COMPARATIF.

FRANCAIS.	MER DU SUD.	MALAIS.	JAVAN.	ILE DU PRINCE.	MADAGASCAR.	SAVU.
<i>Un.</i>	Tahai.	Satou.	Sigi.	Hegie.	Isse.	Usse.
<i>Deux.</i>	Rua.	Dua.	Lorou.	Dua.	Rua.	Lhua.
<i>Trois.</i>	Torou.	Tiga.	Tullu.	Tollu.	Tellou.	Tullu.
<i>Quatre.</i>	Hea.	Ampat.	Pappat.	Opat.	Effats.	Uppah.
<i>Cinq.</i>	Rema.	Lima.	Limo.	Limah.	Limi.	Lamme.
<i>Six.</i>	Ono.	Annam.	Nunnam.	Gunnap.	Ene.	Unna.
<i>Sept.</i>	Hetu.	Tudju.	Petu.	Tudju.	Titou.	Pedu.
<i>Huit.</i>	Warou.	Delapau.	Wolo.	Delapau.	Walon.	Arru.
<i>Neuf.</i>	Heva.	Sembilan.	Songo..	Salapan.	Sivi.	Saou.
<i>Dix.</i>	Ahourou.	Sapoulou.	Sapoulou.	Sapoulou.	Tourou.	Singooroo.

Le 15 mars, nous arrivâmes en vue du Cap de Bonne-Espérance. Mon premier soin fut de chercher à terre un lieu convenable pour nos malades. M. Banks était du nombre, et nous avions même quelque tems désespéré de sa vie. Depuis notre départ de l'île du Prince, notre situation avait été des plus déplôrables. Nous avions perdu vingt-trois hommes. M. Sporing, de la suite de M. Banks ; M. Parkinson, son peintre d'histoire naturelle ; M. Gréen, l'astronome ; le contre-maître, notre voilier et son aide ; le cuisinier du bâtiment ; le caporal des soldats de marine ; quatre charpentiers, des officiers de poupe, et neuf soldats. Je louai une maison, moyennant deux schellings par jour pour le logement et la nourriture de chaque personne.

Le Cap de Bonne-Espérance a été si souvent décrit, et il est si connu en Europe, que je me bornerai à parler de quelques particularités qui sont omises ou mal exposées dans les autres relations. Quoi qu'on ait pu dire, nous n'avons pas vu, pendant notre voyage, de pays qui présente un aspect plus désert, et qui réellement soit plus stérile que le Cap.

La péninsule, formée au nord par la baie de la Table, et au sud par la fausse baie (False-Bay), est composée de hautes montagnes en-

tièrement nues. L'espèce d'isthme, qui se trouve par derrière à l'est, est une plaine d'une vaste étendue, où il n'y a presque autre chose qu'un sable léger où croissent des bruyères, et qui n'est pas susceptible de défrichement. Tous les cantons qu'on peut cultiver sont relativement au tout, dans la proportion d'un à mille, et plantés en vignobles, vergers et jardins, la plupart éloignés d'une distance considérable les uns des autres. On a aussi les plus fortes raisons de croire que dans l'intérieur du pays il n'y a pas une plus grande quantité de terre susceptible de culture, en comparaison de celles qui sont stériles de leur nature; car les Hollandais nous ont dit qu'ils y avaient des établissemens éloignés de huit, et même de vingt journées de chemin, c'est-à-dire d'au moins neuf cents milles, d'où ils apportent des provisions au Cap; ce qui donne lieu de conclure que les environs ne peuvent suffire à la consommation de la ville. Pendant que nous y étions, un fermier qui demeurait à une distance de quinze jours de marche, y arriva, et amena avec lui un jeune enfant. Nous en fûmes surpris, et nous lui demandâmes s'il n'aurait pas mieux fait de le laisser entre les mains de son voisin? « Un » voisin! répondit cet homme; pour en trou- » ver un, il faut marcher cinq jours. » Sûre-

ment un pays doit être fort stérile , quand ceux qui s'y établissent pour cultiver des denrées qu'ils puissent porter au marché , sont dispersés à pareille distance. Il est évident que l'intérieur du pays est partout dépourvu de bois , puisqu'on y importe de Batavia presque tous les bois de charpente , et qu'on y dépense autant à se chauffer qu'à se nourrir. Nous n'avons point vu d'arbres de six pieds de haut , si ce n'est dans les plantations près de la ville ; et les tiges qui étaient aussi minces que le pouce , avaient des racines grosses comme le bras ou la jambe : tant est funeste l'influence que les vents exercent sur la végétation.

La seule ville que les Hollandais aient bâtie , est appelée *Ville du Cap* , à cause de sa situation : elle est composée d'environ mille maisons en briques , et dont l'extérieur est ordinairement blanchi ; elles ne sont pourtant couvertes que de chaume , car la violence des vents du sud-est rendrait toute autre toiture embarrassante et dangereuse. Les rues sont larges , commodes et tirées au cordeau. Dans la rue principale , est un canal bordé de chaque côté de chênes fort beaux , et donnant un ombrage agréable ; il y en a un second dans un autre endroit de la ville ; mais la pente des lits de ces canaux est si rapide ,

que les écluses ne sont pas éloignées les unes des autres de plus de cinquante verges.

Les habitans Hollandais y sont proportionnellement en bien plus grand nombre qu'à Batavia, et comme la ville se soutient principalement par les relâches des vaisseaux étrangers, auxquels elle fournit des rafraichissemens, chaque homme imite, jusqu'à un certain point, les mœurs et les usages de la nation avec laquelle il a le plus de commerce. Cependant les femmes observent avec tant de fidélité la mode de leur pays, qu'elles ne sortent jamais sans une chaufferette que porte un domestique, afin de la placer sous les pieds de sa maîtresse partout où elle s'assied. Cette pratique est d'autant plus singulière, que la plupart de ces chaufferettes ne contiennent point de feu, vu la chaleur du climat.

Les femmes sont en général très-belles : leur peau est blanche et fine ; leur teint annonce une forte constitution et une santé parfaite. Ce sont les meilleures épouses du monde, en même tems qu'elles sont bonnes maîtresses de famille et excellentes mères : presque toutes les maisons fourmillent d'enfans.

L'air du Cap est infiniment sain : presque tous ceux qui y arrivent malades d'Europe re-

couvrent la santé en peu de tems; mais les maladies qu'on apporte de l'Inde ne s'y guérissent pas aussi facilement.

Malgré la stérilité naturelle du climat, l'industrie a pourvu cette contrée de tout ce qui est nécessaire à la vie; elle y a même répandu, dans la plus grande profusion, les agrémens du luxe. Le bœuf et le mouton y sont excellens, quoique ces animaux soient originaires du pays. Les vaches y sont plus petites que les nôtres; leur taille est plus élégante, leurs cornes sont beaucoup plus longues et plus écartées. La toison des moutons est une substance mitoyenne entre la laine et le poil; leur queue est d'une grosseur énorme: nous en avons vu qui pesaient douze livres, et l'on nous a dit qu'il y en avait de beaucoup plus grosses. Le lait de vache donne un très-bon beurre, mais le fromage est fort inférieur aux nôtres. Il y a des chèvres, qu'on ne mange jamais, des cochons et beaucoup de volailles. On y trouve aussi des lièvres absolument semblables à ceux d'Europe, des gazelles de plusieurs espèces, des cailles de deux sortes, des outardes qui ont de la saveur, mais point de suc. Les champs produisent de notre froment et de notre orge: on cultive dans les jardins tous nos végétaux et tous nos fruits, et en outre ceux du plane, les goyaves, les jambos et quelques

autres fruits de l'Inde qui ne sont pas très-bons : ceux du plane en particulier sont mauvais , et les goyaves ne sont pas plus grosses que les groseilles. Les vignobles produisent différentes sortes de vins inférieurs à plusieurs de ceux d'Europe , si l'on en excepte celui de Constance, dont le véritable ne se récolte que dans un seul canton, à environ dix milles de la ville. Le vin d'un vignoble voisin porte le même nom , mais il est fort au-dessous du premier.

Quelques habitans prennent des étrangers en pension , et les fournissent de tout ce qui leur est nécessaire pour le prix de cinq à deux schellings par jour : il en faut donner vingt-quatre pour le louage d'une voiture , et six pour celui d'un cheval. A l'extrémité de la rue Haute , la Compagnie possède un jardin qui a environ deux tiers de mille. Ce jardin , presque entièrement consacré à la culture des légumes , est cependant planté de plusieurs allées d'arbres qui sont recherchés avec d'autant plus d'empressement , que c'est le seul ombrage qu'on puisse trouver en ce pays , même hors de la ville , à la distance de plusieurs milles. Au bout de cette promenade , est une ménagerie qui renferme plusieurs quadrupèdes qu'on n'a jamais vus en Europe , et un , en particulier , appelé par les Hottentots , *coe-doe* , qui est aussi gros qu'un cheval , et qui

a de belles cornes spirales, qu'on trouve quelquefois dans les cabinets d'histoire naturelle.

Nous n'avons guère appris que par ouï-dire ce que nous savons sur les Naturels du pays, car toutes leurs habitations sont très-éloignées. Ceux que nous avons vus au Cap étaient serviteurs des fermiers hollandais. Ceux-ci sont, en général, assez maigres, mais d'une force, d'une vivacité et d'une activité remarquables. Leur taille est à peu près la même que celle des Européens : quelques-uns ont six pieds de haut, leurs yeux sont ternes et sans expression. Leur peau est couleur de suie, ce qui provient surtout de ce que la poussière s'y attache si fortement, qu'on ne peut distinguer la couleur de l'une de celle de l'autre. Je crois qu'ils ne se lavent jamais aucune partie du corps. Leurs cheveux frisent naturellement, non comme ceux des nègres, mais en boucles pendantes d'environ sept à huit pouces. Leur habillement consiste en une peau jetée sur leurs épaules : les hommes y joignent une petite poche à la ceinture, et les femmes, un large tablier de cuir, l'une et l'autre attachés à un cordon orné de verroteries et de petites pièces de cuivre. Les deux sexes ont des colliers et quelquefois des bracelets de grains de verre; les femmes entourent les chevilles de

leurs pieds d'un cercle de cuir dur, afin de se défendre des épines dont le pays est rempli. Quelques-unes d'entre elles ont des sandales faites de bois ou d'écorce, mais le plus grand nombre ne porte point de chaussure.

Les Naturels du pays, lorsqu'ils parlent, entrecourent leurs phrases d'un gloussement fréquent qui paraît n'avoir par lui-même aucune signification, mais être comme la ponctuation du discours. La plupart de ces Hottentots parlent hollandais, sans que leur prononciation n'ait rien de particulier; ils sont tous d'une modestie qui va jusqu'à la stupidité. Nous ne pouvions que très-difficilement les engager à danser ou à parler entre eux devant nous. Leurs danses sont tantôt vives, tantôt lentes à l'excès. Les premières consistent en des contorsions étranges, et des sauts forcés en avant et en arrière, qui se font en croisant les jambes : dans les secondes, le danseur frappe seulement la terre d'un pied, et ensuite de l'autre, sans changer de place et sans se mouvoir. La mesure de leurs chansons est de même, tour-à-tour, d'une lenteur ou d'une promptitude extrême.

Dans les limites des établissemens hollandais, il y a plusieurs tribus de Hottentots qui diffèrent beaucoup les unes des autres par leurs usages.

Elles vivent cependant toutes en paix et en bonne intelligence , hormis celle qui s'est fixée à l'est , et dont les habitans , appelés par les Hollandais *Bosch Men* , ne subsiste que de brigandages. Ils n'attaquent jamais leurs voisins ouvertement ; ils dérobent secrètement le bétail pendant la nuit. Afin de se défendre s'il leur arrive d'être découverts , ils sont armés de lances , ou de zagayes et de flèches qu'ils empoisonnent de différentes manières , les unes avec le suc de certaines herbes , et d'autres avec le venin d'un serpent nommé *cobra di capelo*. Une pierre est aussi une arme très-formidable dans les mains de ces peuples ; car ils la lancent avec tant de force et de dextérité , qu'ils frappent plusieurs fois de suite , et à cent pas de distance , un but de la largeur d'un écu. Pour se mettre à l'abri de ces voleurs , les autres habitans dressent des taureaux qu'ils placent la nuit autour de leurs villages. Ces animaux , à l'approche d'un homme ou d'une bête farouche , se rassemblent et s'opposent aux attaquans jusqu'à ce qu'ils entendent que leurs maîtres les encouragent au combat ou les rappellent ; et , dans ce dernier cas , ils obéissent avec autant de docilité qu'un chien.

Quelques-uns de ces peuples connaissent

l'art de fondre et de préparer le cuivre, ils en font de grandes lames qu'ils portent comme des ornemens sur le front. Plusieurs d'entre eux savent aussi travailler des morceaux de fer qu'ils obtiennent des Hollandais, et en fabriquent des couteaux auxquels ils donnent une trempe supérieure à celle des couteaux qu'ils pourraient acheter. Les chefs sont ordinairement couverts de peaux de lions, de tigres ou de zèbres, auxquelles ils ajoutent des franges et d'autres ornemens de très-bon goût. On nous a assuré que leurs prêtres donnaient la bénédiction nuptiale en arrosant les époux de leur urine; mais les Hollandais nous ont tous attesté que les femmes n'entortillaient jamais des boyaux de mouton autour de leurs jambes pour les manger ensuite, comme quelques voyageurs l'ont prétendu. Il est également faux que la coutume de s'amputer un testicule soit générale parmi les Hottentots; elle n'est pratiquée que dans la tribu qui connaît l'art de fondre. Ceux qui ont subi cette opération passent pour les meilleurs guerriers, et surtout pour exceller à lancer des pierres.

Nous étions fort jaloux de décider la grande question agitée par les naturalistes, si les femmes de ce pays ont le tablier de chair qu'on appelle *sinus pudoris*. Son existence nous a été

niée par un grand nombre de Hollandais et de Malais, qui avaient communiqué avec des Hottentotes. Un médecin du Cap nous a déclaré qu'il en avait guéri plusieurs centaines attaquées de la maladie vénérienne, et qu'il n'avait jamais vu un seul de ces tabliers, mais seulement aux parties de la génération un prolongement de lèvres, ayant quelque ressemblance avec les tettes d'une vache, ce qui aura probablement donné lieu à l'expression exagérée des écrivains. Là se bornent tous nos renseignemens sur ce pays, ses productions et ses habitans.

Nous quittâmes le Cap, le 24 mars, et le 29 au matin, nous traversâmes notre premier méridien, après avoir fait le tour du globe dans la direction de l'est à l'ouest. Nous avions, par conséquent, perdu un jour. Le premier mai, de très-grand matin, nous découvrîmes l'île Sainte-Hélène, et à midi, nous mîmes à l'ancre devant le fort James. Nous n'y restâmes que trois jours pour nous rafraîchir. Cette île est située au milieu du vaste Océan atlantique, à quatre cents lieues de distance de la côte d'Afrique, et à six cents de celle d'Amérique. Elle est remarquable par la multitude de rochers et de hautes montagnes dont elle est hérissée de toutes parts; elle offre aussi partout des traces de volcans éteints

canal ; le 12 , à six heures du soir, nous dépassâmes le cap Beachy ; à midi, nous étions en travers de Douvres ; vers les trois heures, nous jetâmes l'ancre aux Dunes, et nous descendîmes à Deale.

FIN DU SECOND VOLUME ET DU PREMIER

VOYAGE.

TABLE

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

SUITE DU PREMIER VOYAGE.

- CHAPITRE IV.** Vol du quart de nonante. — Ses suites. — Description d'un combat de lutte chez les Otahitiens. — Noms qu'ils donnent à leurs hôtes. — Arrivée de plusieurs femmes au Fort. — Cérémonies singulières. — Service divin. — Spectacle extraordinaire. — Tentation de Toubourai-Tamaïdé. — Divers incidens, *Page 1.*
- CHAPITRE V.** Observation du passage de Vénus. — Funérailles des Otahitiens. — Musiciens ambulans. — Chien mangé en régal. — Voyage autour de l'île. — Divers incidens. Moraï d'Oamo et d'Obérea. — Retour au vaisseau. — Expédition de M. Banks pour suivre le cours de la rivière. — Préparatifs du départ, *Page 30.*
- CHAPITRE VI.** Nouveaux troubles. — Départ d'Otahiti. — Adieux. — Description générale de l'île et de ses habitans. — Habillemens, habitations, nourriture, mœurs, vie domestique. — Industrie, manufactures. — Connaissances astronomiques. — Langage. — Maladies. — Funérailles. — Religion. — Gouvernement, *Page 168.*
- CHAPITRE VII.** Ses voisines d'Otahiti. — Arrivée à Huaheine et à Uliétea. — Roi de Bolabola. — Coffre mystérieux. — Danses, spectacle. — Passage d'Oteroah à la Nouvelle-Zélande. — Baie de Pauvreté, des
- Tome II.* T

cription. — Traversée au cap Turnagain et à Tolaga.
— Divers incidens, *Page 112.*

CHAPITRE VIII. Traversée de la baie de Tolaga à la baie de Mercure, dans la Nouvelle-Zélande. — Habitans. — *Hippahs*, ou villages fortifiés. — Baie des îles. — Expédition le long de la rivière Tamise. — Combat contre des habitans. — Traversée au canal de la reine Charlotte. Séjour. — Anthropophages. Description de la côte. — Retour, *Page 149.*

CHAPITRE IX. Circonavigation terminée par le retour au Détroit de Cook. — Côte et baie de l'amirauté. — Départ de la Nouvelle-Zélande. — Sa description. Climat et productions de cette île, usages, vêtemens, parures, alimens, *Page 180.*

CHAPITRE X. Pirogues et navigation des habitans de la Nouvelle-Zélande. — Agriculture, armes, musique, gouvernement, religion et langage de ces Insulaires. — Objections contre l'existence d'un continent méridional, *Page 208.*

CHAPITRE XI. Route de la Nouvelle-Zélande à Botany-Bay, sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, appelée aujourd'hui Nouvelle-Galles méridionale. — Divers incidens. — Description du pays et de ses habitans. — Passage de Botany-Bay à la baie de la Trinité, *Page 225.*

CHAPITRE XII. Situation dangereuse où se trouve le vaisseau. — Rivière Endéavour. — Description du pays — Habitans. — Incendie, *Page 249.*

CHAPITRE XIII. Entrevue. Réconciliation. — Départ. — Nouveaux dangers. — Ile de Direction. — Canal de la Providence. — Arrivée à l'extrémité nord de la Nouvelle-Galles. — Description de la Nouvelle-

Hollande. — Mœurs, parures, usages, langue de ces habitans, *Page 284.*

CHAPITRE XIV. Passage de la Nouvelle - Galles méridionale à la Nouvelle-Guinée, et de celle-ci à l'île de Savu. — Description de tous ces pays. Habitans, mœurs, habillemens. Productions, religion. — Roi de Seba. Dîner. Acquisition, *Page 315.*

CHAPITRE XV. Passage de l'île de Savu à Batavia. — Radoub du vaisseau. — Maladie. Pertes affligeantes. — Description particulière de Batavia et de ses environs, *Page 346.*

CHAPITRE XVI. Détails sur les habitans de Batavia et du pays adjacent. Mœurs, coutumes, manière de vivre, croyances singulière, gouvernement, *Page 376.*

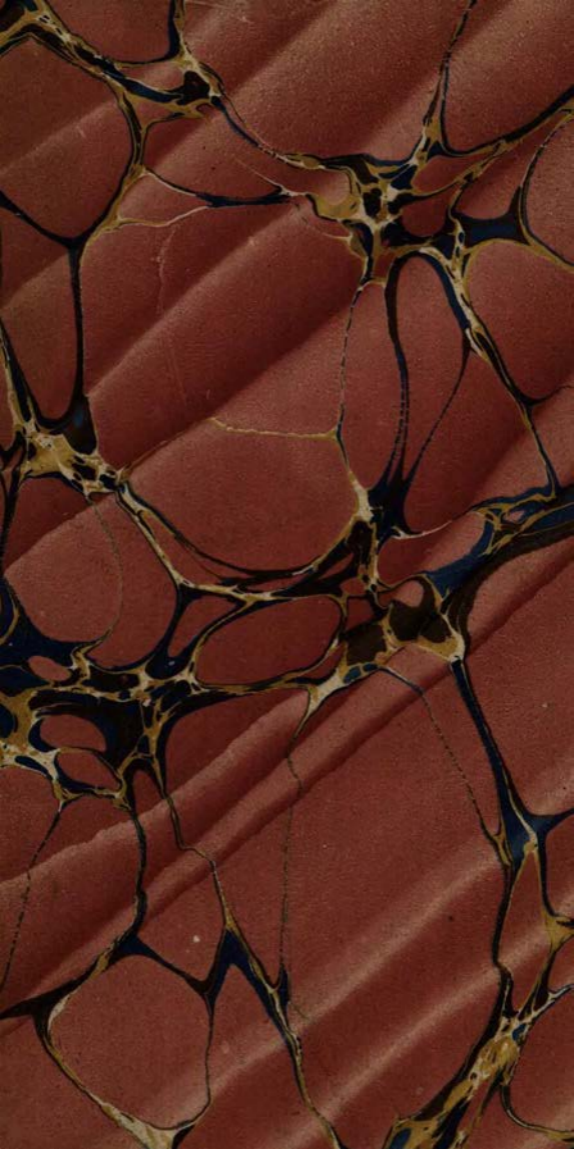
CHAPITRE XVII ET DERNIER. Passage de Batavia l'île du Prince. — Tableau comparatif de différens langages. — Arrivée au cap de Bonne-Espérance. Description. — Cap de Saint-Hélène et des Hottentots. — Retour en Angleterre, *Page 398.*

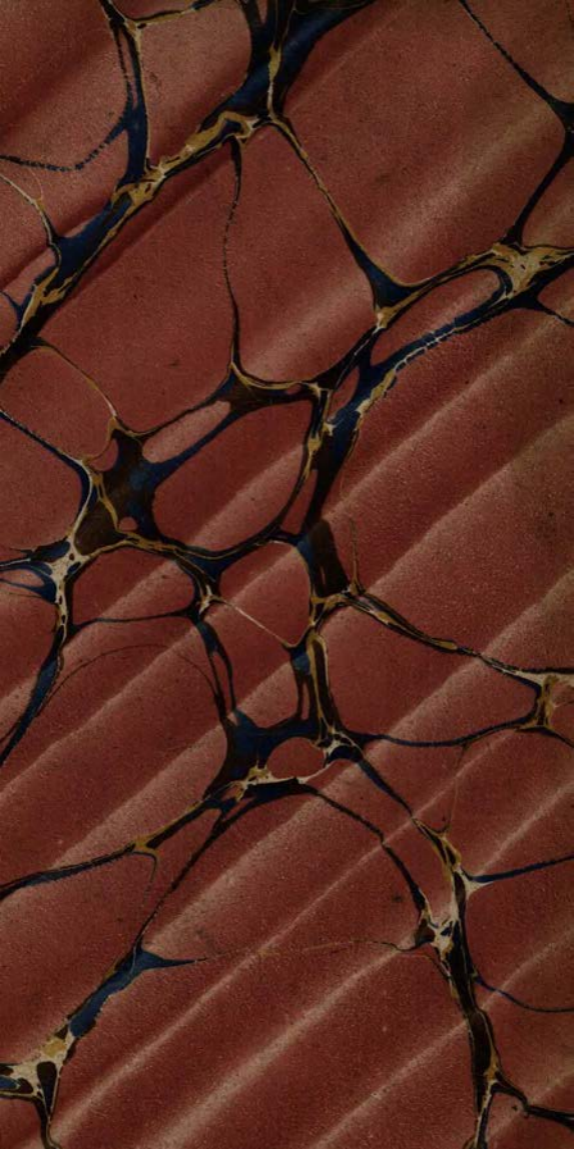
FIN DE LA TABLE.











10660

2